MÉMOIRES

DE LA

REINE HORTENSE

PUBLIÉS PAR LE PRINCE NAPOLÉON

VI [1]

LE ROI DE ROME

VIE NOUVELLE

Le voyage de Fontainebleau était fini (2). Ma mère était de retour à la Malmaison, et moi établie dans mon hôtel à Paris et pour la première fois maîtresse d'arranger ma vie selon mes goûts. Ma maison venait d'être formée de nouveau et montée avec toute la grandeur de ma position. L'Empereur l'ordonnait ainsi et, avec raison, il voulait que les revenus des princes fussent employés tout entiers et qu'ils retournassent au peuple comme à la source d'où ils provenaient. Mme la comtesse de Caulaincourt, mère du duc de Vicence, était ma dame d'honneur. Elle m'avait vu naître et m'était sincèrement attachée. J'avais conservé la dame hollandaise qui m'avait suivie (3) et mes anciennes dames et officiers français. M. de Marmol fut attaché à mes enfants, et l'abbé Bertrand à ma chapelle. Mme de Broc était venue demeurer avec moi : son vif chagrin avait fait place à une douce mélancolie, sa tendresse

(1) Voir la *Revue* du 16 juin 1926 et les numéros suivants.
(2) La Cour revint aux Tuileries le 16 novembre 1810.
(3) Mme de Lesné Harel de Kessel, née de Bosset.

pour moi semblait remplir son cœur, et moi, également occupée de mon amie, je ne pensais qu'à retrouver un homme aussi digne d'elle que celui qu'elle avait perdu. Mes yeux se portèrent sur M. de P... (1) que j'avais fait nommer écuyer auprès de ma mère, dont la fortune était immense et dont le caractère m'avait paru charmant. Mais il fallait du temps et surtout la précaution de cacher mes idées à Adèle.

La vie sédentaire aurait seule convenu à ma santé toujours mauvaise, et j'étais forcée d'aller quelquefois le soir chez l'Empereur et tous les dimanches au dîner de famille qu'il donnait. Je n'étais pas moins fatiguée de mes fréquents voyages à la Malmaison et de cette foule d'indifférents que j'y rencontrais, pour lesquels je n'avais plus la force de faire aucun frais. Aussi tout mon plaisir était de rester chez moi. J'évitais les cercles, les concerts, le spectacle, et j'avais formé une société dont on parla bientôt. Toutes les personnes en étaient distinguées par leur grâce, leur esprit et leur bonne réputation. J'avais fait une liste fort limitée qui m'attira quelques ennemis. Tout ce qui était reçu à la Cour avait la prétention d'y être porté et cela m'eût été difficile, à moi qui ne voulais que repos et douce conversation.

Le matin, personne n'était admis chez moi. Je dessinais avec Adèle ; je dînais seule ou quelquefois avec elle, et le soir, entourée de mes enfants, je recevais à huit heures les personnes inscrites sur ma liste. On faisait de la musique, on jouait au billard : une grande table ronde au milieu du salon (2) procurait à chacun l'occupation qui lui convenait. Les dames travaillaient ou causaient ; on prenait du thé à dix heures, et bien souvent minuit ou une heure du matin venait arrêter une discussion animée qui se serait prolongée fort avant dans la nuit sans la faible santé de la maîtresse de la maison. J'avais eu beaucoup de peine à persuader à mes officiers de ne pas rester debout comme sous les armes, et de prendre part aux agréments de la société. Je voulais que mon intérieur ressemblât à une

(1) M. de Pourtalès. — Il épousa en novembre 1811 Mlle de Castellane-Norante.

(2) Je fus la première en France qui établit dans son salon une table ronde pour pouvoir travailler ou s'occuper le soir comme on le fait à la campagne. Les maîtresses de maison françaises étaient autrefois placées auprès de la cheminée ; toutes les dames étaient en cercle, les hommes debout au milieu d'elles, et une conversation où chacun faisait briller son esprit était la seule occupation de la soirée. (*Note de la reine Hortense.*)

réunion de famille où le bon ton règne toujours, et où une gaieté paisible n'exclut pas le respect dû à celle qui la préside.

J'étais si bien parvenue à composer un salon comme je l'entendais et comme il n'en existait plus beaucoup, qu'il eut une réputation que j'étais loin de désirer. Malgré mes grands cercles et mes bals, l'ambition de chacun était de venir à mes petites soirées. Mes belles-sœurs me critiquèrent beaucoup de recevoir les hommes en frac. Je craignis même le mécontentement de l'Empereur, s'il en était instruit. Il me dit simplement un jour : « On assure que vous avez un bureau d'esprit chez vous. — Comme il faut qu'on parle toujours de nous, lui répondis-je, j'aime autant cette réputation-là qu'une autre », et il ne fut plus question de rien. Cette société devait me plaire sous plus d'un rapport. Je me disais avec satisfaction : « Aujourd'hui, ce sont des connaissances; dans dix ans, ce seront des amis; la calomnie ne m'atteindra plus; j'aurai au moins des défenseurs. On peut m'approcher à présent, me juger, et si je procure quelque agrément, j'aurai en retour de l'affection. Que me faut-il davantage ? »

L'EMPEREUR ET SA COUR

Quant à la Cour de l'Empereur, elle était sérieuse et grave; elle manquait même de cette délicatesse de manières, de cette urbanité qui est le premier degré de la galanterie française. Un jeune homme osait peu s'approcher d'une femme : il aurait craint de se faire remarquer par la plus petite prévenance, et il aurait pu lui nuire en effet. La Cour se composait de tant de partis différents que la plus grande réserve y était nécessaire. Les femmes, en général, y avaient une tenue remarquable, de la noblesse, de la dignité, même un peu de roideur, de la timidité sans gaucherie. Jamais un éclat de voix, et si l'on n'y trouvait pas l'aisance, l'esprit et les grâces des Sévigné, des La Fayette, les agréments du temps où le désir de plaire était la principale affaire de chacun, on y voyait des vertus solides, l'assiduité de l'amour maternel et tous les devoirs qu'il impose, le sacrifice facile des plaisirs aux soins les plus sérieux et, pour les affaires d'intérêt, une surveillance non moins habile que celle des maris occupés dans les camps, enfin tous les talents, la musique, la peinture, la danse, le chant, portés au plus haut

degré de perfection. Mais on se serait moqué d'une femme qui aurait fait des vers ou bien se serait mêlée de politique. Cela convenait à l'Empereur qui trouvait misérable ce temps où des femmes avaient quelque influence sur les gouvernements. Que de fois a-t-il répété à ma mère et à moi, sur une simple réflexion ou sur la demande d'une place pour quelque protégé : « Allons, nous allons tomber en quenouille, et moi je ferai de la tapisserie ! »

L'Empereur était si sévère pour les mœurs qu'il renvoya souvent à l'armée des jeunes gens pour des attentions trop marquées auprès de quelque dame, dont le ménage aurait pu en être troublé. Il était surtout fort jaloux de la réputation des dames de sa Cour et des femmes de ses généraux, mais il y nuisait souvent en voulant la protéger, car on parlait ouvertement de la cause de ces départs précipités, et la méchanceté alla jusqu'à lui supposer un intérêt personnel, ce qui n'a jamais été vrai. Il était seulement bien aise d'effrayer celle qui aurait pu s'oublier un instant. Il me dit une fois : « Je suis sûr que les jeunes gens n'osent jamais vous approcher. Ils ont peur de moi. » Et cette idée lui plaisait.

C'était avec intention qu'il voulait que sa Cour fût sévère plutôt qu'agréable. Un jour que la reine de Naples racontait à l'Impératrice ma mère une soirée passée au bal masqué et les choses spirituelles qu'elle y avait dites, l'Empereur l'interrompit avec impatience : « Autrefois, tout cela pouvait être charmant. A présent cela n'est plus convenable. Une princesse doit donner l'exemple et marcher avec son siècle. Nous ne sommes plus au temps des choses aimables et frivoles. Il ne faut que du grave et du sérieux. »

Cependant, dans son intérieur, il était quelquefois fort gai, surtout du temps de ma mère. Il lui disait mille folies à l'oreille, et, s'il croyait que j'avais pu les entendre et que j'en étais embarrassée, il éclatait de rire à en avoir les larmes aux yeux. Dans un de ces moments où il parlait de ses anciens succès près des dames, il me dit devant ma mère : « Je n'ai jamais rencontré de cruelles. — C'est que vous ne vous êtes jamais adressé qu'à celles qui ne l'étaient pas », lui répondis-je. Il se mit à rire, me tira l'oreille à me faire crier et dit à ma mère : « Entends-tu ta fille comme elle me traite? Elle croit que j'ai toujours été vieux. »

Je l'ai toujours vu plus grave avec sa nouvelle épouse, mais plus doux et plus complaisant. Il l'engageait souvent à jouir des plaisirs de son âge. « Si tu aimes à danser, disait-il, fais venir de la musique. Va voir passer les masques, va visiter des manufactures, des établissements publics. — Non, répliquait l'Impératrice, à moins que tu ne viennes avec moi. — Mais je n'ai pas le temps, répondait l'Empereur. Va avec Hortense, ta présence fera plaisir aux Parisiens. — Non, je préfère rester. » Et tout finissait là. Si elle se faisait attendre pour le dîner, il la recevait en disant : « Ah ! je vois, c'est que vous vous êtes faite belle », et, souvent, pour une chose aussi indifférente que d'attendre quelques minutes, il avait montré beaucoup d'humeur à ma mère.

Un jour de grand cercle où nous étions toutes couvertes de diamants, après nous avoir fait compliment de notre parure, il se regarda dans la glace avec son petit habit de la Garde, et dit en se retournant : « Il faut avoir bien de l'amour-propre pour être mis aussi simplement. »

Il enchantait tout ce qui l'entourait lorsqu'il se laissait aller à sa bonhomie. Jamais on ne se serait douté, à le voir ainsi, que c'était le même homme qui faisait trembler l'Europe et celui dont la grandeur naturelle nous imposait tant à nous-mêmes ainsi qu'à toute sa Cour. Il ne montrait jamais dans le monde qu'un visage sérieux. On l'imitait, car, où il se trouvait, il attirait tous les regards et absorbait toutes les attentions. Chacun attendait un mot de lui, et j'ai vu des hommes, aux soirées de l'Impératrice, refuser de s'asseoir à une table de jeu avec de jeunes dames aimables et jolies, dans l'espoir que l'Empereur, qui aimait quelquefois à causer avec ceux qui restaient inoccupés dans le salon, pourrait leur adresser la parole, et ils préféraient rester debout à l'attendre.

Quand l'Empereur était disposé à la conversation, il n'était pas de question importante sur laquelle il ne jetât un nouveau jour. Il ne reculait devant l'expression d'aucune idée politique. Il dit un jour en présence de personnes de la Cour groupées autour de lui : « Je n'ai jamais pensé à ramener les Bourbons. Ils n'auraient pu faire le bonheur de la France pour deux raisons : la nation leur avait fait trop de mal pour avoir confiance en eux, et jamais il n'aurait été en leur pouvoir de contenter les prétentions de ceux qu'ils auraient ramenés à leur

suite. Il fallait un homme nouveau, assez étranger aux excès de la Révolution pour réunir tous les partis, et assez fort pour en conserver tous les avantages. »

Je crois qu'il n'y eut pas de Cour où les mœurs furent aussi pures qu'à celle de l'Empereur, et cependant peu de Cours furent aussi calomniées, ce qui peut s'expliquer facilement. Quelques républicains, fâchés de l'élévation brillante de beaucoup des leurs, cherchaient par le sarcasme à flétrir les rangs élevés qu'ils avaient dédaignés. L'ancienne noblesse, charmée de retrouver tous les usages attachés à une Cour, conservait cependant un peu de dédain pour la noblesse nouvelle et un peu de jalousie de tant de gloire. Comme il fallait se faire pardonner le plaisir qu'elle prenait à l'éclat et à la magnificence de la représentation, de retour chez les vieux parents restés fidèles, elle critiquait, plaisantait, comme pour s'excuser par quelque raillerie de la faiblesse de partager tant de brillants honneurs. Que de démarches faites pour être placé et que l'on expliquait par ces mots : *J'ai été forcé*, ce qui a fait dire à M. de Talleyrand : « J'ai une liste de gens qui demandent à être forcés. »

La police du duc de Rovigo a nui beaucoup aussi aux dames de la Cour. Son prédécesseur, Fouché, ne nuisait qu'à l'Empereur en lui faisant exiler quelques personnes du faubourg Saint-Germain loin de Paris. Lorsqu'on venait se plaindre à lui, il semblait tout ignorer, se rejetait sur la vivacité de l'Empereur, sur l'existence de mille autres polices dont il ne pouvait répondre, et promettait de trouver un moment favorable pour faire cesser l'exil. Plus tard, en effet, et selon qu'il lui convenait, il priait l'Empereur de rétracter l'ordre que lui-même avait sollicité, se donnant toute la gloire et laissant tout l'odieux à son souverain. Il se faisait ainsi des créatures, mais il ne s'inquiétait nullement des bruits de salon ou des petites intrigues de société.

Le duc de Rovigo, au contraire, ne semblait occupé qu'à recueillir les moindres détails de la vie de chacun. Il faisait sa police lui-même, voulait être le confident de toutes les dames, les brouillait entre elles, racontait des histoires vraies ou fausses, faisait des visites toute la matinée et si, dans une promenade au bois de Boulogne, une femme environnée de ses enfants, de ses amis, parlait à un homme et qu'elle aperçût le duc de Rovigo, elle se croyait perdue. Toutes nos jeunes dames

le fuyaient et prétendaient qu'il les compromettait par calcul, pour faire oublier celle qui lui tenait de près et que le monde attaquait vivement (1).

Le duc de Rovigo pouvait avoir de l'esprit, de la bravoure, du dévouement à son souverain et d'autres qualités, mais une vertu solide est seule capable de préserver de la corruption au milieu de ce gouffre de la police. Quel droit ne s'arroge-t-on pas, quand on se croit le droit d'épier le secret des autres, et que respectera-t-on, lorsqu'on ne respecte pas l'intérieur des familles? Si la tranquillité des États autorise ces violations jusqu'à un certain point, que la pureté de l'homme rassure au moins sur la nature de ses actes, que son caractère soit une garantie pour la société que le pouvoir lui livre! Aussi l'Empereur, en donnant à M. Lavalette la direction des Postes, lui avait-il dit : « Je vous confie cette place comme au plus honnête homme que je connaisse », et jamais M. Lavalette n'inspira d'inquiétude.

Savary, estimé comme aide de camp de l'Empereur, ne le fut pas comme ministre. Que l'Empereur désirât connaître ce qui se passait à sa Cour et surtout dans sa famille, rien de plus simple, mais son ministre n'avait pas le droit de faire part à d'autres de ses soupçons ou de ses certitudes. Je n'ai pas eu lieu de me plaindre de lui. Je n'en ai reçu au contraire que des marques de considération et d'estime. Mais il n'aimait pas les sœurs de l'Empereur, et il a dû leur faire grand tort en racontant sur leur intérieur mille histoires vraies ou fausses dont personne n'avait pu être témoin, et que chacun répétait d'après lui.

Je persiste donc à dire, malgré tous les libelles, que jamais Cour ne fut plus pure et même plus sévère que celle de l'Empereur. Tout s'y passait en réceptions. Malgré les grands cercles dans les grands appartements, il y avait deux fois par semaine, chez l'Impératrice, spectacle ou concert sur un petit théâtre. La réunion des premiers talents n'en ôtait pas le froid et le cérémonieux. Les plaisirs étaient si gênés qu'ils en devenaient tristes. Chez ma mère, au contraire, dans sa retraite de la Malmaison, tout était gracieux et bienveillant. La dignité n'empêchait pas l'aisance ; les jeunes personnes remplies de talents dont elle s'était entourée, outre ses dames du Palais,

(1) Allusion à la liaison de Savary avec M[me] Du Cayla.

répandaient sur les soirées du charme, de la gaieté. On y accourait encore malgré l'éloignement et quoiqu'il n'y eût plus de grâces à obtenir.

Le ton qui distinguait les hommes à cette époque, sans être aussi galant, aussi complimenteur qu'on nous le peint dans les siècles passés, s'était sans doute perfectionné depuis l'établissement de l'Empire, puisqu'il était sans prétentions, franc et poli. J'avais vu, au commencement du Consulat, tous ces jeunes républicains à la tête haute, avec l'air de ne pas vouloir de supérieurs. J'avais vu depuis de jeunes nobles aux manières méprisantes, avec l'air de ne pas vouloir d'égaux. Tous s'étaient formés aux usages du temps, et tous y avaient gagné. A entendre les critiques de la ville, il semble que la Cour ne puisse se passer de courtisans et de flatteurs. C'est la mode de prodiguer ces épithètes aux personnes qui y sont appelées. Je conçois que, sous un roi faible, chacun aspire au titre de favori et puisse y arriver par quelque bassesse. Je conçois encore que, même sous un roi fort, l'homme qui parvient à la confiance du prince soit poursuivi du nom de courtisan, si l'intérêt lui fait préférer la louange à la vérité. Mais un palais qui réunit les personnes les mieux élevées n'est pas différent d'une maison de bonne compagnie, excepté que, dans l'un, c'est la tradition des convenances qui fait la loi, et, dans l'autre, c'est le bon goût de la maîtresse de la maison. Combien de jeunes gens qui, par la crainte du ridicule attaché au nom de courtisan, prennent un ton dégagé, un air d'insolence et de mépris pour les autres ! S'ils ont de l'esprit, ce travers n'est pas de longue durée. Ils s'aperçoivent eux-mêmes du contraste et de leur désavantage, reviennent à ce qu'ils semblaient fuir et se font courtisans à leur tour, puisqu'on attache à ce mot l'idée de ce qu'on appelle le bon ton et la politesse.

Il faut être juste : ce respect pour les femmes, cette bienveillance pour tous, cette galanterie remplie de délicatesse, ces relations toujours polies, ces apparences toujours décentes et surtout ces dehors d'une estime si facile à montrer et si flatteuse à recevoir, voilà tout ce qui séduit dans un monde distingué. Le vice peut être là-dessous, je le sais, mais, au moins, vaut-il mieux de trouver à chaque pas même l'apparence des vertus, et n'est-ce pas lui rendre hommage, à cette vertu, que de chercher à s'en parer pour plaire? Pourquoi le fond ne

répond-il pas toujours à ces formes brillantes ? C'est qu'elles servent trop souvent à l'intérêt pour cacher ses manœuvres. Quant à la flatterie, chose tant attribuée aux courtisans, personne n'a de reproches à se faire. Qui flatte plus qu'un roi ? Que de fois il dit, sans y croire : « Je compte sur votre dévouement. Je me repose sur votre honneur » ! S'il entend la louange, ne la prodigue-t-il pas? Sans conséquence, il est vrai, de part et d'autre, c'est une monnaie de convention qui ne trompe personne.

Si je défends ainsi le ton qui distingue les Cours, je trouve cependant qu'il est bien permis de désirer qu'une noble franchise puisse devenir la vertu de toutes les conditions.

LES MAISONS IMPÉRIALES NAPOLÉON

Vers cette époque, je fis mon entrée à Écouen comme princesse protectrice (1). Cet établissement devait son origine à un beau mouvement d'enthousiasme de l'Empereur. Le lendemain de la bataille d'Austerlitz, touché de la perte de tant de braves dont la mort venait d'affermir sa gloire, il décréta, sur le champ de bataille même, qu'il adopterait les enfants de ceux qui avaient payé de leur vie cette fameuse journée. A son retour, indécis encore s'il exécuterait son décret à cause de l'opinion où il était que l'éducation des filles appartenait à leurs mères, il fit venir Mme Campan, la consulta et finit par lui dire :

— Je ne me bornerai pas à faire élever un petit nombre de filles. Je n'aime pas les petites choses; elles ne servent à rien. Saint-Cyr n'était qu'une guirlande de fleurs offerte à Mme de Maintenon par l'amour de Louis XIV. Deux cent cinquante filles nobles n'étaient rien pour huit mille familles de pauvres gentilshommes. J'élèverai quatre à cinq cents filles ou point, et je réformerai les mœurs.

L'exécution de ce projet fut ajournée, mais, le lendemain de la bataille de Friedland, il écrivit de sa propre main et envoya un règlement très étendu qui, depuis, a été constamment suivi dans la maison (2). Ma réception à Écouen fut touchante; j'étais heureuse chaque fois que j'allais dans ce lieu

(1) Elle avait été nommée princesse protectrice des « Maisons impériales Napoléon » le 16 décembre 1809.

(2) C'est un mois après Friedland, le 13 mai 1807, que Napoléon rédigea et signa l'instruction datée de Finkenstein, qui devint le « règlement général de l'Institut des maisons impériales Napoléon ».

où tant de jeunes cœurs étaient élevés à me chérir, où je retrouvais les émotions de mon enfance et cette vivacité, cette confiance de sentiments que cet âge seul éprouve et que le monde vient trop vite altérer.

Cette institution s'élève bien au-dessus de celle de Saint-Cyr; il est vrai que Mme Campan la secondait de toute la supériorité de ses talents. J'avais fait faire une route de Saint-Leu à Écouen pour pouvoir m'y rendre aussi souvent que ma santé me le permettait. La maison de Saint-Denis s'organisait aussi, et de plus six maisons de jeunes orphelines d'où les talents d'agrément étaient exclus et où l'on n'apprenait que les choses utiles. J'avais tous ces établissements sous ma protection. J'étais comme la mère de toutes les jeunes filles de la France. Dans leurs prières, mon nom seul et celui de l'Empereur étaient prononcés. De toutes mes grandeurs, voilà celle dont mon cœur fut le plus satisfait. Aussi me l'a-t-on enviée, et a-t-on répété souvent à l'Impératrice que cette place devait lui appartenir. On alla jusqu'à lui en inspirer le désir, mais l'Empereur me la conserva toujours. Il fit organiser pour elle la Société maternelle dont elle fut présidente, et Madame Mère fut mise à la tête de toutes les sœurs de la Charité. Ainsi, c'est à sa famille que l'Empereur avait donné le soin de la jeunesse et de l'infortune.

C'EST UN FILS !

Les couches de l'Impératrice approchaient. Mon frère fut mandé pour y assister. Le grand-duc de Wurtzbourg était à Paris. Un page vint un soir me chercher parce que l'Impératrice ressentait les premières douleurs. Je me rendis aux Tuileries. Toute la Cour devait s'y trouver réunie. Dans la chambre de l'accouchée étaient l'Empereur, Madame Mère, Mme la comtesse de Montesquiou, gouvernante, Mme de Montebello, dame d'honneur, Mme de Luçay, dame d'atours, Mme de Boubers, que j'avais cédée à l'Empereur pour être sous-gouvernante de ses enfants, et Mme de Mesgrigny, avec le même titre, toutes les femmes, les médecins et accoucheurs. Deux jeunes dames d'annonce prises à Écouen se tenaient toujours dans le petit cabinet qui séparait la chambre de l'Impératrice du salon où nous étions, mon frère, le grand-duc de Wurtzbourg, la prin-

cesse Pauline, la reine d'Espagne et moi. Tous les autres salons étaient remplis par la Cour et les autorités. L'Empereur venait de temps en temps nous donner des nouvelles. Selon que les souffrances étaient plus ou moins vives, il paraissait plus ou moins agité. Il s'inquiétait de ces longues douleurs, nous demandait s'il pouvait en résulter pour la mère ou l'enfant des conséquences fâcheuses. Il n'osait pas se livrer à l'espoir d'avoir un fils. On voyait qu'il cherchait à prendre son parti dans le cas contraire. Cependant, il s'informait avec soin si quelques indices pouvaient marquer d'avance le sexe de l'enfant et trahissait par ses questions toute son anxiété.

J'étais si fatiguée que, vers quatre heures du matin, j'acceptai la chambre d'une des dames d'annonce. Je m'y jetai tout habillée sur son lit et je lui dis de venir m'appeler si elle entendait l'Impératrice crier. Pendant mon sommeil, ses douleurs s'étaient calmées. On crut que l'accouchement n'aurait pas lieu si tôt et l'on engagea tout le monde à aller prendre du repos. Vers sept heures, les douleurs revinrent. L'enfant se présenta mal. L'accoucheur en perdait presque la tête, lorsque l'Empereur lui dit avec beaucoup de sang-froid d'agir comme il ferait près de la femme de la plus basse classe, et, avant tout, de sauver la mère. L'Impératrice fut donc accouchée avec des fers. L'Empereur ne la quitta pas un instant. Il la tenait dans ses bras, cherchait à lui donner du courage, mais lui-même avait été si complètement ébranlé par le spectacle des douleurs de sa femme qu'il garda pendant toute la journée comme une espèce d'agitation nerveuse.

Vers huit heures du matin, ma dame d'annonce entra tout à coup dans la chambre où je reposais et me dit toute en larmes : « L'Impératrice pousse des cris affreux. » Je m'empressai de descendre et je trouvai l'Empereur sortant de la chambre de sa femme, pâle, respirant à peine. « C'est fini ! me dit-il. Elle est sauvée. » Son air était si malheureux que je lui demandai avec crainte : « Est-ce un garçon ? — Oui », me dit-il, tout oppressé. A ce mot, je l'embrassai, mais il était tellement oppressé qu'il me repoussa : « Ah ! je ne puis sentir tout ce bonheur-là, me dit-il, la pauvre femme a tant souffert ! » Et il me quitta pour donner l'ordre de tirer les cent coups de canon (1).

(1) 20 mars 1811, 9 heures du matin.

J'entrai dans la chambre de l'Impératrice. Elle était encore sur son lit de souffrances et l'accoucheur auprès d'elle. Je m'avançai vers la sage-femme qui tenait l'enfant. Il me parut fort et bien portant. Je m'approchai ensuite de l'Impératrice et je la félicitai. Il y avait tant de monde dans sa chambre que j'en sortis. Je retrouvai l'Empereur tellement frappé encore par l'inquiétude qu'il venait d'éprouver sur le sort de sa femme que, pour se rendre maître de son émotion pénible, il ne montrait qu'un air sérieux au lieu de laisser éclater sa joie. Cette apparence d'immobilité formait un contraste frappant avec l'enthousiasme qui se manifestait sur tous les visages. On était surpris de ne pas apercevoir sur le sien cette douce sérénité que donne le bonheur, et surtout au moment où la fortune comblait ses vœux. Plus elle avait paru inépuisable dans ses dons, plus on attendait de lui de la reconnaissance. Il fut jugé sévèrement ; on le crut insensible, tandis que, justement, c'est une des occasions où je lui ai vu le plus de véritable sensibilité. Oublier toutes ses idées de grandeur, d'ambition, d'avenir, n'être qu'époux tendre, lorsqu'il devenait père heureux, je laisse à penser si le cœur n'a pas plus de part à ces impressions que tout le reste.

Pour moi, je l'avouerai, j'étais embarrassée des regards qui se fixaient sur moi avec une sorte d'intérêt et de curiosité.

J'avais été émue de l'émotion de l'Empereur, sans penser que cette naissance éloignait mes fils du trône. Je lui souhaitais ce qu'il désirait, comme un enfant le souhaite à son père et à son bienfaiteur. Il ne m'était pas venu à l'idée que mes enfants pussent avoir la couronne de France. Du moins, je ne l'avais jamais ambitionnée pour eux, et, si c'eût été un sacrifice, il devait être fait le jour du divorce. Je partageais donc franchement le bonheur de l'Empereur. Mais que l'on devient gauche et gênée lorsqu'on s'aperçoit que le monde veut toujours vous juger d'après lui !

LE BAPTÊME DU ROI DE ROME

L'Empereur donna à son fils le titre de roi de Rome; il fut ondoyé le soir même à la chapelle. J'y assistai et, deux mois après, son baptême eut lieu à Notre-Dame (1). L'empereur

(1) 9 juin 1811.

d'Autriche était parrain ainsi que le roi d'Espagne; Madame était marraine ainsi que la reine de Naples. Le grand-duc de Wurtzbourg représentait l'empereur d'Autriche, et moi j'avais la procuration de la reine de Naples. Lorsque le grand-maréchal Duroc vint m'annoncer cette nouvelle, je refusai : je trouvais que la reine de Naples pouvait se faire remplacer par d'autres, et je ne me décidai pas à assister à cette cérémonie dans la même église où était déposé le corps de mon fils (1).

Mon refus donna de l'humeur à l'Empereur, auquel je n'avais pas rendu compte des motifs de ma répugnance. Il trouva fort extraordinaire que je ne voulusse pas tenir son fils. Il crut que je regardais au-dessous de ma dignité de le tenir par procuration. On en discuta au Conseil. On rappela que ce n'était pas le premier exemple d'une princesse qui en remplaçait une autre dans une circonstance semblable, qu'elle ne pouvait s'en dispenser, et il fut décidé qu'on n'accepterait pas mon refus. La veille au soir, je me rendis chez l'Empereur au moment où il se retirait. Je m'avançai pour le supplier de ne pas exiger ma présence à cette cérémonie, alléguant que j'étais trop malade. Il s'éloigna brusquement et me dit qu'il n'avait pas cru m'humilier en me faisant l'honneur de tenir son fils. Je rentrai chez moi, le cœur oppressé et ne sachant que résoudre.

Depuis la mort de mon fils, je n'avais pas eu la force d'aller à l'église Notre-Dame, où son corps avait été enseveli. Il fallait donc me retrouver dans ce même endroit et au milieu d'une cour brillante, couverte de diamants et de fleurs, avec tous les signes de la joie, fouler aux pieds peut-être ces restes chers et sacrés! Je ne m'en sentais pas le courage. « Je ne serai pas maîtresse de mon émotion, disais-je à Adèle. Ne dois-je pas éviter une scène publique? » Elle me faisait envisager le mécontentement de l'Empereur, qui m'accuserait sans me comprendre. Enfin, pour tout arranger, je me décidai à me rendre à l'instant même à Notre-Dame, afin de me livrer dans la solitude à ces premières impressions et de prendre plus de force sur moi-même pour les vaincre le lendemain. Adèle combattit mon projet. Elle redoutait une émotion trop vive pour ma faible santé. « Au moins, je serai seule avec toi, m'écriai-je. Personne

(1) Jusqu'à ce que Saint-Denis fût achevé, le corps de mon fils avait été provisoirement déposé à Notre-Dame. (*Note de la reine Hortense.*)

ne troublera mes tristes impressions, et demain j'aurai la force de les renfermer. » Il était minuit.

Dans une simple voiture, sans livrée, j'arrivai seule avec Adèle à la porte de Notre-Dame. L'église était fermée. Je me rendis à l'archevêché, d'où, après quelques sollicitations, le portier nous conduisit sous cette grande voûte, imposante par tant de souvenirs, monument de douleur pour une mère qui le voit s'élever au-dessus du cercueil de son fils. Tout y était prêt pour la fête du baptême. Quelques ouvriers dans le fond de l'église travaillaient encore. Le peu de lumière que jetaient leurs faibles lampes, les coups de marteau qui venaient rompre par intervalles un silence si semblable à celui de la mort, surtout quand c'est la mort qu'on vient chercher, tout remplit mon cœur d'effroi et de douleur. Le passé se retraça avec tout ce qu'il avait de cruel et d'amer. J'étais accablée. Je ne pouvais me soutenir. Je tombai à genoux au pied de l'autel et je versai un torrent de larmes. Le vieux portier, une lampe à la main, me regardait avec étonnement. Il aida Adèle à m'arracher de ce lieu. Le lendemain, j'y rentrai en cérémonie. Le clergé vint au-devant de nous à la grande porte. Debout à côté de l'Impératrice qu'il haranguait, je me rappelai qu'à cette même place, quelques années avant, il était venu recevoir le corps de mon pauvre enfant. Mon courage fut près de m'abandonner, mais la visite de la veille le soutint, et personne ne s'aperçut de la violence que je me faisais.

Les fêtes du baptême furent magnifiques. J'assistai à celle de l'Hôtel de Ville et à celle de Saint-Cloud. Enfin, incapable de supporter plus longtemps tant de cérémonies, je partis pour les eaux d'Aix-en-Savoie. L'Empereur avait permis à mes enfants d'habiter pendant mon absence le pavillon d'Italie (1). Depuis la naissance du roi de Rome, ils n'avaient pas cessé d'aller comme auparavant au déjeuner de leur oncle. Il les recevait toujours avec bonté, les faisait asseoir à sa table, où il y avait à peine de la place, car son déjeuner lui était servi à la hâte sur un petit guéridon. C'était aussi l'heure à laquelle il recevait les personnes qui n'avaient pas leurs entrées à la Cour : les artistes distingués, ses architectes avec lesquels il s'entretenait des embellissements de Paris, et quelquefois

(1) Auparavant pavillon de Breteuil, dans le parc de Saint-Cloud.

Talma, ce qui a fait tenir ce ridicule propos qu'il prenait des leçons de lui.

L'impératrice Joséphine désirait vivement voir le roi de Rome. Mme de Montesquiou le mena un jour à Bagatelle où elle se rendit. Elle le caressa beaucoup, ne put s'empêcher de pleurer en l'embrassant, et de s'écrier : « Ah! cher enfant! tu sauras peut-être un jour combien tu m'as coûté! » L'Empereur fit à ma mère une visite dont l'impératrice Marie-Louise éprouva de la peine. Il croyait cependant avoir pris ses précautions pour qu'elle l'ignorât. De peur de lui causer une nouvelle inquiétude, il n'y retourna plus.

Les eaux d'Aix me firent du bien. Mon frère vint m'y voir à son retour en Italie et m'engagea à profiter de la proximité pour faire connaissance avec sa jeune famille. Le rendez-vous était sur le Lac Majeur. Je voulus me mettre en route vers la fin de la saison et je tombai malade. Des illuminations, des joûtes m'attendaient sur le Lac Majeur. Mon frère traversa le Simplon, inquiet de mon état, et je fus forcée de retourner en France sans avoir réalisé un si agréable projet.

L'Empereur, pendant ce temps, avait fait avec l'Impératrice le voyage de la Hollande (1). Ils y virent mes appartements, y apprenant des détails sur mon intérieur et en revinrent avec un intérêt plus marqué pour moi.

Je désirais donner un gouverneur à mes enfants : MM. de Las Cases et de Sainte-Aulaire se présentèrent. J'en parlai à l'Empereur qui me dit : « La France verrait avec peine l'éducation de mes neveux confiée à un noble. C'est un brave de mon armée qui doit élever ces princes français. » Le choix me parut si difficile qu'il fut ajourné.

LE ROI ET LA REINE DE NAPLES

La reine de Naples, à qui quatre cents lieues ne coûtaient rien à faire, arriva à Paris inopinément et sans qu'on eût même appris son départ. Quelques différends s'étaient élevés entre l'Empereur et son mari, qui, créé, par l'Empereur, roi de Naples, aspirait aussi à l'indépendance. Elle arrivait dans l'espoir de les concilier. Murat avait affecté fort longtemps le

(1) 19 septembre — 11 novembre 1811.

plus tendre attachement pour l'Empereur. Il ne pouvait s'en séparer un jour, aurait refusé toutes les couronnes du monde pour vivre auprès de lui, et n'avait d'autre ambition, disait-il, que celle de le servir. Caroline répétait sans cesse : « L'Empereur est un dieu pour mon mari. Je devrais en être jalouse, de cette adoration ! » Et l'Empereur lui-même, quoiqu'il dît souvent qu'un souverain doit être craint pendant sa vie (1), qu'il est aimé seulement après sa mort, s'était laissé séduire par les démonstrations de Murat qu'il croyait d'un dévouement à toute épreuve.

Murat était bon. Il avait une bravoure brillante et des talents militaires, un grand désir de plaire et d'être distingué. Il cherchait à avoir de bonnes formes et les outrait : on voyait par sa mise exagérée, par ses soins auprès des dames, qu'il voulait ressembler aux Villarceaux, aux Sévigné du temps de Louis XIV. C'étaient les modèles qu'il avait pris; mais le guerrier républicain se retrouvait malgré lui, et le mélange de ces deux êtres si opposés aurait prêté au ridicule, si le brave militaire ne se fût montré pour arrêter la critique. Aussi était-il, malgré sa beauté mâle et guerrière, beaucoup moins dangereux qu'il ne l'espérait. Son cœur était excellent, son esprit médiocre et sa fortune avait été trop belle pour qu'il n'en eût pas la tête un peu tournée. L'ambition, sans les qualités qui la soutiennent, n'est qu'un défaut misérable et il n'appartient qu'aux grands hommes de l'élever quelquefois jusqu'à la hauteur de la vertu. L'ambition de Murat naquit de sa fortune, et, d'un général distingué, il devint un souverain peu marquant.

Il me fit sourire, un jour, lorsque, n'étant encore que grand-duc de Berg, il se plaignait vivement de l'Empereur qui voulait réunir la ville de Wesel à la France. « L'Empereur n'a pas le droit de me prendre cette place, me disait-il. Elle ne me vient pas de lui. C'est un traité avec le roi de Prusse qui me l'a donnée. » Et qui avait fait ce traité? Qui avait donné le duché, la place et tout? Une autre fois que l'Empereur lui reprochait de tirer trop d'argent de son duché de Berg : « Comment,

(1) J'entendis l'Empereur souvent répéter cette assertion. Un jour, entre autres, il me dit : « Qu'est-ce qu'un souverain doit désirer le plus? — C'est d'être aimé, lui répondis-je vivement. — Vous n'y entendez rien, ma fille, me dit-il en me pinçant l'oreille. Si un souverain a fait le bien, on le sait après sa mort, et c'est alors qu'on l'aime. Mais pour être obéi pendant sa vie, il faut qu'il paraisse méchant pour être craint. » (*Note de la reine Hortense.*)

Sire, dit-il avec son accent un peu gascon, j'y mets du mien. »

La reine de Naples savait toujours défendre les intérêts de son mari vis-à-vis de l'Empereur ; mais lorsqu'elle était seule avec lui, un désir égal de gouverner amenait entre eux une mésintelligence continuelle. « Je suis plus malheureuse que toi, me dit-elle un jour. Louis ne peut avoir plus de jalousie et de mauvais procédés que Murat. Il est tout simple que je désire connaître la première ce qui se passe dans mon royaume. Mon valet de chambre de confiance sort mystérieusement. Il a rendez-vous sur le port avec celui du ministre des Relations extérieures ou du ministre de la Police. S'il arrive une nouvelle, on me l'envoie aussitôt et la crainte que le Roi inspire est si grande que le ministre, lorsqu'il me revoit, est pâle et tremblant et me demande avec empressement si j'ai brûlé le papier qui peut le perdre. Dis-moi s'il est permis d'être traitée ainsi. » Loin d'obtenir ma compassion, elle me prouvait par son récit que le Roi n'avait pas tort de redouter une Reine à qui je voyais tous les ministres vendus et je trouvais autant de différence dans notre sort que dans nos caractères.

Nulle autre ne posséda comme elle l'art d'attirer et de charmer par une grâce qui avait quelque chose de la noblesse asiatique et séduisante des odalisques. Il est vrai qu'une petite griffe se faisait quelquefois sentir sous sa main caressante, mais l'abandon le mieux étudié et le soin le plus gracieux venaient bientôt guérir la blessure et enchaîner de nouveau. Fière, courageuse, persévérante, passionnée, inconséquente, ce même attrait qui captivait en elle ne pouvait cacher l'ambition de tous les pouvoirs et la jalousie de tous les succès. Telle était la reine de Naples. Le bon accord avait assez longtemps régné entre nous ; une petite rivalité nous brouilla.

RIVALITÉ DE QUADRILLES

L'Empereur décida qu'il y aurait deux beaux bals à la Cour, l'un paré, l'autre masqué, et qu'on inviterait les princesses à faire deux quadrilles. Caroline, logée aux Tuileries, le sut la première, et, au lieu de se consulter avec moi, se pressa de faire la liste des plus jolies femmes de la Cour, des hommes les plus agréables, et de les engager pour son quadrille. J'étais, le soir, chez moi avec mes dames et mes officiers et quelques jeunes

gens de ma société, lorsque le grand-maréchal du Palais vint me faire part du désir de l'Empereur dont la reine de Naples était chargée de me prévenir la veille. Je craignais beaucoup de fatigue pour ma faible santé, je voulais refuser; mais chacun se récria contre cette détermination. Ce n'était pas à la reine de Naples, disait-on, qu'il appartenait de faire les honneurs de la Cour de France; je ne devais pas céder comme cela mon rang et surtout résister à un désir de l'Empereur. On ajouta que la danse, loin de me fatiguer, me ferait plutôt du bien, et qu'on m'éviterait tous les embarras, qu'on m'empêcherait surtout de parler pour ménager ma poitrine en exécutant à l'instant tous mes ordres. Je me laissai convaincre et j'acceptai les jeunes gens qui étaient là, tels que MM. de Sainte-Aulaire, Germain, de Flahaut, de Canouville et plusieurs autres qui me prièrent de les prendre de mon côté et d'envoyer sur-le-champ prévenir ceux qui me conviendraient, bien sûrs, me disaient-ils, qu'ils donneraient la préférence à mon quadrille sur celui de la reine de Naples. J'envoyai en effet mon chambellan qui arriva en même temps que les billets d'invitation de la Reine. Les invitations écrites furent toutes refusées et les miennes acceptées. La Reine fut vivement piquée, et se plaignit à l'Empereur qui n'y fit aucune attention. La Cour était assez nombreuse pour que les deux quadrilles fussent composés de jolies femmes, mais dans le mien étaient les meilleurs danseurs, et il y avait sujet de les regretter.

La reine de Naples, jointe à la princesse Pauline, avait imaginé de représenter une allégorie sur la réunion de Rome à la France. Elles avaient choisi le jour du bal paré ; à ma grande satisfaction, on m'avait laissé celui du bal masqué qui devait avoir lieu quelques jours après (1).

La rivalité qui s'établit entre ces deux quadrilles était réellement plaisante. Les hommes, même les moins futiles, traitaient la chose sérieusement. On venait avec un chagrin marqué m'annoncer qu'on avait découvert que le quadrille opposé était rempli d'allusions fines et spirituelles sur la gloire de l'Empereur, sur celle de la France, etc. On me conjurait de tout faire pour ne pas rester au-dessous et de prendre aussi quelque sujet allégorique. J'avais besoin de toute mon éloquence

(1) Le bal paré eut lieu le 6 février, le bal masqué le 11 février 1812.

pour les persuader, et je fatiguais ma faible voix à répéter que nous n'étions pas engagés à danser pour faire des compliments à l'Empereur, que je le connaissais assez pour être assurée que cela ne lui plairait pas, que d'ailleurs, selon moi, des personnes de la société ne dansaient jamais avec assez de perfection pour s'exposer à figurer dans un pas seules, que cela ne convenait qu'à des artistes habitués à compter sur leur talent, qu'une allégorie représentée à visage découvert peut prêter parfois au ridicule et que l'effet d'un quadrille de société devait reposer uniquement sur l'éclat et sur l'élégance des costumes, l'harmonie des couleurs, le bon goût des danses et la perfection de l'ensemble.

Une autre fois, on venait me tourmenter pour obtenir que je surchargeasse le costume de nouveaux ornements, et chacun voulait sacrifier l'effet général à sa propre convenance, mais, comme je donnais les costumes, je maintins mon opinion avec autorité. J'avais quelquefois envie de rire en apprenant le découragement et le chagrin que causait ma décision, surtout lorsque quelques curieux étaient parvenus à découvrir toutes les perfections que promettait le quadrille opposé.

Le jour où fut donnée la fête, on avait transformé le théâtre des Tuileries, où elle eut lieu, en salle de bal. L'Empereur était placé sur une estrade, entre l'Impératrice et moi. Toute la Cour et les étrangers de marque remplissaient la salle et les loges étaient données aux habitants de Paris.

Les deux princesses étaient éclatantes de beauté et de pierreries. L'une représentait Rome et l'autre la France. Leurs charmantes figures, leurs petits casques, leurs boucliers couverts de diamants et de pierres de couleur jetaient un brillant éclat. Les autres femmes, en naïades du Tibre, en Heures, en Iris, étaient toutes belles et gracieuses, mais ces visages de chambellans et d'écuyers qu'on reconnaissait en étoiles, en zéphirs, en Apollon, excitèrent la gaieté. La pantomime ne parut pas non plus appropriée à la dignité des personnes et au lieu de la représentation.

Après le quadrille, l'Impératrice et moi nous ouvrîmes le bal par une contredanse française. Ensuite, toutes les danses continuèrent. L'Empereur, pendant ce temps, allait parler à tout le monde. Il ne dit pas un mot de l'allégorie, mais, le lendemain au soir, lorsque j'arrivai chez lui et que la

reine de Naples y fût aussi, il lui dit avec assez d'humeur :

— Où avez-vous été chercher le sujet de votre quadrille ? Il n'a pas le sens commun. Rome est soumise à la France, mais elle n'est pas contente. Comment avez-vous pu avoir l'idée de la représenter heureuse et satisfaite de sa dépendance ? C'est là une flatterie ridicule. Je sais bien que vous ne vouliez qu'être jolie et qu'avoir un beau costume, mais vous pouviez bien trouver d'autres sujets sans mettre de la politique en danse. — Alors, en se retournant vers moi :

— Et vous ? Avez-vous aussi préparé quelque fadaise ? Je n'aime pas les compliments, je vous en avertis.

Je m'empressai de lui dire que mon quadrille n'avait aucune allusion à la politique ni à lui. « A la bonne heure », dit-il, puis, s'apercevant de la supériorité qu'il me donnait dans ce moment sur sa sœur qui, dans le fond, avait voulu lui être agréable, ou soit qu'il fût en train de gronder et qu'il se rappelât alors les sujets qu'il pouvait en avoir, il se promena de long en large dans le salon et continua à dire :

— Ah ! ces jeunes femmes, c'est plus difficile à mener qu'un régiment. Je ne suis cependant pas un ours. On peut m'aborder, me consulter sur ce qu'on désire faire. Mais non ! Ces dames ne doutent de rien, et pourtant, dans notre position, rien n'est indifférent.

Puis, s'adressant à moi :

— Et vous ? Qui vous a inspiré l'idée d'habiller votre fils en lancier polonais ? Savez-vous pour cela que je puis avoir la guerre par votre faute ? Déjà Kourakin (1) s'en est plaint ; déjà on dit que je veux faire votre fils roi de Pologne. Et de quel droit aussi lui faites-vous porter une épaulette de capitaine ? Il faut s'être battu pour l'avoir. Je lui avais fait quitter ses ordres de Hollande, vous le savez, parce que je ne veux pas qu'un enfant, en France, ait aucune distinction avant de l'avoir méritée. Ma famille doit tout gagner comme moi à la pointe de son épée. Enfin, dit-il en se radoucissant, si, pour faire votre fils beau, il vous faut un habit militaire, eh bien ! donnez-lui l'uniforme de lancier rouge de la Garde hollandaise, et je suis bien bon encore de vous permettre l'épaulette de sous-lieutenant que votre fils gagnera, je l'espère, plus tard.

(1) Le prince Alexandre Kourakin était ambassadeur de Russie en France depuis 1808. Il quitta ce poste en 1812 et mourut en 1818.

Je n'avais rien répondu pendant tout le temps que parlait l'Empereur, car c'était ma mère qui, pour le jour de l'an, avait fait faire l'uniforme polonais. Le tailleur y avait posé une épaulette et le fait est que je n'y avais fait aucune attention, ni personne non plus.

Je retournai chez moi, très contente pourtant d'avoir eu assez de fermeté pour régler mon quadrille selon mes idées, puisque je voyais qu'elles étaient semblables à celles de l'Empereur. Le costume que j'avais choisi était éblouissant. Vingt-quatre dames étaient mises en prêtresses du soleil, tout en or; douze dames et douze messieurs en Péruviens et Péruviennes, étoffes d'or et plumes rouges, couverts de diamants et de rubis; moi, en grande-prêtresse et mise tout en argent, diamants blancs et plumes blanches, et entourée de huit dames mises aussi en argent et plumes blanches et des parures de diamants et de turquoises. Tout ce quadrille avait des petits masques noirs et formait des danses autour du soleil que portaient les prêtresses. Gardel (1) avait été le compositeur de ce ballet qui eut tant de succès que l'étiquette même ne put empêcher d'éclatantes manifestations d'approbation et que l'Empereur dit à la reine de Naples, au souper : « Ah! c'est mieux, beaucoup mieux que vous. »

Après la danse, comme j'étais masquée, je fus accablée de compliments que mon déguisement autorisait à me faire. Il n'y avait ni estrade, ni trône. Tout le monde dans la salle était confondu et masqué. Un domino que je reconnus me dit :

— Que vous êtes brillante! on ne peut vous regarder.

— Je serais de bonne prise, n'est-ce pas, ainsi couverte de diamants?

— Vous savez très bien, répondit-il, que le plus beau diamant, le diamant sans prix, c'est celui qui est caché sous tous ceux-là.

Ce masque était l'Empereur et ses compliments étaient trop rares pour que celui-là ne dût pas me flatter beaucoup.

La reine de Naples, la princesse Pauline ne me pardonnèrent pas un succès si général, même pour un sujet si peu important.

L'Empereur se plaisait au bal masqué. Il y allait à peu près

(1) Pierre-Gabriel Gardel fut maître des ballets à l'Opéra de 1787 à 1816.

une ou deux fois par an, chez l'archichancelier et chez le prince de Neuchâtel. On aurait eu de la peine à deviner l'attrait qu'il y trouvait, car il ne disait pas un mot. Je le comprenais bien, moi ; j'éprouvais la même impression et je n'étais pas plus aimable : voir du monde sans être regardée ni suivie est, pour les personnes toujours remarquées, une nouveauté qui a du charme et, lorsque le cérémonial vous entoure toujours, se trouver confondu dans la foule est quelquefois un plaisir. Aussitôt qu'il arrivait à l'un de ces bals, il faisait appeler la reine de Naples ou moi, croyant être moins reconnu s'il donnait le bras à une femme. Nous nous promenions sans rien dire. Il me demandait quelquefois : « Quelle est cette personne-là ? » Je n'en savais rien et je cherchais à la découvrir : « Bonjour, beau masque, comment vous portez-vous? » ou bien : « Comment vous nommez-vous ? » étaient les seuls mots qui me vinssent à l'idée et j'en restais à cet effort d'esprit. Si on nous avait deviné, on se rangeait en nous faisant une profonde révérence. Sinon, on nous tournait le dos en s'écriant : « Qu'ils sont bêtes ! » ce qui amusait autant l'Empereur que moi. Après une heure ou deux de promenade aussi intéressante et employée souvent à chercher l'Impératrice qui jouait le même jeu avec la duchesse de Montebello, nous allions souper avec l'Empereur, l'Impératrice et les personnes marquantes qui se trouvaient là, et chacun racontait ses hauts faits du bal. Le seul plaisir de l'Empereur avait été de n'être pas reconnu ou du moins de le croire, et lorsqu'on a dit qu'il était charmant au bal, qu'il y intriguait tout le monde, c'était sans doute une plaisanterie.

PENDANT LA CAMPAGNE DE RUSSIE

Jamais le carnaval n'avait été aussi brillant que le fut celui de l'hiver de 1812. Les bals et les fêtes se succédaient et semblaient couvrir par leur bruit l'expédition la plus formidable qu'on eût encore vue, et qui se préparait en silence. Les départs devinrent si fréquents que l'attention se fixa tout entière sur le Nord.

La France était heureuse. Toutes les ambitions étaient satisfaites, tous les désirs comblés. Un murmure général s'éleva tout à coup. L'Empereur ne pouvait l'ignorer, instruit de l'opinion par ses différentes polices et par la correspondance de plu-

sieurs personnes de tous les partis. Il lisait seul ces lettres secrètes (1) et les brûlait aussitôt après. Il ne faisait jamais ni réponse ni reproche et s'éclairait ainsi sur la vérité. S'il cédait quelquefois à la justesse de quelques avis, son génie entreprenant rejetait les conseils qui semblaient l'éloigner de son but constant : l'abaissement de l'Angleterre et la grandeur de la France. Son plan était arrêté; il le présentait avec tant d'art et tant de force de raisonnement que, dans le Conseil, il ramenait tous les suffrages, mais la France entière, qui ne pouvait l'entendre, demeura mécontente d'une guerre qu'elle ne voulait pas. L'Empereur persistait à la regarder comme le dernier effort pour arriver au repos. Il croyait tout possible à la valeur française et rien ne l'arrêta.

Mon frère fut mandé à Paris et ne déguisa point l'opinion publique et l'exaspération des pays tant de fois parcourus. L'Empereur ne répondit pas un mot. Au Conseil seulement il permettait qu'on s'expliquât. Eugène m'en parla avec chagrin, ainsi que du sujet qui l'avait appelé. L'Empereur voulait le laisser régent en France pendant son absence. En le lui apprenant, il le regarda fixement. Il ne pouvait douter de lui, mais il lui confiait beaucoup. Eugène répondit qu'il préférait le commandement de son corps d'armée, mais, comme un peuple qui murmure cherche de nouveaux objets d'affection et que l'idée de garder Eugène avait causé trop de joie, il n'en fut plus question.

Mon frère était le seul homme que l'Empereur dût laisser en France. Les craintes que je viens d'expliquer et l'intrigue qui les exagéra l'en détournèrent. Il plaça l'archichancelier à la tête des affaires et se rendit en Russie (2). L'Impératrice l'accompagna jusqu'à Dresde où il y eut une réunion des souverains d'Autriche et de Prusse. Je vis partir mon frère et mon

(1) Un dimanche que nous dînions en famille aux Tuileries, l'Empereur me dit : « Lisez-nous ce petit conte que je reçois. » Je jetai les yeux sur le papier qu'il me présentait et je reconnus l'écriture de Mme de Genlis. Pendant qu'on s'asseyait en cercle autour de moi pour pouvoir entendre la lecture que je me disposais à faire, je parcourus des yeux ce que j'allais lire et je vis, au lieu de conte, un récit de l'effet produit par une mesure que le gouvernement venait de prendre. Pourtant je commençais à lire, lorsque l'Empereur se jeta vivement sur les feuilles de papier qu'il m'avait données en s'écriant : « Ah! je me suis trompé, » et il courut chercher dans son cabinet une autre feuille de la même écriture qui contenait une petite nouvelle que je lus à haute voix. (*Note de la reine Hortense.*)

(2) L'Empereur quitta Saint-Cloud avec Marie-Louise le 9 mai 1812.

cœur en fut navré. Nous redoutions jusqu'aux victoires qui allaient frapper encore quelques familles de plus, et, après tant de gloire, nous n'aspirions plus qu'au bonheur de la paix.

Les soins que nécessitait le jeune âge de mes enfants étaient la seule distraction à ces tristes pensées. Je ne pus m'en séparer et je les emmenai avec moi aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Mon fils aîné y eut une fièvre scarlatine. Mes veilles, mes inquiétudes affaiblirent le bon effet des eaux. Celles de Spa me remirent un peu. Ma mère était allée à Milan auprès de ma belle-sœur qui y accoucha d'une fille (1).

La reine de Naples gouvernait son royaume pendant l'absence du Roi, alors avec l'Empereur. Les autres princesses étaient à différentes eaux. Il me fallut revenir auprès de l'impératrice Marie-Louise qu'on trouvait trop seule (2). Elle venait quelquefois me voir à Saint-Leu et s'y plaisait toujours beaucoup. Elle recevait souvent des nouvelles de l'Empereur et m'en donnait habituellement. Sa tendresse, ses inquiétudes me paraissaient sincères et je lui savais gré de partager nos anxiétés.

La vie de toutes les femmes était vraiment alors digne de pitié. La France semblait toute entière en Russie. Les vœux, les craintes, les espérances, tout était là. Jamais la nation ne s'était vue si séparée de ses défenseurs, et l'éloignement de la guerre en redoublait l'effroi. Que de plaintes contre celui qui l'avait transportée dans des régions si lointaines! Il dut les pardonner. La douleur est mauvais juge des grands desseins, et pourtant elle n'en était encore qu'aux premiers murmures; mais que sommes-nous tous devenus lorsque la fortune, lasse enfin d'être avec nous, sembla nous abandonner tout à coup, se plut à confondre cruellement le génie et le courage, et souleva jusqu'aux éléments contre notre armée!... Quel renversement de notre grandeur!... Quel abaissement de notre orgueil!... Alors, cet empire du Nord, qui avait d'abord reculé devant nous, ne renvoya plus à la France que les débris de son naufrage, mutilés, dispersés, mais, quoique fugitifs, vainqueurs encore.

(1) La princesse Amélie-Auguste-Eugénie, née le 31 juillet 1812, plus tard impératrice du Brésil.

(2) La Reine avait quitté Saint-Leu à la fin de mai 1812 et y était de retour vers le 29 août.

Rien n'égala nos désastres que notre douleur à en gémir. Tout se couvrit de deuil. Aussi désolée que surprise d'éprouver un revers, depuis longtemps confiante et soumise aux volontés d'un seul homme, la France se redressa enfin et parut prête à vouloir se mêler de ses propres destinées.

Pour lui, dont le cœur était brisé, mais dont l'habileté avait besoin de calculer et d'arrêter les effets de cette grande infortune, il arriva à Paris aussitôt que la nouvelle (1). Sa présence subite, son attitude ferme continrent les esprits. Les murmures ne s'échappèrent plus. On se sentait trop humilié pour se plaindre, et l'orgueil national n'osa plus regarder aux sacrifices.

Aussitôt que j'appris le retour de l'Empereur, je me rendis aux Tuileries. Il me parut fatigué, préoccupé, mais non pas abattu. Je l'ai vu souvent montrer de la vivacité pour des niaiseries, une porte ouverte ou fermée, une salle plus ou moins bien éclairée. Jamais il n'était plus maître de lui que dans les moments malheureux ou difficiles.

Je m'informai avec anxiété si les désastres de l'armée avaient été aussi cruels qu'il l'annonçait dans son bulletin (2). Il me répondit avec un sentiment de douleur contenue :

— J'ai dit toute la vérité!

— Mais, m'écriai-je, nous n'avons pas été seuls à souffrir et nos ennemis ont dû aussi éprouver de grandes pertes?

— Sans doute, me répliqua-t-il, mais cela ne me console pas.

Je lui demandai ensuite des nouvelles de mon frère; il m'en donna assez froidement : j'en devinai la cause.

Le duc de Vicence, qui, seul, avait accompagné l'Empereur de Wilna à Paris, vint me voir le lendemain de son arrivée. Je lui parlai de mon frère, de mon extrême inquiétude de le savoir resté seul sous les ordres du roi de Naples. Il me donna de grands détails sur nos malheurs, me dit qu'Eugène et le maréchal Ney s'étaient particulièrement distingués, surtout par leur présence d'esprit, lorsque tout le monde en manquait. « Mais, ajouta-t-il, il ne faut parler que du maréchal Ney et n'occuper personne de votre frère, croyez-moi. » Il n'en dit pas davantage.

Ma belle-sœur exprima aussi avec vivacité dans une lettre

(1) 18 décembre 1812.

(2) Allusion au 29e bulletin de la Grande armée, inséré au *Moniteur* du 16 décembre 1812.

à l'Empereur son chagrin de savoir son mari sous les ordres du roi de Naples. L'Empereur me dit à propos de cette lettre : « Les jeunes femmes, si on les écoutait, perdraient leurs maris. »

Je ne doutai plus, après tous ces détails, que l'Empereur, abusé par quelque faux rapport, n'oubliàt le cœur, la loyauté d'Eugène, et ne conçût des idées indignes de tous les deux et qu'il n'était pas en mon pouvoir de détruire. Mais j'étais bien sûre qu'elles ne devaient être que passagères. En effet, lorsque Murat abandonna subitement l'armée pour retourner à Naples, et que le découragement était à son comble, l'Empereur se confia à Eugène, qui, par ses soins infatigables, parvint à rallier les débris de tant de corps et à former de ces soldats blessés, désarmés, découragés, une masse capable encore d'en imposer également aux ennemis qui la poursuivaient et à ceux qui se déclaraient à chaque pas. Jamais général ne s'était trouvé dans une position plus difficile et plus critique. Eugène s'y dévoua tout entier, sans espérance de gloire, soutenu par la seule conviction de bien faire. L'Empereur fut forcé de reconnaître qu'il lui avait une grande obligation, mais il ne le témoigna pas.

LUTZEN

Cependant, les immenses préparatifs pour réparer nos pertes se poursuivaient avec activité, et ceux qui demandaient ce que l'Empereur était venu faire à Paris l'apprirent bientôt dans les champs de Lutzen et de Bautzen.

Le carnaval fut assez sérieux, malgré les bals inévitables dans une grande capitale.

La position de mon frère nous causait, à ma mère et à moi, de continuelles alarmes. Il s'était retiré à Magdebourg où il réorganisait l'armée. Toute la cavalerie française avait été anéantie par l'hiver de Russie. Mon frère était obligé de se mettre lui-même à la tête de son état-major pour faire de simples reconnaissances, afin d'en imposer à l'ennemi, et il s'exposait comme le dernier des soldats. Un colonel polonais, nommé Klicki (1), poursuivi par des cosaques, au moment où il allait être leur victime, lui fut redevable de la vie, mon frère ayant

(1) Le colonel Klicki, après avoir été major du 1er lanciers polonais, avait été nommé colonel le 14 août 1809, et attaché à l'état-major du 4e corps d'armée le 5 mai 1812.

tué le cosaque d'un coup de pistolet. Il est toujours délicat de recommander la prudence à un militaire. Pour me faire écouter, je composais des romances de circonstance, et j'envoyais à Eugène ma morale en chansons.

L'Empereur alla passer quelques jours à Trianon. Il y fit une chute de cheval qui nous effraya beaucoup et le força de se coucher. Il fit entrer l'Impératrice et moi dans sa chambre pour dîner près de son lit. « Eh bien! Hortense, me dit-il en me voyant, ma mort eût été une grande nouvelle aujourd'hui pour les Anglais! » Je fus étonnée d'entendre parler des Anglais; depuis longtemps, je les avais oubliés, mais toute la question était là, et l'Empereur n'envisageait qu'eux dans la grande affaire qui l'occupait.

Habituée par caractère à m'observer et m'étant toujours plu à deviner le but des actions de l'Empereur, j'étais si convaincue qu'une seule victoire nous assurait la paix, qu'une chambre nouvelle et élégante, dont je faisais le plan depuis longtemps, fut définitivement commandée le jour même où j'appris la victoire de Lutzen. Aussi ai-je été bien vraie dans une conversation que j'eus à Paris avec le prince de Schwarzenberg après le retour de l'Empereur.

Nous ne recevions jamais les ambassadeurs que dans nos grands cercles, et toujours avec étiquette. L'Empereur n'eût souffert aucune intimité avec eux. Je fus donc bien étonnée lorsqu'un soir, étant seule avec mes dames, mon valet de chambre m'annonça le prince de Schwarzenberg et le comte de Bubna (1). Ce dernier venait d'être envoyé de Vienne auprès de l'Empereur. Mes domestiques, je ne sais comment, les avaient laissés monter. Ils attendaient à la porte de mon salon. Je ne pouvais les renvoyer, et je les reçus sans avoir l'air de m'apercevoir de la manière peu usitée dont ils me faisaient cette visite. Je m'aperçus bientôt qu'ils avaient à me parler. Après quelques phrases insignifiantes, le prince s'approcha de moi et me dit tout bas :

— Madame, vous qui connaissez le caractère de l'Empereur, croyez-vous franchement qu'on puisse espérer la paix de lui?

(1) Le prince de Schwarzenberg était ambassadeur d'Autriche à Paris, où il avait remplacé M. de Metternich depuis 1809. Le général de Bubna de Littitz (1768-1825) avait été envoyé à Paris muni d'instructions en date du 20 décembre 1812. Il eut sa première audience de l'Empereur le 31 décembre.

Nous la voulons. L'Europe est fatiguée; mais l'Empereur, s'il obtient un succès, ne voudra-t-il pas reprendre tous ses avantages?

Je lui répondis que j'étais convaincue qu'une victoire lui était nécessaire pour relever la confiance en ses armes et effacer nos derniers désastres, et j'ajoutai que je ne doutais pas qu'il n'existât en lui ce besoin de repos ressenti par toute l'Europe, qu'il était aussi grand administrateur que grand général, et que s'occuper du bien-être du peuple était une occupation digne de lui et qu'il savait apprécier; que toute sa force n'ayant consisté jusqu'alors qu'à satisfaire les besoins et les désirs de la France, maintenant qu'elle se déclarait pour la paix, il ne s'écarterait pas de cette volonté.

— N'auriez-vous pas assez d'empire sur lui pour bien le convaincre de cette nécessité? me dit le prince.

— Il n'obéit qu'à la volonté générale qui devient la sienne, répondis-je, et mon âge et ma qualité de fille obéissante m'ont toujours empêchée d'oser lui exprimer un avis.

— Eh bien! reprit-il, que le prince Eugène qui gouverne un grand pays, qui connaît le sentiment des peuples, parle avec fermeté à l'Empereur, qu'il lui dise toute la vérité!

— Mon frère, plus que personne, comprend cette nécessité de repos. Je vais lui écrire. Il en parlera, soyez-en sûr, mais, je vous le répète, l'Empereur voit trop juste pour avoir besoin de conseils. Une victoire encore, et il ne s'occupera plus que des améliorations qui peuvent amener la prospérité à donner aux peuples qu'il gouverne.

M. de Bubna me répéta à peu près les mêmes choses que le prince de Schwarzenberg. Je lui répondis de la même manière, et je les congédiai, fermement convaincue que la paix dépendait de l'empereur Napoléon, et qu'il la ferait. Après ses victoires, il la voulut en effet, mais il balança sans doute à faire de trop grands sacrifices, et peut-être l'exigence augmentait-elle à mesure que nous nous affaiblissions et que les forces ennemies s'accroissaient par la défection.

Les troupes placées sous le commandement de mon frère se concentrèrent, celles de l'Empereur s'avancèrent et se réunirent à Lutzen, où cette fameuse bataille répara si noblement nos revers (1). Ce fut au même endroit où Gustave-Adolphe avait

(1) 2 mai 1813.

été tué et près du monument élevé à sa mémoire qu'Eugène rejoignit l'Empereur qui descendit de cheval et l'embrassa près du monument même. Mon frère, par le gain d'une bataille à laquelle son corps d'armée avait si puissamment contribué et par les témoignages de l'estime générale, recueillit le plus beau fruit de toutes ses peines.

J'allai prendre les eaux à Aix, en Savoie (1). Ma santé, que de continuelles alarmes sur ce qui nous était cher altérait toujours davantage, exigeait des soins assidus. Après tant de malheurs, je n'existais que par l'usage de ces eaux bienfaisantes qui, chaque été, me rendaient un peu de force et m'aidaient aussi à supporter de nouveaux coups.

J'appris la mort du maréchal Duroc (2), et j'en fus vivement affligée. J'estimais son caractère ferme, loyal, franc jusqu'à la rudesse. Il était esclave de ses devoirs et probe jusqu'au scrupule. Réunissant au dévouement le plus entier le courage de dire la vérité toute nue, il connaissait trop le cœur de celui qu'il servait pour ne pas en apprécier souvent les ordres à leur juste valeur et quelquefois même se permettre de les enfreindre quand il les croyait dictés par un premier mouvement de vivacité. Un souverain serait mieux jugé, s'il n'avait auprès de lui que de tels serviteurs. C'est à ceux-là qu'on doit donner le nom d'amis. Aussi l'Empereur voulut-il adoucir par sa présence ses derniers moments, et le regretta-t-il sincèrement. Sa femme joignait aux qualités solides de son mari le naturel le plus aimable. Son bon esprit, son jugement sain la firent toujours distinguer parmi les jeunes femmes de la Cour qui jouissaient de la meilleure réputation.

MORT DE MADAME DE BROC

Mais celle qui faisait l'ornement du monde par ses agréments comme par ses vertus devait en disparaître bientôt et, par sa perte, me porter un des coups les plus funestes de ma vie.

Depuis la mort de son mari et mon retour de la Hollande, Adèle ne me quittait plus. Sa vie se partageait entre l'amitié et l'infortune. Elle était toute remplie par les soins, les consolations qu'elle me prodiguait, et par les œuvres de charité sans

(1) Hortense partit à la fin de mai, laissant ses fils à Malmaison.
(2) 22 mai 1813.

nombre qu'elle prodiguait à tous les genres de malheur. Souvent je l'ai vue quitter la robe de cour la plus brillante, les plaisirs les plus enviés, pour porter des secours à l'indigence jusque dans les réduits les plus obscurs. Elle m'accompagna à Aix. Nous allâmes ensemble voir une cascade. Je passai la première sur une planche mal assurée. Je me retourne : grand Dieu ! Quel spectacle !... Mon amie, entraînée par les flots, disparaît à mes yeux... Je ne retrouve que son corps inanimé !... Mes officiers, mes domestiques veulent m'arracher de ce lieu de douleur. Je ne puis consentir à m'en éloigner. Je m'obstine à espérer, mais vainement ! Elle n'existait plus! Quel désespoir !... Me voilà encore plus isolée que jamais sur cette terre et sans l'amie qui m'aidait à supporter toutes mes souffrances. L'avenir m'effrayait ; je n'allais plus avoir sa raison pour soutenir la mienne, le calme de ses doux sentiments pour tempérer la vivacité des miens. J'accusais la Providence d'injustice. Je m'accusais moi-même d'avoir tant occupé de mes malheurs celle que je perdais et de ne pas lui avoir dit assez à quel point je l'aimais, à quel point elle m'était nécessaire. Je me trouvais coupable d'avoir osé tant me plaindre autrefois, puisque je l'avais encore.

A cette nouvelle, ma mère voulut accourir près de moi. Elle devinait tout mon chagrin, et m'envoya son chambellan, le comte de Turpin, pour s'assurer de mon état. L'impératrice Marie-Louise m'écrivit aussi avec intérêt sur ce douloureux sujet, et tout le monde prit part à mon malheur, parce que tout le monde aimait celle dont la perte le causait. Pour moi, qu'est-ce qui pouvait me consoler ?...

Je fondai à Aix un hôpital avec des Sœurs de Charité. J'envoyai le corps de ma pauvre amie dans une chapelle à Saint-Leu. C'était l'avoir encore près de moi. Je ne pouvais me distraire de cette perte affreuse ; mais je cherchais à faire du bien pour alléger ma peine : il me semblait que c'était m'occuper d'elle que de l'imiter.

HORTENSE.

(*A suivre.*)

LE BOUQUET ROUGE

I. — La lecture d'un fait divers

Comment je fus amené à raconter à mes camarades de chasse cet épisode bien oublié de ma jeunesse où la plus étrange figure de jeune fille apparaît, ce fut le hasard d'un jour de mauvais temps.

De la fenêtre de notre refuge, — qui était censée donner sur le petit lac Lovitel, — nous regardions les brouillards qui remplissaient la combe et, parfois, montaient jusqu'à nous pour nous ensevelir quelques instants, nous dégager tout à coup et reprendre leur course sous l'action du vent. Parfois un sommet apparaissait dans un trou de nuage, mais bien vite il était recouvert. Les chamois pouvaient se promener en troupeaux sur les névés et même sur les hauts pâturages : ils ne seraient pas dérangés.

Mes compagnons de cellule, Louis de Vimines et Pierre Laval, tournaient en rond et fumaient leur pipe avec cette dignité majestueuse et indifférente qui vient de la soumission au destin. Comme je ne fume pas, ils me prirent en pitié. L'un d'eux me désigna du doigt la bibliothèque. La bibliothèque de Lovitel se compose de peu de livres. On ne lit guère dans la rude vie de montagne et il faut aux livres, comme au vin, un certain degré d'alcool pour supporter l'altitude. Un Rabelais et le *Jocelyn* de Lamartine occupaient à peu près seuls la planchette, avec *la Chasse alpestre*, de cet Alpinus qui est bien connu en Dauphiné, et *la Chasse au chamois*, ce chef-d'œuvre vieille France du marquis de Saint-Séverin. Je m'emparai d'Alpinus, qui est un auteur plein d'humour et le créateur de Gavet. Connaissez-vous Gavet ? Gavet est un type d'alpiniste

entraîné, passionné et cachottier, à peu près tout le contraire de Tartarin sur les Alpes, dissimulant savamment ses ascensions au lieu de s'en vanter, mais expert à multiplier les tours pour écarter de ses chères montagnes les funiculaires et les touristes également importuns. Il y a aussi l'histoire d'un nommé Givel, qui exerçait au pays plat l'emploi de musicien. Chaque samedi, il disparaissait sans rien dire à personne. L'Alpe était sa maîtresse hebdomadaire. Un jour, un dénicheur de croches, trompé par la caisse à violon que ce Givel promenait dans Grenoble, vint proposer à sa signature les statuts d'une association musicale : « C'est, lui dit-il, dans le dessein de nous réunir chaque dimanche pour nous divertir à faire de la musique. — Mon ami, répondit froidement Givel, avez-vous vu quelquefois les cordonniers se réunir le dimanche avec le projet avoué de se divertir en faisant des souliers? » Ainsi fut sauvegardée par Givel la liberté de ses dimanches.

Alpinus, par surcroît, est délicieusement gourmand. Sa recette pour la marinade et la cuisson du chamois ressemble à une ode et se termine par un anathème jeté sur tous ceux qui ne l'apprécieraient pas : « Pareils trésors de sérieuse gastronomie et de haute venaison ne sont point pour vos estomacs de papier mâché. Retournez à votre blanquette de veau. »

J'en étais là de ma lecture et l'eau me venait à la bouche en évoquant ce cuissot moelleusement étendu sur un lit de serpolet et de lavande, lorsque Louis de Vimines qui s'était emparé d'un journal, déjà vieux de quelques jours d'ailleurs, laissa échapper cette exclamation :

— Encore un accident de montagne!

Elle ne fut pas relevée. Les accidents de montagne, c'est la chance de chacun, chasseur ou alpiniste, ou sa maladresse. Mais il ajouta, pour vaincre notre indifférence :

— Une femme que j'avais rencontrée pendant la guerre habillée en homme.

— Où ça? m'informai-je avec condescendance.

— A l'Hartmann.

— Que diable faisait-elle par là? Un amant?

— Non, son mari qui commandait un bataillon du 152ᵉ. J'étais au repos, dans la vallée de Saint-Amarin, avec mon escadron de cuirassiers à pied. Je l'avais quelquefois vue dans le monde à Paris, mais je ne l'ai pas reconnue tout de suite. Elle

s'est même amusée à m'intriguer, car elle faisait un joli chasseur dont le béret avait bien de la peine à contenir les cheveux blonds. Elle avait rendez-vous à Thann et poussa l'audace jusqu'à me demander son chemin en m'appelant par mon nom prononcé à voix basse. Alors je l'identifiai. Elle avait besoin d'un chariot afin d'éviter la fatigue et comptait sur moi pour lui faciliter son compromettant voyage. Me méfiant d'elle tout de même à cause de ses origines étrangères, ou plutôt, — car c'était un prétexte, — attiré par elle, je résolus de l'accompagner.

— Ses origines étrangères?

— Oh! anglaises. Une Anglaise très cosmopolite, élevée pour une part en France, et très sportive, comme les Françaises d'avant-guerre ne l'étaient point. Et c'était même en parlant de quelques ascensions célèbres et de son compatriote Whymper, le vainqueur du Cervin, que nous avions fraternisé dans son salon ou dans quelques salons amis. Elle était d'une audace folle, pour elle et pour les autres. Plus encore pour les autres que pour elle, comme ce Gesril dont parle Chateaubriand et qui imposait à ses camarades des exercices périlleux dont il se privait.

Pierre Laval, qui s'occupe d'histoire, précisa :

— Oui, mais Gesril est mort à Quiberon. En une fois, il a prouvé que son héroïsme dépassait celui de ses compagnons de jeux. Un chef n'a pas besoin de s'exposer inutilement.

— Attendez, reprit Vimines avec feu, comme s'il se passionnait pour sa mystérieuse rencontre d'un jour de guerre. Mon Anglaise vient de se tuer à la Blümlisalp.

— A la Blümlisalp? répétai-je, car je connais bien ce massif de l'Oberland bernois dont les glaciers éblouissants sont loin d'être inabordables.

— Oui, à la Weisse Frau qui n'est pas bien difficile, mais, d'après le journal, elle avait voulu braver le mauvais temps et partir, malgré l'avis de son frère. Une avalanche les a roulés. On ne les a retrouvés que quelques jours plus tard. Qui sait? peut-être cherchait-elle la mort.

— Pourquoi donc? me récriai-je sans me douter de l'intérêt que j'allais prendre à cette inconnue. Dans tous les cas, elle l'eût cherchée seule, non avec son frère.

— Oh! les femmes! Elles aiment être accompagnées jusque sur l'autre rive.

— Vous oubliez son mari.

— Son mari? Précisément il fut tué à l'attaque du 21 décembre sur l'Hartmann, peu après la visite de Thann. Je n'étais plus là. On m'a raconté qu'il était tombé dans la neige, après avoir dépassé la crête, vainqueur.

— Et pas d'enfants?

— Pas d'enfants.

— Un bon ménage?

— Excellent, comme tous ceux où le mari est complètement asservi à la femme.

Puis Louis de Vimines compléta sa pensée avec une sorte de mélancolie assez rare chez ce grand chasseur toujours maître de lui et indifférent, dans sa majesté, aux choses de l'amour :

— Comment ne l'aurait-il pas été? Celle-ci exerçait une fascination très particulière.

— Définissez.

— Je ne sais pas définir. Et d'ailleurs, à quoi bon?

Qu'il gardât ce silence sur une femme qui n'avait joué aucun rôle dans sa vie, et qu'il admît, lui tout imbu de l'orgueil masculin et de la supériorité de son sexe, que cette femme eût sans conteste le droit de régner chez elle, c'était bien anormal. Nous le raillâmes si fort sur sa prudence et sa discrétion qu'il fut contraint de s'en départir :

— Eh bien! mais, imaginez une grande femme admirablement proportionnée, à qui la vigueur et la vie de plein air n'ont pas réussi à ôter cette grâce venue de la façon de poser la jambe et de porter le buste.

— C'est banal et ne compose pas un portrait.

— Attendez. La tête petite, portée par un cou assez long, le visage d'un teint éblouissant comme la neige à l'aurore.

— Oh! oh! du lyrisme!

— Si vous m'interrompez, je m'arrête. La neige, il faut bien se servir de la neige, car elle appelait la comparaison. Je n'ai jamais vu, un soir de bal qu'elle était décolletée, des épaules si blanches ni si purement modelées.

— Vous en fûtes amoureux.

— Mais non. Ou peut-être un jour. Ce jour où je l'accompagnai à Thann.

— Elle était habillée en homme. Ce n'étaient pas ses épaules.

— Il y avait autre chose qui n'appartenait qu'à elle. Blonde,

elle aurait dû avoir des yeux bleus. Or ses yeux étaient d'un fauve sombre, comme la fourrure du chevreuil à l'automne. Son regard avait une expression à part, volontaire, impérieuse, voluptueuse, cruelle même. Je pensais toujours, en la voyant, à ces soirs de chasse où de belles dames assistent à la curée du cerf sous les flambeaux. Il en est qui se détournent. Il en est qui suivent le spectacle avec avidité. Elle devait être de celles-ci. Elle aurait ri devant les batailles de chiens se disputant les entrailles de la bête. Cela est rare chez une femme tout de même, chez une honnête femme, car le monde ne disait rien d'elle. Elle attirait et faisait peur ensemble. Il fallait être un homme courageux pour l'avoir épousée. Son mari était un homme courageux. Devant moi, car je les aidai à se retrouver, elle le railla sur sa villégiature au flanc de l'Hartmann : « Bon terrain pour le ski, disait-elle, s'il n'y avait pas tant de sapins. A votre place, j'aimerais passer de l'autre côté, pour voir ce qu'il y a... » L'autre côté, c'étaient les pentes allemandes, et le sommet de l'Hartmann n'était pas à nous. L'éclatement des obus l'amusait. Et la voilà roulée dans la neige des Alpes, comme son mari dans celle des Vosges.

Nous n'allions pas nous apitoyer sur cette mort tragique. Les nuages, chassés par le vent, s'enfuyaient maintenant comme des chamois le long des pentes, et les eaux bleues du lac s'agitaient de mille frissons d'or.

— Oh ! s'exclama Louis de Vimines, oubliant la vision qu'il avait évoquée pour nous distraire, le temps s'élève. Nous pouvons encore chasser.

Il appela le garde Chavert et son adjoint Michel Gallice pour organiser la battue. Nous bouclâmes nos sacs et sautâmes sur nos carabines. Au moment de franchir le seuil de la cabane, j'eus l'imprudence de demander :

— Vous ne nous avez pas dit le nom de la victime.

— Quelle victime ?

Il l'avait déjà précipitée dans le passé !

— Mais celle de la Blümlisalp.

— La femme du commandant ? C'est la comtesse de Satigny.

— Ah ! par exemple ! m'écriai-je. Au fait, j'aurais dû la reconnaître à votre portrait. Un instant, je fus sur le point de vous la nommer. Puis, j'estimai la rencontre impossible.

— Vous la connaissez donc ?

— Si je la connais ? Ou plutôt je n'ai pas connu la comtesse de Satigny, si c'est elle, mais j'ai connu, et beaucoup, miss Mabel Word, lady Mabel Word, car elle était fière de son titre.

— C'est bien cela, confirma Louis de Vimines. Son frère Dick Word est cité avec elle dans le journal. Lisez. Ils ont trouvé la mort ensemble. On a ramené les corps à Kandersteg. Je pensais bien qu'elle devait porter malheur : son mari, son frère, tout son entourage, elle-même...

Tranquillement, j'acquiesçai :

— Bien plus encore que vous ne le croyez. Quand je l'ai connue, elle a causé la mort de deux hommes.

— Un duel ?

— Presque. Un pugilat plutôt. En ce temps-là, j'étais jeune et je passais pour assez audacieux. Elle m'a effrayé et je me suis sauvé.

Mes compagnons me considérèrent avec étonnement. Nous n'échangions guère de confidences et je livre peu mes affaires intimes. Un instant, ils hésitèrent; mais Louis de Vimines fut bientôt repris par sa passion :

— Écoutez, Charlieu, me dit-il : nous avons juste le loisir de gagner nos postes avant que nos hommes commencent le traque. Mais ce soir, après la chasse, vous nous débrouillerez cette histoire.

— A quoi bon? tentai-je d'objecter. Laissons dormir les morts, surtout ceux qui sont tombés dans la neige et à ce titre sont nos amis.

— Non, non, nous voulons le secret de la comtesse de Satigny.

— Pas celui de la comtesse de Satigny, mais de lady Mabel Word.

— C'est cela.

Et nous voilà partis dans la montagne.

II. — LA PLUS VIEILLE VALLÉE DU MONDE

Force me fut donc, le soir, de raconter ce que je savais de la morte. Mes camarades songèrent d'autant moins à me faire grâce de mon récit que notre chasse avait été infructueuse, les chamois s'étant dérobés à la faveur des brouillards revenus. Ils avaient besoin d'une diversion et j'étais chargé de la leur fournir

après le repas qui n'avait pas été gai comme d'habitude.

Donc, en ce temps-là je prenais souvent la Suisse pour le centre de mes excursions annuelles dans les Alpes. Le change ne dressait pas alors son mur de Chine autour de notre pays. J'y fuyais mon cabinet de la rue Croix d'Or à Chambéry et j'avais l'avantage de n'y point rencontrer de ces têtes de clients, qui servent d'épouvantail aux vacances en nous rappelant nos occupations professionnelles. Puis les refuges y étaient plus confortables et je n'ai jamais été insensible dans mes courses à un bon lit et à une nourriture saine et abondante. Vous en êtes témoins.

— Certes, convint Louis de Vimines qui, du coup, réclama une bouteille rafraîchie dans la neige voisine.

— Enfin, repris-je, en Suisse, il y a le petit déjeuner du matin.

— Oui, me coupa encore mon hôte, sur toute la Suisse est répandue une bonne odeur de café au lait.

— Café au lait, beurre, miel, confitures, croissants et petits pains chauds. N'y aurait-il en Suisse que le petit déjeuner du matin, elle attirerait encore les voyageurs. Cette année-là, j'avais remonté la vallée du Rhône et, de Louèche, par le col de la Gemmi, j'avais passé dans la vallée de la Kander. Kandersteg est un joli petit village de l'Oberland bernois bien assis parmi les pins et les forêts, avec une ouverture sur le lac d'Œschinen dont les eaux reflètent le cirque de la Blümlisalp. C'est, en petit, quelque chose comme le massif de la Jungfrau, ou celui de Zermatt, ou celui de l'Engadine. A l'hôtel, je fis, en lisant ma carte et préparant mes randonnées aux alentours, la connaissance d'un jeune Anglais, ouvert et gai comme un étudiant d'Oxford ou de Cambridge, qui cherchait des buts de promenade. Je lui montrai mon projet : franchir la Lötschenpass pour tomber dans le val de la Lonza, ce Lötschental inconnu qui est fermé au reste du monde, et revenir par le glacier d'Aletsch. Cela devait me servir d'entraînement avant d'entreprendre des ascensions plus délicates, celle du Doldenhorn et celle des pics les plus hauts de la chaîne de la Blümlisalp. Il faut vous dire que le fameux chemin de fer du Lötschberg avec son tunnel presque aussi long que celui du Simplon, qui relie Berne directement à l'Italie, n'était pas construit encore, en sorte que ce Lötschental que je convoitais était véritablement

isolé comme un monastère, sans autre voie de communication qu'un mauvais sentier muletier qui le reliait à la vallée du Rhône. Il passait pour la plus vieille vallée du monde, ou du moins les mœurs ne s'y modifiaient point, les habitants se suffisant à eux-mêmes et faisant eux-mêmes leurs habits, leurs chapeaux, leurs souliers, ne tirant rien d'autrui, ni le pain, rare pourtant, ni la viande, ni les légumes, et remplaçant le vin par une mauvaise boisson fermentée. Mon Anglais, — vous ai-je dit qu'il s'appelait Dick Word? — riait aux éclats en entendant ces détails, tant il lui paraissait plaisant qu'une vallée des Alpes fût pareille à une île, comme si d'ailleurs les îles ne commerçaient pas avec le continent par le moyen des bateaux!

— J'aimerais visiter, me déclara-t-il.

— Eh bien! accompagnez-moi.

— J'ai une sœur.

— Emmenons mademoiselle votre sœur.

— Elle me commande.

Et il devint grave. Ce grand garçon désinvolte était sous la dépendance d'une jupe. Ce fut mon tour de rire :

— Ah! lui dis-je, c'est différent. Présentez-moi : je lui parlerai.

— Elle est charmante, mais terrible, m'expliqua-t-il sérieusement.

— C'est parfait.

Ainsi fus-je présenté à lady Mabel Word après le dîner. Elle parlait le plus pur français, ayant passé un an ou deux dans une institution à Paris.

Les femmes ne portaient pas en ces temps anciens de ces robes dont le décolletage et la brièveté s'entendent pour supprimer le mystère favorable à l'illusion. Du moins ne sommes-nous plus exposés à nous tromper sur leur plastique. Ce que je pus voir des épaules et de la gorge de la jeune Anglaise, — peu de chose, — m'explique l'impression qu'en reçut plus tard Louis de Vimines mieux informé et plus favorisé que moi par la mode : un marbre vivant, ou de la neige échauffée, cette blancheur très rare et comme nacrée, dont tous les pores semblent contenir un grain de lumière.

— C'est bien cela, approuva mon compagnon de chasse, comme s'il revoyait sa vision.

— Se servait-elle de pâtes savantes? Dans tous les cas, il n'y

avait pas de contraste brusque et choquant entre le visage et la partie des bras exposée aux morsures de l'air et du soleil et ce qui, dans le jour, était caché. Elle soignait ses mains et son teint. Les mains n'étaient pas fines, les pieds non plus. Mais les doigts étaient longs et bien dessinés. Quant au teint, éblouissant, il m'expliquait les tableaux des peintres anglais, les Lawrence, les Gainsborough et les Romney, dont les portraits ont une fraîcheur de matin d'été. De cet ensemble, n'est-ce pas? auraient dû naître le désir et la joie. Or, le plaisir qu'elle distribuait en apparaissant était aussitôt remplacé par une sorte d'inquiétude, de malaise venu de son regard. Ce regard vous glaçait. Ce n'était pas un regard de jeune fille, — quel âge pouvait-elle avoir? vingt-quatre ou vingt-cinq ans, son aisance ne permettait guère de lui attribuer moins, — mais de méchante fée qui jette des sorts. Je ne l'ai pas compris tout de suite. Il y avait dans ses yeux de la moquerie, — bien naturelle et fréquente dans la jeunesse, — de l'ironie déjà plus rare, de la cruauté. La cruauté, évidemment, je ne m'en suis pas rendu compte immédiatement. Je m'en suis rendu compte au cours d'une conversation sur les Indes où s'était passée son enfance. Son père, qu'elle avait perdu, y avait rempli des fonctions importantes. Elle y avait assisté à des combats de rhinocéros et d'éléphants, et décrivait avec un rire féroce la mise en pièces d'un éléphantador acculé et écrasé par le formidable animal en fureur. Ce rire qui découvrait ses dents un peu longues et pointues, — les dents, c'est le danger futur pour les Anglaises qu'elles défigurent...

— Pas toujours, protesta Louis de Vimines.

Ce rire, dès lors, aurait dû m'écarter d'elle. Mais j'étais déjà pris. Au contraire, il y avait là quelque chose de particulier chez une jeune fille qui m'attirait. J'étais à l'âge où l'on recherche le risque. Donc, pour plaire à son frère, et plus encore à moi-même, je lui expliquai mon projet et lui vantai ce Lötschental inconnu et secret. Elle faisait la petite bouche :

— Oh! des hommes primitifs, j'en ai assez vu. Ils sont bornés et sales. Et puis, dans tout ce que vous nous proposez, il n'y a pas de difficultés. Rien que des cols à passer. J'aimerais voir un accident. Montrez-moi un accident, avec un mort qu'on ramène dans un sac.

J'objectai qu'un accident ne se commande pas et j'eus la

lâcheté de lui abandonner les maladroits qui vont chaque année se tuer dans les Alpes. Je trouvai même ses propos spirituels et différents de la banalité courante. Du moins avais-je découvert à Kandersteg une jeune fille extraordinaire qui me promettait pour mes vacances un flirt amusant et mouvementé.

La petite expédition fut néanmoins décidée et nous partîmes tous les trois, remontant le cours de la bondissante Kander. Elle portait un costume d'homme.

— Déjà ! s'écria Vimines.

— Vous voyez que vous n'en avez pas eu la primeur. Et ce costume d'homme m'amusait et me plaisait fort, car en Savoie, les femmes alpinistes n'osaient pas encore le porter. Il lui seyait à merveille. Elle était grande, avec les jambes longues et une jolie façon de marcher qui lui cambrait les reins. Les paysans la prenaient pour un garçon. Quand nous arrivâmes dans le Lötschental, une paysanne la dévisagea, reconnut son sexe et se signa. Mais nous n'y arrivâmes que fort tard. Elle ne se contenta pas du col qui est une dépression entre le Balmhorn et le Schilthorn, elle voulut monter sur le Schilthorn pour voir du sommet l'assemblée des Mischabel, du Weisshorn et du Mont-Rose. Je lui énumérai ces pics dont la plupart m'étaient familiers, puis je lui montrai au nord les murailles du Doldenhorn et de la Blümlisalp qui s'escaladent de Kandersteg.

— De Kandersteg? Au retour, nous irons. Quel est le plus difficile ?

— Le Doldenhorn, je crois.

— Je veux monter au Doldenhorn avec vous et mon frère Dick.

— Et un guide. Je n'en sais pas le chemin.

— Non, sans guide : ce sera plus amusant.

— C'est entendu.

J'avais fait des ascensions plus compliquées et pouvais m'engager sans crainte. Sur cette promesse, nous redescendîmes par des névés et des éboulis, puis par des pâturages plus doux aux pieds et des forêts de mélèzes sur Ferden et de là sur Kippel où nous devions trouver bon souper et bon gîte chez le curé. Il n'y avait pas alors d'auberge. Le curé, ou plutôt le recteur, nous offrit une chambre à deux lits dont un très grand, car il avait pris, lui aussi, notre compagnon pour un garçon. « Vous vous en accommoderez bien à vous trois, » nous dit-il. Miss Mabel, ne se

pressant point de le détromper, esquissa un sourire équivoque en me regardant, puis elle posa son sac tyrolien sur un des lits comme si elle acceptait la situation. Je dus rectifier moi-même et réclamer pour elle une chambre à part. Et le recteur ingénu de rire à gorge déployée de sa méprise.

III. — LA VEILLÉE CHEZ VÉRÈNE

Le lendemain devait être jour de repos. Le Lötschental vaut bien une visite. Il n'est guère de vallée plus personnelle. A la vérité, elle n'est pas si inconnue que les guides le donnent à entendre pour y attirer les touristes. Dès les âges reculés les chercheurs d'or et d'argent y sont venus, et la mine de Goppenstein y fut successivement exploitée par des Anglais, des Français, des Belges et des Allemands avec des fortunes diverses, habillant les uns, dit la chronique, de soie et de velours, et dévêtant les autres jusqu'à la chemise. Mais la nature la défend, et aussi les avalanches qui y sont fréquentes, ce qui explique l'agglomération des villages où les maisons sont serrées les unes contre les autres comme les écailles d'une carapace de tortue. Quand nous y allâmes, des équipes d'ouvriers italiens travaillaient au tunnel du Lötschberg, et pendant l'hiver précédent une avalanche surprenant quelques-uns de leurs camarades à l'heure de la soupe en avait écrasé une douzaine.

Nous commençâmes la tournée des curiosités locales par la petite église pareille à un pigeon blanc dans une troupe de corbeaux posés. Car les chalets de la vallée sont construits avec un bois de mélèze que foncent les années et qui prend des tons de rouge sombre, presque d'ébène. Ces chalets ont des balcons ouvragés, des fenêtres nombreuses dont les volets se rabattent et qui portent des pots de géraniums. Autour de l'église, les tombes sont rangées, toutes pareilles, démocratiquement : petits parterres dorés, car des soucis jaunes y fleurissent.

— J'ai horreur de l'égalité, me déclara Mabel Word.

— Elle n'existe précisément que dans la mort, lui objectai-je.

— Pas plus dans la mort que dans la vie. Il y a de belles morts, violentes, héroïques ou tragiques. Il y en a de banales : dans son lit, entouré de parents, avec des fioles de remèdes sur sa table de nuit : pouah ! Il y en a d'affreuses après de longues

maladies horribles à voir. J'aimerais mourir dans la neige : c'est propre.

— On meurt comme on peut.

— Pas du tout. Nous forçons les événements en les appelant à nous.

Elle croyait à ses puissances de volonté. A quoi bon la contrarier? Elle avait le temps de perdre ses illusions. Puis le recteur, soucieux de nous faire les honneurs de sa paroisse, nous conduisit à l'intérieur de l'un de ces chalets que nous avions admirés du dehors pour leurs beaux tons, leurs sculptures et aussi leurs inscriptions, toutes soumises à la bénédiction divine. Ainsi fûmes-nous introduits chez deux vieilles fileuses au rouet C'étaient les deux sœurs, également petites, usées, parcheminées, penchées déjà sur la tombe, mais dont les yeux clairs, d'un bleu décoloré, livraient une égale paix intime, et comme la douceur de s'acheminer ensemble vers la fin de leur journée commune. Elles composaient, à elles deux, dans cette chambre où les meubles sculptés et les images pieuses n'avaient pas d'âge, un de ces tableaux qu'on voit aux musées flamands, peints par Van Eyck ou par Memling.

— Leurs journées se ressemblent comme leurs visages, nous expliqua le prêtre. Le matin, elles vont à la première messe, puis elles traient leurs brebis et leurs chèvres, puis elles filent le chanvre et le lin en coupant leur travail, de temps à autre, de quelques dizaines de chapelet.

— Quel ennui! murmura la jeune Anglaise.

— Vous voulez dire : quelle tranquillité! rectifia le curé de Kippel.

— C'est la même chose.

— La paix, mademoiselle, n'est-ce pas le bonheur?

— Ah! non, c'en est le contraire. Le bonheur, c'est l'effort, la lutte, c'est la guerre. Tout le reste est fade et écœurant.

Notre hôte considéra d'un œil effaré cette jeune fille habillée en homme qui tenait des propos aussi subversifs, et dès lors il nous crut en compagnie du diable. Les deux vieilles filles qui ne nous comprenaient pas, — car elles ne parlaient que leur patois allemand, — devaient partager cette opinion ; elles s'interrogaient l'une l'autre d'un pauvre regard suppliant sur notre équivoque compagnon et n'auguraient rien de bon de son costume masculin et de son visage de femme. Pour ne pas les

troubler plus longtemps, je donnai le signal du départ. Leur vie monotone et quasi immobile ne pouvait s'accommoder de nos agitations.

Cependant le village était en rumeur. Des enfants portaient des planches que les charpentiers montaient comme des tréteaux de théâtre. « C'est en effet un théâtre, nous expliqua le curé, où les habitants représenteront prochainement un drame, *la Mort de la garde suisse à Paris*. Chaque année, le traditionnel Lötschental joue une pièce patriotique. Autrefois, c'étaient des mystères. »

— Vous comprenez, ajouta-t-il, notre vallée doit se suffire à elle-même. Vous parliez d'ennui, mademoiselle. On ne s'ennuie jamais ici. Tout l'hiver, on travaille aux répétitions de notre pièce. Les femmes cousent les costumes. Des peintres barbouillent les toiles de fond. C'est une récréation générale. Et puis, il y a les fêtes de l'église. L'Église catholique a toujours veillé à distraire les fidèles.

Il la catéchisait en la surveillant, comme s'il redoutait ses incartades. Nous dûmes, le soir, à cette surveillance, pendant la veillée, toute une série d'histoires où passèrent les démons de la montagne sous la forme de chamois ailés, de boucs noirs, de dragons, de génies et de nains. Le recteur de Kippel était un prêtre fort instruit, né dans le pays, et qui sans doute avait demandé à y revenir, et qui, dans les intervalles de son ministère, rassemblait les chansons du folk-lore et les légendes du glacier. A sa voix le monde des neiges s'animait. La Dame Blanche fermait la vallée à la Lötschenlucke avec des blocs de glace. Les âmes en peine erraient sur les bords des lacs gelés. Comme pour confirmer ses paroles, nous entendîmes une détonation suivie d'une rumeur qui se prolongea quelques secondes. Les fenêtres du presbytère étaient grandes ouvertes sur la nuit étoilée.

— Une avalanche, dit simplement le recteur. Il est tombé, ce printemps, beaucoup de neige. Elle a dû partir des flancs du Bietshorn. On connaît leur parcours habituel. Elles ne nous effraient plus. Mais il faut prendre garde, quand on est étranger. Cet hiver, trois jeunes gens ont été roulés à la Lötschenlucke. On ne les a pas retrouvés. Il ne faut pas plus jouer avec la neige qu'avec le feu. La neige, c'est ici le Sorcier Blanc dont les envoûtements sont mortels. Connaissez-vous, au pied du Breithorn, l'endroit qu'on appelle *Wunderspiel* (le chant merveil-

leux)? En se penchant sur le gouffre, on croit entendre un chant de violon.

Et il nous conta l'histoire des trois pâtres de la Blümlisalp (1). Sur les trois, il y en avait deux qui souvent passaient la montagne pour s'en aller à la veillée de Gugginen. Çà et là, dans la montagne, les jeunes gens se rassemblent dans quelque chalet à l'écart où une jolie fille les attire. Le troisième qui était sage restait chez lui avec son violon qu'il préférait à toutes les filles du monde. Mais précisément les filles de Gugginen avaient entendu parler de son violon. « Amenez-le avec vous, réclamaïent-elles aux deux autres. Nous voulons qu'il nous fasse danser. » Les deux autres finissent par convaincre leur innocent compagnon. A Gugginen ils trouvent joyeuse compagnie. Des jeunes filles des alpages environnants ont été invitées et sur des plats d'étain s'élèvent des pyramides de gâteaux. Le plus appétissant et le plus gros sera la récompense du meilleur danseur. Voilà que le violon se met à chanter. Telle une voix céleste, il parle de bonté, de beauté, d'honneur, de foi, de fidélité. Son chant se fait si pur, si doux, si pénétrant que des larmes roulent sur les tabliers blancs des danseuses. Et tout au fond des cœurs une voix répète : Fidélité! fidélité! « Le musicien mérite le prix! » s'écrient tous les auditeurs, lorsque la musique s'est tue. Et la maîtresse du logis ajoute : « Que le Seigneur accompagne tout le monde à la maison! » La compagnie se retire, et le violoneux le premier, car il se doute du sort qui l'attend. En effet, ses deux camarades envieux ont juré de se débarrasser du vainqueur. Ils le poursuivent à travers les névés et les éboulis, ils l'atteignent au bord d'un ravin et l'y précipitent. Puis ils se disputent à leur tour et en viennent aux mains. La chasse humaine monte jusqu'au glacier et ils se battent sur les abîmes. Le Sorcier Blanc a connu leur crime, et la neige les recouvre et les étouffe. Quant au violoneux, il vit depuis lors dans le ravin où les êtres de la montagne le ravitaillent, et c'est pourquoi celui qui passe entend son chant merveilleux.

— J'aimerais jouer avec la neige, conclut miss Mabel.

Le recteur parut l'évaluer du regard et peser son destin :

— Oui, dit-il, vous lui donnerez peut-être un jour ce que vous avez de plus précieux.

(1) Voir *les Légendes du glacier*, recueillies dans le Lötschental par Joh. Siegen, rév. prieur de Kippel (Lausanne, éditions Spes).

— Ce que j'ai de plus précieux, c'est moi-même.

— C'est bien ce que j'ai voulu dire.

Parlait-il sérieusement ou n'était-ce qu'un jeu d'humour? Il nous entretenait de légendes et de sorcelleries et, puisque nous étions dans ce domaine, les paroles prononcées ne pouvaient l'engager. Elles se mêlaient à tout le cortège des chamois ailés, des dragons, des génies et des nains, et nous le comprîmes ainsi. Pas un instant il ne vint à l'un de nous l'idée que le recteur pût prédire l'avenir, et cependant c'est bien l'avenir qu'il prédisait sans même le savoir. Tout au plus voulait-il par cette menace ramener à la prudence la jeune fille trop téméraire dans ses propos.

— Prenez garde, ajouta-t-il paternellement. Vous me paraissez avoir le caractère indomptable de Vérène.

— Qui est Vérène?

— Vous ne connaissez pas Vérène? Vérène était une belle jeune fille indépendante qui ne voulait écouter personne, et pas même son père et sa mère.

— Je n'ai plus ni père ni mère, monsieur le recteur.

— Les auriez-vous écoutés?

Mabel Word éclata de rire. Certainement non, elle ne les eût pas écoutés. Et ce rire scandalisa le jeune Dick qui admirait et redoutait sa sœur à la fois.

— Qu'est-il arrivé à votre Vérène? questionna étourdiment la jeune fille.

— Le pire châtiment. Ses parents étaient les plus riches habitants du Lötschen. Ils possédaient en propre une alpe, nommée Heimalp, dont les pâturages étaient renommés. Tout l'été, c'était Vérène, leur fille aînée, qui régnait sur l'alpe, troupeaux et bergers. Elle ne voulait d'aucune aide, ni d'aucune surveillance. Grande et forte comme un homme, bien qu'elle n'en portât pas les habits, elle gouvernait et commandait et le soir, dans son chalet, qui était le plus vaste et le plus beau, elle réunissait les filles et les pâtres d'alentour et l'on dansait et buvait jusqu'au matin. Cependant, de mauvais bruits étaient descendus dans la vallée, et la mère de Vérène, inquiète et tourmentée, résolut d'aller voir elle-même ce qui se passait dans la montagne. Elle emmena son dernier né qu'elle nourrissait et la voilà sur les mauvais sentiers. Arrivée au bord du petit lac de Gugginen, elle aperçoit dans la nuit une lumière qui brille. Nul

doute, c'est le chalet de Vérène. Il en sort un grand tapage de musique et de danse. La pauvre femme, bouleversée, achève sa course. La voici qui regarde à travers les vitres : horreur ! Satan lui-même conduit le bal, anime danseurs et danseuses. Elle ouvre la porte et présente au démon son petit enfant : un innocent a le pouvoir de le mettre en fuite. Mais Vérène daigne à peine reconnaître sa mère : tandis qu'elle régale ses invités d'eau-de-vie et de vin chaud, elle lui tend une tasse de petit lait à partager avec l'enfant. Devant une telle ingratitude, la malheureuse s'enfuit dans la nuit en versant des larmes. Voici que ses larmes se changent en glaçons. L'alpage d'autrefois est aujourd'hui un glacier. Si vous montez à Heimalp la nuit, peut-être rencontrerez-vous des pâtres et des jeunes filles en costumes démodés, et si vous leur demandez où ils vont, ils vous répondront : « A la veillée chez Vérène... »

Le recteur ayant achevé son histoire, nous prîmes congé de lui. Le lendemain, de très bonne heure, nous devions repartir pour la Lötschenlucke et traverser le glacier afin d'atteindre la cabane de la Concordia. Comme nous nous retirions, Mabel Word se pencha vers moi :

— Viendriez-vous avec moi, me demanda-t-elle en manière de jeu, à la veillée chez Vérène?

— Sans doute, lui répondis-je.

N'étais-je pas envoûté?

IV. — LA CABANE

Rien ne lie des jeunes gens, vous le savez, comme ces petites expéditions en commun à travers les montagnes. On porte soi-même ses bagages, — sac et piolet, — on se sent libre comme l'air, on se livre au naturel. Le naturel de Mabel ne laissait pas d'être inquiétant. Du moins n'y discernais-je point de pose ni d'affectation. Elle exigeait de la vie des sensations violentes. Or, j'étais rebelle au vertige et parfaitement disposé à partager ses goûts.

La fin de notre voyage fut gâtée par un petit accident stupide. A la descente, Dick qui marchait devant, me laissant le soin d'accompagner sa dangereuse sœur, se tordit le pied et se fit une entorse. Nous eûmes du mal à le ramener jusqu'à un village où nous trouvâmes un véhicule.

— Voilà qui est fort ennuyeux, me déclara Mabel, quand nous fûmes tous trois de retour à Kandersteg.

Je l'appelais Mabel, car nous avions décidé d'un commun accord de nous donner nos prénoms.

— Que dit le médecin?

— Oh! c'est une affaire de trois ou quatre semaines. Pour ce pauvre Dick, la saison est finie.

— Il aura une bonne garde-malade.

— Une garde-malade? Vous me prenez pour une garde-malade? Mais je vais monter avec vous au Doldenhorn et à la Blümlisalp.

— Volontiers. Nous choisirons un guide. On m'a parlé de Schmid ou de Minnig.

— Je ne veux pas de guide. Rien que nous deux.

— C'est une bien grande responsabilité, objectai-je en riant.

— Je vous libère de toute responsabilité. Chacun pour soi.

— Pas quand on est cordé. Car nous serons obligés de nous corder.

— Eh bien! nous ne ferons qu'un avec la corde.

Elle adorait me lancer de ces phrases à double sens où l'homme le plus prudent est pris comme un cheval au lazzo, et je n'étais pas alors un homme prudent. Ainsi acceptai-je de m'en aller avec une jeune fille explorer un massif inconnu de moi. Cela représentait des nuits dans les refuges, et des jours de solitude sur les glaciers ou les névés, des repas en commun où l'on boit dans le même verre, où l'on mange dans la même assiette, une intimité de tous les instants, surexcitée par l'effort, la fatigue, le danger. On a beau ne pas être sujet au vertige, cette perspective était assez vertigineuse. Se rendait-elle exactement compte de la vie que nous allions mener? Loyalement, il la fallait avertir. Je lui en fis un tableau assez précis qu'elle parut goûter beaucoup.

— Ce sera très drôle, conclut-elle.

Drôle? Quelle singulière épithète! Mais non, ce ne serait point drôle. Ou bien employait-elle cet adjectif pour éviter d'en employer d'autres, plus exacts et plus directs. Je ne crois pas avoir jamais été fat, comme le sont, vous en conviendrez, la plupart des hommes qui croient intéresser toutes les femmes à leur portée. Maintenant que je puis déjà regarder en arrière et

découvrir un long chemin parcouru, j'entrevois même des occasions perdues où peut-être un peu d'audace et de clairvoyance m'eussent valu de meilleures fortunes. Mais je ne pouvais alors me méprendre à l'attrait que j'exerçais sur mon étrange compagne. De cet attrait, pourtant, je ne m'expliquais pas le caractère. De toute évidence, la question du mariage ne se posait pas entre nous. Lady Mabel Word, fille d'un haut fonctionnaire des Indes, bien qu'elle fût devenue cosmopolite par son éducation et ses voyages, était trop fière de son titre de noblesse, de ses relations dans le monde diplomatique anglais, de sa fortune pour envisager un seul instant l'idée de changer d'existence et de se fixer sur le continent en épousant un Français. Moi-même, je tenais trop à mon indépendance pour accepter de l'aliéner; et puis, chez moi, les préjugés de race, de religion, de communauté d'idées et de croyances sont toujours restés intacts à travers les hasards et les aventures et dès ma jeunesse m'eussent écarté, pour la longue vie en commun, d'une étrangère, fût-elle la plus séduisante. Séduisante, celle-ci l'était plus que toute autre, mais d'une séduction qui excluait la paix du ménage et la douceur du foyer, qui exigeait des crevasses et des précipices. Désirait-elle se contenter de cette camaraderie qui est admise entre gens de sport, qui a son charme de loyauté, de franchise, de concurrence même, et dont une femme émancipée goûte la nouveauté? Nous ne l'avions jamais acceptée véritablement entre nous. Elle cherchait à m'étonner, mais aussi à me plaire. Je subissais son prestige, sa fascination : elle ne pouvait s'y méprendre et ne s'y méprenait pas. Sans cesse, elle prenait l'offensive et me contraignait à ces luttes galantes où, sous les phrases, les esprits et aussi les corps s'affrontent. Elle savait qu'elle excitait mon désir et s'y complaisait. Coquetterie ou tentative amoureuse, il n'y avait guère d'autre alternative, et la coquetterie n'est pas un vice anglais. Elle jouait avec la neige, elle se penchait sur l'abîme. Nous verrions bien qui de nous, le premier, serait pris de vertige et roulerait sur la pente. Elle me défiait au plus dangereux de tous les jeux : comment ne relèverais-je pas le défi?

— Oui, répétai-je, ce sera très drôle.

Nous décidâmes de commencer par le Doldenhorn. C'est, peut-être, de Kandersteg l'ascension la plus dure : une paroi de roc et de glace. On coupe le travail en deux en allant coucher

à la cabane du Club Alpin, qui est assise sur le Biberg supérieur à deux mille mètres d'altitude à peine, de sorte que le second jour l'effort est grand. Ce serait notre première nuit.

— La veillée chez Vérène, me dit Mabel. Le diable mènera la danse.

Mais nous n'avions pas prévu le mauvais temps qui vint s'installer dans la vallée de la Kander comme chez lui. Plus de Doldenhorn ni de Blümlisalp : les brumes supprimaient les sommets, descendaient jusqu'aux parcs des hôtels. Mabel le supporta assez bien le premier jour. Elle s'exaltait dans la fièvre de notre projet. Tous les quarts d'heure, ou presque, elle allait ausculter le baromètre et nous venait assurer qu'il montait, dans la chambre de Dick où nous nous tenions rassemblés pour distraire le malade. Ignorait-elle donc que les baromètres des hôtels, dans toutes les stations balnéaires du monde, proviennent d'un modèle spécial et unique où les aiguilles marquent infailliblement le beau fixe dont elles ne sont autorisées à s'écarter que de quelques insignifiants centièmes de degré?

Mais le second jour, comme il tombait de la pluie mêlée à quelques flocons de neige, car la température, en cette fin de juillet, s'était subitement refroidie, elle pensa devenir enragée.

— Partons-nous quand même ?

— Mabel, vous êtes folle.

— Nous partirons cet après-midi. Puisque le baromètre monte ! Il faut deux heures et demie pour gagner la cabane. Le temps s'élèvera dans la soirée, et demain nous achèverons l'ascension au soleil.

En vain l'exhortâmes-nous à la patience, moi plutôt, Dick n'osant guère affronter sa terrible sœur. Dans l'après-midi, il y eut une éclaircie. Elle n'y tint plus :

— Cette fois, nous partons.

— Demain, Mabel, demain : je vous le promets.

Énervée, furieuse comme une enfant gâtée à qui les éléments eux-mêmes doivent se soumettre, elle me regarda bien en face et me jeta :

— Oui, vous avez peur de la veillée chez Vérène.

— Moi ? lui dis-je. Mais je ne cherche que Vérène.

— Eh bien ! partons. C'est assez attendre.

Dick, avant le départ, me fit de sa chaise longue toute sorte de recommandations. Il me confiait sa sœur qu'il savait

imprudente. Dans sa simplicité il me la confiait comme à son fiancé. Je lui promis que, moi vivant, il ne lui arriverait rien de fâcheux.

Nous nous mîmes en route vers cinq heures du soir. Le chemin est tout d'abord celui du petit lac d'Œschinen, au pied de la Blümlisalp, puis on prend un sentier qui mord dans le rocher, passe sous une cascade, atteint la forêt de Biberg, grimpe en lacets pour s'appuyer à l'énorme muraille qui porte les premières assises du Doldenhorn. De là, il n'y a plus qu'un petit effort pour gagner la cabane. C'est une promenade en temps ordinaire. Presque dès le départ, elle nous fut gâtée par une véritable tempête de neige glaciale, coupée de pluie diluvienne avec des bouffées de chaleur. Pour nous garer de ce déluge, nous avions mis nos pèlerines sur nos chandails, de sorte qu'avec le poids des sacs nous étouffions à la montée.

Devant le redoublement des bourrasques, je crus que ma compagne renoncerait et ordonnerait la retraite. Mais elle marchait la première, ne donnait aucun signe de lassitude et ne se retournait que pour me rire au nez, comme pour me souligner la drôlerie de l'expédition, tout en me montrant son joli visage trempé de sueur sous le capuchon. Nous irions jusqu'au but. Ce but n'était pas bien éloigné. Songeant à la cabane qui nous attendait, où nous allumerions un grand feu pour nous sécher, où nous boirions et mangerions ensemble, seuls dans la montagne, car il n'y aurait sûrement pas d'autres touristes, où nous passerions la nuit ensemble, peut-être enveloppés dans les mêmes couvertures, je me sentais un courage invincible.

Il fallait bien cette perspective prochaine pour me distraire de la marche. Car le paysage, autour de nous, avait disparu. Les brouillards nous cachaient non seulement les sommets, mais les pentes. La neige était tombée, la veille, très bas, de sorte que nous pataugions dans cette neige molle. Des mélèzes, de plus en plus chétifs à mesure que nous prenions de la hauteur, nous escortaient. Le regard ne trouvait rien où se reposer, quand Mabel poussa un cri de joie. Qu'avait-elle découvert dans cette brume qui supprimait les objets à peu de distance?

— Oh! me cria-t-elle, voyez comme c'est beau!

Sceptique, je la rejoignis : elle me montra le plus joli spectacle du monde en effet, des touffes de rhododendrons dont les

fleurs rouges perçaient la neige et brillaient comme des taches de sang.

— J'en veux cueillir, déclara-t-elle, pour la veillée chez Vérène.

Elle pensait aussi au refuge, au feu clair, au repas, à la paix nocturne, à notre solitude. Et nous voilà, sous l'averse, à ramasser des fleurs. A quels exercices peut nous conduire la complaisance amoureuse !

Enfin nous aperçûmes la cabane, à peine estompée au-dessus d'un névé. Nous ne serions tout de même pas fâchés d'arriver au port.

— Écoutez, Mabel, lui dis-je avec l'autorité d'un frère aîné, vous avez très chaud : nous étions trop couverts pour cette marche. Dick vous a confiée à moi. Il faut me promettre, dès l'arrivée, de mettre du linge sec. Vous en avez dans votre sac.

— En effet, mon ami, convint-elle en riant, ma chemise est trempée.

Or une cruelle déconvenue nous attendait au gîte. La cabane du Club Alpin, à demi démolie par une avalanche l'hiver précédent, était en reconstruction, ouverte à tous les vents, sans portes ni fenêtres, les planchers disjoints, inhospitalière, inhabitable. Des ouvriers, venus d'en bas, y travaillaient, sciaient et ajustaient des planches : un vieux à barbe grise et deux jeunes gens. Le vieux qui, de loin, nous avait repérés, nous accueillit avec bienveillance. Je tâtai le terrain en mauvais allemand ; il me répondit en français, étant du Valais.

— Vous n'avez donc pas lu l'affiche ? nous demanda-t-il.

— Quelle affiche ?

— Une affiche qui est dans le village et qui dit comme ça que la cabane est fermée.

Non, certes, nous n'avions pas lu l'affiche. Personne ne nous avait prévenus, car nous n'avions mis personne au courant de nos projets. J'interrogeai le chef d'équipe :

— Impossible de loger ici ?

— Impossible.

— Mais vous autres ?

— Nous dormons dans le fond, serrés les uns contre les autres et nous n'avons pas trop de nos couvertures.

Ils ne nous en céderaient pas.

— Et pas de feu ?

— On peut vous en faire, mais le bois est mouillé. Il faudra du temps.

— Vous n'avez rien à boire ni à manger?

— Si, nous avons du vin, du pain et du fromage.

— Eh bien! voulez-vous nous en donner? Cela nous fera du bien.

Je me tournai vers ma compagne qui n'avait pris aucune part au dialogue et que je devinais agacée et vexée de ce contre-temps imprévu.

— La veillée chez Vérène est manquée, Mabel. Il nous faut retourner ce soir même à Kandersteg, et au plus vite, avant la nuit. Puisqu'ils ont quelques provisions, profitons-en avant de partir.

C'était le seul parti à prendre.

— Bien, approuva-t-elle d'une voix maussade. Mais auparavant je veux mettre du linge sec, comme vous me l'avez recommandé, pour vous obéir et pour ne pas prendre froid. Il neige et il fait chaud ensemble.

Toujours elle avait eu grand soin de sa personne et, dans ses pires extravagances, surveillait sa précieuse santé. Je cherchai dans le refuge éventré quelque pièce à peu près close, mais rien n'était fermé. Déjà elle avait rabattu le capuchon, quitté la pèlerine et ôté son chapeau de feutre. Le patron s'était éclipsé à la recherche de notre goûter. Les deux ouvriers travaillaient au-dessus de nous et ne paraissaient pas nous prêter la moindre attention. Se dévêtirait-elle néanmoins devant eux et devant moi?

— Vous allez, m'ordonna-t-elle, moitié sérieuse, moitié moqueuse, me promettre de ne pas vous retourner pendant l'opération. Est-ce promis?

Elle me regardait si franchement, les yeux dans les yeux, que je donnai ma parole. Je la donnai instantanément, sans réfléchir, sous l'empire d'un réflexe. Si j'avais réfléchi une seconde, je l'eusse refusée. J'étais à l'âge où l'on s'imagine encore que les femmes ne veulent pas que nous leur désobéissions, quand elles nous commandent le respect. Tout de suite, je pensai me reprendre et discuter :

— Mais, oui, Mabel. Mais eux?

Et je désignai les deux jeunes gens. Pour toute réponse, elle eut un geste dont je vois encore le signe méprisant. Ils ne

comptaient pas plus à ses yeux que les fellahs d'Égypte ou les plus basses classes de l'Inde. Ce n'étaient point là des hommes, mais des êtres inférieurs assimilables aux animaux. Au-dessous même des animaux que Mabel, en bonne Anglaise, choyait et gâtait. Déjà elle arrachait son chandail et force me fut de me détourner pour exécuter ma promesse.

Je tins cette promesse rigoureusement, trop rigoureusement, et cependant je puis dire que j'ai vu la beauté des épaules et de la gorge de Mabel. Je l'ai vue, comme on voit le soleil couchant se refléter sur la neige des montagnes qui lui font face et qu'il embrase, ou comme on voit le retour de lumière sur les Alpes après que le soleil est couché. Ainsi ai-je vu distinctement cette splendeur dans les yeux des deux ouvriers qui étaient assis sur une poutre juste au-dessus de moi et qui, d'un commun accord, avaient suspendu leur travail. Je lus dans leur regard l'amusement grivois tout d'abord, puis le désir, la convoitise, puis l'admiration, puis cette sorte d'effroi qui nous vient de ce qui nous dépasse, de la menace mystérieuse et inexplicable de l'amour comme du spectacle tragique d'une avalanche. Il n'y avait qu'une chair de neige qui pût provoquer une ardeur aussi passionnée. C'était si extraordinaire et frappant que je m'accrochai pour ainsi dire à ces deux visages, comme si je pouvais leur arracher leur expression d'extase désespérée et l'emporter avec moi. Je sus par eux que Mabel avait achevé de se rhabiller sans qu'elle eût besoin de m'avertir. L'astre avait disparu derrière l'horizon et l'ombre avait gravi la montagne.

— Vous avez deviné, dit-elle. Je suis prête.

— Je l'ai su, répondis-je, sans qu'elle prît garde à la singularité de ma réponse.

Le patron, revenu de sa cachette, disposa devant nous un quignon de pain et un de ces fromages de chèvre qui sont durs et savoureux, et nous versa un peu de vin rouge dans des tasses.

— Une aurait suffi, murmura Mabel, comme si elle ne renonçait pas encore à la soirée chez Vérène.

Elle toucha à peine à la sienne, car le vin était glacé et pas assez alcoolisé pour supporter cette température. Dès qu'elle fut un peu restaurée, elle me proposa d'elle-même le départ. Le temps ne s'arrangeait pas : il s'était mis à neiger et nous risquions de perdre notre sentier, si nous nous attardions davan-

tage. Décidément, nous étions vaincus et il nous fallait abandonner le Doldenhorn dès la première étape. J'indemnisai le patron de sa dépense, nous reprîmes nos sacs et nous voilà sur le chemin du retour, elle devant, moi derrière. Elle ne pouvait se douter de la soudaine transformation qui s'était faite en moi brusquement pour avoir surpris sur d'autres visages le reflet de sa chair nue. Mon orageuse amitié pour elle s'était muée en une frénésie de jalousie et de possession. La soirée chez Vérène, avec le démon pour conduire le bal, je la voulais désormais. Et je suivais Mabel, la tête basse, comme un chien courant le nez sur une voie saignante.

Après une centaine de pas, elle s'arrêta :

— J'ai oublié quelque chose, me dit-elle.

Et se mettant à rire :

— Quelque chose d'important : mon bouquet et ma chemise mouillée.

Je restai grave et silencieux, au lieu de m'amuser avec elle de son oubli, et je retournai en hâte au refuge. Comme j'étais loin de m'attendre à la scène que j'allais surprendre! La neige avait amorti le bruit de mes souliers ferrés, en sorte que je surgis comme un fantôme sur le seuil ouvert. L'un des deux jeunes charpentiers tenait d'une main la tasse que la bouche de Mabel avait touchée et de l'autre le bouquet de rhododendrons; lentement il acheva de boire, comme s'il savourait la trace des lèvres. Mais l'autre serrait, comme on serre un oiseau pour l'étouffer, la chemise trempée de sueur et semblait pénétrer jusqu'à la peau d'où cette sueur s'était répandue dans le linge. Tous deux échangeaient un regard chargé de haine, de toute cette haine fraternelle qui précipite, l'un contre l'autre, les fils d'Œdipe, Étéocle et Polynice. Ils se défiaient, chacun ayant sa dépouille et s'en glorifiant. Dans leur existence solitaire, loin de tout village et de toute société humaine, l'apparition d'une femme, — et de quelle femme! — qui devant eux n'avait pas craint de se dévêtir, avait été un de ces événements qui déclenchent la tragédie. Je les prenais en flagrant délit de passion, sans qu'ils eussent prononcé une parole, sans que leur patron soupçonnât même ce qui se passait dans cette cabane qu'il reconstruisait.

— Nous avions oublié, dis-je en pénétrant à l'intérieur.

Ils furent tous deux secoués comme si j'étais un fantôme.

Sans protester ils me remirent l'un le bouquet, l'autre la fine chemise brodée, comme des voleurs contraints à une restitution. Je les remerciai et reçus d'eux, en échange, une de ces œillades farouches qui équivalent à une volonté d'assassinat. Quand je rejoignis Mabel, je ne pus me tenir de l'informer :

— Vous avez laissé derrière vous la douleur et la rage.

Et je lui peignis les deux figures que j'avais vues face à face. Elle ne prêta pas d'intérêt à mon histoire et ne l'accueillit qu'avec un geste d'indifférence et même de dédain. Puis elle me toisa presque insolemment :

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas retourné?

Interloqué, abasourdi, je ne sus que répondre.

Mais peut-être l'image eût-elle été pour moi moins émouvante que n'avait été son reflet.

Déjà elle reprenait :

— Vos hommes ont gardé la moitié de mon bouquet. Vous ne vous en êtes pas aperçu?

Je ne m'en étais pas aperçu. Qui des deux, là-haut, s'était approprié les rhododendrons?

Le retour fut sinistre, presque sans conversation, en tout cas sans gaîté ni intimité. J'étais bouleversé et mécontent et je désirais une revanche, une soirée chez Vérène. Comme nous arrivions, je lui proposai la Dame blanche, la Weisse Frau. Pour y aller, il fallait aussi coucher dans une cabane. Le refuge de la Blümlisalp était en bon état.

— Demain, Mabel, voulez-vous?

Mais cette fois elle n'était plus pressée de s'engager :

— Quand il fera beau temps.

Et il fut convenu que nous attendrions le soleil.

V. — LE BOUQUET DE MABEL

Le lendemain était un samedi. Je vous cite le jour parce qu'il a son importance. Nous ne pûmes faire aucun projet, cette méchante pluie mêlée de neige continuant de brouiller l'horizon. Au lieu de rechercher la présence de Mabel, je l'évitais. La singulière vision indirecte de sa chair nue dans le miroir des yeux m'obsédait. J'aurais eu besoin d'isolement pour reprendre mes esprits et cette domination de moi-même dont j'étais si fier. Au contraire, elle me recherchait pour me jeter au

passage des allusions à la soirée chez Vérène et pour exciter mon désir. Elle jouait avec le feu comme avec la neige. Mais le surlendemain, qui était donc un dimanche, le jour se leva radieux, dans cette gloire pure qui suit ou précède le mauvais temps et qui donne aux choses de la montagne un éclat non pareil.

— Cette fois, me dit-elle, nous montons à la Weisse Frau.

Et nous allâmes achever nos préparatifs. Le pauvre Dick serait abandonné à sa chaise longue.

Il fut convenu que nous déjeunerions au chalet-restaurant qui est au bord du lac d'Œschinen; puis, dans l'après-midi, sans nous presser, nous gagnerions le cabane de la Blümlisalp qui est beaucoup plus élevée que celle du Doldenhorn, à près de trois mille mètres d'altitude, et qui réclame, de Kandersteg, près de cinq heures de marche.

Ce petit lac d'Œschinen, — bijou des Alpes serti d'une forêt de mélèzes et dont les eaux doublent le cirque étincelant et dentelé des glaciers et des pics, — est, le dimanche, un but de promenade facile pour les gens de la vallée. Nous y trouvâmes une foule, des orphéons, des pensionnats de jeunes filles, des paysannes de divers villages en costumes nationaux, sans compter les touristes. Le retour du soleil était une fête dont chacun voulait sa part.

— Fuyons, me dit Mabel, nous déjeunerons plus haut, au bord des cascades.

Or, cette foule était en rumeur. Au lieu de chanter, de rire, de boire et de manger, elle s'agitait sous le coup de quelque événement. La paisible lunette qui sert à montrer des hardes de chamois au bord des névés passait de main en main avec des exclamations émues qui impliquaient autre chose que de la simple curiosité.

— Vous qui savez un peu d'allemand, me proposa ma compagne, informez-vous.

Je m'informai et voici ce que j'appris. Un petit drame domestique venait de se passer dans la matinée au chalet même. Une jeune fille de Frütigen, qui était encore là, toute bouleversée et recueillie par des amies, avait rendez-vous au lac avec son frère et son fiancé qui travaillaient ensemble dans les environs. Les deux jeunes gens s'étaient querellés à propos d'un bouquet ou d'on ne savait quoi, et querellés si violem-

ment qu'ils en étaient venus aux mains. L'un était plus fort, et l'autre plus agile. Ce dernier, devant la fureur de son camarade que la jeune fille n'avait pu contenir, elle-même ayant été menacée, s'était sauvé au delà du lac. On avait suivi la poursuite avec la lunette. D'autres jeunes gens et des gardes forestiers prévenus y avaient pris part. Elle se prolongeait encore sur les pentes qui séparent le Doldenhorn de la Blümlisalp. Et puis on avait fini par la perdre de vue.

— Attendons la fin, conclut Mabel en déjeunant.

Pourquoi s'intéressait-elle à ce fait-divers? Le rapprochement qui s'était opéré subitement dans mon esprit se présentait-il pareillement au sien? J'avais imaginé que les deux jeunes gens divisés étaient les ouvriers de la cabane du Doldenhorn, que le bouquet, objet du litige, était le reste de nos rhododendrons et que Mabel enfin avait déchaîné la tragédie. Au dessert, je ne pus me tenir de lui faire part de ma découverte.

— Vous avez de l'invention, m'assura-t-elle.

Mais il me parut qu'elle rougissait de plaisir. Elle tenait un rôle qui lui convenait.

— Vous y avez pensé vous-même, ajoutai-je.

— Sans doute.

Ainsi m'avait-elle devancé sur la piste imaginaire. Les femmes nous devancent toujours, quand il s'agit de songes amoureux. Avant de repartir, je fus encore aux nouvelles. Mais la lunette n'avait pu recueillir aucune trace des fuyards.

— Oh! dit Mabel dépitée, je suis sûre que les frères ennemis se reposent ensemble au bord d'une source. Les drames de Shakspeare finissent ainsi en bouffonneries.

Elle le regrettait: qu'aurait-elle donc souhaité de plus? Si je l'avais poussée davantage, elle me l'eût confié, mais je n'osai pas.

Cependant la fiancée, abandonnée et recueillie par des jeunes filles de son village, s'était remise elle aussi de ses émotions et prenait part à un chœur patriotique.

— Savez-vous, repris-je, à quoi ils me font penser? A la légende du *Chant merveilleux* que nous a contée le recteur de Kippel. Les deux bergers se battent dans la montagne jusqu'à la mort, et au fond de son ravin capitonné le violoneux joue du violon.

— Ils se sont battus jusqu'à la mort, répéta Mabel. Ce n'est sûrement pas le cas.

— Le voudriez-vous?

— Oh! je ne veux rien. Je constate.

— Si nous repartions?

— Partons.

J'avais hâte d'atteindre avec elle le refuge de la Blümlisalp. N'était-ce pas notre soirée chez Vérène? Le sentier, pour y aller, contourne le lac, parvient à un cirque où bondissent des cascades, puis monte la paroi à travers des névés. Peu à peu nous y fûmes seuls. Les derniers promeneurs n'avaient pas dépassé les cascades. La persistance du mauvais temps, ces derniers jours, avait écarté les amateurs d'ascensions. Il y avait bien des chances pour que la cabane nous appartînt. Là, je saurais le secret de Mabel et si elle m'attirait par jeu ou partageait mon désir.

Nous y parvînmes au soir tombant. Le tenancier nous accueillit, la mine fleurie, comme si nous lui ramenions la chance. Le costume masculin de mon compagnon ne l'égara point. Sans désemparer, il proposa à Mabel une chambre, l'unique chambre avec un bon lit. Il n'y en avait qu'un, malheureusement, expliquait-il en se tournant de mon côté. Mais dans le dortoir commun, les lits de camp étaient parfaits, avec de chaudes couvertures. Tandis que je l'envoyais au diable, il me sembla que Mabel esquissait un sourire pointu. Bah! sa porte n'était pas loin. Mais déjà elle s'était enfermée pour sa toilette. Un peu plus tard, je frappai. Elle me répondit par un éclat de rire. Devrais-je me contenter de la vision indirecte que j'avais surprise dans le miroir des yeux à la cabane du Doldenhorn?

Le dîner fut sans entrain. Ma passion me paralysait, m'abêtissait, comme il nous arrive souvent, à nous autres hommes, tandis qu'elle affine et surexcite les femmes et leur communique même une apparence de génie. La jeune fille, en vain, me lançait des pointes.

— J'ai beaucoup d'amitié pour vous, Mabel, finis-je par lui dire assez sottement.

— Et moi donc, mon ami!

— Plus que de l'amitié, Mabel.

— Moi aussi.

— Presque de l'amour.

— Pourquoi presque ?

— On n'est jamais sûr. L'amour, ça engage trop.

Je pataugeais. Ce que je voulais donner à entendre par un besoin de loyauté qui s'est toujours imposé à moi et qui, d'habitude, ne se mêle pas à nos désirs plus instinctifs et spontanés, c'était que notre rencontre, si passionnée qu'elle pût être, ne serait jamais que passagère et n'impliquerait aucune obligation, aucune responsabilité, comme si les femmes raisonnaient comme nous sur cet article !

— Oui, répéta-t-elle gravement, l'amour engage jusqu'au sang, jusqu'à la mort. Autrement, ce n'est pas l'amour, et vous ne m'aimez pas.

— Je ne sais pas si je vous aime. En tout cas, je vous...

Qu'allais-je dire ? Je vous désire, ou je vous veux ? Rapproché d'elle sur la banquette, devant la table non desservie encore où nous avions bu dans le même verre, l'autre laissé intact, sa main abandonnée dans la mienne, et joue contre joue, dans l'infini silence nocturne de la montagne où l'on n'entend que la voix de l'eau en travail, pouvais-je douter qu'elle se promettait, qu'elle s'offrait à moi dans la plénitude de sa volonté ? Elle-même avait souhaité ce tête-à-tête, fixé ce rendez-vous, exigé cette solitude. Mes vœux n'étaient-ils pas les siens, et mon désir son désir ?

Ce fut à ce moment, où se jouaient peut-être avec notre nuit nos destinées, que la porte du refuge s'ouvrit, et tout fut remis en cause. Mabel regarda à peine celui qui en franchit le seuil et qu'elle ne pouvait reconnaître, ne l'ayant pour ainsi dire jamais vu, mais moi, je le dévorai des yeux. Lui, au contraire, ne m'aperçut pas, ou ne m'aperçut pas tout de suite, et resta immobile, comme cloué, quand il eut dévisagé ma compagne. Nous avions devant nous l'un des deux charpentiers qui travaillaient à la cabane du Doldenhorn, quand nous y fûmes l'avant-veille, et ce jeune garçon athlétique, avec sa figure d'enfant grandi trop vite, était par surcroît un criminel. Il venait de tuer son camarade sans nul doute, le frère de cette petite jeune fille de Frütigen qui, là-dessous, au bord du lac, chantait des chœurs avec ses amies. Comment le pouvais-je deviner avec cette certitude qui n'attend aucune preuve, aucun témoignage pour s'imposer ? A un détail, à un simple petit détail qui s'ajoutait à l'expression hagarde du visage et l'expliquait : il tenait encore dans sa main crispée deux ou trois touffes de rhododendrons,

non pas des rhododendrons fraîchement cueillis, mais des fleurs fanées, celles-là que Mabel avait ramassées dans la neige et dont il n'avait restitué qu'une part. Il s'était battu, il avait tué pour ce bouquet.

Je m'étais levé, plein d'horreur. Ma compagne, surprise, comprit-elle instantanément l'effroyable roman que je bâtissais avec si peu de matériaux? Elle-même donna des signes d'inquiétude. Déjà le maître du refuge s'adressait d'un ton rogue au nouveau venu en raison de sa mauvaise tournure :

— Qui êtes-vous, et que voulez-vous?

L'autre, à cause de nous dont il n'avait pas prévu la présence, se troublait et ne trouvait rien à répondre quand il venait, à bout de forces, chercher du repos et un toit, par cet instinct qui pousse le criminel à se fuir soi-même et à trouver de la compagnie, même au risque de se compromettre.

Mabel, qui ne savait pas l'allemand, mais qui avait compris, se pencha vers moi et, de son ton le plus autoritaire, elle m'ordonna :

— Dites qu'il est avec nous.

Lâchement je lui obéis et libérai le misérable. Elle lui fit apporter du pain, du vin et du fromage, notre goûter de la cabane. Après quoi, elle alla chercher dans la chambre qui lui était réservée ses vêtements de laine, choisit dans le dortoir commun un lit de camp à côté du mien et déclara qu'elle y dormirait entre lui et moi.

— Vous n'y songez pas, lui dis-je à voix basse, comme si l'étrange compagnon qu'elle nous donnait pouvait surprendre notre dialogue.

— Pourquoi donc?

— Vous ne dormirez pas à côté d'un assassin.

Et je lui développai les raisons de ma certitude. Elle éclata de rire :

— Vous plaisantez, mon ami. Ce garçon est fatigué d'avoir couru la montagne. Mais puisqu'il a gardé mes fleurs, il faut bien que je fasse quelque chose pour lui.

Pour lui, elle abolissait, tout simplement, les promesses de notre passion. Je la regardai avec stupeur :

— Quel dommage! ajouta-t-elle.

Et je crus qu'elle exprimait un regret, mais elle compléta sa pensée, et ce fut horrible :

— Oui, quel dommage que tout cela ne soit pas vrai!

— Tout cela?

— Mais oui, que ce pauvre diable ne soit pas un assassin. Parce que ce ne serait tout de même pas banal d'être couchée à côté de lui.

Elle jouait avec le sang, comme avec le feu et la neige. Mais ce nouveau jeu me dégoûta d'elle par son âcreté. Elle m'inspira une sorte de gêne qui touchait à la répulsion, et qui pourtant ne suffisait pas à briser mon désir, qui peut-être risquait même de le surexciter encore. N'y a-t-il pas en nous tout un fond ténébreux où mieux vaut ne pas descendre?

Nous passâmes ainsi la nuit, elle entre nous deux, comme elle l'avait ordonné. Seule, elle dormit tranquillement, paisiblement. Un souffle égal filtrait entre ses lèvres closes, comme un rayon de lumière à travers des volets fermés. C'était une nuit de lune, et les persiennes insuffisantes de notre dortoir laissaient pénétrer un jour pâle qui, rencontrant ses mains allongées sur la couverture et son visage, y déposait une lueur presque surnaturelle. Nous étions deux à épier son sommeil. Me soulevant un peu, je pus voir le misérable ou le malheureux qui, les yeux grands ouverts, la fixait éperdument et, dans ces yeux grands ouverts, je lus, au lieu du remords, l'extase.

Mais pourquoi le déclarer coupable sans rien savoir de lui? N'était-il pas naturel qu'il eût profité de son dimanche, comme tout le monde, pour se promener au-dessus du lac d'Oeschinen et que, s'étant peut-être égaré, il fût venu au refuge? Je l'avais accusé au hasard. Mabel avait senti mon injustice qu'elle avait pensé réparer. C'était sans doute cette injustice qui l'avait éloignée de moi. Ainsi me disposais-je au repentir, quand la jeune fille s'éveilla et me sourit. Oh! ce sourire qui rachetait toutes ses fausses promesses! Puis elle se tourna vers l'autre et le considéra longuement, comme si elle l'interrogeait.

Nous nous levâmes tous les trois et Mabel, me prenant pour interprète, me livra sans retard les résultats de son enquête :

— Dites-lui qu'il aille à la mairie de Kandersteg se constituer prisonnier.

Le garçon m'écouta et, sans rien objecter, sans même paraître étonné, il inclina la tête. Ainsi donc, j'avais eu raison de l'ac-

cuser sans preuves, et du premier coup il avouait son crime. La présence de Mabel écartait de lui le mensonge.

— Dites-lui encore, reprit-elle, qu'il peut garder mes rhododendrons.

J'hésitai à transmettre un tel message. Elle le répéta avec insistance. Cette fois, il esquissa un geste de remerciement. Puis, d'un grand élan, il franchit la porte et se jeta dans le sentier.

Le temps était au beau, malgré quelques nuages. Cependant je proposai à Mabel le retour immédiat à Kandersteg et elle ne fit aucune difficulté pour y consentir. Notre idylle était déjà terminée. Un abîme s'était creusé entre elle et moi, un abîme au fond duquel il y avait un cadavre.

Au fond duquel il y eut deux cadavres. Car nous apprîmes le soir même, au village où les gens de loi étaient montés et où revenaient les caravanes qui avaient battu la montagne, que les deux charpentiers de la cabane du Doldenhorn, presque les deux beaux-frères, puisque l'un des deux était fiancé à la sœur de l'autre, avaient trouvé la mort au même endroit, au pied d'une paroi de rocher, proche le glacier de l'Oeschinenhorn. La mort, pour l'un des deux, remontait à la veille, tandis que l'autre avait dû lui survivre jusqu'au matin. Nous savions, nous, où l'assassin avait passé la nuit. Il s'était fait justice soi-même, au lieu de s'aller livrer aux gendarmes, comme le lui avait commandé Mabel. Il était retourné au lieu de son crime pour se précipiter à son tour du haut de la même paroi.

Quelques autres détails nous furent donnés sur la dispute qui avait éclaté au lac d'Oeschinen, détails à peu près inintelligibles au public, et pour nous trop clairs. La jeune fille avait réclamé en riant, de son fiancé, des fleurs qu'il portait sur lui, et, sans qu'on sût pourquoi, il les avait refusées. Son camarade, alors, l'avait raillé, le menaçant de raconter l'histoire du bouquet. Et tout de suite, le drame s'était précipité avec une violence inouïe : Bertha, la fiancée, ne s'était pas expliqué la colère des deux jeunes gens. Elle se reprochait son rire, son innocente demande : elle perdait à la fois les deux êtres auxquels elle était le plus attachée, ses deux protecteurs. La pauvre fille, entraînée dans une aventure épouvantable et incompréhensible, faisait peine à voir.

Mabel recueillit tous ces bruits sans manifester le moindre

émoi, comme si elle fût demeurée étrangère à l'action. Stupéfait de cette indifférence, je lui demandai si elle n'avait pas de remords.

— Des remords? Pourquoi? Vous ne voudriez pas que je m'intéresse à ces gens-là?

Elle avait tout de même dormi à côté du coupable. Et de quelle voix méprisante elle avait prononcé l'arrêt qui écartait d'elle *ces gens-là!* J'aurais clos la conversation, ne trouvant rien à ajouter, si le souvenir de *Werther* ne m'avait traversé la mémoire :

— Oui, dis-je, quand une épidémie de suicides suivit en Allemagne la publication de *Werther*, quelqu'un demanda à Gœthe s'il ne se sentait pas responsable : « Oh! répliqua-t-il, pour une douzaine d'imbéciles dont j'aurais purgé la terre, vous ne voudriez pas que je me fasse du souci. »

— Gœthe, approuva Mabel, était digne d'être Anglais.

Le lendemain, malgré les supplications de Dick Word, je quittai Kandersteg. Je n'ai jamais revu Mabel. J'ai su par les journaux son mariage. Et voici qu'elle est revenue mourir presque au lieu même où elle avait causé la mort de deux jeunes gens. Elle avait joué avec la neige de ses splendides épaules que je n'ai jamais vues et, comme dans la veillée chez Vérène, la neige l'a recouverte...

VI. — CHI LO SA?

J'avais achevé mon histoire dans cette cabane de Lovitel qui entendit tant d'aventures de chasse et de sang. Louis de Vimines qui m'avait prêté une attention sympathique me complimenta :

— Ah! me déclara-t-il, vous m'avez aidé à connaître cette énigmatique comtesse de Satigny dont les yeux fauves m'avaient toujours donné le frisson. Vous rappelez-vous les paroles qu'elle avait dites à son mari, lors de leur rendez-vous à Thann : « A votre place, j'irais voir ce qu'il y a de l'autre côté. » De l'autre côté de l'Hartmann, le commandant a trouvé la mort. C'était une sorcière.

— Oh! oh! protesta Pierre Laval qui s'était réservé pendant tout le récit, comme vous vous emballez vite tous les deux! Il n'y a rien là que d'ordinaire. Et je donnerais volontiers pour épigraphe à la biographie de miss Mabel Word la réplique de

Sylvia dans *la Double inconstance* de Marivaux : « A quoi rêvez-vous, belle Sylvia? — Je rêve à moi et je n'y entends rien. » Les jeunes filles ne se connaissent pas elles-mêmes et vous prétendez les connaître ! Leur cruauté présumée n'est que l'ignorance de la vie. Hermione, épouse et mère, finira par ressembler à Andromaque. Votre miss Mabel est tout à fait innocente du sang que vous voulez faire retomber sur elle pour un bouquet rouge qui lui fut volé. Une inconséquence de costume ne saurait l'engager. Elle s'est montrée pitoyable envers ce malheureux que sa beauté avait affolé.

— A moins qu'elle n'ait achevé de le détraquer.

— Et Louis de Vimines, acheva notre camarade, nous la montre cornélienne, quand elle exalte son mari pour le pousser à la victoire. Réconcilions-nous avec la comtesse de Satigny, et buvons un dernier verre de ce vin glacé pareil à un sorbet à la neige.

— Vous n'avez pas vu ses épaules, objecta Louis de Vimines.

Et mélancoliquement j'ajoutai :

— Vous n'avez pas vu ses yeux.

Quand on n'a pas vu, on ne peut savoir. Mais quand on a vu, est-on jamais sûr de ce qui se passe sous la chair et au fond des yeux, dans les cœurs et au fond des âmes?...

HENRY BORDEAUX.

L'ITALIE

ET

L'AGONIE DE LA PAIX EN 1914

Ayant conclu avec le gouvernement italien, en 1902, un accord secret par lequel l'Italie garantissait sa neutralité à la France en cas d'agression non provoquée de l'Allemagne contre notre pays, M. Camille Barrère, ambassadeur de France à Rome, ne perdait pas une occasion de rappeler cet accord aux ministres du roi Victor-Emmanuel et, en s'assurant que rien de contraire à leur engagement envers nous n'avait été stipulé par eux, de provoquer de leur part des déclarations qui en fortifiaient l'efficacité. Ainsi fit-il lors du dernier renouvellement de la Triple-Alliance. Dans une conversation qu'il eut le 14 février 1914 avec le marquis de San Giuliano, ministre des Affaires étrangères d'Italie, et qu'il compléta le 18, il se fit dire ce qui suit :

« On m'a assuré (c'est M. de San Giuliano qui parle) que, sur la connaissance de documents secrets, on aurait été induit, à Paris, à se demander si les clauses du traité de la Triple-Alliance n'auraient pas été modifiées dans un sens offensif contre la France et si l'Italie n'avait pas conclu d'autres conventions avec le même objet. S'il existe des documents de ce genre, je ne peux que déclarer qu'ils sont faux. Le traité de la Triple-Alliance a été renouvelé, comme je vous l'ai dit, sans y modifier un point ni une virgule. En outre, aucune convention n'a été conclue, en dehors du traité, visant la France, entre l'Italie et ses alliées, ni avant, ni après le renouvellement de la Triplice. Cela, je l'affirme sur mon honneur. Il n'existe non plus

aucun protocole militaire entre les alliés en ce qui vous concerne. Que l'État-major italien ait envisagé, dans ses dispositions, toutes les éventualités militaires où le pays pourrait être engagé, cela est naturel ; et il doit en être de même dans tous les États-majors étrangers, y compris le vôtre. Mais nous n'avons rien fait qui soit dirigé contre vous. Quant aux accords de 1902, ils sont liés à la durée de nos alliances et ils ont pour nous la même portée et la même valeur que lorsqu'ils furent conclus. La Triple-Alliance a un caractère défensif, de même que les arrangements franco-italiens. C'est dire que, si vous étiez attaqués dans les conditions spécifiées entre nous, nous observerions loyalement la stricte neutralité à laquelle nous sommes tenus. M. Prinetti a signé ces accords parce qu'ils n'étaient pas en contradiction avec nos engagements internationaux : je tiens à vous répéter que nous les considérons comme étant en vigueur et, si j'étais interpellé à la Chambre à ce sujet, je n'hésiterais pas à répondre dans ce sens. »

M. Barrère demanda au marquis de San Giuliano s'il pouvait faire état de ces déclarations auprès du gouvernement français. Son interlocuteur l'y autorisa, à condition que leur conversation restât confidentielle. En la rapportant à Paris, notre ambassadeur ajoutait : « Quoi que nous puissions penser de ces déclarations, mon sentiment est qu'il y aurait lieu d'en prendre acte, comme émanant du ministre responsable du gouvernement royal. Plus ce dernier s'engagera, et à notre égard et devant l'opinion, plus sa responsabilité serait éventuellement en cause. »

Au début de mars, le marquis de San Giuliano annonça à M. Barrère l'intention de se faire questionner à la Chambre sur le renouvellement de la Triplice et de répondre dans le sens où il lui avait parlé moins de quinze jours auparavant. Puis, le cabinet Giolitti cédant la place à un ministère Salandra, M. de San Giuliano songea à rendre publique sa conversation sur ce sujet avec M. Barrère. Finalement, ayant conservé le portefeuille des Affaires étrangères dans le cabinet Salandra, il n'éprouva plus le besoin d'engager sur ce point la politique de son pays, alors que la direction en demeurait entre ses mains, et la question de publication en resta là.

Dans le courant du même mois, l'empereur Guillaume II eut, à Venise, une entrevue avec le roi Victor-Emmanuel. Les

entrevues de Guillaume II en 1914 sont nombreuses et significatives. A celle qu'il eut avec le roi d'Italie à Venise firent suite une visite à l'empereur François-Joseph à Vienne (24 mars), une rencontre avec l'archiduc François-Ferdinand à Miramar (28 mars), une dernière avec le même prince à Konopicht (12 juin) : à celle-ci, l'empereur d'Allemagne avait amené avec lui le général de Moltke et l'amiral de Tirpitz. On le savait attendu à Vienne et à Miramar quand il se rendit à Venise. C'était assez pour faire dresser l'oreille. Dès le retour à Rome du marquis de San Giuliano, qui avait accompagné son souverain, M. Barrère s'enquit auprès de lui de ce qui s'était fait. M. de San Giuliano lui répondit que « le Roi avait eu à Venise une longue conversation avec l'empereur d'Allemagne et que les souverains n'avaient parlé que des affaires courantes. D'après le ministre des Affaires étrangères, qui n'aurait pas eu de conversation particulière avec Guillaume II, l'Empereur se serait montré très optimiste. Il aurait déclaré que les polémiques russo-allemandes étaient dues à des journalistes irresponsables et que les relations entre Berlin et Pétersbourg étaient toujours aussi amicales. Il aurait ajouté qu'il ne voyait pas de raison pour que les affaires encore pendantes en Orient ne reçussent pas une solution pacifique ».

Ces « affaires encore pendantes en Orient », ces « affaires courantes », dont les souverains d'Allemagne et d'Italie s'étaient entretenus, consistaient principalement dans les questions d'Albanie et d'Épire, formant alors le solde de la liquidation des récentes guerres balkaniques. Elles étaient moins anodines qu'elles n'en avaient l'air, en ce qu'elles fournissaient l'occasion de se manifester à un antagonisme italo-autrichien, accru par la traditionnelle antipathie des deux pays. La politique autrichienne, depuis 1908, inquiétait le gouvernement italien, non seulement par rapport à ses propres intérêts dans les Balkans, mais par rapport à l'éventualité d'une guerre européenne, qu'elle risquait de déchaîner, qu'elle avait même l'air de chercher, et en vue de laquelle elle essayait de s'assurer le concours actif de l'Italie. Les relations d'alliance entre l'Autriche et l'Italie apparaissaient de plus en plus comme l'unique moyen que ces deux puissances eussent trouvé pour ne pas être en état d'hostilités. Il y avait là une situation qui méritait toute l'attention du gouvernement français, soit que l'opposition

d'intérêts s'accrût entre Vienne et Rome, soit que le désir de l'atténuer inspirât l'idée de quelque marché. M. Barrère avait les yeux fixés sur ce problème de vie domestique.

En avril, le marquis de San Giuliano s'en alla rencontrer à Abbazia le comte Berchtold, ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie. Au retour du ministre italien, M. Barrère apprit de lui « que les entretiens d'Abbazia avaient eu pour unique objet d'arriver à une entente sur les questions d'Albanie et d'Épire ». Une intervention austro-italienne avait été envisagée. « Il m'a paru, écrivait notre ambassadeur, que les modalités de cette intervention avaient été discutées en détail, bien que, à ce que m'affirme M. de San Giuliano, ni l'Autriche-Hongrie, ni l'Italie ne la souhaitent. Quant à une modification quelconque dans les accords réglant l'équilibre de la Méditerranée, le ministre des Affaires étrangères a assuré à l'ambassadeur de Russie et à moi qu'il n'y en avait eu aucune. »

Intervenir ensemble où que ce fût était chose d'ores et déjà très peu facile à l'Italie et à l'Autriche-Hongrie, tant leurs rapports manquaient de confiance. Ils se refroidirent encore plus. Peu après l'entrevue d'Abbazia, des troubles universitaires à Trieste, qui excitèrent les passions de part et d'autre, mirent de nouveau en relief l'animosité réciproque. « Il m'a semblé, notait M. Barrère le 8 mai, que le marquis de San Giuliano était, dans son entretien, plus réservé que d'habitude sur la coopération de l'Italie et de l'Autriche, et il n'a fait aucune allusion à une intervention éventuelle au cas où les choses ne s'arrangeraient pas en Épire. L'émotion publique et parlementaire, provoquée par les événements de Trieste, est toujours considérable et donne lieu dans tous les partis à de graves critiques contre la politique extérieure du gouvernement. »

Ce refroidissement des rapports austro-italiens s'accrut encore pendant le mois de mai. A Rome, on voyait la main de l'Autriche dans tout ce qui survenait en Albanie de contraire aux vœux de l'Italie : et sans doute ne se trompait-on pas. Ainsi en fut-il quand Essad Pacha s'empara du pouvoir. « D'après mes renseignements, écrivait M. Barrère, on a la certitude à la Consulta que toute l'affaire d'Essad a été montée par l'Autriche. » A la fin de mai, M. de San Giuliano en était réduit à défendre, devant la Chambre, la politique de son gouvernement contre le reproche, d'ailleurs immérité, d'abdiquer devant

Vienne. Un député socialiste et patriote, M. Bissolatti, publiait dans le *Messagero* un article de sévère critique. Cet article, au jugement de M. Barrère, reflétait « une opinion générale, qui grandit tous les jours, sous l'effet des événements de Durazzo. Jamais l'antagonisme entre l'Italie et l'Autriche ne s'est manifesté plus ouvertement qu'aujourd'hui. »

L'Allemagne mesurait-elle exactement la puissance de l'antipathie qui allait s'aggravant entre ses alliés italiens et autrichiens? On en peut douter. Probablement s'alarmait-elle moins que de raison d'une incompatibilité d'humeur et de sentiments, qui, si elle était sujette à des hauts et à des bas, avait un caractère chronique, rendu moins pénible par l'habitude, et constituait une plaie, avec laquelle la Triple-Alliance avait néanmoins pris naissance et vécu. Il semble qu'on crût, à Berlin, pouvoir faire durer le ménage à trois, dans les querelleuses conditions où il se maintenait uni, alors surtout que les conjoints venaient à peine de renouveler le contrat de leur mariage à terme. Toujours est-il que, préparant leur jeu et brouillant les cartes d'autrui en vue d'une partie qu'ils voulaient prochaine, Allemands et Autrichiens se préoccupaient moins d'amadouer l'Italie, que de s'assurer le concours d'autres pays. Ils excitaient la Bulgarie contre la Serbie et nouaient déjà à Sofia les liens de leur accord avec le tsar Ferdinand. Fort actifs à Constantinople, ils complétaient leur mainmise sur la Turquie. « Mon collègue russe, écrivait M. Barrère, me dit que l'Autriche aurait demandé au gouvernement italien d'appuyer ses efforts à Bucarest pour ramener la Roumanie dans le giron de la Triplice. »

Pour ce qui est de l'Italie, l'essentiel, aux yeux de ses alliés, des Allemands surtout, était qu'elle ne se rapprochât pas trop de la France. Tout arrangement franco-italien, même spécial, même technique, leur déplaisait et les alarmait. « Le gouvernement allemand, rapportait à Paris notre ambassadeur, a manifesté à Rome son mécontentement de l'accord tuniso-tripolitain. (Il s'agit là d'une convention sur la situation respective des Tunisiens en Tripolitaine et des Tripolitains en Tunisie.) Il reproche aux négociateurs italiens d'avoir renoncé, à l'égard de la France, aux avantages que devait assurer à l'Italie sa souveraineté en Libye. »

Cette information, ajoutait M. Barrère, est très intéressante

en elle-même. Elle l'est encore plus si on la rapproche de cette autre, d'après laquelle M. Zimmermann, en octobre dernier, « déconseillait à l'Italie tout accord avec la France, mais ne voyait pas d'objection à ce qu'elle en contractât avec l'Angleterre et même avec la Russie ». A condition qu'elle n'évoluât pas du côté français, les Allemands, — leurs diplomates tout au moins, — fondaient espoir sur la fidélité de l'Italie à l'alliance, quelle que fût l'aventure où l'alliance la menât. Envers elle, leur tactique paraît avoir été d'endormir sa vigilance, en la tenant dans l'ignorance de leurs plans et en affectant l'optimisme dont Guillaume II avait fait étalage à Venise, puis de la mettre un beau jour en présence du fait accompli, c'est-à-dire d'une guerre européenne à la veille d'éclater. Qu'ils en aient eu l'intention ou ne l'aient pas eue, c'est en tout cas ce qu'ils firent ; et cela ne leur réussit pas.

C'était apprécier extrêmement mal, et la force du sentiment populaire que le gouvernement italien aurait à surmonter pour associer son pays à une guerre en commun avec l'Autriche, et les dispositions mêmes de ce gouvernement. Tout triplicien qu'il fût, celui-ci ne concevait pas qu'une guerre générale pût être pour lui la carte forcée. Bien plus, il ne concevait même pas que la Triple-Alliance fût nécessairement l'alpha et l'oméga de la politique nationale et qu'à condition de se tenir prêt à en exécuter les obligations, il n'eût qu'à se croiser les bras. Il se considérait en droit de vivre en paix avec les puissances de la Triple-Entente, pourvu qu'elles-mêmes ne troublassent pas la paix, et de mettre ses intérêts en harmonie avec les leurs. Le 27 juin 1914, le marquis de San Giuliano parla à M. Barrère d'un projet d'accord méditerranéen entre l'Angleterre, la France et l'Italie, auquel pût adhérer l'Espagne. Ce projet était, dit-il, sorti d'un échange d'idées entre sir Edward Grey et le marquis Imperiali à Londres. L'impression de M. Barrère fut que l'initiative en appartenait à M. de San Giuliano. Il était d'avis de « voir venir » et d'examiner avec soin la formule de l'accord, de manière à ce qu'elle ne fît pas passer la France au second plan, derrière l'Angleterre, dans les ententes avec l'Italie. La suite des événements d'où sortit la guerre coupa court à cette négociation.

*
* *

Le 28 juin, l'archiduc François-Ferdinand et la duchesse de Hohenberg tombent victimes de l'attentat de Serajevo. Pendant les trois semaines qui suivent, l'Italie n'est pas mieux traitée par l'Autriche et l'Allemagne que leurs futures adversaires, quant à la confidence de leurs intentions et projets. Ses ambassadeurs à Vienne et à Rome, le duc d'Avarna et M. Bollatti, en sont réduits, comme leurs collègues de France, d'Angleterre et de Russie, à des impressions, des informations de seconde ou troisième main, des déductions, pour percer quelque chose du mystère de ce qui se prépare. La remise, le 23 juillet, de la note autrichienne à la Serbie est pour le gouvernement italien une surprise, sinon quant au fait, au moins quant à la teneur du document. C'est avec une complète véracité que, plus tard, le successeur de M. de San Giuliano pourra écrire, dans une déclaration signifiée au gouvernement de Vienne : « L'Autriche-Hongrie, dans l'été de 1914, sans prendre aucun accord avec l'Italie, sans même lui faire parvenir le moindre avertissement, et ne faisant aucun cas des conseils de modération qui lui étaient adressés par le gouvernement royal, notifia à la Serbie l'ultimatum du 23 juillet, qui fut la cause et le point de départ de la présente conflagration européenne. »

Le marquis de San Giuliano était tranquillement en train de faire sa saison d'eaux à Fiuggi, le Vittel italien, à quelque deux heures de Rome en automobile. Il n'en revint pas tout de suite, soit qu'il ne considérât pas immédiatement la situation comme désespérée, soit qu'il crût pouvoir diriger son département ministériel par le téléphone. Ni lui, ni ses collègues du cabinet ne se dissimulaient toutefois les dispositions belliqueuses de l'Autriche ; car cette puissance avait, un an auparavant, manifesté le désir d'agir contre la Serbie, sans en avoir alors le moindre prétexte, et invoqué auprès de l'Italie le *casus fœderis*. Le parti pris autrichien d'en finir avec les Serbes ne pouvait donc faire aucun doute pour un ministre italien au courant de ce qui s'était passé l'année précédente.

Le 26 juillet, M. de San Giuliano étant encore retenu par sa cure à Fiuggi, M. Barrère alla voir le président du Conseil, M. Salandra. Il emporta de sa conversation avec lui l'impression qu'en cas de conflit le gouvernement italien se tiendrait en

dehors, dans une attitude d'observation. « Il faudrait être fou, lui dit M. Salandra, pour vouloir faire la guerre, étant Italien ; et c'est bien le sentiment qui est présent dans l'opinion publique. Elle changerait si elle se trouvait en présence d'une menace ou d'un danger. Aussi ferons-nous les plus grands efforts pour empêcher la paix d'être rompue. Notre situation est un peu analogue à celle de l'Angleterre, qui ne paraît pas vouloir s'engager dans des aventures. » M. Salandra confirma à M. Barrère que la note autrichienne à la Serbie n'avait été communiquée à Rome qu'à la toute dernière heure. Il ajouta qu'à son avis l'Autriche aurait dû faire part de ses intentions à son alliée italienne et qu'en s'abstenant de le faire, elle avait dégagé celle-ci de ses obligations d'alliée. Le président du Conseil, juriste réputé, s'était donc formé de prime abord, sur le droit qu'avait l'Italie de ne pas faire cause commune avec les Empires centraux, une opinion bien arrêtée, qu'il fondait sur un argument juridiquement et moralement très fort.

Le lendemain (27 juillet), M. Barrère vit M. Ferdinando Martini, ministre des Colonies. Très Latin de culture, esprit orné, écrivain de grand talent, le premier prosateur de son pays, parlementaire influent sans être, certes, un coureur de portefeuilles ni un homme de groupes, M. Martini occupait, comme ministre des Colonies, le troisième rang dans le cabinet, selon l'usage italien d'alors. Mais plutôt que la hiérarchie ministérielle, son intelligence et le tour spirituel, caustique, qu'il excellait à donner à des idées justes et à des sentiments élevés, lui assuraient une autorité personnelle. « Nous devons faire et ferons, dit-il à M. Barrère, tout ce que nous pourrons pour éviter la rupture de la paix. Nous nous y sommes déjà mis. *Se sono rose, fioriranno* », poursuivit-il en citant un proverbe italien qui n'exprime pas l'excès d'espoir. Puis il conclut : « En tout cas, je ne vois pas la possibilité que l'Italie marche aux côtés de l'Autriche. Tout s'y oppose : le sentiment public avant tout. Mainte raison nous détourne de courir l'aventure où les Impériaux paraissent vouloir se lancer, et ce n'est certes pas moi qui y pousserai. »

M. de San Giuliano rentra à Rome ce jour-là. M. Barrère fut aussitôt chez lui. Le ministre des Affaires étrangères se livra à une sévère critique de la note autrichienne, assurant formellement n'en avoir eu aucune connaissance préalable. Que cette

note dût avoir un caractère rigoureux et énergique, il s'en était bien douté : mais pas qu'elle dût prendre une pareille forme. M. Barrère lui demanda s'il était vrai que, selon une rumeur répandue par les représentants des Empires centraux, il eût fait exprimer à Vienne son approbation de l'attitude autrichienne et l'assurance que l'Italie remplirait ses devoirs d'alliée. « En aucune façon, protesta le marquis de San Giuliano. Nous n'avons pas été consultés, on ne nous a rien dit. Nous n'avons donc eu à faire aucune communication de ce genre à Vienne. » Il émit ensuite quelques considérations sur ce que devrait être, pour embarrasser l'Autriche, l'attitude de la Serbie; exprima l'avis que l'Autriche ne retirerait aucune de ses exigences et que l'Allemagne n'était nullement disposée à se prêter à une action pacifique à Vienne; observa que cependant le gouvernement allemand tenait encore grand compte de ses rapports avec Londres et conclut à la nécessité de tout faire pour préserver la paix. M. Barrère n'emporta pas une mauvaise impression de sa conversation avec un ministre qu'il n'avait pas abordé sans perplexité, M. de San Giuliano passant pour fort entiché de triplicisme.

Le retard des Anglais à se déclarer donna ensuite quelque inquiétude à notre ambassadeur par rapport à l'Italie. L'ambassadeur d'Angleterre, sir Rennell Rodd, lui disait ne rien savoir des intentions de son gouvernement, au cas où la guerre ne pourrait être conjurée. Au cours d'une conversation, il observait : « La question pourrait se poser de savoir si l'Italie ne garderait pas la neutralité sous la condition que l'Angleterre en fît autant. » Une telle condition n'eût pas du tout fait notre affaire. Or, sir Rennell Rodd, ayant causé avec le marquis de San Giuliano la veille du jour où il s'exprimait ainsi, M. Barrère craignait que l'idée ne fût une suggestion du ministre italien. Aussi insistait-il à Paris sur la nécessité que l'Angleterre ne donnât pas à l'Italie l'impression de « ne pas être à nos côtés », de « faire bande à part ». Il souhaitait que le gouvernement britannique, prenant franchement parti sans plus tergiverser, pût prescrire à son ambassadeur à Rome de se joindre au représentant de la France pour agir sur le gouvernement italien. La relative lenteur avec laquelle l'Angleterre évolua vers la participation à la guerre ne devait pas permettre que ce vœu fût réalisé.

*
* *

Le poids qu'à cette heure tragique M. Barrère portait sans fléchir, il le portait seul. L'ambassadeur de Russie, M. Anatole Kroupensky, excellent homme, était sans autorité ni influence aucune. C'était certes mieux que d'avoir un mauvais collègue ou un brouillon; car M. Kroupensky, très bon et loyal allié, non seulement ne faisait pas de mal, mais ne cherchait pas à se mettre en avant. Mais comme secours, il y en avait peu à attendre de lui. Quant à l'Anglais, sir Rennell Rodd, très fin, charmant de physique et de manières, infiniment plus cultivé que ne le sont en général les diplomates, helléniste, italianisant et italophile, rempli de talent et de moyens, sympathique à la société et au monde politique, il ne pouvait pas anticiper sur les décisions de Londres. Le pays qu'il représentait n'était encore pour nous qu'une alliée « en puissance ».

Isolé, M. Barrère avait à tenir tête aux efforts désespérés des Allemands et des Autrichiens et à leurs intrigues. Leurs ambassadeurs n'étaient pas, à la vérité, des mieux partagés en valeur professionnelle. Ni M. de Flotow, l'Allemand, ni M. de Mérey, l'Autrichien, n'étaient hommes supérieurs ni diplomates de premier ordre. L'un et l'autre devaient d'ailleurs, après la déclaration de neutralité de l'Italie, être remplacés dans leur emploi pour la seconde manche de la partie, celle qui se joua autour de l'intervention italienne dans la guerre. Mais M. de Flotow, du moins, était diligent et tous deux enfin représentaient à Rome des pays dont les moyens d'action en Italie étaient multiples et variés.

Tout impopulaire qu'elle fût dans le peuple, l'Autriche-Hongrie avait des partisans dans la société ; mainte famille de l'aristocratie italienne était alliée à de nobles maisons hongroises ou autrichiennes. Le gouvernement de Vienne, détenteur des territoires *irredenti* qui attiraient sur lui la haine des Italiens, disposait par cela même de la monnaie d'échange dont leur concours pouvait s'acheter. L'Allemagne avait mis son emprise sur le mécanisme financier et économique du jeune Royaume. Elle faisait, grâce à cela, jouer en sa faveur toute sorte de ressorts. Elle avait son prestige militaire, non moins puissant parmi les civils que dans l'armée, son prestige monarchique et social, efficace auprès des esprits traditionalistes. Ses

agents se multipliaient. M. de Flotow se dépensait auprès de M. de San Giuliano, dont il s'évertuait à ranimer le zèle tripliciste. Son attaché militaire s'enquérait auprès du général Cadorna, tout nouvellement installé dans les fonctions de chef d'état-major général, si les dispositions étaient prises pour exécuter la convention militaire italo-allemande, cette convention dont le ministre des Affaires étrangères avait nié l'existence à M. Barrère six mois auparavant. Un aide de camp de Guillaume II venait remettre au Roi une lettre autographe de l'Empereur, et lui demander de faire honneur à ses obligations d'allié.

Pour contrebattre ce travail, M. Barrère possédait, outre l'avantage d'une bonne et juste cause, — beaucoup moins négligeable qu'on ne le croit dans les relations internationales, — le bénéfice de l'œuvre qu'il avait accomplie depuis seize ans et celui de sa propre personnalité. Son œuvre, c'était le rapprochement franco-italien par la mise en harmonie des intérêts, d'abord économiques, ensuite politiques, des deux pays ; depuis ce rapprochement, effectué entre 1898 et 1902, la pratique d'une politique de contact et souvent de coopération diplomatique ; un accord écrit visant précisément le cas qui se présentait maintenant et codifiant, pour ainsi dire, les obligations de l'Italie envers nous, le jour où nous serions attaqués par l'Allemagne sans provocation de notre part. Le changement essentiel qu'il avait, en quatre ans, réussi à opérer dans les relations franco-italiennes, et dont il avait su ensuite nous conserver le profit pendant les douze années suivantes, lui avait procuré un prestige qui éclipsait celui de n'importe quel rival qu'on pût lui opposer.

Le dépit même que les Allemands avaient éprouvé de ses succès, et dont il leur était arrivé de ne pas se cacher, avait été un hommage rendu à son mérite et avait contribué à le rehausser. Il était donc en légitime possession d'une réputation de grand ambassadeur, qu'il devait aux fruits de sa mission, avant même que s'y fussent ajoutés la neutralité, puis l'intervention italienne. De tout ce qu'il avait accompli à Rome, il avait eu l'intention avant d'y venir. Son œuvre était la réalisation d'un projet qu'il avait formé, étant ambassadeur en Suisse, et dans lequel M. Delcassé était entré avec empressement en arrivant au pouvoir : exactement comme M. Paul Cambon avait

conçu l'idée de l'Entente cordiale, étant ambassadeur à Constantinople, et avait été transféré à Londres pour la mettre à exécution. Successivement, plusieurs grands ministres n'avaient pas dédaigné de collaborer avec les ambassadeurs et d'arrêter, de concert avec eux, les lignes directrices d'une politique à longue portée. Mais, si une conception juste, rationnelle, est la première condition du succès en diplomatie, avoir conçu n'est pourtant rien, si l'on échoue à réaliser, dans ce domaine essentiellement pratique où seuls comptent les résultats. Les procédés par lesquels M. Barrère avait fait de son dessein une réalité étaient les plus classiques, les plus traditionnels qui fussent : la clairvoyante observation de ce qu'il avait sous les yeux, des courants d'opinion, des aspirations nationales, des tendances individuelles; la recherche des intérêts concrets pouvant servir de base à une entente et celle des occasions de s'entr'aider; la vigilance à monter la garde autour des résultats acquis, à n'en rien laisser prescrire ni détruire ; la liquidation des incidents et dissentiments, venant à troubler l'atmosphère ; la négociation en toute bonne foi et sincérité ; l'action diplomatique, dans le sens le plus normal du mot, c'est-à-dire l'entretien avec ceux qui, à des titres divers, participent à la vie publique, en premier lieu avec les hommes ayant la charge du pouvoir.

Se représenter M. Barrère comme un personnage méphistophélique, ayant recours à des procédés machiavéliques ou ténébreux, c'est se faire de lui une image complètement fausse. Son action ne sortait jamais des voies régulières. La totalité de ses « fonds secrets » n'eût pas suffi à faire vivre trente jours un journal imprimé sur une feuille simple. Mais son terrain, qu'il connaissait mieux que quiconque, était remarquablement préparé et ce qu'il s'agissait d'y récolter, c'était ce qu'il y avait semé et cultivé sans se lasser. La neutralité italienne, alors en cause, était le but dernier de ses efforts de toujours : mettons, si l'on préfère, le but avant-dernier, pour ne pas faire tort à l'intervention italienne de notre côté, intervention dans laquelle il n'avait jamais cessé de voir la conséquence logique de la neutralité.

Les Italiens le connaissaient de longue date et, si tous n'étaient pas partisans de sa politique, aucun ne pouvait lui faire grief de la suivre, ni même attendre de lui qu'il en suivît

une autre. Au surplus, tous savaient, alors même que tous n'en convenaient pas, que, s'il servait les intérêts de son propre pays, ce n'était jamais aux dépens des intérêts du leur. Plusieurs de leurs hommes d'État, avec qui il avait travaillé, étaient morts : Rudini, Visconti-Venosta, Prinetti, Ratazzi, Zanardelli. Mais plusieurs restaient : Luzzatti, Giolitti, San Giuliano, Salandra, Sonnino, Martini, Boselli, Orlando, Tittoni. Il n'en était pas qui ne prît souci de son opinion, quitte à ne pas la partager. En dehors du groupe des « personnages consulaires », il avait des relations dans tous les partis, n'ayant jamais attendu que les gens devinssent ministres pour leur trouver du mérite. Il ne se jetait point à leur tête, ni ne leur faisait courir après, mais ne les tenait pas non plus à distance. Nul ne pouvait se flatter de lui en faire accroire et, cependant, point n'était besoin de chevrons ministériels ou administratifs pour attirer son attention. La valeur individuelle y suffisait, que ce fût le talent de parole et de plume d'un Salvatore Barzilai, la verve incisive d'un Morello ou d'un Corradini, la force oratoire d'un Orazio Raimondo, en qui il se plaisait à reconnaître quelque chose du type physique de Gambetta, ou les capacités professionnelles d'un Contarini, alors simple chef de cabinet du sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, le prince di Scalea. Il ne négligeait pas les gens de cour et ne manquait pas de rendre, plusieurs fois l'an, ses devoirs au Roi, à qui il portait affection, ayant débuté à Rome sous le précédent règne et l'ayant donc vu monter sur le trône. Tels étaient le diplomate, ses cartes et sa manière de jouer.

***

Le 30 juillet, ne conservant plus l'ombre d'un espoir que la paix fût préservée, M. Barrère n'était pas encore pleinement rassuré sur l'attitude de l'Italie. Il l'était même moins que deux jours plus tôt, parce qu'il craignait que le gouvernement italien fléchît sous l'assaut des Allemands, des Autrichiens et de leurs partisans. Comme chaque fois qu'une campagne acharnée va son train, mille bruits tendancieux étaient mis en circulation. Selon les uns, le ministre des Affaires étrangères, intimidé par les objurgations des alliés de son pays, inclinait à y faire droit. Selon les autres, les états-majors de l'armée et de la marine prenaient les mesures préliminaires à une mobilisation

contre la France. Selon d'autres encore, le président du Conseil désirait que l'Angleterre tînt compagnie à l'Italie dans la neutralité et faisait agir dans ce sens à Londres. Bien entendu, la décision de l'Angleterre pouvant avoir de l'influence sur celle de l'Italie : nos adversaires se disaient sûrs de la neutralité britannique.

Le véritable chef de la majorité parlementaire, M. Giolitti, étant alors absent de Rome, son absence privait notre ambassadeur, qui avait d'excellents rapports avec lui, de recourir à son influence auprès des ministres, notamment de M. de San Giuliano, son ancien collaborateur. On ne sut que plus tard qu'il avait télégraphié de Paris au ministre des Affaires étrangères, pour dire qu'à son avis les Empires centraux assumaient le rôle d'agresseurs et que, par suite, la neutralité s'imposait à l'Italie. En revanche, c'est tout de suite qu'on entendit murmurer que M. Sonnino, lui aussi éloigné du pouvoir à cette époque, se prononçait pour la guerre dans le camp de Berlin et de Vienne. « L'attitude de l'Italie en cas de conflagration reste incertaine, écrivait M. Barrère, bien que l'opinion publique soit toujours très anti-autrichienne. »

Dans ces conditions, M. Barrère, quoique sans instructions à cet égard, prit le parti de poser nettement la question au gouvernement italien : ce qu'il fit dès le lendemain, 31 juillet, dans une conversation dont il rendit compte de la manière suivante :

« Je sors de chez le marquis de San Giuliano. Je lui ai dit que, dans l'état des choses et bien que je n'eusse pas d'instructions de votre part à ce sujet, il m'intéresserait particulièrement de savoir quelle attitude prendrait l'Italie en cas de conflit. Je lui ai d'ailleurs rappelé, dans le courant de la conversation qui s'en est suivie, les accords qui portaient sur nos relations générales en cas de guerre. Il m'a répondu qu'il était prêt à s'en expliquer avec moi, mais qu'il tenait à avoir l'assurance certaine que le secret le plus complet serait gardé par le gouvernement français sur ce qu'il avait à me dire, attendu que toute indiscrétion commise serait de nature à l'entraver gravement et peut-être à mettre l'Italie dans l'impossibilité de donner suite à ses desseins. Je lui ai donné ma parole d'honneur et ma garantie que ce secret serait gardé. Le marquis de San Giuliano m'a dit alors que le gouvernement italien était porté

à considérer l'attaque de l'Autriche contre la Serbie comme un acte d'agression de nature à l'exonérer d'une action en sa faveur. Il croyait en outre que les clauses de la Triple-Alliance, qui d'ailleurs étaient en harmonie avec nos accords de 1902, étaient telles qu'elles permettaient à l'Italie, sans manquer à la loyauté qu'elle doit à ses alliés, de s'abstenir de participer à tout conflit. Il a ajouté que cette action de l'Italie devrait être subordonnée à la sagesse dont on ferait preuve du côté français et du côté russe. Il a insisté beaucoup à ce propos sur la nécessité de ne rien dire, du côté français, dans la presse, qui puisse froisser le sentiment italien ni donner l'impression qu'on fait contre l'Italie des préparatifs militaires. »

En ce qui touchait la Russie, M. de San Giuliano recommandait qu'elle ne commît pas d'imprudence, ne perdît pas non plus son temps à demander aux Autrichiens de modifier leur note à Belgrade ; mais il admettait qu'elle leur demandât l'engagement de ne pas anéantir, ni démembrer la Serbie. Car cet engagement, le duc d'Avarna venait de le réclamer à Vienne du comte Berchtold, qui, tout en protestant de la pureté de ses intentions, avait catégoriquement refusé de s'engager.

Après cette conversation, M. Barrère, soulagé des doutes qui l'avaient oppressé les deux jours précédents, eut le sentiment que, sauf faute lourde de notre part, l'affaire était « dans le sac ».

Dans la journée du 31, furent appris à Rome les ultimatums allemands à la Russie et à la France et les mesures militaires prises par l'Allemagne. Le lendemain matin, 1er août, à 8 h. 30, M. Barrère est de nouveau chez M. de San Giuliano « pour connaître de lui d'une façon précise quelle devait être l'attitude de l'Italie en présence des actes provocateurs de l'Allemagne et des suites qu'ils pouvaient avoir ». Le ministre lui répondit qu'il avait reçu, la veille au soir, la visite de l'ambassadeur d'Allemagne. M. de Flotow l'avait informé de la question posée par son gouvernement aux gouvernements russe et français, s'ils avaient l'intention de conserver la neutralité, en donnant un délai de dix-huit heures à la France et de douze heures à la Russie pour répondre. Ensuite, M. de Flotow s'était enquis des intentions du gouvernement italien. M. de San Giuliano avait répondu à l'ambassadeur d'Allemagne « que la guerre entreprise par l'Autriche et les conséquences qui pouvaient en résulter ayant une portée agressive et étant en contradiction avec le

caractère purement défensif de la Triple-Alliance, l'Italie ne pouvait participer à la guerre ».

C'était un grand point acquis que, depuis le 31 juillet au soir, le ministre italien des Affaires étrangères, officiellement interrogé par l'ambassadeur d'Allemagne, lui eût déclaré que les Empires centraux n'avaient pas à compter sur le concours armé de l'Italie. Désormais, il n'y avait plus de risque que ces dispositions vinssent à changer, à moins de circonstances échappant à l'humaine prévision.

Mais, loin de nous nuire, les circonstances nous servaient. Depuis qu'une guerre franco-allemande était une question d'heures, des alarmes naissaient au sujet de la Belgique. Alliée de l'Allemagne pendant trente ans, l'Italie n'était pas sans se douter que le plan de campagne de l'armée allemande comportait la violation de la neutralité de ce petit pays. Car, bien qu'elle eût toujours été traitée par les Allemands avec défiance, elle avait eu avec eux des contacts d'état-major et ses attachés militaires à Berlin avaient recueilli quelques bribes des projets qui s'élaboraient dans l'officine militaire du Reich. Il était peu alléchant pour elle, tenue à l'écart du complot tramé entre Berlin et Vienne depuis le 28 juin, de s'associer, les armes à la main, à deux Empires dont l'un se jetait sur la petite Serbie et dont l'autre était, d'ores et déjà, fortement soupçonné de vouloir s'ouvrir un passage à travers la faible et neutre Belgique. Ces deux manifestations peu honorables de la fureur teutonne, l'une accomplie, l'autre entrevue, n'étaient pas faites pour sourire à un gouvernement qui conservait, comme celui de Rome, la faculté de raisonner sainement et d'apprécier l'effet moral des actes internationaux.

Les communications faites par M. de San Giuliano aux ambassadeurs de France et d'Allemagne ne l'avaient pas été sans concert préalable, non seulement avec M. Salandra, avec qui il se tenait en contact permanent, mais avec les autres membres du cabinet. Dans la nuit du 1er au 2 août, le Conseil des ministres se réunit de nouveau. M. de San Giuliano fit l'exposé de la situation, concluant au droit et au devoir pour l'Italie de rester neutre. Quand il se fut tu, M. Ferdinando Martini, en guise de conclusion supplémentaire, observa : « Le pacte de la Triple-Alliance est dissous » (*è sciolto*). M. de San Giuliano, qui, tout en étant partisan et artisan de la neutra-

lité, avait été triplicien convaincu et loyal, eut un haut-le-corps au mot « dissous », *sciolto*. Alors, M. Martini, bonhomme, reprit : « S'il n'est pas dissous, il est délié. » (*Se non è sciolto, è slegato*). Un sourire passa sur les visages des ministres. Il n'y avait rien à répliquer. L'exposé objectif de M. de San Giuliano entraînait bien cette conclusion que la conduite des Empires centraux avait délié l'Italie de ses obligations d'alliée. La neutralité même le constatait. « La Triple-Alliance, disait M. Martini au sortir de cette séance du Conseil, est la première victime, le premier cadavre de cette guerre. » Le Conseil avait confirmé d'une façon nette et définitive la neutralité de l'Italie.

* * *

Le 2 août au matin, M. Barrère fut de nouveau voir M. de San Giuliano, qui lui annonça la décision de la nuit. Notre ambassadeur lui donna à entendre « qu'il serait nécessaire que le gouvernement italien fît une profession publique de neutralité ». Le ministre en convint. « J'ai tenu à lui faire observer, ajoutait M. Barrère en rendant compte à Paris, que les clauses de nos accords de 1902, prévoyant la neutralité de l'Italie en cas d'agression directe ou indirecte ou de provocation, trouvaient leur application exacte dans l'attitude du Gouvernement royal, en présence de l'action agressive de l'Allemagne contre nous. Il l'a reconnu, en ajoutant que ces clauses étaient d'ailleurs en harmonie avec celles de la Triple-Alliance, qui déterminaient la neutralité de l'Italie. »

Le même jour, M. Barrère se rendit chez M. Salandra. « Il m'a fait part, rapportait l'ambassadeur en sortant de chez le président du Conseil, de son intention de proclamer immédiatement, par un acte public, la neutralité de l'Italie, et m'a dit qu'il avait convoqué ce soir le Conseil des ministres à cet effet. J'ai saisi cette occasion de lui dire combien l'on était sensible en France à l'interprétation si loyale par le gouvernement Italien de ses engagements internationaux. « J'y ai pensé pendant plusieurs nuits, m'a-t-il dit, et c'est dans la plénitude de ma conscience que j'ai pris la grave responsabilité de maintenir la neutralité de mon pays. » Puis, après avoir expliqué à M. Barrère, les motifs du rappel d'une ou deux classes, M. Salandra conclut : « Il ne peut y avoir de doute aujourd'hui sur le point de savoir qui sont les agresseurs. »

Dans la soirée du 2, le Conseil des ministres, dont M. Salandra avait annoncé la convocation à M. Barrère, approuva que la neutralité italienne fût publiquement proclamée. Le 3 août parut la déclaration officielle, communiquée à la presse par l'Agence Stefani. Ce même jour, M. de Flotow, sur les instructions de son gouvernement, vint dire à M. de San Giuliano que, bien que la France et l'Allemagne ne fussent pas encore en état de guerre, la France s'était livrée à une série de violations de la frontière allemande, violations dont il lui remit une liste ! Il était, en conséquence, chargé de déclarer à Rome que le *casus fœderis* était créé par cette prétendue agression de la France et de réclamer de nouveau le concours armé de l'Italie. Cette tentative de débauchage, à l'aide de mensonges et de faux, échoua platement. M. de San Giuliano répondit à M. de Flotow qu'il était d'un avis contraire au sien, que le *casus fœderis* n'était pas établi, que l'Italie venait d'ailleurs de proclamer sa neutralité et qu'elle avait la ferme intention de la maintenir.

M. Barrère apprit, le lendemain, du marquis de San Giuliano, le refus que ce ministre avait opposé au suprême effort des Allemands pour extorquer à l'Italie une assistance militaire. En rentrant dans son cabinet du palais Farnèse, la première chose qu'il aperçut, étalée sur une table en marqueterie de marbre, fut une grande carte d'Europe, achetée pour lui permettre de suivre, sur les deux fronts russe et français, les opérations de la guerre qui s'engageait. La frontière sur laquelle, machinalement, son regard tomba d'abord fut celle des Alpes : de ce côté-là, la France n'avait pas de front à garnir.

* * *

SUR LES PAS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

V [1]

L'ALVERNE. — LE DON DES LARMES

I. — CHÂTEAUX DE L'AME

Au mois de mai 1213, saint François, qui venait de débarquer d'Esclavonie, apprit à Sainte-Marie des Anges le désastre des Maures à la bataille de Tolosa et se mit aussitôt en route pour le Maroc. Arrivé en Romagne, l'apôtre des Gentils trouva au château de Montefeltre grande assemblée de barons et de dames illustres qui, par des joutes et des bals, fêtaient les éperons d'un fils du suzerain. Ces fêtes firent battre le cœur de François : le vieil homme n'était pas mort. « Allons, dit-il à son compagnon, et avec l'aide de Dieu nous ferons belle moisson d'âmes. » Il monte sur un petit mur dans les lices du château et vous commence un beau sermon sur deux vers d'une chanson en vogue, une chanson de troubadour. Car il savait qu'aux belles dames on ne doit parler que d'amour.

Parmi ses auditeurs se trouvait un seigneur toscan, le comte Orlando Cattani de Chiusi ; ce jeune homme fut si charmé de saint François qu'il résolut de faire quelque chose pour le salut de son âme. « J'ai, lui dit-il, une belle montagne très propre à la méditation et à la vie contemplative. La veux-tu? Je te la

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août, 1er et 15 septembre.

donne avec tout ce qu'elle contient, ses forêts, ses landes, ses rochers, du faîte à la racine. Et comme mon château n'est qu'à un mille de là, tu me feras plaisir de te servir de mes gens et tu m'obligeras d'accepter ce qu'ils te porteront, afin que le souci des choses matérielles ne te détourne pas du soin des choses divines. » François accepta avec joie : le Petit Pauvre s'entendait avec les gens de guerre. Il ne s'arrêta pas, pressé par son voyage. Mais il dépêcha deux frères pour explorer la montagne et y préparer un ermitage. Le comte prêta cinquante hommes pour abattre du bois et construire quelques cabanes. L'ouvrage fut bientôt fait. C'est ainsi que naquit le couvent de l'Alverne.

Saint François l'étrenna à son retour d'Espagne, probablement en 1214, et il y revint quatre fois avant le dernier voyage qui devait illustrer à jamais ce séjour. Ce fut, avec son quartier général de Sainte-Marie des Anges, sa demeure de prédilection.

Entre les Alpes de Pratomagno et la chaîne générale de l'Apennin, orientée au sud-est, la montagne de l'Alverne est le sommet d'un massif boisé qui forme au centre de l'Italie une île forestière. Cette forêt du Casentin est le grand réservoir des eaux de la Toscane et de l'Ombrie. Dante, avec son génie topographique, l'a écrit dans un de ces vers qui résument un paysage :

Nel crudo sasso intra Tevere ed Arno...

Là, en effet, prennent leur source les deux fleuves de Rome et de Florence : on peut dire d'une telle montagne qu'elle est la mère de l'Italie. Cette région secrète, difficile, montueuse, où d'étroites gorges s'enfoncent comme des fissures dans le marbre, couverte de la nuit éternelle des pins, a été de tout temps une région religieuse. C'est là que se trouvent les chartreuses des Camaldules et de Vallombreuse. Le couvent franciscain complète ce triangle mystique. Quant au nom de l'Alverne ou de La Verna, comme l'appelle la langue du pays, il faut recourir, comme toujours, à l'augure, au devin, au mage d'Italie. *Hernica saxa*, dit Virgile, et Servius nous apprend que dans le vieux dialecte sabin, *herna* veut dire pierre. La tribu étrusque qui habitait cette contrée portait le nom des Herniques. Le mot se retrouve dans notre Auvergne.

De Bibbiena, où me dépose la ligne de Stià, trois petites lieues seulement me séparent de l'Alverne. Une limousine ronfle

devant l'auberge de la signora Amorosi. Un voyageur doit faire la course avec moi, c'est un jeune médecin de Naples qui s'installe au hameau de la Beccia. A quinze cents mètres de Bibbiena, on quitte la vallée de l'Arno, qui prend sa source à six lieues d'ici au mont Falterona. La voiture tourne à l'est et s'engage dans une gorge où court, entre des peupliers, un méchant petit torrent appelé le Corsalone. Le paysage rappelle la vallée de Chevreuse. La piste serpente à travers champs, au-dessous du lit du torrent qui s'exhausse en roulant ses pierres; par endroits, la voiture plonge jusqu'au moyeu dans une fondrière, et c'est une affaire dans ces chemins étroits que la rencontre d'un chariot à bœufs.

Aux Campi, hameau de quatre maisons, on traverse le torrent sur une passerelle et l'assaut de l'Alverne commence. Dans les cinq derniers kilomètres, la route s'élève de neuf cents mètres. La route! Un sentier de mules plutôt, où il ne faut pas moins que les vingt chevaux de ma *Fiat* pour se tirer d'affaire. On a l'impression de décoller comme en avion, de laisser le paysage vous tomber des épaules; on ne voit plus le trou de ruisseau d'où nous sortons; d'autres montagnes surgissent derrière les collines aplaties : le cercle s'élargit, l'horizon tourbillonne à chaque virage comme une roue, et toujours de nouvelles crêtes plus lointaines apparaissent, déferlent comme les vagues d'un océan de montagnes. Tout se simplifie en même temps, s'organise : on découvre à perte de vue un plateau, une sorte de meule posée à plat, avec une succession de rides concentriques se poursuivant là-bas dans des nuances lilas jusqu'au bord du ciel nuageux, — le grand nœud montagneux d'Italie, où la vallée de l'Arno grave nettement son sillon comme sur une carte en relief. Le ciel, à peine pommelé au départ, se couvre à mesure que nous approchons de la région des nuages; la bise nous fouette le visage de froides gouttes de pluie et ajoute l'inquiétude du ciel au tournoiement du paysage. Cependant vers le sud, parmi des prairies de miniature, les villages des vallées se chauffent au soleil.

La désolation augmente et le caractère de stupeur. On traverse le hameau déguenillé des Case Nuove au milieu d'une panique de volaille et d'une débandade de moutons. Un peu plus loin, nous voici dans la zone des chênes. On entre enfin sur le dernier palier avant le sommet, une région de pâturages flétris

en cette saison comme un champ de copeaux. Le ciel est devenu tout à fait gris. La *nebbia* court sur cette haute vallée, où la forme d'un col se devine vaguement. Le docteur napolitain grelotte. Il est dur, le premier contact, pour cet enfant de Chiaja! Ce groupe de masures grises parmi des châtaigniers, et là-bas, cette caserne de palace exposée en plein courant d'air, c'est donc la Beccia, le village de l'Alverne, où ce disciple d'Esculape a choisi de faire ses débuts? La voiture ne va pas plus loin. Bonne chance, ami médecin! Nous reverrons-nous dans la vie? On n'est pas à plaindre après tout, quand on a passé au milieu des humbles en faisant le bien : vous serez béni d'eux et de notre père saint François.

Le reste du chemin se fait à pied. Mais, ô l'étrange paysage! La *nebbia* se soulève comme un rideau de théâtre, et j'aperçois le fond du décor: te voilà, grand château de l'âme! suivant l'expression enchanteresse de l'Espagnole Thérèse. J'avais beau le connaître par les photographies : c'est un saisissement. C'est bien lui, le *crudo sasso,* le caillou de l'Alverne : un énorme socle rocheux, une falaise, un bloc monstrueux jailli brusquement de la prairie, poussé comme un grand cri des entrailles de la terre. Les arbres, la légère assemblée des bouleaux au pied de l'escarpement, les hêtres immenses qui le couronnent font l'effet de touffes de pariétaires. Des crevasses verticales sculptent cette masse grise en pilastres, en tours qui lui prêtent un aspect vaguement architectural; les érosions, les gelées, l'effritement, l'usure, les pierres éclatées donnent à cette paroi je ne sais quoi de dramatique, l'aspect d'un Piranèse souffrant. Parmi cette Italie de hauteurs modérées, où les sommets ne dépassent guère les altitudes du Jura, on se trouve tout à coup devant un fragment de grande montagne : on assiste au travail, aux spasmes de la croûte terrestre, à cette gésine de la nature, à laquelle ces roches tourmentées échappent comme un gémissement.

Par là-dessus, elle court toujours, la rapide *nebbia,* poussée légèrement par l'haleine du nord, secouant des gouttes crispées comme celles qui tombent de la toison d'une brebis qui sort d'un gué; ce crêpe enveloppe les choses et voile les lointains que j'apercevais tout à l'heure, couvrant et découvrant tour à tour, au sommet de la roche, des toits de maisonnettes et des cônes de sapins qui paraissent et disparaissent au milieu des vapeurs : c'est le couvent dont j'aperçois là-haut les demeures

mystiques perdues sur ce socle géant, dans ce monde sanglotant de brumes, tout pareil aujourd'hui, vraiment, dans cette grisaille anxieuse, à ces lavis à l'encre où les vieux maîtres de la Chine excellent à rendre l'impalpable, et où nous apparaissent sur des roches impossibles, parmi les torrents et le brouillard, tant d'oratoires, d'ermitages et de petites trappes taoïstes.

On arrive au couvent par un chemin qui rappelle tout à fait celui de Greccio. Mais le couvent est bien différent : cette maison de l'Alverne, — la maison du grand miracle franciscain, ce miracle des stigmates qui a passé longtemps pour le prodige du moyen âge, — a toujours eu dans l'ordre une importance particulière. Aucune des maisons franciscaines ne conserve de plus grands souvenirs. Sous Martin V, ici eurent lieu de véritables combats de Douaumont entre les Spirituels et les Conventuels. Finalement, les premiers l'emportèrent et le Pape confia le couvent à la garde de la police florentine et aux riches marchands de l'*Arte della lana* : c'est pourquoi l'écusson de la puissante compagnie, — l'Agneau de saint Jean portant la croix banderolée, — se voit sous le porche du couvent, près du lys rouge de la Seigneurie.

Aujourd'hui, le couvent de l'Alverne conserve toujours, bien entendu, quelque chose de cette fantaisie qui s'attache partout aux créations franciscaines : mais enfin, avec ses cinq cloîtres, ses trois hôtelleries, sa quinzaine d'églises ou de chapelles, nous voilà loin des petits sanctuaires de la vallée de Rieti. On voit que l'endroit est depuis toujours l'objet d'un culte spécial : *mons pinguis*, pour dire comme le Psaume, la plus sainte montagne de l'univers, comme le proclame l'inscription gravée au-dessus de la porte. Toujours les dons ont afflué, en particulier ceux des riches drapiers de Florence : la laine, au xve siècle, c'est la vraie Toison d'or. Et saint François n'était-il pas un enfant de la balle? On s'explique que les Crésus, la noblesse du drap aient couvert de leurs aumônes la demeure du Petit Pauvre; de là un certain luxe qui ne se retrouve plus dans des maisons moins favorisées.

Des premières cabanes, de l'Alverne de bois du temps de saint François, il va sans dire qu'il ne reste plus trace depuis longtemps. Quelques cellules et deux ou trois fenêtres gothiques de la chapelle des stigmates remontent encore au temps de saint Bonaventure. Tout le reste a brûlé en 1472. Cette année-là, un

prince de la sainte Église romaine, le cardinal François Piccolomini, ayant voulu faire ses dévotions au sanctuaire de son saint patron, ses gens y firent un tel feu, pour épargner à l'Éminence l'inconvénient d'un rhume, que toute la maison flamba. Aujourd'hui, le couvent, reconstruit au petit bonheur, suivant le cours irrégulier de l'argent qu'on avait, consiste en deux groupes de monuments alignés en bordure de la plate-forme qui surmonte le rocher : à l'est, le groupe principal, avec les hôtelleries, le puits, la chapelle d'Orlando et la *chiesina* précédée d'un portique, aveuglé en cette saison par des volets de planches qui en disent long sur les rigueurs de l'hiver à l'Alverne. A l'ouest au contraire, à quelque distance du couvent proprement dit, se trouve le second groupe, construit sur le précipice même, comprenant la cellule de saint Bonaventure et la chapelle des stigmates. Cette disposition est sûrement originale : nous savons que saint François, pour mener la vie solitaire, s'écartait de ses frères; il avait gagné au prix de mille dangers une certaine caverne à laquelle on ne parvenait qu'en franchissant l'abîme par une passerelle formée de deux troncs d'arbre, qu'il avait établie lui-même, à grand ahan de ses bras d'enfant, avec l'aide de frère Léon ; et frère Léon lui-même avait reçu l'ordre formel de ne paraître qu'une fois par jour à l'heure de matines et de se tenir le reste du temps hors de portée de la voix.

C'est là que se produisirent l'apparition du Séraphin et le miracle des stigmates. Personne n'en vit rien, et François lui-même s'expliqua peu sur cette scène mystérieuse. Sans doute, il ne sut jamais très bien ce qui s'était passé dans le ravissement. Ces circonstances singulières ont fait naître de bonne heure des soupçons et des doutes. Le miracle ne fut divulgué qu'après la mort de François, et les ennemis de l'ordre ne manquèrent pas d'insinuer que c'était une supercherie d'Élie. La critique moderne se fait de grandes illusions en se figurant qu'on l'a attendue pour se méfier du miracle. Les esprits forts sont de tous les temps. En fait, il n'y a aucune raison pour douter des stigmates. Les cas de stigmatisation sont même assez communs. En ce mercredi saint, où je suis à songer dans la brume sur la plate-forme de l'Alverne, les journaux ne parlent que des nouvelles d'Elena Ajello, la petite sainte de Cosenza, chez qui apparaissent les sueurs de sang, les transes, le martyre de la couronne d'épines.

Voici ce que nous savons des faits. En 1224, le bienheureux étant monté à l'ermitage de l'Alverne aux environs du 15 août pour y faire, à son ordinaire, le carême de la saint Michel, dont la fête tombe le 29 septembre, il se retira, comme on l'a vu, dans une profonde solitude. Les phénomènes extatiques, les visions, les rapts se multiplièrent dans ces quelques jours d'une manière inaccoutumée. Le 17 septembre au matin, le bienheureux, perdu dans sa contemplation, vit venir à lui un Séraphin resplendissant de six ailes flamboyantes; le météore s'approchait d'un vol rapide, et François y discernait distinctement la forme d'un crucifié : il avait une paire d'ailes dressées au-dessus de la tête, une paire pour voler, la troisième lui couvrait le corps. Le bienheureux eut grand peur; mais il éprouvait en même temps grande joie et grande admiration. Il est impossible de dire le temps que dura cette vision. Les gens des vallées aperçurent le sommet de la montagne embrasé l'espace d'une heure comme d'une clarté d'incendie. La lueur fut aperçue, dit-on, jusqu'en Romagne; les coqs chantèrent et les âniers, croyant que c'était le jour, se mirent à bâter leurs bêtes. En route, la lumière mystérieuse éteinte, ils reconnurent leur erreur et virent le soleil véritable se lever à l'orient. Le bienheureux, sortant de cette vision, s'aperçut qu'il avait les pieds et les mains transpercés par des espèces de clous de chair cornée, semblables à des clous de girofle, et au flanc une plaie saignante de la grandeur d'une rose.

Pour célébrer ce miracle, les frères du couvent se rendent deux fois par jour, la nuit à l'heure de matines, dans la journée à l'heure de vêpres, en chantant et en portant la croix, du chœur à la chapelle des stigmates, où se conserve, sous une grille, la pierre sur laquelle gisait le Père séraphique au moment du prodige. Là, rangés dans les stalles, ils récitent l'antienne *Cœlorum candor*, tandis que deux novices agenouillés désignent du doigt la pierre, en étendant l'autre bras vers le crucifix de l'autel, et disent ces paroles : « *Signasti, Domine, hic servum tuum Franciscum.* » La procession parcourt environ deux cents mètres. Depuis l'origine, dit-on, la cérémonie ne manqua qu'une fois. Une nuit d'hiver, la tempête empêcha les moines de sortir. Le lendemain, on vit dans la neige les empreintes de pieds d'oiseaux, de biches, de daims, de lièvres, de renards, qui se dirigeaient vers la chapelle : toutes les bêtes

de la forêt avaient célébré, à la place des religieux, l'office de leur petit frère. Aujourd'hui, la procession se fait à couvert. Une galerie de la Renaissance, dont on a fermé les arcades, ornée d'une vie du saint par un frère du XVIIe siècle, frère Emmanuel de Côme, réunit les deux parties du couvent.

La *chiesina* ne serait pas grande pour une église de village; elle le paraît pour une église d'ermitage franciscain. Très calme, avec une seule nef où s'alignent des autels, un transept peu saillant, elle présente ce caractère de secrète élégance qui s'attache aux pures œuvres de la Renaissance florentine. Deux petits baldaquins de cette pierre grise que l'on appelle ici la *pietra serena*, dans les bras du transept, font un effet de reposoirs. La plus belle pièce du mobilier est un buffet d'orgue doré, du temps de Sixte-Quint, ouvrage du fameux Zeffirini de Cortone, le Stradivarius du genre. Aujourd'hui, on se sert d'un orgue électrique qui est un des plus beaux du monde. L'école d'organistes de l'Alverne est célèbre. Le R. P. Vigilio Guidi continue cette grande tradition musicale. Concerts sur la cime des monts, prières qui montez vers le ciel, mêlées aux souffles de l'espace et au murmure des vents dans la harpe des forêts! C'est ici qu'un ange apparut à François tenant un violon : l'ange ne toucha qu'une fois les cordes de son archet. « Si la note s'était prolongée une minute, confia François à frère Léon, je mourais de délices. » La musique ne s'est pas éteinte sur la montagne lyrique. Ce matin, l'orgue est muet, le P. Vigilio est en course dans la vallée. Je me console de son absence en me souvenant de la légende et en me répétant le mot du visionnaire de Flore: « Le véritable moine n'a d'autre bien que sa cithare. »

Le trésor de l'Alverne, c'est la douzaine de retables des della Robbia. Ce couvent est le plus beau musée du monde en ce genre d'ouvrages de terre cuite émaillée que notre Palissy appelle rustiques figulines. Art de potiers, de paysans, et en même temps de tradition immémoriale, bien plus antique que l'antiquité gréco-romaine dont se réclamait le « grand art » (témoin le grand Apollon de Véïes). Quelques-uns de ces retables où la palette se complique, sont de la décadence. Les plus anciens sont les plus beaux. Presque tous sont de la main d'Andre della Robbia. C'était un homme pieux, une âme noble et sincère: on conserve à Paris au Cabinet des manuscrits son exemplaire de Jacopone da Todi, un exemplaire qu'il a signé

trois fois de son écriture, mais où les taches de glaise, les traces d'une main terreuse, sont bien plus éloquentes. La merveille de l'Alverne est le bas-relief de l'*Annonciation*. La Vierge assise, sans mouvement, toute blanche sur le bleu chaste qui est la nuance d'azur laiteux propre aux della Robbia, a ce pâle petit visage sans joie, ce visage d'*ancilla Domini*, beau seulement à force de désarmante humilité, qui est celui de Madeleine Taccia, la mère de Vasari, dans le bel autel que cet artiste donna aux Carmes d'Arezzo. Dieu le Père apparaît au-dessus de la scène et envoie le Saint-Esprit dans le sein de la jeune fille. Rien ne peut rendre l'expression de son geste de pitié, et cette admiration de Dieu pour la souffrance humaine.

Mais à l'Alverne les monuments ne sont rien. Ces légères superstructures ne doivent pas nous faire oublier le sérieux, la dure roche où elles sont bâties. La pierre où saint François reçut le sceau suprême est invisible sous sa grille. Mais les antres, les fractures du vaste entablement, les bouches caverneuses où le saint anachorète aimait à faire sa demeure ont été respectées. L'ermitage s'agrafe au sommet comme un décor, tout à fait comme le petit pont jeté par François sur l'abîme. L'abîme subsiste avec ses pendantes parois, ses grottes, ses roches fracassées, et ce sont là les monuments de saint François.

Le frère qui me guide ouvre une grille au bout de la galerie et nous voici dehors. Par des degrés taillés à même la roche, on plonge dans une espèce de cave située en talus sous le bord de la forêt, et où le jour n'arrive que glissant, glauque, oblique, défaillant, comme un souvenir décoloré du monde des vivants. Les racines, perçant en tous sens la couche de terre végétale, se tordent au-dessus de nos têtes avec des gestes douloureux. Est-ce à cause de la journée déjà froide et nébuleuse par elle-même? Tout prend, dans cette étroite fosse, un aspect convulsif, je ne sais quoi de pantelant. L'eau suinte de toutes parts à petit bruit de fontaine. Là se trouve dans un enfoncement une sorte de banc naturel, le lit de saint François. Son lit! Ce n'était pas une couche de roses. Que venons-nous faire ici, profanes, devant ces secrets d'austérité dont nous devrions respecter la pudeur? Le bienheureux père s'irritait contre ceux de ses frères qui, cherchant leurs aises dans la retraite, faisaient des ermitages une sentine de voluptés. Que dirait-il de nous qui

venons nous attendrir devant ces reliques d'une existence que nous ne comprenons plus? N'y cherchons-nous pas au fond un contraste et un excitant, un sujet de triompher de ces simples d'autrefois et de leurs étranges pratiques de mortification? Sachons reconnaître au moins dans ces mœurs incompréhensibles les mouvements d'une grande âme, les gestes héroïques par où elle s'entraîne à saisir le divin.

La faille où nous sommes descendus continue sous la galerie par un coude en équerre, qui dessinerait en plan la forme d'un A majuscule. On descend encore des degrés, peut-être une cinquantaine, et l'on se trouve, à bout de jour solaire exténué, mourant, dans un site tragique et extraordinaire : un puits, une profonde citerne, une sorte de gouffre obscur, étranglé par le haut entre des roches vives qui bouchent à peu près l'orifice supérieur, si bien que l'on n'y peut descendre que par cette étroite échelle qui s'y insinue par une fente latérale. Pour achever l'impression de ce lieu d'agonie, une roche gigantesque, d'un poids incalculable de millions de kilogrammes, pend on ne sait comment, détachée aux trois quarts, comme le claveau central d'une voûte désarticulée et demeure là en l'air, arrêtée à trois mètres du sol, faisant peser sur cette grotte la terreur de son effroyable marteau-pilon. C'est le *Sasso spicco*. Il paraît que le 12 janvier 1867, à l'heure où le commissaire du nouveau royaume d'Italie venait prendre possession du couvent et consommait le sacrilège d'en expulser les religieux, le bloc monstrueux glissa tout à coup et se fixa dans cette position menaçante. On ne peut rendre, au fond de cette cave, le malaise pénible, l'angoisse, dans le demi-jour sépulcral, de cette sensation d'écrasement. Une grande croix de bois, appuyée à nu sur la roche, rappelle le sujet des méditations de François au fond de ce tombeau.

Ici François, pendant le carême des Saints Anges qui précéda le prodige, eut une révélation capitale : un ange lui apprit que ces déchirures, ces pathétiques traumatismes des montagnes *étaient contemporaines de la Passion du Sauveur*. Ces blessures, ces clameurs, ces vastes effrois géologiques, ces contractions des grands enfantements de la terre, lui semblaient le cri du drame de la Création, le soupir de la nature s'échappant par toutes ces crevasses avec le dernier soupir du Créateur : c'était le Calvaire de la terre et le craquement de ses os, c'était

l'unique histoire du monde écrite par Dieu même, comme par les vieux rois d'Assyrie, au livre de la pierre ; c'était l'angoisse de l'univers en travail du salut et l'éternel Vendredi saint, comme il est dit au texte sacré : « *Lapides scissæ sunt.* »

A cet endroit nous touchons le roc : voilà des documents! Ces pierres, ces rochers ont quelque chose à nous dire. Nous voilà loin de *Parsifal* et de la cantilène douceâtre du *Charfreitags-Zauber !* Qu'on nous parle un peu moins du faucon de l'Alverne et de ces misérables rengaines sentimentales, sur lesquelles se pâment jusqu'aux libres-penseurs ; pour Dieu ! qu'on nous fasse grâce des capucinades de M. Homais. Pierres, rochers farouches, durs, incorruptibles témoins qui ne savez pas mentir, parlez-nous de François : je ne veux croire ici que vous.

II. — L'ÉVANGILE DES CREVASSES.

Arvède Barine, cette femme d'un si beau talent, a écrit un jour : « Je doute qu'il y ait eu un autre saint ayant joui autant que saint François de la création... C'est pourquoi, entre tous les couvents, il aima celui de l'Alverne. » Qui ne sent que ce mot de jouir est déplacé et que ce n'est pas ainsi qu'on rend compte des motifs et des idées de saint François ?

D'autre part, Jacob Burckhardt, dans son livre classique sur *la Renaissance en Italie*, a un chapitre fameux sur la découverte des montagnes. Il veut que le premier alpiniste soit Pétrarque, et la première ascension celle qu'il fit du Ventoux. On croit rêver : et Subiaco ? et le Mont-Cassin, la Grande Chartreuse ? Et le vers proverbial :

Bernardus valles, montes Benedictus amabat ?

Et saint François, qui ne peut voir une montagne sans y grimper et qui, en dix années d'une existence fort occupée, a trouvé le moyen de faire six fois l'ascension de l'Alverne ?

Jamais nous n'arriverons à comprendre saint François, si nous ne cessons de nous substituer à lui. Sa Pauvreté ne ressemble pas à notre socialisme ; la nature, qu'il sentait si vivement, il en avait un sentiment tout différent du nôtre. Pour ce qui est des stigmâtes, il est clair que c'est le point où nous sommes peut-être le plus éloignés de lui. Non seulement ce

n'est plus à nos yeux un miracle, mais le prodige rentre dans une catégorie d'observations cliniques où il est plutôt humiliant de voir ranger cette grande âme, avec une fiche de malade. Pour restituer aux faits leur véritable dignité, il faut absolument sortir de l'atmosphère moderne et tâcher de pénétrer dans l'âme de saint François, de reconstruire son monde intime, de rentrer dans la poésie qui, avec lui, est toujours la plus profonde vérité.

Je ne me dissimule pas les risques de l'entreprise. Il y aura toujours un élément irréductible; toujours le plus précieux, la partie la plus spirituelle, nous fuira entre les doigts. Nos analyses sont comme ce crible dont parle le prêtre qui notait les confidences d'Angèle de Foligno : il laisse échapper la fleur, ne retient que le son. Saisir le mystère d'une âme! Pourtant il est permis de fixer quelques groupes de faits, qui peuvent guider le rêve et laissent deviner le reste.

Reprenons ces faits un à un. En 1224, au moment de l'Alverne, il y a déjà trois ans que François n'est plus général. En 1220, au retour de Syrie, il a donné sa démission, fait nommer Pierre Cattaneo, à qui, au bout de six mois, succède frère Élie. Que s'est-il passé alors ? Il est probable que nous ne le saurons jamais bien. Sans doute a-t-il voulu s'effacer par humilité, par esprit de pénitence et de renoncement. Peut-être aussi comprenait-il que l'ordre, par son accroissement, avait changé de nature, qu'il n'était plus l'homme qu'il fallait pour ce gouvernement, qu'on avait besoin de ressources, de facultés qui lui manquaient. Enfin, sa santé était en ruine. A quarante ans, il était vieux, vieux de fatigues, de campagnes, d'excès, de surmenage. Il devenait aveugle; les organes se délabraient, la machine ne fonctionnait plus. Il s'était donc retiré, avec beaucoup de courage. Il n'était plus que « le Frère », ne conservant dans l'ordre que certaines fonctions honoraires difficiles à déterminer, et son autorité morale. Il est très curieux que les deux règles de 1221 et de 1223 soient l'œuvre d'un homme qui n'avait plus de titre officiel et qui avait abdiqué le pouvoir.

Cette contradiction singulière, tranchons le mot, cette situation assez fausse se retrouve dans les sentiments de François. Quelles qu'en soient les raisons, la décision qu'il avait prise est de celles qui coûtent à l'amour-propre. C'est une des plus rudes

violences qu'on puisse se faire, que de mourir vivant, de n'être plus rien, quand on était tout. Ces abdications de Charles-Quint ne vont pas sans des retours passionnés, de puissantes nostalgies du pouvoir. On se fait une pauvre idée des saints, si l'on se figure qu'ils sont d'une autre argile que nous. Chez un chef-né comme François, chez un prodigieux meneur, qu'on imagine quel arrachement! Se dépouiller de l'autorité, retourner dans le rang quand on a commandé en chef, n'être que le premier grenadier de France, avec l'honneur d'un maréchal, il y a dans cette situation, même acceptée de très bonne foi, quelque chose de paradoxal dont tout le monde devait souffrir, à commencer par saint François. On ne peut pourtant pas exiger que son sacrifice se fît sans combats. Sa mauvaise santé n'était pas pour les rendre plus faciles. Les jours où ses maux lui donnaient du relâche, où les nerfs prenaient le dessus, il devait regretter un moment de faiblesse. Depuis qu'il ne dirigeait plus, il voyait bien que tout allait de mal en pis. Son œuvre lui échappait. Il devait être tenté de faire un effort désespéré pour la ressaisir. Pour tout dire, il était entré dans la grande amertume : c'était la fin, la grande misère, l'épreuve suprême de la vie.

Délices des premiers jours, charme des fiançailles, douceur de la jeune espérance, enchantement des départs! Beaux matins de la Portioncule, qu'êtes-vous devenus? « Votre nom, dit le Cantique, est comme un parfum répandu, et c'est pour cela que les jeunes filles vous ont aimé. » Les jeunes filles, c'est-à-dire (explique M. Henri Bremond), les puissances primitives de l'âme, les puissances affectives, le cortège des émotions. A l'Alverne, c'est autre chose. L'horizon devient plus sévère. On monte, mais le chemin se fait rude. On sort des pentes de fleurs, on arrive aux sommets et aux escarpements.

Il en est ainsi naturellement dans toute espèce de vie, et on ne voit pas pourquoi les saints feraient exception. Comme dit le peuple, on mange son pain blanc le premier. La suite, quand ce serait le triomphe et même l'apothéose, a perdu son attrait : la vie n'a plus d'illusions, partant plus de sourires. François lui-même, avec sa nature de poète, l'avait bien prévu dès le début. Aux commencements de l'ordre, il disait à ses frères effrayés de leur petit nombre : « Courage, les camarades arrivent! La France accourt, l'Espagne se hâte, les Allemagnes s'ébranlent... » D'autres fois, pour les consoler de leurs peines

présentes, il leur faisait voir que jamais ils ne seraient plus heureux : « Les premiers fruits seront délicieux, les suivants médiocres; à la fin, il ne s'en trouvera plus que d'amers... » A cette heure, il arrivait à ces fruits de dégoût. Je ne veux pas revenir sur cette querelle de la Règle, qui déjà minait l'ordre, le menaçait de schismes et d'éternelles discordes. Mais il est certain que, dès cette époque, les premières fissures s'étaient produites. L'unité était compromise. Déjà la pensée s'altérait. Les traces de ces tristesses apparaissent très visibles même chez un écrivain aussi juste-milieu que Celano. Parfois le malade se soulève sur son lit de douleurs et s'écrie : « Mon ordre !... Qui sont les loups qui me l'ont arraché ?... Mais vienne le chapitre, ajoutait-il d'une voix sombre, je leur ferai bien voir que je suis encore là ! » Mon ordre ! Cri tragique d'énergie indomptable, révolte du chef dépossédé ! D'autres fois, il se résignait, disait qu'il lui était égal de vivre ou de mourir. Il avait encore des mots de colère : « Qu'ils vivent à leur guise ! » grondait-il d'un ton farouche, en pensant à ces frères qui ne lui obéissaient plus, et qui pourtant auraient bien voulu un mot de lui pour approuver leur manière de vivre. Ou bien il murmurait avec abattement : « Élie, Élie ! Tu as multiplié notre monde, mais tu n'as pas multiplié la joie. »

Telles sont à peu près ses pensées au moment du dernier voyage de l'Alverne. En somme, il est en train de gravir son calvaire. Jamais la lutte n'avait été plus dure. Loin de diminuer, les tentations redoublent. Ce surnaturel noir, sur lequel les biographes modernes se montrent si discrets, l'enveloppe de ses ombres ; l'orage le secoue de plus belle. Les vieux auteurs, heureusement, n'ont pas cette pudeur. Ils aiment voir saint François aux prises avec le diable. Ils ne croient pas diminuer les saints en les montrant dans la tempête.

Cela avait commencé en route, et c'est le deuxième groupe de faits. C'était le second soir du voyage, dans une église abandonnée : à peine le bienheureux s'est-il mis en prières pour la nuit, que voilà les démons qui arrivent de partout avec des ricanements, des murmures, des bruits de frottements : ils le tiraillent, le houspillent, le travaillent, l'accablent de menaces et de reproches, et lui cependant de leur crier : « Courage ! Tourmentez, bourreaux, faites le pis que vous pourrez : brisez, rompez ce corps, je n'ai pas de plus

grand ennemi! » Il sortit de là si démoli, qu'au matin il faisait pitié; les frères durent emprunter un âne pour le porter. Les assauts reprirent sur l'Alverne plus violents que jamais. Il y a là, au-dessous de la chapelle des Stigmates, une corniche de la roche, une sorte de chemin de ronde séparé de l'abîme par une rampe de fer; de là, on surplombe le vide de la hauteur des tours de Notre-Dame; sous ce balcon est un retrait, de quoi loger un cercueil, comme dans la cavité d'un sarcophage; les aigles nichent dans ce trou. Une nuit, le bienheureux voulut se couler là en se glissant le long de la corniche, au risque de se casser le cou. Qu'arriva-t-il? Le vertige le prit ou le pied lui manqua, ou encore une de ces sueurs qui parfois énervent les plus braves : brusquement, il sentit le diable pendu à ses épaules, qui le secouait de toutes ses forces pour le précipiter. Jamais il ne sut ce qu'avait duré cette bataille infernale, ce corps à corps au bord du gouffre, ni comment il en était sorti.

Dans ces occasions, qui d'ailleurs présageaient à l'ordinaire de grandes grâces, il avait (troisième groupe de faits) un allié céleste. Si la lutte était rude, le secours était puissant : ce n'était rien moins que l'archange des combats, le grand baron saint Michel. Comment peut-on concevoir une vie de saint François où le premier soldat du monde ne joue pas un rôle essentiel? C'est comme si l'on essayait d'écrire la vie de Jeanne d'Arc dont le radieux archange ne serait pas le personnage capital; il y compte certes beaucoup plus que les falots bonshommes de l'histoire, les Baudricourt, les Charles VII et les sages politiques qui gouvernaient si bien et si prudemment le royaume. Et quel plaisir de trouver que François et Jeanne d'Arc ont le même patron au ciel et le même général!

Ce sont des choses qui étonnent dans notre siècle d'énergumènes, où un démagogue se vantait d'éteindre les étoiles. Nous ne croyons plus guère aux démons : hélas! nous y perdons beaucoup, car nous avons perdu nos anges. Nous n'y pensons même plus. Nous ne nous doutons plus du degré d'intimité, de familiarité avec lequel le moyen âge pensait aux choses divines : que n'était pas pour nos pères cette amitié du ciel? Jacques de Voragine, dans la *Légende dorée*, a un mot surprenant : les anges, il les appelle nos concitoyens. Ils forment les cadres d'une armée dont nous sommes la réserve ou la territoriale.

Sans métaphore : c'est la pure doctrine du christianisme. Qu'on lise l'hymne splendide d'Adam de Saint-Victor :

O quam miræ caritatis
Est supernæ civitatis
Ter terna distinctio :
Quæ nos amat et tuetur,
Ut ex nobis restauretur
Eorum diminutio... (1)

« C'est aux hommes de parfaire leurs rangs éclaircis : c'est à nous de combler les vides de l'effectif et de remplir les files creuses depuis la chute des mauvais anges. » Littéralement, nous sommes de la graine d'anges, comme on a pu dire de chaque troupier qu'il a dans sa giberne son bâton de maréchal. Veut-on une preuve significative? Voyez dans Celano, ou aux fresques d'Assise, la vision de frère Pacifique : il aperçoit dans le ciel une série de trônes inoccupés, et il lui est révélé que le plus beau et le plus brillant est réservé à saint François, qui était encore en vie, et que c'était le trône de Lucifer.

Que savait saint François sur le monde des anges? Il n'avait pas besoin d'être grand clerc pour être aussi savant que tous les autres chrétiens de son temps. Il ne pouvait pas ignorer que les premières définitions du concile du Latran, tenu en 1215 (celui qui a condamné les erreurs de Joachim de Flore), portent sur l'ordre de la Création et la nature des anges. Deux des œuvres les plus extraordinaires d'Italie, ce sont les coupoles des baptistères de Parme et de Florence. La zone supérieure de ces coupoles est occupée par de grandes figures flamboyantes qui représentent les neuf chœurs de la hiérarchie céleste : rien de plus magnifique que ce cercle de jeunes guerriers ailés, cette garde de génies du ciel, chacun avec ses armes, son uniforme, son équipement, les couleurs de sa troupe et de son régiment. Saint François a vu certainement la coupole de Parme, dont les fresques sont du XII[e] siècle : et ce n'est pas pour rien que la plus ancienne représentation du miracle de l'Alverne se trouve au baptistère de Parme.

Entre tous les anges (on sait que l'Écriture n'en désigne que trois par leur nom), saint François avait un culte spécial pour

(1) O spectacle d'amour, ô triple et trois fois triple harmonie de la cité céleste, cité qui nous chérit et nous protège, cité dont notre honneur et notre vocation est de combler les vides...

le prince de la milice céleste, l'archange saint Michel. Il n'y a guère un de ses ermitages où l'on ne trouve une chapelle dédiée à saint Michel. Tous les ans, il avait coutume de faire le carême de la Saint-Michel. Dans presque toutes les églises franciscaines, à la basilique d'Assise, à Florence, Naples, Arezzo, on rencontre à une place d'honneur l'histoire de saint Michel. Il y a en Italie un pèlerinage célèbre, c'est celui du mont Gargan, au fond des Pouilles, non loin de l'antique Siponto, où l'archange était apparu pour la première fois dans une grotte et avait signalé sa présence par des miracles; on y allait de Bari, ou plutôt sur le chemin de Bari, qui était le grand port du sud de l'Adriatique, le point d'embarquement pour le voyage des Lieux saints. Il est presque hors de doute que François s'est embarqué à Bari pour l'Égypte : c'était l'itinéraire classique, et ce n'est pas s'aventurer beaucoup que d'en conclure qu'il aura fait en route le pèlerinage du mont Gargan. C'est là que l'évêque d'Assise, le jour de la mort de François, connut cette mort par une vision. On sait que notre mont Saint-Michel, celui de la chanson de Roland,

A Sainct Michiel de la mer del perilz

est une réplique du sanctuaire italien, réplique fort ancienne, puisqu'elle existait déjà au VI[e] siècle. En 1228, deux ans après la mort de François, et l'année de sa canonisation, on sculptait dans le cloître le portrait du nouveau saint : ce n'est pas non plus une rencontre fortuite si la première image française de saint François est celle du mont Saint-Michel.

Voilà des faits qui permettent d'entrer dans l'âme de saint François, de nous peindre son atmosphère, de nous représenter son monde intérieur. On ne saurait s'exagérer l'importance de ces faits ou, si l'on préfère, de ces images. Chacun de ces anges a son rôle et sa fonction spéciale, et ce n'est pas saint François qui s'y serait trompé. Saint François ne confond pas les Chérubins avec les Séraphins, et ceci va plus loin qu'on ne pense. Les Séraphins, ces êtres de feu qui se tiennent devant la face de l'Éternel comme des porteurs de *flabellum*, ont des attributions extrêmement particulières. L'Écriture ne les mentionne qu'une fois dans un passage d'Isaïe : un de ces êtres enflammés prend un charbon ardent sur l'autel avec des pincettes et en purifie les lèvres du prophète. N'est-il pas singulier que ce soit cette

créature extraordinaire qui se présente à François dans la nuit de l'Alverne, exactement pareille à la description d'Isaïe, et précisément pour lui imprimer comme avec un fer rouge les brûlures et les cicatrices de la Crucifixion?

Quelles sont les fonctions de saint Michel? Ouvrons encore une fois Jacques de Voragine. On voit d'abord que saint Michel est l'archange des montagnes. Toutes les hauteurs, tous les clochers sont dédiés à saint Michel. Toutes ses apparitions, celle du mont Gargan comme celle du mont Tombe (c'est l'ancien nom de l'île normande, qui se conserve encore dans sa voisine de Tombelaine) se font sur des sommets; la dernière aura lieu à la cime du Calvaire. A Rome, il apparaît sur la plate-forme supérieure du mausolée d'Hadrien, devenu pour cette raison le château Saint-Ange. A l'Alverne, saint François devait retrouver saint Michel : à deux lieues de là est Caprese, le village de Michel-Ange.

Personne n'ignore que l'archange monseigneur saint Michel est le grand adversaire du diable et qu'avant le commencement des siècles, lorsque l'ange favori du Très-Haut leva le drapeau de la révolte et tenta d'entraîner ses frères, c'est lui qui prit le parti de Dieu et précipita le rebelle orgueilleux dans l'abîme. Mais ce que nous ne savons plus, c'est la conséquence de cette défaite. Les esprits infernaux ne peuvent plus habiter le ciel. Ils ne peuvent vivre sur la terre, qui est le séjour des chrétiens, à moins de réussir à entrer dans le corps d'un homme ou d'une bête. C'est pourquoi ils font leur demeure des vagues espaces de l'air, que leurs légions infestent en nombre incalculable, en nuées plus pressées que les mouches, mieux encore, « aussi innombrables que ces poussières qu'on voit danser dans un rais de soleil » :

Suggestor sceleris
Pulsus a superis
Per hujus aëris
Oberrat spatia (1),

chante Adam de Saint-Victor. Là ils créent les orages, fomentent les troubles de l'atmosphère, cherchent par ruse un cœur, des regards, une bouche où s'insinuer; surtout ils guettent au passage

(1) Le conseiller du crime, précipité des cieux, parcourt sans se lasser les campagnes de l'air que nous respirons.

les âmes expirées et tentent de les intercepter dans leur voyage au ciel. Alors l'archange qui voit tout se précipite à la rescousse et ce sont, autour de la pauvre âme effrayée, des luttes comme celle dont parle l'Épître de saint Jude, lorsque saint Michel, sur la tombe de Moïse, se battait avec Lucifer.

Cette présence des démons dans les campagnes de l'air fait le danger des hauteurs, et voilà pourquoi saint Michel fait bonne garde sur les montagnes. On s'explique pourquoi saint François, qui passait sa vie sur les cimes, avait si grand besoin de l'Archange. Avec tout son courage, peut-être ne s'y fût-il pas risqué, s'il n'eût été assuré d'un tel compagnon d'armes. Mais ce rôle de protecteur céleste, s'il est la plus populaire des fonctions de l'Archange, n'est pourtant pas la seule, ni la plus importante.

Archange des montagnes, saint Michel parmi les nuages, c'est votre société sublime que saint François trouvait d'abord sur les rochers de l'Alverne et dans l'horreur de la vieille falaise des Herniques. Vous étiez l'habitant de ce grand château dans les brumes. De là, il suivait vos combats dans le drame des orages, le tonnerre de vos armes, l'éclair de votre épée. Son esprit devançant les temps assistait, dans le cataclysme de la nature, à la péripétie qui terminera l'histoire, lorsqu'au dernier des jours les morts sortiront du tombeau à la diane de l'ange, et que vous paraîtrez ensuite à la droite du Juge, portant dans vos mains, sur des linges, les instruments du salut et du jugement des hommes, les reliques de l'Évangile et celles de la croisade, ô prince des paladins! — la croix, les clous, la lance et la couronne d'épines.

Telles sont quelques-unes des pensées qui occupaient François dans ces grottes, ces ténèbres et ce chaos du *crudo sasso*, le jour où il connut que ces grands bouleversements de la Genèse étaient la trace de la Semaine Sainte, et où l'Archange qui imprime la passion dans les cœurs lui révéla la muette énigme, l'Évangile des crevasses.

III. — LE MYSTÈRE DE JÉSUS

Cette leçon étonnante n'étonna pas François : il savait, comme tout le monde savait au moyen âge, que tout a un sens dans la nature, que tout est là pour servir, instruire, éclairer

l'homme. Il savait que la roche du Pas de Roncevaux conserve dans sa fente gigantesque l'impression du tranchant de la grande Durandal :

Rollant ferit en une pierre bise...
L'espee cruist, ne fruisset ne ne brise...

Il savait que tout a un secret, une histoire, un mystère. La révélation de l'archange ne pouvait le surprendre. Mais elle cristallisa puissamment ses méditations.

Résumons la situation. Dans l'été de 1224, à cette heure de son sixième voyage sur l'Alverne, François, à quarante-deux ans, est un homme fini, archi-usé, malade, un général démissionnaire et assez mal résigné à l'être, souffrant de sa retraite et de son impuissance, souffrant du tour nouveau qu'il voit donner à sa pensée, essayant vainement de la consolider par des règlements aussitôt enfreints et par des cadres aussitôt débordés Il est à cette heure redoutable qui arrive dans la vie de tous les grands initiateurs, l'heure du *Sic vos non vobis*, où l'on voit que l'on n'a pas travaillé pour soi-même, que l'enfant qu'on a mis au monde se rit de vous, qu'on n'a été qu'un instrument, un outil écarté après avoir servi. C'est l'immense trahison de la vie et sa fatale ingratitude : c'est le jardin de Gethsémani. Il ne reste plus qu'à mourir. Voilà le prologue du mystère.

C'est dans ces pensées, dans ces doutes, ces tentations d'abattement que commence sur l'Alverne le carême de la Saint-Michel. Sur cette montagne, où un aimant secret l'attire depuis tant d'années, François attend, à ce voyage, une consolation singulière. Il pressent un événement. Il le sent à la force des attaques du démon ; il va se passer quelque chose. François se voit parvenu aux portes d'on ne sait quoi d'inconnu. A ce moment, comme à l'heure la plus solennelle de son histoire, à cette heure où quinze ans plus tôt, avec Bernard de Quintavalle, il s'est agi de faire un choix et de décider de sa vie, il s'en remet au ciel, il consulte l'oracle. Il ouvre trois fois de suite le livre des Évangiles. Le livre s'ouvre trois fois sur le récit de la Passion. Alors il connut ce qui l'attendait et que c'était son heure de souffrir à son tour. Il se retire dans la profondeur de la grotte du *Sasso spicco*. Il se fait semblable pour quarante jours au pélican de la solitude, semblable à l'oiseau de nuit dans le trou des ruines, *sicut nycticorax in domicilio*. C'est alors que l'ange

lui révèle le sens de ces ruines et le mystère des crevasses.

« Dans les cavernes de ses blessures, je me cacherai, vivrai blotti : inutile de me chercher ailleurs, impossible de m'y dénicher... Je m'y ferai trois tabernacles, l'un dans ses mains, l'autre dans ses pieds, le troisième et le plus cher dans la plaie de son côté : là, je veux reposer, dormir; là sera ma seule nourriture, là toute ma lecture et toute mon oraison. » Ainsi parle l'auteur inconnu du *Stimulus amoris*, traité franciscain du XIII[e] siècle, et c'est presque dans les mêmes termes que Celano dit de saint François : « Il recherchait avec une affection spéciale les déserts et les solitudes et là il faisait sa demeure dans les plaies du Sauveur, *in vulneribus Salvatoris diutius residebat.* » Sourions, si nous voulons, de ces idées de l'autre monde; prenons en pitié du haut de notre science d'hier ces conceptions ingénues qui rapportaient tout à un seul objet, ne voyaient que lui dans la nature; du moins, cet objet était grand. Ils n'avaient, ces pauvres enfants, qu'une mesure de toutes choses, mais cette mesure était Dieu. Tout était plein de lui. Il n'était arrivé qu'un seul événement depuis la création, c'était le drame du Calvaire. Le monde n'était pas un univers insensible, et les pierres elles-mêmes pleuraient.

On voit à la Portioncule, du côté de l'abside, une fresque singulière; singulière par le sujet, car l'exécution est très faible. Cela représente un Calvaire, mais un Calvaire où le crucifié compte à peine; le véritable sujet est à terre, au pied de la croix, dans la douleur des assistants, parmi lesquels se trouve saint François. On reconnaît aussitôt le thème, une vieille question de Barthélemy de Pise, agitant le point de savoir qui a le plus souffert de la passion de Jésus, qui a mérité le prix dans cet étrange concours, de la Mère, du Disciple bien-aimé ou de saint François d'Assise. L'auteur donne gravement le troisième rang à celui-ci, tout de suite après la Sainte Vierge et saint Jean, comme s'étant approché le plus près de la douleur divine. Je m'étonne qu'il n'ait rien dit de Madeleine ; François ne l'aurait pas oubliée.

Ce qui est certain, c'est que l'objet de la prière de François, dans son carême de l'Alverne, ce fut de supplier le Christ de lui permettre de s'identifier à lui, d'éprouver dans sa chair aussi fidèlement qu'il se pourrait les douleurs de sa sainte Passion. A cette époque de la Saint-Michel, il y avait environ neuf mois

depuis la Noël de Greccio, c'est-à-dire environ le temps qui sépare, dans l'année liturgique, le 25 mars du 25 décembre, l'Annonciation de la Nativité. Tout le monde sait que les offices de l'Église forment un cycle, un poème d'une symbolique délicate, dont le cours représente la vie de Notre-Seigneur. On dirait qu'à Greccio commence pour saint François un de ces cycles, ou du moins que le bienheureux se propose dès lors une méditation plus ardente de cet éternel sujet. Les fêtes de l'Église, pendant ce carême de la Saint-Michel, l'y invitaient d'elles-mêmes : la fête de la Nativité de la Vierge (8 septembre), Notre-Dame des Sept-Douleurs (troisième dimanche de septembre), l'Exaltation de la Sainte-Croix (14 septembre). C'étaient autant d'étapes, de stations du chemin, autant de clous qui enfonçaient, retournaient la même idée fixe.

Cette soif de douleurs, que François cherchait, dans ces montagnes, à irriter encore, nous paraît bien déraisonnable. Pourquoi te frapper, cruel? D'où te vient cette rage de souffrir? Pourquoi cette passion insensée, cette fièvre, ce délire de larmes? Tout cela renverse nos idées. Un tel artiste, un homme si délicat, si fin, si épris des belles choses, avoir en même temps ce goût horrible des épines, comment comprendre ce mystère? Il est vrai que François était gai. Frère grognon n'était pas son homme. Il n'y a pas de saint morose. Il se méfiait des fronts soucieux et des airs taciturnes. Il ne voulait voir autour de lui que visages riants et gracieux. Bouder, faire grise mine à la vie, lui semblait de petit courage. Le péché de mauvaise humeur, il l'appelait le mal de Babylone : il distille ce poison subtil, qu'on s'y complaît et qu'on empoisonne le voisin. Dieu nous garde du péché de tristesse! Mieux vaudrait quelque grosse faute. Chez moine gai, le diable perd sa peine. Bataille où l'on ne va de bon cœur est bataille à moitié perdue.

François donnait l'exemple. Au milieu de ses carêmes, de ses pénitences impossibles, de ses prouesses d'austérités, il avait le secret d'une miraculeuse allégresse. Il pouvait s'affliger sans mesure et ne pas perdre pour cela le principe de la joie la plus vive : il ne s'affligeait pas pour lui-même. C'est sur un autre qu'il pleurait. Oserai-je un aveu ? Dans la grotte du *Sasso spicco*, il m'est arrivé de songer à ce héros de roman, mis au secret par un méchant prince tout en haut de la tour de Parme : à la surprise du jeune homme, jamais il ne s'était senti aussi

heureux que dans sa prison. Sa passion l'occupait. Pour un cœur passionné, le bonheur, le malheur n'ont peut-être aucun sens : transports, tourments, refus, rigueurs, caprices, désespoirs et même la peine la plus grande, l'absence, tout est plaisir, puisque tout l'agite, tout l'occupe de ce qu'il aime. On cesse d'exister pour soi, on est déchargé du fardeau de la vie.

La prière franciscaine !... Il semble qu'elle puisse se ramener à deux types principaux. Le premier, dont il nous reste quelques exemples dans les écrits du saint, est du genre de l'*Hosannah* ou de l'action de grâces : le mouvement le plus ordinaire est une sorte d'exaltation et de rebondissement, une série d'exclamations ou de strophes qui se succèdent comme des vagues, où l'esprit s'empare d'une idée et la reprend avec fougue dans un délire de *crescendo* : c'est le thème des Psaumes, celui du *Magnificat*, celui de la Préface du canon de la messe, et qui devient, chez François, le poème appelé la *Laude*, dont le plus bel exemple est le *Cantique des créatures*. Et c'est en dire assez sur ce genre retentissant, que d'y désigner la forme la plus noble du lyrisme.

La seconde forme est plus intime, plus tendre, plus secrète : ce n'est plus l'élan qui transporte, c'est une effusion intérieure, une contemplation attentive, ce qu'on appelle la méditation. Ici, force est de tâtonner, de deviner un peu, car les précisions manquent et l'on ne peut plus procéder que par à peu près et par analogies. Cependant, il est permis d'entrevoir quelques lueurs.

Toute la vie de François, je l'ai dit, n'est qu'une croisade. Depuis le crucifix qui lui parlait à Saint-Damien, jusqu'à la scène de l'Alverne, sa pensée n'est qu'une obsession continuelle du Calvaire, une plainte de cette agonie, de ce sang répandu en vain, de l'immense abandon de Dieu.

Cette compassion fit la croisade. François n'y put tenir, l'Italie lui brûlait les pieds : il fallut qu'il partît. Revenu de là-bas, ayant contemplé les Lieux saints, mis ses pas dans les pas du Sauveur, ayant assisté à l'échec de l'armée chrétienne, vu de près sa faiblesse, deviné le fatal naufrage, il vivait comme un corps sans âme, plus ému que jamais de cette détresse sans secours, de cette solitude, de cette divine misère.

Avec des fragments de psaumes, avec ces lamentations de la poésie juive, ces vieux cris frénétiques qui nous troublent

encore et que les enfants d'Israël répètent depuis des siècles dans la sainte Jérusalem au pied du Mur des Pleurs, il avait composé un office de la Passion, qui est une de ses œuvres les plus originales, le premier office de ce genre qu'il y ait eu dans l'Église. Le sentiment propre de l'Église, héritage de la tradition grecque, est une nuance de joie délicate, d'une qualité toute hellénique; l'Église a hésité longtemps avant d'admettre les émotions douloureuses; elle enveloppe la mort de pudeur, elle ne veut voir dans le sang que la rose des martyrs. Dans cette joie surnaturelle, d'une lumière platonicienne, l'office franciscain de la Passion éclate avec un accent tout nouveau :

« O vous qui passez sur le chemin, arrêtez et voyez s'il est une douleur égale à ma douleur...

Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté tous mes os.

Mon sang a coulé comme l'eau, mes ossements ont été dissipés.

Mon cœur s'est fondu comme une cire au sein de mes entrailles.

Ma force s'est desséchée comme un tesson, ma langue s'est collée à ma gorge.

Ils m'ont donné du fiel à manger ; j'avais soif et ils m'ont donné à boire du vinaigre. »

Par de telles images, François, dans sa grotte de l'Alverne, s'entraîne à la douleur. Rien qui puisse le distraire, pas même le mouvement du jour : il est là dans un trou d'où l'on n'aperçoit pas le ciel. Une seule fois toutes les vingt-quatre heures, il entend la voix de frère Léon, au bout de la passerelle, disant : « *Domine, labia mea aperies* ». François répond : « *Et cor meum lætabitur in te* », et Léon lui apporte du pain et un peu d'eau. S'il ne vient pas de réponse, Léon laisse là la pitance et s'en va. Dans cette solitude parfaite, entre des roches nues, rien ne fait concurrence à la vie intérieure : le rêve devient réalité, et il n'existe plus que le monde des songes.

Oui, il s'est mené là, entre ces quatre roches abruptes, dans ce décor cubiste, plus aride qu'aucune cellule, une prodigieuse existence imaginaire ; il s'est dépensé là, sur un sujet unique, autant de génie qu'il en a fallu pour animer les fresques de la *Divine Comédie* et pour créer l'océan d'hommes de Shakspeare. M. Henry Bordeaux, dans son livre sur le grand saint de son pays, cite une page de son auteur sur l'amour :

point d'amour, dit saint François de Sales, sans un peu d'imagination. La page est délicieuse, mais saint François de Sales savait bien où il l'avait prise : dans le sermon sur les *Stigmates de saint François d'Assise* de Jacques de Voragine. Tous les deux donnent la même preuve de la puissance des images : les brebis de Jacob, frappées par la vue de baguettes à demi écorcées, mirent au monde des agneaux tachetés. Ubertin de Casal dit à peu près de même : « Ce qu'on imagine fortement finit par se produire : le corps se modèle sur l'âme. » Et l'amie d'Ubertin, Angèle de Foligno : « Voir, c'est aimer. *Sicut videmus, ita amamus.* » L'amour est visionnaire.

Cette psychologie de l'imagination, très ancienne dans l'Église, a été perfectionnée sans cesse jusqu'à saint Ignace, « prince des psychologues », dit Barrès, dans ces *Exercices spirituels* qui sont une véritable gymnastique de l'âme, un manuel, une mécanique de l'enthousiasme. François possédait-il une discipline si savante? A-t-il une méthode, une technique? A-t-il laissé quelques formules? Son procédé, ce semble, a quelque chose de plus instinctif : c'est l'allure du génie, d'un maître qui invente et qui laisse à d'autres le soin de formuler la grammaire et les règles. Mais si nous prenons le livre classique issu de son école, les *Méditations de la vie de Jésus-Christ*, attribuées longtemps à saint Bonaventure, nous y trouverons déjà en usage tous les principes dont on fait honneur à saint Ignace, composition de lieu, construction minutieuse du décor et de la scène, multiplicité des traits sensibles, pittoresques, qui rendent les choses présentes et donnent la sensation de la réalité : tout cela fourmille de détails concrets, familiers, terre à terre, de détails de ménage qui donnent au récit de l'Évangile une physionomie toute nouvelle. Et quand on sait ce que les peintres et les auteurs de *Mystères* ont emprunté au livre des *Méditations*, on est émerveillé de ce qui a pris naissance entre ces quatre murs et de la puissance créatrice qui, dans cette prison, a eu assez de rêves pour en fournir l'Europe pendant quatre cents ans.

Entre tous les sujets de la vie de Jésus, il en est un qui de tout temps avait été cher à François, et qui forme le thème spécial des méditations de l'Alverne : c'est la croix. *La Dévotion à la croix*, ce titre du drame de Calderon pourrait servir aussi bien à une vie de saint François. Jacopone da Todi a écrit une

pièce sur les sept croix de saint François : celle de Saint-Damien, la croix de feu que Pacifique lui vit sur la poitrine, la croix d'or que frère Gilles lui vit sortir de la bouche, la scène du chapitre d'Arles où le Père séraphique apparut en l'air, les bras en croix. En route il ne manquait jamais de saluer dévotement les croix de grands chemins. Cette piété demeure populaire dans l'ordre des mineurs. Les églises franciscaines s'appellent *Santa-Croce* aussi souvent que *San-Francesco*. Dans beaucoup d'entre elles, à Arezzo, à Florence, à Volterre, on trouve représentée la légende de la Croix. C'est un des plus beaux rêves que l'homme ait inventés. Emporté par le premier homme dans sa fuite du Paradis terrestre, Adam fait planter sur sa tombe un rameau de l'Arbre de science ; cet arbre devient dans le déluge la maîtresse poutre de la quille de l'arche ; cette poutre, inutilisée dans la construction du Temple, est jetée sur le Cédron et sert de pont au cortège de la reine de Saba : c'est par là que les Gentils entrent dans le plan de la Rédemption. Elle flottait à Jérusalem sur la piscine miraculeuse, lorsqu'elle en fut retirée pour devenir la Croix. Ce bois était l'axe du monde.

Le sentiment de l'Église à l'égard de la croix a été lent à se déclarer. La première croix qu'elle ait osée, la grande croix d'or gemmée qu'éleva Constantin dans la basilique du Calvaire (on la voit reproduite à Rome dans la belle mosaïque de Sainte-Pudentienne), est une enseigne de triomphe : « *Vexilla regis prodeunt.* » Il a fallu du temps pour avouer le gibet. Au temps de saint François, le plus célèbre des crucifix, connu par une charmante légende de troubadours, était le *Santo Volto* de Lucques, que nous appelions le saint Voût, ouvrage oriental qui passait pour l'œuvre de Nicodème; le saint Voût représente un Christ couronné, la tête droite, les yeux ouverts, vêtu d'une longue robe de pourpre et chaussé de souliers garnis de pierreries, ces souliers dont il jeta l'un au pauvre ménestrel pour le payer de sa musique. Aucune trace de souffrance. Le Christ de Saint-Damien, celui qui parla à saint François et que l'on conserve dans la sacristie de Sainte-Claire, a encore les yeux ouverts et une jupe autour des reins. Que l'on compare ce Christ impassible avec l'énorme « pendu » que l'on voit dans le chœur de la même église, avec ces terribles crucifix disloqués, grimaçants, qui commencent à paraître aux environs de 1240 dans l'école de Margaritone et Giunta de Pise, on sentira la différence : on

mesure la nouveauté de ce qu'apportait saint François. La secousse qu'en reçut le monde est immense : aucune trace ne subsiste du pouvoir qui l'émit. La seule mesure que nous en ayons est dans les faits qui l'enregistrent. On ne pouvait noter la parole de François; comment écrire ses rêves?

Nous avons conservé l'écho d'un de ces sermons fous où, ayant envoyé Pacifique tout nu en plein marché d'Assise, il le rejoint bientôt dans le même costume, et se met à prêcher sur la croix de telle sorte que tous fondent en larmes : et jamais, dit le vieil auteur, on n'avait mené dans la ville tel deuil de la Passion de Jésus. Aux premiers jours de sa pénitence, lorsqu'il n'était qu'un pauvre ermite travaillant aux églises, on l'entendait pleurer parce que le Christ était mort. Il avait la folie de la croix.

On voit à la Portioncule un vieux portrait de saint François peint sur une planche de bois, et tenant une petite croix avec cette inscription : « *Hic mihi lectus*, voici mon lit. » On a cru que ces mots se rapportent à la planche, qui serait un morceau de la couchette de saint François; ils se rapportent à la croix. « La croix, dit Angèle de Foligno, c'est ta planche de salut, c'est ton lit, c'est ta joie. » C'est apparemment du même lit que parle l'inscription.

Ce qu'on ne peut guère se figurer, par exemple, que de la manière la plus vague, c'est la puissance d'analyse et d'objectivation, la force incroyable de détail, d'insistance, de réalité que prennent ces images dans la caverne du songeur dramatique de l'Alverne : il les construit dans ce caveau avec autant de vigueur que plus tard son voisin Michel-Ange en mettra à sculpter le groupe de la *Pietà*; ses représentations obtiennent le relief et l'indépendance de l'hallucination. L'attention travaille ensuite sur chaque détail, sur le sang, sur les plaies, et sur chaque espèce de plaies, celles des épines, celles des verges et des fouets, les ecchymoses, l'épaule mâchée par le poids de la croix, les genoux couronnés dans les chutes, le gravier qui colle aux écorchures. On croirait voir déjà un de ces Christs espagnols, vrais musées de blessures, collections savantes de toutes les manières de souffrir, ou ces crucifix torturés qui émeuvent dans les vieilles églises de Toscane et d'Ombrie. Jamais l'imagination humaine n'avait inventé de spectacles plus déchirants que celui de cette douleur qui occupe François

dans ce puits de l'Alverne, ce puits de l'agonie de la semaine sainte.

C'est encore chez la grande tertiaire de Foligno que se rencontre sans doute ce qui approche le plus, avant sainte Catherine de Sienne, du pouvoir visionnaire de saint François d'Assise. C'est là que nous pouvons apprendre ce que c'est que de « mourir de Dieu ». Je ne crois pas qu'on ait jamais observé chez François les désordres et les convulsions dont la bienheureuse se fait gloire et qui accusent chez elle un certain détraquement; la vue d'un crucifix lui donne des attaques de nerfs. L'élève a des côtés de malade qu'on ne trouve pas chez le maître. Cela dit, les visions de la grande « Lella » peuvent donner une idée de celles qui, voilà sept cents ans, ont ému les ombres de la grotte du *Sasso spicco*.

On se rappelle le trait de Pascal dans le *Mystère de Jésus*. « J'ai versé telle goutte de sang pour toi. » Chaque goutte s'anime et nous reproche notre tiédeur. Ce n'est rien auprès des cruelles visions d'Angèle : le Christ lui apparaît supplicié des pieds à la tête; il lui montre les poils de sa barbe arrachés, les sourcils, les cheveux coagulés; il compte les coups de fouet de la flagellation en détaillant chaque coup. Un autre jour, le Christ « me commanda, dit-elle, de coller ma bouche sur la plaie de son côté. Et je crus boire quelque chose qui avait le goût et la tiédeur du sang ». Ailleurs, elle voit le Christ au tombeau, lui baise la bouche, appuie sa joue contre sa joue, et la main du cadavre répond par une caresse. L'endroit le plus singulier est celui où la pensée d'Angèle se fixe sur les clous de la croix : « C'étaient des clous très gros, carrés et mal battus qui présentaient sur leurs arêtes beaucoup d'aspérités; la chair en fut meurtrie, hachée, et il en résulta un supplice effroyable. » Alors elle pense au trou que ces clous firent dans la chair et elle veut voir au moins cette parcelle de chair que ces horribles clous avaient enfoncée dans le bois. « Cette souffrance, ajoute-t-elle, fut tellement inouïe, que je m'écroulai la face contre terre. »

Cette puissance d'imagination physique, commune à beaucoup de visionnaires, semble être une nouveauté au temps de saint François. Avant lui, la pensée chrétienne l'ignore; perdue dans ses harmonieux symboles, dans une architecture mystique aussi noble que les songes de Pythagore, elle ne voyait partout

que figures et idées. Saint François est d'un autre temps. Ce petit homme émacié, de passions étonnantes, cette machine nerveuse de sensibilité folle, avec son génie de dramaturge, son immense voilure d'imagination, n'entendait rien au christianisme des docteurs. Ce n'était pas son affaire, il ne s'en mêlait pas. C'était un poète, un artiste qui ne s'en doutait guère, un homme né pour pétrir et associer des images, un homme de douleur et de joie, un musicien qui n'a pas écrit sa musique, un créateur qui se contente de vivre son roman et d'y faire entrer tout à la ronde, car on mène les hommes par l'amour et l'imagination. C'est ainsi qu'il lui est arrivé de rendre à l'Évangile une vie qu'il n'avait plus. Comme dans la grotte de Greccio il avait inventé la tendresse chrétienne, ici, dans la tombe de l'Alverne, il invente les larmes et les délices des larmes : « Pleurs de joie », comme parle encore le *Mystère de Jésus*. Il invente le crève-cœur, le *corrotto* de Jacopone :

O corrocto mio corrocto
O corrocto pien di locto
O corrocto o mai adocto
Che sia nel focô sotterrata... (1)

Cependant la fête de l'Archange approchait. Les visions se multipliaient, devenaient continues ; elles avaient remplacé sur l'écran intérieur toute autre réalité. Léon n'entendait plus de réponse quand il venait à l'aurore apporter au reclus le morceau de pain et la cruche. Quelquefois, lorsqu'il s'approchait en tremblant, il apercevait son maître en extase à deux brasses du sol et il ne pouvait résister au désir de lui baiser les pieds tout doucement, pour ne pas le tirer de ses songes; d'autres fois, il crut le voir flotter à la hauteur de la cime des arbres, ou plongé à perte de vue dans le soleil.

Le 14 septembre arriva ; c'était la fête de l'Exaltation de la Croix. François sans doute revoyait sa vie, et son unique amour depuis la voix de Saint-Damien ; il pensait aux croix des armures dans ses visions de chevalerie, à l'ange du mont Gargan qui préside là-bas aux départs des vaisseaux qui voguent vers la Terre sainte ; il recommençait le voyage avec tristesse et avec honte, car à l'aventure d'outre-mer l'Italie donnait peu ;

(1) O crève-cœur, mon crève-cœur, ô crève-cœur plein de douleur, ô crève-cœur, où m'as-tu conduite, dit mon âme, que me voici plongée dans le feu?...

il écoutait la voix de la veuve, la voix de Jérusalem qui murmurait sa plainte :

> O vous qui passez par la voie,
> Arrêtez-vous, et chacun voie
> S'il est douleur comme la moie;... (1)

de nouveau seul, pieds nus, sous le soleil accablant, dans ces pierrailles de Judée, parmi les maigres sycomores, il refaisait le pèlerinage, parcourait en pensée pour la millième fois ces lieux de douleur infinie, le Calvaire, la croix émiettée aujourd'hui en parcelles dans tous les sanctuaires de la chrétienté, jusque dans la garde des grandes épées Joyeuse et Durandal; il revoyait ce supplice et cette agonie de Dieu et l'immense injustice, la dureté des hommes, la dérision du prétoire et les cris de : « Barabbas ! » et tout le détail impitoyable de la tragédie unique, jusqu'aux clous et au coup de lance et l'éponge de fiel et ce sang inutile. Et alors ce qu'il imaginait si fortement arriva. L'amour transforme en ce qu'il aime. Si ce fut un miracle, ce fut un miracle d'amour. Trois jours après la fête de l'Exaltation, il vit avec terreur le Séraphin fondre comme la foudre, dans une gloire, sur ses six ailes, les bras en croix. Quand il s'approcha à l'aurore, Léon le trouva demi mort, les pieds et les mains transpercés et la côté ouvert.

C'est ainsi que François se croisa.

IV. — L'ADIEU A L'ALVERNE

Sur le petit balcon en corniche au bord de l'abîme, au-dessus du *sepolcreto* où François eut un si étrange combat avec le diable, sur ce rocher peuplé jadis d'une vie surnaturelle et fréquenté des démons et des anges, je cherche des yeux le paysage que j'apercevais tout à l'heure, cet horizon célèbre que les touristes, en été, accourent admirer de bien loin; je voudrais poser mes regards une dernière fois sur cette terre qu'embrassait le regard de saint François.

Mais la *nebbia* obstinée continue de tout obscurcir, d'embrumer la terre et le ciel; derrière moi la cime de la forêt est noyée de vapeurs. Tout a plus que jamais son aspect de gri-

(1) Rutebeuf, *Complainte d'Outre-Mer* (*la moie* : la mienne)

saille, de léger lavis japonais, de suie délayée sur la soie. Par moments, on dirait que le brouillard s'étire et quelque chose d'indécis s'estompe, s'approche furtivement comme un visage qui veut sourire à travers des voiles trop épais; puis l'apparition découragée s'efface et l'on ne voit plus de nouveau que le gris, le grand banc blanchâtre qui passe interminablement sur le mont assembleur de nuages. Et de nouveau je suis tenté de remercier le ciel qui, en me cachant le paysage, m'a contraint de ne voir ici que le dedans, l'invisible, les songes de l'âme.

On conserve au couvent une pièce transcrite par une main du XVI[e] siècle, qui semble la copie d'un original disparu. Cette pièce de date incertaine est donnée par Amoni à la suite de son édition des *Fioretti*. Frère Massée raconte comment le Bienheureux, le 30 septembre 1224, au lendemain de la Saint-Michel, en la fête de Saint-Jérôme, se disposa à reprendre le chemin de Sainte-Marie des Anges; on avait fait venir un âne pour le porter, parce qu'il ne tenait plus debout sur ses pauvres pieds blessés. Après la messe, il réunit ses frères, Ange de Rieti, Massée, qui servait d'intendant, Sylvestre et frère Léon, la petite pécore du bon Dieu, leur recommanda le couvent et leur fit ses adieux.

« Je pars, vous ne me reverrez plus ici. Adieu, adieu, vous tous! Adieu, montagne; adieu, rochers de l'Alverne; adieu, grotte des Anges; adieu, objets chéris, bien tendrement adieu. Adieu, frère faucon, cher réveille-matin qui m'as si bien servi. Adieu, antre, *sasso spicco*, je pars, je ne reviendrai plus jamais. » Il continua encore quelque temps et ajouta : « Adieu, montagne divine, montagne sainte, Alverne, sois béni! La paix soit avec toi, nous ne nous reverrons plus. »

Hélas! Déjà partir! Quelques heures, une course rapide dans ces lieux pleins de rêves, est-ce assez pour les épuiser? Toucher un moment cette cime et déjà redescendre... Adieu donc, beau séjour de l'âme, grand château dans la nue! J'emporte du moins ton image, tes vastes écroulements de tours, les noires crevasses de ta falaise où se passa un des plus hauts mystères du monde : je t'emporte dans mon cœur, rocher de poésie, cime où l'humanité reçut le don des larmes.

Qui fera pour nous le même miracle? François, notre frère, trouvère de Dieu, nous t'aimons parce que tu gardas la sainte enfance du cœur et que tu prêchais aux petits oiseaux: com-

bien plus admirable d'avoir chéri les hommes et de t'être senti leur frère, quand ils n'étaient que des loups qui se déchiraient entre eux ! O divin bienfaiteur, tu leur as apporté avec le dégoût des faux biens, des richesses mensongères, le merveilleux trésor de la sainte Pauvreté : tu leur as appris à goûter le bonheur qui ne s'épuise pas, le seul qui ne coûte rien, la joie de l'amour, la tendresse, le divin charme de la vie.

Écoute, et vois notre misère : plus que jamais le monde est la proie de l'éternel Ennemi. Écoute-le gémir, écrasé sous la loi d'airain. Quand vit-on plus odieuse tyrannie de la matière ? Qu'a-t-on fait de tes pauvres, de ceux que tu aimais, de ce menu peuple de Dieu auquel tu ouvris jadis les portes de ton Paradis ? On les a jetés aux bras des hommes de haine : ils s'imaginent, les pauvres enfants, que tout sera dit quand sera réglé le partage des richesses. Ils ne voient pas, ces cœurs irrités, que le mal comme le bien est en nous, et que le seul remède est la vieille fraternité chrétienne, le royaume de Dieu, l'amour.

La légende rapporte que le jour de ton suprême voyage sur l'Alverne, sur ces landes brûlées par le dévorant midi d'août, l'homme qui te menait mourait de soif et refusait d'aller plus loin. Tu fis jaillir une source ; il but, reprit courage et continua sa route. J'ai passé par cette lande : la source d'une heure est tarie. Nulle onde, nul filet d'eau ne rafraîchit ce désert. Pourtant elle est là, sous la roche, cette source invisible : elle gît quelque part inconnue dans les poitrines humaines. Oh ! qui touchera ce dur rocher, qui en fera jaillir les larmes ? Qui fera pour nous ce que fit notre père François en créant le monde intérieur, le monde du sentiment ? Qui nous arrachera ce cœur de pierre et à la place, comme lui, fera battre un cœur vivant ?

LOUIS GILLET.

L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT

VI [1]

PASSÉ ET AVENIR DE L'INDE

PÈLERINAGES

Dans un paysage tranquille, où seuls quelques arbres géants rompent, avec les ruines, la monotonie de la plaine, on montre la place où Bouddha, après son illumination, révéla pour la première fois sa doctrine au monde. Non loin de là, quelques pierres marquent l'endroit où le saint toucha l'âme du roi de Bénarès, en sauvant de la mort un cerf que poursuivait ce farouche seigneur. Des grands monastères qui s'étaient établis sur l'ancien « Parc aux Gazelles » et dont les pèlerins chinois du VIIe siècle ont décrit la splendeur, presque rien ne subsiste. Mais deux énormes *stoupas* étendent encore aujourd'hui sur ce lieu sacré leur ombre protectrice.

L'un, le *Dhamek Stoupa*, remonte au début du VIIe siècle; les ornements géométriques et les guirlandes de fleurs qui se déroulent avec tant de grâce autour de ses huit faces évoquent l'art indien le plus pur, celui qui régnait avec la dynastie des Gouptas. L'autre, que couronne une tour, fut élevé par l'empereur Akbar, en commémoration d'une visite que son père, Humayun, fit aux sanctuaires fameux. Une magnifique inscription en caractères arabes surmonte le portail d'entrée : « Parce que Humayun, souverain des Sept Climats, présen-

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet, 15 août et 15 septembre 1926.

tement au Paradis, daigna un jour venir ici et s'y asseoir, accroissant d'autant la splendeur du soleil, Akbar, son fils et humble serviteur, résolut de bâtir en ce lieu une tour superbe, qui s'élève jusqu'au ciel bleu. »

Un peu plus loin, les débris d'un grand autel quadrangulaire, dont les substructions remontent peut-être à quatre siècles avant Jésus-Christ. Une « colonne d'Asoka », portant gravé sur ses flancs le fameux édit qui condamne, au nom de Bouddha, les moines et les nonnes hérétiques. Un temple Jaïn tout flambant neuf. Enfin, plus neuf encore, mais moins prétentieux, le petit musée où le Service britannique des Antiquités a soigneusement recueilli les morceaux les plus délicats exhumés au cours des fouilles, depuis le merveilleux Bouddha prêchant dans le Parc aux Gazelles, jusqu'à ce Chapiteau des Lions, qu'on croirait détaché d'une colonne de Persépolis.

Voilà ce qu'on peut voir à Sarnath, à six kilomètres de Bénarès, dans une plaine où toutes les histoires, toutes les religions, tous les arts de l'Asie semblent s'être donné rendez-vous. Comment essayer de comprendre? Comment se mettre à l'échelle de ce pays, pour lequel les temps modernes commencent à la conquête d'Alexandre, et qui compte par millénaires les époques de sa vie? Sir John Marshall ne vient-il pas de retrouver, dans le Pandjab et dans le Sind, des villes dont le plan et la structure attestent l'existence d'une civilisation complexe et raffinée dans cette partie de l'Inde trois mille ans avant Jésus-Christ? Les notions occidentales de durée et de progrès s'estompent, s'abolissent au contact de cette éternité, de ce renouvellement indéfini, que symbolise avec tant de simplicité et de grandeur la Roue mystique, suspendue, entre deux gazelles, au socle du Bouddha de Sarnath...

Au coucher du soleil, je remonte en voiture pour rentrer à Bénarès. Sur le petit pont qui traverse la rivière Barna, une troupe bizarre est assemblée : deux ou trois douzaines d'hommes, coiffés d'une couronne de papier doré, que surmontent des plumes de paon; chacun d'eux tient à la main une baguette blanche; et tous les regards sont fixés sur un même point du ciel, où bientôt se dessine un mince croissant de lune. Des gesticulations et des hurlements saluent la nouvelle naissance de l'astre, les baguettes blanches tracent dans la pénombre des signes mystérieux. Et tandis que s'époumone et s'évertue

l'étrange confrérie, des hommes, des femmes passent leur chemin, sans tourner la tête.

De tous côtés, des feux rouges s'allument, des cloches tintent, des tam-tams résonnent. Au moment où s'endort la ville ouvrière, la ville sainte s'éveille, pour célébrer les mystères de la nuit. J'ai déjà fait la tournée des temples, depuis l'étal de *Dourga*, encombré de singes gambadants et de chèvres pantelantes, jusqu'à l'autel d'*Annapurna*, autour duquel tournent pêle-mêle, interminablement, vaches sacrées, pèlerins et mendiants; depuis l'austère et magnifique mosquée d'Aurengzeb, jusqu'à ces sanctuaires dorés et sordides, où des prêtresses nues, insoucieuses des regards, dansent pour le dieu seul, dans un air alourdi par l'encens, les fleurs, la sueur et l'huile de coco.

Cette nuit, je descendrai, puis remonterai le fleuve sur un de ces bateaux couverts, dont le toit, à peine recourbé, sert d'observatoire. Pour arriver à l'une des quarante-sept portes d'eau (*ghats*) qui s'ouvrent sur le Gange, il faut suivre, sur les pas du guide, un dédale de ruelles étroites et peuplées comme en plein jour. Je trébuche sur la première marche d'un escalier gigantesque : voici le *Dasasamedh Ghat*, où les bateaux sont amarrés. Des myriades d'étoiles brillent très haut dans le ciel sans lune ; sur l'eau noire du Gange, où dansent çà et là des reflets de feu, le bateau glisse silencieusement sans jamais s'éloigner du bord.

Les hautes flammes des bûchers, où des corps hindous se consument, éclairent par intervalles une scène fantastique, qui, de la rive du fleuve sacré, monte, de marche en marche, d'étage en étage, jusqu'aux portiques ouverts des maisons, jusqu'aux terrasses des pagodes, jusqu'aux faisceaux de clochetons dorés qui surmontent les temples. A travers tout cela, un grouillement continu d'hommes et de bêtes fantômes : dévots sortant des sanctuaires ou se pressant vers les portes, qui s'ouvrent comme des trous de feu dans les ténèbres; longues files de pèlerins descendant pour le bain ou remontant vers la ville; procession de vaches, de singes et de grandes chèvres longeant les murailles, parmi le vacarme ininterrompu des cloches et des tambourins.

L'extravagant spectacle se déroule, tout le long de la rive, jusqu'à l'*Assi Ghat*, où le fleuve tourne et où commencent les jardins. Bruits et lueurs s'éteignent, la nuit retombe noire et

calme sur l'eau silencieuse; un sommeil lourd et sans rêve après la fièvre d'un cauchemar...

Nulle fraîcheur n'a marqué la naissance du jour. Le ciel et l'eau ont pâli presque en même temps, pendant que des brumes traînantes, un instant suspendues, retombaient lentement sur les rives et sur le fleuve. Bénarès apparut grandiose et recueillie, inclinant vers le Gange ses colonnades branlantes et ses palais délabrés. Au-dessus des clochers puérils et des coupoles tourmentées, la fière mosquée d'Aurengzeb dressait dans le ciel ses deux minarets nus. En remontant le fleuve, notre bateau frôlait parfois un de ces pontons étroits et fragiles où, sous de larges parasols de paille, des sages méditent, des malades et des vieillards attendent la mort, dans la même attitude d'indifférence suprême et de sérénité. Sur la rive des bûchers, quelques cadavres brûlaient encore, d'autres attendaient leur tour, longs sacs blancs ficelés entre deux planches; d'énormes bateaux s'approchaient, chargés de bois. Il en est de toutes les qualités et de tous les prix : car l'Hindou doit être brûlé selon sa caste, et l'égalité dans la mort ne commence qu'au moment où la cendre des bûchers est balayée et jetée au fleuve.

Plus de hurlements, plus de tam-tams. Mais le va-et-vient des pèlerins continue. Quelques dévots se livrent à des gymnastiques étranges. Entre les colonnes d'un portique, j'aperçois le manège d'un homme nu, effrayant de maigreur. Les mains et les pieds fixés au sol, jambes et bras tendus comme des ressorts, il frappe la même dalle alternativement avec son front et avec son ventre : le mouvement automatique et régulier d'une machine-outil dans une usine. Sur les marches du grand escalier aux dalles zigzagantes, des baigneurs quittent leurs vêtements ou les reprennent; d'autres, debout dans le fleuve, accomplissent les rites du bain sacré. Tantôt l'eau s'écoule entre les doigts écartés; tantôt, retenue dans le creux des deux mains, elle retombe en baptême sur le front, sur les joues, sur les épaules; quelques baigneurs la puisent dans un petit vase de bronze, pour la répandre ensuite sur leur tête; beaucoup la boivent. On reconnait les gens de haute caste à la cordelette qui ceint leurs reins et à la précision hiératique de leurs gestes. Devant le bain des femmes, à Manikarnika, une jeune Hindoue, belle comme une statue grecque, rajuste sur sa robe rose un manteau vert-clair, et le mouvement la fait apparaître tour à

tour verte et rose. En bas du Ram Ghat, sont dressées deux grandes tentes, l'une rouge et l'autre blanche; des lanciers, l'arme au poing, font sentinelle : c'est le bain d'un « prince régnant ».

J'ai mis pied à terre; après l'ascension de l'escalier brûlant, j'ai retrouvé l'ombre des petites ruelles enchevêtrées et grouillantes. Encore et toujours des pèlerins : il en passe à Bénarès un million chaque année. Ceux-ci ont le visage enduit de cendre; sur cette couche grise, ils ont tracé en rouge les signes sacrés; chacun porte un vase couronné de fleurs jaunes. Des femmes voilées, revenant du marché, jettent sans s'arrêter quelques grains de riz dans la robe tendue d'un mendiant. Une petite vache aux cornes dorées allonge son museau vers le pot de terre où quelque pieux marchand a préparé pour elle une pâtée choisie. Voici le bazar des herbes, puis celui des cuivres, et je me retrouve sur la route qui mène de la ville indigène au *Cantonment*. Les cochers attendent, debout sur leurs sièges, criant des noms d'hôtels.

On croit sortir d'un rêve, d'un rêve somptueux, prodigieusement riche, mais déconcertant. Le beau et le laid, le grand et le mesquin, la sagesse et la folie ne se heurtent point, mais se confondent, on dirait presque s'harmonisent. *Gyan Bapi*, la Source de la Sagesse, n'étale-t-elle point ici son clair miroir, qu'enferme le cadre odorant des fleurs apportées chaque jour en offrande? Comme aux siècles passés la solitude prochaine de Sarnath, Bénarès n'est-il pas aujourd'hui le centre des grandes écoles de sagesse? Tout ce recueillement, parmi tout ce tumulte. La méditation suprême des mourants bercée par les tam-tams et les grelots. Les flots sacrés du Gange roulant pêle-mêle les déchets de l'atelier, les immondices du bazar et les cendres des croyants. Les siècles peuvent couler, et les millénaires. Et l'on en vient à penser que rien, sans doute, ne ressemble à l'Inde d'autrefois, comme l'Inde d'aujourd'hui.

VISIONS FÉODALES

Une visite aux États rajpoutes n'est assurément pas faite pour contredire cette impression. Indore, Bhopal, Gwalior, Jeypour, Odeypour : les images qu'évoquent ces noms prestigieux semblent détachées d'un roman de chevalerie, si ce n'est d'un conte de fées. Palais de marbre blanc et de granit rose,

mirant leurs façades dans des lacs rafraîchissants, jardins merveilleux, belles écuries peuplées d'éléphants et de chevaux de prix, ménageries et volières installées avec un luxe royal, caveaux secrets où s'amoncellent métaux précieux et pierreries, hospitalité somptueuse des maharadjahs, fêtes brillantes, danses de bayadères, chasses au tigre dans les forêts de silence, majestueux cortège des retours de chasse, à l'heure où le soleil rougit de ses derniers rayons le calme miroir du lac d'Odeypour...

Les premiers souverains de ces royaumes de légende descendaient probablement des envahisseurs venus du nord; mais, convertis à l'hindouisme et bientôt admis, pour leur vaillance, aux castes supérieures, ils firent remonter leur origine tantôt au soleil et tantôt à la lune. Bien qu'au cours des siècles les changements de dynastie aient été nombreux, les successeurs des princes rajpoutes ont généralement adopté leur glorieuse généalogie. Après avoir, aux temps héroïques, guerroyé contre le musulman, ils deviennent, sous Akbar, les plus fermes piliers du trône mogol; le fanatisme d'Aurengzeb les retourna contre l'Empire. Le gouvernement britannique s'en est fait des alliés précieux. A la Chambre des Princes, les souverains rajpoutes forment une majorité imposante et docile. Chacun d'eux, dans son État, est maître absolu, sous la seule réserve d'un contrôle anglais, qui ferme les yeux sur bien des abus, et ne se montre sévère que pour rappeler au monarque « indépendant » ses devoirs de vassal.

Tout un monde moyen-âgeux et féodal continue de vivre dans la citadelle de Gwalior et à l'ombre de ses murailles gigantesques. La ville, dit-on, fut fondée par un chef Kachwaha, du nom de Suraj Sen. Il était lépreux. S'étant aventuré en chassant jusqu'au sommet du mont, où s'élève aujourd'hui la forteresse, il demanda à boire à l'ermite Gwalipa. Le breuvage offert par le saint homme étancha sa soif et guérit son mal. « Tu t'appelleras désormais Suhan Pal, dit l'ermite au chasseur, et tes descendants régneront sur ce pays aussi longtemps qu'ils porteront ce nom. » La dynastie de Suhan conserva le pouvoir durant treize générations; à la quatorzième, Tej Karn rejeta le nom de Pal et perdit le royaume.

Une large rampe pavée, la Route des Éléphants, grimpe en lacets jusqu'à la porte monumentale qui donne accès à la Citadelle. Dans cette enceinte fortifiée, qui mesure à peu près un

kilomètre sur trois, les palais et les temples hindous voisinent avec des baraquements et des ouvrages militaires d'un style fâcheusement anglais. Mais la plate-forme est si vaste, qu'on a pu laisser les plus beaux édifices dans un isolement respectueux. Vichnou règne ici en maître : les deux temples de Sasbahu, qui dressent leurs piliers massifs sur une plinthe richement ornée, présentent partout son image ; et c'est encore à « Vichnou aux quatre bras » (*Chaturbuij*) qu'est dédié le petit sanctuaire taillé dans le roc, qui flanque la porte nord de la Citadelle. On en compte sept, de ces hautes portes en ogive, qui couronnent la muraille comme des arcs de triomphe ; chacune a son nom, et devant chacune s'ouvre une vue différente, sur la vieille cité, sur la nouvelle ville, sur la vallée et les montagnes.

On « débarque » au palais de Man Singh par un balcon-terrasse, à hauteur d'éléphant. L'architecture massive est celle d'un château-fort ; mais une jolie décoration de faïence et de mosaïque, guirlandes de fleurs et de fruits, processions d'animaux, égaie l'austérité des murs et des tours. Le même ornement se retrouve dans les deux cours intérieures, sur lesquelles s'ouvrent des appartements grandioses et délabrés, dont les chauves-souris ont fait leurs asiles. A côté du palais de Man Singh, son fils édifia cet élégant Chit Mahal, qui fit l'admiration de l'empereur Baber.

Les deux jeunes fonctionnaires anglais que j'ai pour compagnons me paraissent beaucoup moins sensibles que n'était ce conquérant aux beautés de l'architecture et aux recherches de l'art décoratif. Ils toisent d'un œil distrait les palais et les temples : ce qui les intéresse bien davantage, c'est de retrouver sur le mur d'enceinte les traces des fameux sièges de 1779 et de 1803, et c'est de découvrir la poterne par laquelle, le matin du 20 juin 1858, les lieutenants Rose et Waller pénétrèrent dans la forteresse, que les rebelles ne rendirent qu'après un furieux combat. Cette curiosité satisfaite, les deux Anglais regardent leur montre et reprennent, au pas de course, le chemin de la ville, où quelque bureau les attend. Je reste seul, sur mon éléphant, qui me ramène docilement au *Teli-Mandir*, encore un temple bâti en l'honneur de Vichnou, mais où, trois siècles plus tard, Siva s'est installé. Sanctuaire, portiques, pavillons, bassins sacrés, tout cet ensemble évoque l'Inde

méridionale et ses pagodes. Les histoires divines sculptees le long des murs et autour des piliers, je les ai contemplées à Madoura et à Tandjore.

Me voici arrivé à la porte qui surplombe le ravin d'Urvahi. L'éléphant qui m'a promené dans la Citadelle salue deux fois de la trompe : c'est sa façon de me donner congé. Le sentier où je vais m'engager n'est pas fait à sa taille, mais c'est la seule voie qui mène au pied des vingt-deux figures colossales, que les radjahs de la dynastie Tomar firent tailler dans le roc. La plus grande représente Adinath, le premier pontife Jaïn ; une roue symbolique gît à ses pieds; mâle ou femelle, assis ou debout, chaque colosse est accompagné du symbole qui le faisait reconnaître aux fidèles : un taureau, un cheval ou un lion, une fleur de lotus, une roue ou un croissant. Plusieurs de ces figures portent les traces de la mutilation ordonnée par Baber. Les Jaïns ont réparé de leurs mieux l'injure faite à leurs « idoles » par le fanatisme musulman.

La nuit commence à tomber, lorsque je traverse Lashkar, la ville neuve. D'uniformes maisons blanches bordent une grande place au milieu de laquelle trône la statue d'un maharadjah. La place, à cette heure, est fort animée. Des *sarafs* (changeurs), assis au bord des trottoirs, font couler d'une main dans l'autre des cascades de monnaies qui tintent comme pour attirer le client. De longues poupées, des chevaux et des paons en carton peint s'étalent aux devantures des boutiques, jouets d'enfants ou symboles religieux ? J'en ai vu ce matin de semblables, juchés sur les toits de quelques maisons. Les hommes portent sur la tête un bonnet de forme singulière, analogue à celui dont est coiffé le maharadjah de pierre.

Les bazars sont pleins de lumière et de bruit; acheteurs et marchands s'agitent. Mais tout ce monde est courtois, relativement propre, et l'on ne voit pas de mendiants. Le type est agréable : une taille bien prise, des traits fins, de beaux yeux, un air de nonchalance et de douceur qui peut-être traduit quelque abrutissement. On sort de la ville, et bientôt la route s'engage bonnement dans les jardins du Nouveau Palais, longe un beau lac encadré de marbre blanc, se faufile entre des pavillons et des bosquets. On rentre dans la féerie et dans le rêve, que la vision triviale de Lashkar n'a interrompus que pour un instant.

Jeypour, la ville rose, est tracée au cordeau : toutes les rues

s'y touchent à angle droit; les plus larges ont en leur milieu, en guise de trottoir, un chemin pavé ou dallé. N'étaient les hauts murs crénelés qui l'enferment et les portes en chicane qui y donnent accès, on pourrait prendre Jeypour la Rose pour une ville américaine. Elle possède des industries florissantes, des banques actives et les plus riches bazars du Rajpoutana ; elle est éclairée au gaz, si ce n'est pas à l'électricité. Le pittoresque pourtant n'y manque pas. D'abord, la couleur des maisons : toutes celles des particuliers sont peintes en rose, le jaune étant réservé à celles du Maharadjah. De nombreuses façades sont décorées de figures grotesques, dont on ne sait si elles servent d'enseigne ou d'ornement. Des cavaliers galopant sous des ombrelles, des chameaux et des éléphants animent du matin au soir ces belles chaussées larges et droites, inondées de soleil, ce qui n'empêche pas les pigeons et les paons de s'y promener pour leur compte, aussi tranquillement que sur les pelouses d'un parc. Cette grande baie grillée, qu'on voit s'ouvrir au bout d'une rue en impasse, c'est la Cage aux Tigres, installée en pleine ville. Et les crocodiles logent de l'autre côté de ce grand jardin, dans un lac creusé exprès pour eux.

Le *Palais du Vent* n'est que bizarre, et le château du Maharadjah, grande bâtisse moderne, vaut à peine une visite. Et pourtant le souverain qui y réside appartient à l'une des plus illustres et des plus antiques dynasties de l'Inde : celle des Kachwaha. C'est que Jeypour est une capitale récente : il n'y a pas encore deux siècles qu'elle fut bâtie. Avant sa fondation, la résidence souveraine était le château d'Amber.

On sort de la ville par la porte de Zorawar, et bientôt les ruines commencent d'apparaître ; des singes les habitent, plus sauvages, moins humains que ceux de Ceylan. D'un côté, la montagne, que couronnent des pans de muraille et des débris de forteresse; de l'autre, un lac, au milieu duquel un vieux château à tourelles achève de se noyer. Le lac se nomme Man Sagar, il est infesté de crocodiles ; le château noyé n'a plus de nom. Un grand temple hindou, sans caractère, le Kala Maladeo. Une porte s'ouvre dans le rocher, et l'on découvre Amber. Mais, pour y atteindre, il faut descendre autant qu'on a monté, et passer une seconde porte, où l'on met pied à terre.

Le spectacle est délicieux. Entre les ramures des arbres apparaît un lac clair, où se mirent les ruines d'une porte fortifiée et

la coupole basse d'un tombeau. Un peu plus haut, sur la colline, se dressent les murs gris et roses du château d'Amber. Ce site charmant fut élu pour demeure dès le milieu du xe siècle, par une dynastie de conquérants. Cent ans plus tard, les princes Rajpoutes s'en emparèrent et en firent la capitale d'un royaume. Une longue rampe pavée, des portes solennelles, et voici la cour d'honneur, que bordent deux charmants pavillons de marbre blanc. Sur le fond blanc se détache, un peu en relief, une mosaïque de fleurs et de papillons. La même décoration se retrouve à l'intérieur du palais, dans les galeries, dans les salons, dans l'appartement des femmes. Entre les murs vêtus de marbre et les plafonds de bois peint ou doré, des corniches en corbeille, faites de petits miroirs enchâssés dans un ornement de stuc. Les portes sont en bois de santal incrusté d'ivoire et de nacre. La lumière pénètre, tantôt par de petits vitraux de façon musulmane, tantôt à travers les minces plaques d'un marbre aussi transparent que l'albâtre. Le bain des femmes, tout de marbre blanc, sans fenêtres, reçoit le jour par quelques dalles transparentes du pavement.

C'est ce qu'on appelle le Nouveau Palais, qui fut achevé au début du XVIIIe siècle. Le Vieux Palais, commencé par Man Singh en l'an 1600, offre à peu près le même plan, avec une décoration plus sobre et moins de recherche dans l'aménagement. Un escalier tournant et obscur mène jusqu'au toit qu'entoure une balustrade, taillée dans le même marbre que les dalles. La gorge étroite, que ferme le château, apparaît d'enfilade; des murs à créneaux chevauchent la colline; çà et là, les ruines d'un petit temple ou d'un fortin mettent une tache blanche dans la verdure. Le lit d'un torrent se devine sous un enchevêtrement de lianes et d'arbustes fleuris. Une fraîcheur exquise, un silence de paradis, qu'osent seuls interrompre les merles, les aigrettes et les perruches vertes, hôtes sautillants et gracieux de ce château de fées. Sur l'autre flanc, le lac baigne de ses eaux claires le pied de la muraille grise et rose.

Le vallon de Galta, qui s'ouvre derrière un pan de rocher, un peu à l'est de Jeypour, réserve une nouvelle surprise. Par un sentier en lacets, on monte jusqu'au temple hindou de Suraj-Deora. On franchit le col, entre deux rocs, et voici qu'apparaît un décor fantastique d'eaux jaillissantes, de jardins, de temples et de palais. Au premier plan, deux bassins sacrés,

qui s'écoulent l'un dans l'autre par une large cascade ; un portique au toit recourbé les sépare. Et le torrent poursuit sa course, d'abord prisonnier entre deux murs qui le guident jusqu'en bas du vallon, puis libre et débordant à travers les prairies et les vergers. Sur les deux rives, de grands pavillons déserts étalent leurs escaliers disjoints, leurs colonnades branlantes et leurs terrasses effondrées ; des coupoles grises, des clochetons d'or éteint surmontent des tombeaux, car plusieurs princes ont choisi ce charmant vallon pour y dormir le grand sommeil.

Monuments funéraires, temples, châteaux et kiosques, fondus dans un même ton, unis par un même style, semblent avoir perdu depuis longtemps leur figure distincte et leur réalité : ce ne sont plus que des fabriques de fantaisie dans un grand parc abandonné. Toutes ces demeures vides et mortes sont respectées des vivants; seules quelques vaches sont assez hardies pour en franchir le seuil. Mais des paysans, qui cultivent ces jardins bien arrosés, ont appuyé leurs cabanes de paille et de boue aux murs les plus résistants. Une fillette m'aborde, me salue et commence un discours où je ne comprends rien : elle montre les grands arbres, puis la place où nous sommes, puis le haillon multicolore qui lui sert de vêtement. Je lui jette deux *annas* pour la faire taire. Elle court à sa cabane et revient, tenant un pan de sa robe relevé dans ses deux mains. Elle s'arrête, pousse un petit cri, lâche sa robe : des grains de maïs se répandent; des singes dégringolent des arbres, des paons sauvages s'abattent lourdement sur le sol, et j'assiste à la plus comique des batailles. La petite éparpille le grain, soucieuse de faire à chacun sa part. C'est l'affaire d'une minute; le maïs, les paons, les singes ont disparu. L'enfant s'éloigne, et le jardin enchanté, qu'elle a réveillé d'un cri, redevient l'asile du silence et de la mort.

LA VILLE ET LE TOMBEAU

De Baber à Aurengzeb, l'Inde connut, pendant deux siècles, une fièvre de progrès, une plénitude de vie comparables à celles qui marquèrent en Italie l'époque de la Renaissance, le règne d'Élisabeth en Angleterre, en France, celui de Louis XIV. Conquêtes militaires, réformes administratives, grands travaux

publics, créations merveilleuses d'un art qui peut-être ne fut jamais dépassé. La cour des « Grands-Mogols » étonne les voyageurs européens par sa somptuosité et son raffinement; les souverains y attirent et y retiennent des artistes de tous les pays : Arabes, Persans et Chinois, Français et Italiens. Poètes, philosophes, théologiens, jurisconsultes, groupés autour d'un trône glorieux, tiennent rang de conseillers et de favoris. Le plus grand des six empereurs, Akbar, va jusqu'à entreprendre un effort magnifique contre la barbarie de certaines coutumes, les préjugés de caste, les rivalités religieuses : comme il les a unies dans la politique et dans l'art, il veut fondre dans une foi commune toutes les traditions, toutes les forces des peuples qu'il a soumis à sa loi. C'en est trop, le vieux génie de l'Inde se réveille; l'intolérance, la division, l'anarchie, contenues pour un temps, éclatent, débordent; et, quand meurt Aurengzeb (1707), l'Inde est déjà toute prête à subir des invasions nouvelles et de nouveaux esclavages.

Agra, Lahore, Delhi furent tour à tour les capitales du prodigieux empire, et toutes trois conservent de leur gloire passée des marques grandioses et des souvenirs émouvants. Palais et jardins, mosquées et tombeaux, attestent dans ces trois villes et autour d'elles, la puissance et le génie des souverains qui en conçurent l'idée et présidèrent à leur création. Il y a cependant une vision qui résume toutes les autres, et les dépasse ; un témoignage, un « monument », — si l'on veut donner à ce mot son vrai sens, — qui exprime à lui tout seul la grandeur du rêve mogol et sa fragilité : c'est Fathepour Sikri. A quelques lieues d'Agra, à Sikri, où son grand père, Baber le Lion, avait brisé la résistance des princes rajpoutes, Akbar, au retour d'une expédition victorieuse, rencontre le saint homme Selim Chisti, qui lui prédit la naissance d'un héritier. L'enfant vient au monde ; l'empereur lui impose le nom de Sélim, et donne au village où l'heureuse nouvelle lui fut annoncée, celui de Fathepour, ville de la Victoire. Après quoi, il bâtit la ville et y transporte sa résidence. Le grand empereur mort, la ville fut abandonnée.

Une voie royale, toute droite, ombragée d'arbres séculaires, mène d'Agra à Fathepour. Ce qu'on aperçoit de très loin, au bout de l'avenue, est-ce une ville, est-ce une forêt? Le mur d'enceinte est couronné, débordé par une futaie si épaisse et si

haute, qu'à peine voit-on poindre le sommet de quelques édifices. Ainsi dut apparaître aux yeux du prince des contes de fées, le château de la Belle au bois dormant. On approche, on passe une large porte fortifiée, puis une autre, et l'illusion continue. Quelle baguette magique a soudainement endormi cette impériale résidence, et pour combien de temps? Rien n'a bougé, tout est à sa place : un Grand Mogol pourrait venir s'installer demain à Fathepour, avec ses ministres, sa cour, ses femmes, ses chevaux, ses éléphants. Les siècles n'ont rien pu contre la souveraine volonté d'Akbar.

Voici la grande salle des audiences, avec le trône de l'Empereur. Dans cette demeure magnifique vivait l'épouse hindoue, une princesse rajpoute, mère de l'héritier ; une véranda toute décorée de stucs délicats, entoure la maison de la sultane turque ; et ce charmant pavillon, que des artistes persans ornèrent de peintures inspirées par Firdousi, était habité par la chrétienne Bibi Miriam, une des femmes les plus aimées de l'éclectique souverain. Chaque maison a ses appartements de réception, ses chambres à coucher, ses services, ses bains. Architecture et décoration sont appropriées aux destinataires, et le bain des docteurs ne ressemble point au bain de la sultane.

Une imposante série de bâtiments, disposés autour de deux cours intérieures, compose le palais d'Akbar. Ce palais, c'est l'image de l'homme étonnant qui l'ordonna, l'expression de son génie, et comme un raccourci de son histoire. Des artistes musulmans, hindous, peut-être chinois ont orné les salles d'apparat, où se mêlent aux arabesques des paysages et des représentations bouddhiques. Un portique élégant précède le *Daftar Khana*, la Maison du Concile, où l'Empereur, entre deux campagnes, se plaisait à discuter philosophie et religion avec les docteurs de sa cour, musulmans et hindous, chrétiens et disciples de Zoroastre ; la voûte est soutenue par une forte colonne, qui figure le tronc de l'arbre de vie ; les quatre branches maîtresses qui se détachent de son chapiteau, forment quatre ponts praticables, dont les arceaux s'appuient d'une part à la colonne centrale, de l'autre aux quatre consoles des piliers d'angle. C'est là qu'Abdul Fazl, le savant musulman, développa les raisons qui devaient induire Akbar à se proclamer infaillible en matière de foi ; là aussi que Rajà Birbal, le docteur hindou, élabora, d'accord avec le souverain, les principes de la religion nouvelle,

qui devait unir dans une même croyance tous les peuples de l'Inde. Enfin, sur le toit, s'élève un petit pavillon curieusement décoré : c'est le *Khwabgah*, la Maison des Rêves; l'Empereur s'y retirait pour méditer et pour dormir.

Autour de ces palais courent des jardins, dont le dessin est encore visible, tantôt régulier, tantôt capricieux; des bassins d'eau courante en entretenaient la fraîcheur. Akbar avait même fait creuser un lac, pour reposer les yeux de ses femmes; mais le lac se dessécha.

Les cours de marbre se succèdent; pas une dalle ne manque au pavement. Tous ces édifices de grès rouge, nets, intacts, ont leur nom : les Archives, la Monnaie, le Trésor, l'Observatoire, avec la haute terrasse où Akbar se faisait expliquer les mystères du ciel par ses astrologues hindous (*Yoghis*); les écuries, diversement construites, selon qu'elles abritaient des chevaux, des éléphants ou des chameaux. On sort de l'enceinte par la Porte des Éléphants; la campagne est semée de ruines : des ouvrages militaires, un caravansérail, un château d'eau; et l'on arrive au pied d'une autre muraille crénelée et flanquée de tours : c'est l'enceinte de la Mosquée.

Akbar commença de la construire en 1571, pour recevoir la dépouille et honorer la mémoire de Selim Chisti. Il voulut que tout y fût simple et grand. La décoration de l'édifice principal est purement musulmane, tandis que les bâtiments accessoires offrent maint détail de style hindou. Le mausolée du saint est ciselé comme une pièce d'orfèvrerie : dentelle de marbre blanc, sur laquelle se détache une porte d'ébène. Musulmans et hindous entourent ce tombeau d'une même vénération. Des portiques, des pavillons de repos, des écoles, des kiosques sont disposés autour de la cour monumentale. Enfin, après ses dernières conquêtes, Akbar voulut rendre la Djama Masjid encore plus grandiose et plus belle, et il érigea sur un des côtés de l'enceinte *le Baland Darwaza*, la Haute Porte, ou Porte du Triomphe. Un large escalier y accède; trois étages de tours en ornent la façade, que couronnent trois grandes coupoles séparées par de petits kiosques blancs et roses. Au deux extrémités de l'arc triomphal, Akbar le victorieux fit graver deux inscriptions; celle de gauche rappelle ses conquêtes et son passage à Fathepour; celle de droite est ainsi libellée : « Isa (Jésus), — que la paix soit sur lui! — dit : le monde est un pont; traverse-le, mais ne bâtis

pas sur lui. Le monde ne dure qu'une heure, consacre cette heure à la dévotion. »

Sur la fin de son règne, — il avait pris le pouvoir à treize ans! — Akbar revint à Agra. Les eaux de Fathepour, dit-on, s'étaient taries, et les vastes espoirs de l'Empereur s'étaient tournés en déceptions. Les deux robustes bases sur lesquelles reposait son œuvre, c'était, d'une part, la foi musulmane, de l'autre, le système hindou des castes. Et voici que, pour faire mieux et plus grand, il avait ébranlé l'une et l'autre. Lorsqu'ils virent le souverain emprunter aux Zoroastriens leurs prières, aux Hindous quelques-uns de leurs rites, les croyants de l'Islam se détournèrent de lui. Les Brahmanes ne lui pardonnèrent point d'avoir atténué, par ses lois, la rigueur du système des castes, d'avoir supprimé la taxe sur les pèlerins, interdit le mariage des enfants et l'immolation des veuves. Le génie d'Akbar se heurta à la résistance de l'Inde, et se brisa contre elle. Le fanatisme d'Aurengzeb précipita une réaction fatale. Moins de cent ans après la mort du grand Empereur, non seulement il ne restait plus rien de son œuvre, mais les luttes de race et de religion déchiraient l'empire mogol, plus acharnées et plus sanglantes qu'elles n'avaient jamais été. Les Persans en profitèrent, puis les Marathes, en attendant les envahisseurs venus d'Occident.

Si, malgré tant de chimères, l'énergie et l'action triomphent dans Akbar, le règne de Chah Jehan, son petit-fils, marque la toute-puissance du rêve et de la beauté. Est-ce dans son exil, sur les rives charmantes du lac d'Odeypour, où la colère paternelle l'avait relégué, que ce prince intelligent et raffiné prit, avec l'horreur du bruit et des armes, le goût de la mélancolie et de la grâce? Devenu maître à son tour, il semble avoir pour premier soin de libérer l'art de la politique. Finis, les alliages et les compromis où se complut la sagesse d'Akbar. Les formes musulmanes, simples et pures, telles qu'elles sont revenues de Perse, ne s'alourdiront plus de complications hindoues. S'il faut rehausser de quelque ornement leur noblesse austère et nue, l'incrustation de pierre dure y suffira, et Chah Jehan chargera de cette sobre décoration les meilleurs artistes italiens. Les dix premières années de son règne marquent l'apogée de l'art mogol, et l'une des époques les plus glorieuses de l'art musulman.

Mosquées, tombeaux, jardins, Chah Jehan a posé sur toutes ses œuvres le cachet de sa grâce. Les plus pures merveilles du palais d'Agra lui appartiennent ; mais on le trouve aussi près de Lahore, dans ce jardin de Chalamar, dont les trois terrasses en escalier prolongent à l'infini une perspective délicieuse; et je l'ai reconnu jusqu'en Afghanistan : car les grands cyprès de Nimla, alternant leurs rangées sombres avec les rubans argentés des cascades, ne peuvent avoir été plantés que par Chah Jehan. Des deux mosquées célèbres dont il enrichit la ville et le palais d'Agra, l'une, la *Moti Masjid* (la Perle), offre tout ensemble une perfection de lignes et une harmonie de couleurs qui ne furent jamais dépassées; l'autre, la *Jama Masjid*, élevée par l'Empereur à la mémoire de sa fille, devait plus tard servir de modèle pour la grande mosquée de Delhi.

Quand ce n'est pas le regret d'un être aimé qui inspire Chah Jehan, c'est le désir de lui plaire. Que n'imagine-t-il point pour l'agrément de son harem ? Voyez ces bains exquis, ce Jardin des Raisins, tout animé de bassins et de fontaines, cette *loggia* de marbre, d'où les femmes du Palais pouvaient admirer et marchander, sans sortir de chez elles et sans être vues, les richesses étalées dans la cour du Mina Bazar. Le délicieux pavillon octogone qui fait saillie sur le mur d'enceinte et qu'on nomme la *Tour du Jasmin* avait été construit par Jehanghir pour sa favorite; plus tard, Chah Jehan devait le destiner à la femme bien aimée, Mumtaz-i-Mahal, et s'installer lui-même dans un pavillon tout pareil, dont les terrasses ont vue sur le fleuve. La bien-aimée meurt la première ; Chah Jehan consacre dix-huit ans, — plus de la moitié de son règne, — à lui élever un tombeau. Il en a choisi la place de telle sorte que chaque porte, chaque fenêtre du pavillon qu'il habite lui offre l'image du mausolée. Et c'est dans une salle de ce pavillon qu'il meurt, les yeux fixés sur le *Taj-Mahal*, le tombeau de la bien-aimée.

Entre tant de chefs-d'œuvre, celui-là est le monument unique, l'aboutissement parfait, presque miraculeux, d'une longue série de méditations et d'efforts, tendant à dégager de toute surcharge et de tout vain ornement la ligne la plus pure, l'alliance de couleurs la plus harmonieuse. Un architecte persan, aidé peut-être de quelques artistes italiens et français, sut donner à la pensée du souverain cette expression pleine et dépouillée, vraiment classique.

Une enceinte de grès rouge, percée d'une porte monumentale, borne de trois côtés un grand jardin rectangulaire, que divisent des files de cyprès et des canaux; le quatrième côté du rectangle, qui touche au fleuve, n'est fermé qu'en partie par la terrasse sur laquelle s'élève l'édifice principal. Jusqu'aux limites de l'horizon, l'œil n'aperçoit rien que cette harmonie blanche, sur l'azur pâle du ciel.

La matière est un marbre blanc très pur, légèrement veiné de bleu. Le plan est des plus simples : sur un haut socle carré, que flanquent quatre minarets, le monument dessine un carré plus petit, avec des pans coupés. La porte en ogive occupe toute la hauteur de la façade; à droite et à gauche, deux fenêtres superposées répètent en plus petit l'ogive de la porte. La coupole centrale semble le résultat d'une combinaison heureuse entre la forme arabe et la forme persane, plus élancée que la première, moins bulbeuse que la seconde. Quatre coupoles plus petites lui font couronne, posées sur des pavillons octogones. On tourne autour de l'édifice comme autour d'une belle statue : sur toutes ses faces, il offre à l'œil l'harmonieuse plénitude d'un ensemble parfait.

Sur ce fond blanc, une décoration de couleur, sobre et exquise. Une inscription de marbre noir encadre la porte. L'espace qui sépare la ligne courbe de l'ogive des lignes droites du rectangle où elle s'inscrit, est rempli par un ornement en *pietra dura,* où le rouge, le vert et le jaune se marient, isolés du blanc par un filet d'or. La plate-forme de marbre sur laquelle est posé le monument présente une ligne continue, qu'aucun escalier apparent ne vient rompre : on y accède par une double rampe ménagée dans la construction et parfaitement invisible. L'édifice en apparaît plus simple et plus majestueux. Le long miroir d'eau qui s'étend du pied de la terrasse jusqu'à la porte d'entrée du jardin est exactement assez large pour que le monument s'y reflète tout entier. Des bassins, des canaux, des rideaux de verdure et des parterres de fleurs prolongent en perspective les lignes maîtresses de l'architecture.

Lorsqu'on pénètre à l'intérieur, une première surprise : la lumière. Par quel miracle est-elle si égale et si douce? Des plaques très minces, découpées dans le même marbre que les blocs de la muraille, tiennent lieu de vitraux. La clarté est tout juste assez vive, pour faire apparaître, le long des panneaux, ces

admirables bouquets d'œillets et de roses, cueillis sur le mur de faïence de quelque mosquée persane. A mesure qu'on s'approche du centre, la décoration se fait plus somptueuse. Un chancel de marbre blanc, orné d'incrustations en pierre dure, entoure les tombeaux; la frise qui le couronne est une dentelle, et les portes sont ciselées comme des joyaux. Au milieu de l'enceinte, le sarcophage de la bien-aimée; à sa gauche, celui de Chah Jehan. Les deux tombeaux sont taillés dans la même pierre et décorés de même sorte.

La lumière s'est faite plus rare sous la coupole pleine de silence; un gardien allume, pour la nuit, les deux lampes de mosquée suspendues au-dessus de la porte, puis m'invite discrètement à sortir. Peu à peu, le jardin se vide; une procession d'Indiens vêtus de blanc s'allonge sur le chemin dallé qui borde le canal; parfois l'un d'eux se penche pour boire, ou s'assied pour tremper ses pieds dans l'eau, puis reprend sa marche, cette marche élastique et rapide, qui est aussi celle des fellahs d'Égypte. Les dernières chansons s'éloignent; l'ombre descend lentement sur le jardin. Assis sur la passerelle de marbre qui unit les deux bords du canal, j'attendrai que la lune se lève.

En silence, les grands oiseaux passent par bandes au-dessus de ma tête, traversant du nord au sud. Un peu plus tard, les grenouilles s'appellent; la plate-forme blanche où je suis asssis doit être pour elles un lieu de rassemblement, étape entre les bassins et la prairie. Quand elles sont assez nombreuses, toutes s'élancent vers l'herbe, et disparaissent. Alors la chanson des grillons commence à s'élever dans la nuit.

La lune, presque pleine, monte avec lenteur au-dessus du fleuve. Ses rayons frappent d'abord une face de la grande coupole, qui brille comme un miroir. Puis la coupole tout entière s'illumine; peu à peu, la façade sort de l'ombre, se précise, s'éclaire; enfin l'édifice apparaît dans toute la beauté de sa forme simple et parfaite, presque bleu, parmi ce bain de lumière blanche. Coupoles et minarets lancent à l'unisson vers le ciel leur accent suave et divin, tandis que les lignes basses du monument, prolongées par les arêtes du socle, vibrent d'un accord majestueux et grave. Dans l'ombre de la grande porte brillent deux petites étoiles : les lampes gardiennes des deux tombeaux.

Si la dynastie fondée par Baber n'avait laissé sur le sol indien d'autre trace de son passage que le Taj-Mahal, ce serait

assez pour sa gloire. Une invasion furieuse, cent années de guerres terribles et de révolutions, vingt royaumes conquis, des traditions et des religions bouleversées, un immense empire laborieusement construit : à quoi tout cela vient-il aboutir? quel témoignage plus durable et plus parfait fixera pour toujours dans la mémoire des hommes le souvenir d'un grand effort tenté, sinon d'une grande œuvre accomplie? L'empire est bientôt déchiré, les royaumes ressuscitent, les formes sociales et les traditions religieuses se redressent, après l'orage qui les a courbées. La grande pensée d'Akbar sombre dans l'oubli. Il reste le tombeau qu'un prince mélancolique, épris d'art et de grâce, éleva dans la plaine, au bord du fleuve, en face du palais d'Agra, afin de garder près de lui, presque sous ses yeux, la dépouille d'une femme aimée.

LA FORCE DE L'INDE : LE SYSTÈME DES CASTES, LE ROLE DES BRAHMANES

La force de résistance de l'Inde, la puissance d'inhibition du génie indien, voilà, ce me semble, le fait qui domine l'histoire de ce peuple dans le passé, et qui l'éclaire encore dans le présent. Incapables de créer une forme permanente d'unité et d'organisation politique, les Aryens Hindous ont, en revanche, réussi à construire, sur des bases solides, un système social compliqué, mais viable (1). Ce système une fois établi, ils l'ont dressé comme une barrière formidable devant tous ceux qui prétendaient leur imposer des lois nouvelles et un ordre nouveau, devant les réformateurs comme devant les conquérants. Si rigide et strict qu'il nous apparaisse, l'hindouisme se révéla pourtant assez large et assez souple pour réunir en une même organisation des peuples de races, de croyances et de mœurs très différentes, tout en réservant aux Aryens une suprématie que le nombre ne leur eût point garantie.

Des doctrines religieuses et sociales, que nous pouvons juger supérieures, se répandent à travers les Indes, et, pour quelque temps, y semblent triompher. Le bouddhisme est accepté et protégé par des monarques puissants. Presque à la même époque, le jaïnisme commence à faire des adeptes. Mais bouddhisme et jaïnisme s'inspirent d'un esprit de réaction et de révolte contre

(1) Cf. Valentine Chirol, *India old and new*, p. 42 et suiv.

l'hégémonie des brahmanes et le régime tyrannique des castes; tous deux proclament l'égalité de l'homme et de la femme. C'en est assez pour que l'Inde repousse l'une et l'autre réforme. Avant la conquête musulmane, le bouddhisme était déjà relégué, vers le sud, à Ceylan, au nord dans les montagnes de l'Himalaya. Quant au jaïnisme, son importance ne put jamais dépasser celle d'une secte digne de respect, mais dépourvue d'influence.

L'Islam, malgré la force de son organisation militaire et le génie de quelques-uns de ses chefs, ne fait accepter sa loi qu'à une minorité. Les missionnaires chrétiens, pour trouver une clientèle, doivent descendre aux castes les plus basses, ou borner leur ambition à convertir des fétichistes. Les Hindous reprochent volontiers aux propagandistes musulmans ou chrétiens d'exploiter la misère et le ressentiment des classes opprimées, afin de les gagner à l'Islam ou à l'Évangile. Cela est possible. Mais voici la revanche de l'hindouïsme : le système des castes a pénétré, aux Indes, non seulement dans certaines communautés musulmanes, mais dans la communauté juive, et jusque chez les chrétiens. A travers les réformes et les conquêtes, les changements de dynastie et les révolutions, une seule institution demeure intacte, attestant la permanence, la ténacité victorieuse du génie indien : c'est l'institution sociale, c'est le régime des castes.

Dès lors, on comprend mieux l'attitude résolument conservatrice d'un Gandhi, ascète épris de justice et de progrès, mais chef national et patriote soucieux de maintenir au-dessus de toute discussion théorique le système fondamental, la seule force qui tienne encore l'Inde debout et lui permette de défier, ou de décourager ceux qui prétendent l'asservir. Nous éprouvons quelque étonnement à trouver sous la plume de Gandhi des formules comme celle-ci : « Je ne tuerais pas un être humain pour protéger une vache; mais je ne tuerais pas une vache pour protéger la plus précieuse des vies humaines (1) »; ou encore : « Je crois à la protection de la vache et j'admets l'adoration des idoles (2). »

Certes, Gandhi voudrait purger l'hindouïsme de certaines pratiques cruelles et grossières; certes il mène contre l'*intouchabilité* une campagne énergique et courageuse. Mais son premier souci est de ne point ébranler la base religieuse et

(1) *La Jeune Inde*, article du 1er juin 1921.
(2) *Ibid.*, article du 6 octobre 1921.

sociale sur laquelle l'Inde repose depuis tant de siècles, et sans laquelle l'Inde cesserait d'exister. Se fait-il lui-même de grandes illusions sur le succès de ses campagnes réformatrices? il ne le semble pas. Un jour qu'il avait prêché à Calcutta contre les rigueurs excessives de l'esprit de caste, recueillant des applaudissements enthousiastes, il vit, aussitôt après son discours, ses auditeurs se réunir par petits groupes, chaque groupe cherchant à s'isoler des autres : c'était l'heure du repas, et l'Hindou ne doit manger qu'avec ceux de sa caste. Se tournant alors vers un de ses amis, de qui je tiens le propos, Gandhi s'écria : « Voilà le beau résultat de mes efforts : ils applaudissent mes paroles, et ils agissent comme s'ils ne les avaient pas entendues. »

L'éducation de la jeunesse hindoue selon les méthodes occidentales est tout aussi impuissante. Nous avons cinq cuisines, me disait le Père D., supérieur d'un grand collège catholique à Bombay, et nous ne pouvons mettre le pied dans aucune d'elles. Seuls y pénètrent les élèves désignés par leurs camarades de même caste, pour préparer des repas, qu'ils ne prennent qu'entre eux. Sir Valentine Chirol me déclarait de son côté :

— La vie de collège, qui, pour l'enfant anglais, continue la vie de famille, se présente à l'enfant hindou comme une nouveauté déconcertante, saugrenue, et parfois odieuse. Les indigènes fréquentent nos écoles, nos universités, parce qu'ils sont ambitieux et savent qu'ils ne peuvent parvenir autrement aux fonctions publiques. Ceux qui n'y arrivent point, — ce sont les plus nombreux, — font des déclassés et des mécontents. Tous reviennent, dès qu'ils le peuvent, à leurs habitudes et à leurs préjugés. Mais nos ennemis les plus féroces sont les Indiens qui ont fait leurs études en Angleterre : ceux-là ne nous ont mieux connus que pour nous détester davantage. C'est dans leurs rangs que se recrutent ces politiciens extrémistes, ces rédacteurs de journaux, qui écrivent en anglais, mais pensent en Indiens, et entretiennent contre nous la défiance et la haine de leurs compatriotes.

Dans ces conditions, n'est-ce pas à l'intérieur même de l'hindouïsme, dans les cadres solides et immuables que ce peuple a donnés à son organisation sociale, qu'il faudrait chercher les éléments d'ordre et de progrès, des garanties pour le présent et des espérances pour l'avenir? On m'avait représenté la ville de Pouna, l'ancienne capitale des Marathes, comme une forteresse

de l'esprit national et religieux, un centre hindou d'étude et d'action, en un mot comme l'un des points où m'apparaîtrait le mieux cette vie intérieure de l'Inde moderne, qu'un Occidental a tant de peine à atteindre. Je me rendis à Pouna.

J'avais des lettres pour le docteur P..., naguère un des plus brillants élèves de Sylvain Lévi au Collège de France, aujourd'hui professeur de sanscrit au *Fergusson College*. J'eus quelque peine à trouver sa maison, et j'hésitais à pénétrer dans celle qu'on m'avait désignée, lorsqu'un jeune homme vêtu à l'indienne, assis par terre, sous l'auvent, au milieu d'enfants presque nus, se leva, s'avança vers moi et me salua dans un français excellent. Il sourit d'un embarras que j'avais mal dissimulé et, m'invitant courtoisement à entrer chez lui, me dit : « Il faut nous prendre comme nous sommes, pauvres, misérables, insoucieux du confort qui vous est indispensable... » Puis il envoya chercher deux chaises. Les enfants avaient cessé leurs jeux et regardaient, étonnés. « Il ne sont pas tous à moi, expliqua le professeur. On célèbre aujourd'hui un mariage dans la maison : d'où le désordre, que vous excuserez. »

Je me confondis moi-même en excuses, mais j'arrivais mal à comprendre comment ce jeune homme, d'esprit cultivé et même raffiné, qui tout récemment vivait à Paris de notre vie, avait pu reprendre si tôt, et apparemment sans aucune gêne, des habitudes toutes différentes. Il poursuivit :

— Vous comprenez déjà pourquoi nous avons si peu de relations avec les Européens : notre genre de vie s'y oppose. Ils viendraient chez nous, que nous n'aurions même pas un siège à leur offrir. Aussi n'allons-nous pas chez eux. Voilà le terrible problème. Tous les degrés de la civilisation existent dans l'Inde, en même temps : vous trouverez chez nous des hommes de la plus haute culture, et des nomades, des gens de tribus, qui vivent encore à l'état sauvage. Pour les commodités de leur politique, les Anglais nous ont unifiés par en bas. A leurs yeux, nous sommes tous des hommes du dernier degré. Et les étrangers, dociles et ignorants, ont adopté le point de vue des Anglais.

« Le peuple marathe, dont vous êtes ici l'hôte, a été riche et glorieux. Aujourd'hui il est pauvre. Mais sa misère ne l'empêche, ni de conserver jalousement ses traditions nationales, ni d'entretenir, sans la moindre subvention du gouvernement, des écoles, des collèges, des instituts de haute culture

et de recherches scientifiques. Presque tout cela est l'œuvre des brahmanes. Vous avez entendu dire, j'en suis sûr, beaucoup de mal des brahmanes. Parbleu! c'est qu'ils représentent chez nous le meilleur élément de défense et de conservation sociale. Sans les brahmanes, les Anglais auraient beau jeu : l'Inde ne serait plus l'Inde.

Il y avait dans ces paroles du docteur P. une ardeur et une conviction qui me frappèrent. Elles me rappelaient les lignes fameuses dans lesquelles un écrivain hindou exposait naguère le rôle national du brahmanisme : « Si la mère Inde, quoique réduite à l'état de squelette par des gouvernants étrangers, garde, à travers les siècles, une vitalité prodigieuse, c'est parce que les brahmanes ne se sont jamais relâchés de leur dévotion envers elle. Elle a été témoin et victime des pires révolutions sociales et politiques. La famine et la peste l'ont dépouillée de sa splendeur. Mais les brahmanes l'ont défendue, à travers toutes les vicissitudes de sa fortune. C'est eux qui jadis l'ont portée au pinacle de la gloire, et c'est encore eux dont les bons offices soutiennent aujourd'hui les esprits languissants de ses enfants (1). »

Je savais qu'il existait dans l'Inde quatorze millions de brahmanes, et que, si beaucoup d'entre eux, poussés par la nécessité, avaient dû s'adonner aux travaux inférieurs de l'agriculture et du commerce, l'élite, qu'ils ne cessaient point de constituer, se glorifiait de détenir, comme un monopole, les plus hautes fonctions publiques et l'exercice des professions libérales les plus élevées. On m'avait raconté comme, en certaines régions, sur la côte de Malabar, par exemple, le brahmane faisait respecter son privilège, en maintenant les autres mortels à une distance variable et strictement mesurée, selon la caste de chacun; et j'avais vu moi-même les pauvres intouchables, employés à l'entretien des routes, se jeter dans les fossés, pour ne point souiller de leur contact l'ombre du brahmane qui passait sans les voir. On rend la justice : cet homme de basse caste ne peut approcher du magistrat, qui le condamne sans l'avoir entendu. Je traversais un village : voici l'école. On entend à travers les baies ouvertes la voix du maître et le gai ramage des gamins; et, sous la véranda, l'on

(1) Cité par V. Chirol, dans *India old and new.*

voit d'autres enfants, les uns étendus et dormant, les autres en train de se battre. Ce sont les petits parias, qui n'ont pas le droit de franchir le seuil de l'école. Ils apprendront comme ils pourront; mais ils n'infligeront pas aux enfants de caste l'injure de leur présence : ainsi l'exige la dure loi qui régit les peuples de l'Inde.

Enfin, dans le gouvernement de Madras, on m'avait signalé l'intolérance des brahmanes et leurs préjugés aristocratiques comme un des plus graves obstacles au progrès social. Malgré moi, et tout en reconnaissant ce que cette vision avait de sommaire, je me représentais l'Inde, avec ses deux mille castes et sous-castes numérotées, sous la forme d'une de ces pyramides qui flanquent la Grande Pagode de Madoura; au sommet, les brahmanes, respirant librement l'air le plus pur et jouissant en paix des privilèges de leur sainteté; à la base, écrasés par le poids monstrueux de toutes les castes superposées, les cinquante millions de *panchamas*, d'intouchables, voués aux besognes répugnantes, à la souffrance et au mépris. De l'horrible misère de ceux d'en bas, je rendais responsable l'impitoyable égoïsme de ceux d'en haut.

Et voici qu'on me montrait dans cette caste privilégiée et orgueilleuse, non seulement l'armature essentielle, invincible de la société indienne, mais encore le principal instrument des réformes et du progrès social. Pouna me révélait le patriotisme, l'activité bienfaisante, la charité des brahmanes.

LA MAISON DES VEUVES

Le professeur P... voulut que ma première visite fût pour *Mahilashram*. Cette institution, exclusivement consacrée aux femmes hindoues, réunit des écoles, un collège, et une maison où sont accueillies les veuves. Initiative nouvelle et hardie : car si les veuves hindoues ne sont plus guère brûlées sur le bûcher de leurs maris, elles demeurent, pour la famille dont elles sortent et surtout pour celle où elles sont entrées, un objet de mépris et d'exécration. La veuve est tenue responsable de la mort de son époux; elle perd sa caste et n'a plus le droit de tracer sur son front le signe de Vichnou ou de Siva; elle est reléguée au dernier rang de la famille, plus bas même que les domestiques. Or beaucoup de ces veuves n'ont jamais été des

épouses. Il suffit que les parents d'une fille l'aient promise à ceux d'un jeune garçon, pour que la mort de celui-ci fasse de la fiancée une veuve. Jamais la fillette ne pourra « se remarier » ; nul ne daignera s'occuper de son sort ; elle est désormais exclue de la société hindoue.

C'est contre cette coutume barbare que les fondateurs de Mahilasham, — des brahmanes, — ont voulu réagir. La « Maison des Veuves », créée en 1895, fut d'abord isolée des écoles et du collège de filles : il ne fallait pas heurter trop ouvertement le préjugé. Aujourd'hui, elle y est complètement réunie, et les veuves suivent les leçons de grammaire, d'histoire et de couture, participent aux jeux et même aux prières de leurs compagnes, jeunes filles ou femmes mariées. Il faut avoir au moins dix ans, vingt-cinq ans au plus, pour être admise dans la maison. Les veuves pauvres sont reçues gratuitement.

— Notre but, m'explique mon guide, est de permettre à ces enfants, soit de se remarier, — nous y parvenons quelquefois, mais c'est encore très difficile, — soit d'apprendre un métier, grâce auquel elles pourront vivre honorablement. Tout l'enseignement est donné en langue marathe, sauf celui de l'anglais. La question la plus délicate est celle de l'instruction religieuse : voici comment nous l'avons réglée. Les étudiantes qui connaissent le sanscrit, — celles de haute caste, — entendent l'explication du *Shrimad Bhagvadgita* ; on lit aux autres des épisodes édifiants, tirés de la vie des saints marathes. Pour le culte divin, nous avons résolu le problème par l'unification : mais nous unifions par en haut. Toutes nos élèves prient comme des brahmanes, bien que chacune d'elles puisse se livrer en outre à ses dévotions particulières.

Là-dessus, on me montre, par une fenêtre, la chapelle de l'établissement ; puis on me promène dans les salles de classe ; on m'introduit enfin dans le pensionnat. Des cellules uniformes s'ouvrent sur le portique carré d'un cloître ; chacune est occupée par trois ou quatre enfants. Mon impression est d'une tristesse indicible. Quelques-unes de ces fillettes, arrivées récemment, portent encore sur leur maigre visage et dans leurs yeux craintifs, la trace des traitements humiliants et cruels auxquels on vient de les soustraire. Des chuchotements, des voiles qui tombent ; je ne vois pas un sourire.

Pour compléter la visite, on me mène aux salles de bain,

puis à la cuisine. Au moment où, sans penser à mal, j'allais franchir le seuil de ce dernier asile, un geste de mes compagnons prévient, juste à temps, le sacrilège irréparable. Tout est propre, aéré, bien tenu, élégant même. Mais quelle mélancolie plane sur cette « Maison des Veuves », que ses pensionnaires regardent sans doute comme un paradis !

— Ce n'est pas seulement la condition des veuves, me dit encore mon guide, c'est la condition des femmes en général que nous entendons réformer et ennoblir. Peut-être n'existe-t-il aucune femme au monde, dont le sort soit aussi misérable que celui de la femme hindoue, sauf de trop rares exceptions. Le régime du *purdah* (1) est, pour le moins, aussi barbare, aussi ignominieux que celui du *harem*. Le mariage précoce est une autre source d'infirmités et de souffrances. Et ne croyez pas que les Indiens qui ont vécu en Europe et affectent un certain détachement à l'égard de nos usages, témoignent, dans le gouvernement de leur famille, d'un esprit plus éclairé et plus libéral. Ils se montrent parfois plus intransigeants que les autres.

« Comme Gandhi, nous estimons que tout homme doit baisser la tête, tant qu'il sera permis de ne voir dans la femme qu'un instrument de plaisir; comme lui, nous souhaitons pour la femme une égalité parfaite avec l'homme. C'est pour la préparer à cette nouvelle condition que nous nous efforçons de l'instruire, aussi bien dans les choses de l'esprit que dans celles du ménage. Ici à Pouna, une cinquantaine de jeunes filles suivent, dans les collèges, avec les garçons, les cours de lettres et de sciences : quelques bancs sont réservés aux étudiantes. Elles ont leurs clubs, leurs jeux, leurs terrains de sport, qui réunissent des hindoues, des parsis et des musulmanes. Vous avez vu à Bombay une haute école de jeunes filles; nous en avons deux autres, à Satara et à Belgaun ; et l'Inde possède désormais son *Université de la Femme*. Il faut qu'on sache en Europe que, si nous voulons passionnément rester Indiens, nous ne désirons pas avec moins d'ardeur donner, ou plutôt rendre à l'Inde une civilisation, un état moral et social dignes de sa grandeur passée et capables d'assurer sa grandeur à venir. L'éducation des femmes est la première condition de cette renaissance, à laquelle nous aspirons.

(1) Rideau derrière lequel, dans les maisons hindoues, est dissimulé l'appartement des femmes.

LES « SERVITEURS DE L'INDE »

Le *Fergusson College* est déjà en vacances, — nous sommes au mois de juin, — et le professeur P... ne peut me montrer qu'une maison vide, d'ailleurs fort bien installée. Tout autour du collège, des maisons d'étudiants et d'étudiantes, des hospices, des clubs : bâtiments très simples, qu'entourent de beaux jardins. « Dire que l'Inde a créé plusieurs architectures magnifiques, observe le professeur, et que les Anglais, qui n'en ont pas une, nous ont imposé leur façon de bâtir ! »

Nous passons une barrière rustique ; la voiture monte à travers des vergers, tourne et s'arrête sous un vaste portique de briques rouges. La maison semble presque neuve ; au premier étage, une galerie couverte fait, comme le portique, tout le tour du bâtiment. De grands stores de paille tombent devant chaque porte et chaque fenêtre. Le bruit de l'auto n'a pas mis une tête dehors. Je demande à mon guide : « Est-ce que nous entrons dans un couvent ? — Pas tout à fait, répond-il en souriant, mais à peu près. Cette maison abrite les *Servants of India*, les Serviteurs de l'Inde. » A ce moment apparaît sur le seuil un homme de haute taille, vêtu à l'indienne, coiffé d'un bonnet blanc, et mon compagnon me présente au docteur Z...

— Soyez le bienvenu dans cette demeure, me dit notre hôte, comme aurait dit un moine. Hors une bibliothèque assez intéressante, nous n'avons pas grand chose à vous montrer. Mais, tout en faisant avec vous le tour de la maison, je vous expliquerai ce que nous sommes, et l'œuvre à laquelle nous avons consacré notre vie. La société des *Servants of India* a été fondée en 1905 par M. Gokhale, qui lui a donné sa règle. Elle comprend, outre le président, quinze membres ordinaires, huit postulants ou novices (*under training*) et un petit nombre d'assistants ou d'attachés. Chaque membre, avant d'être admis, se soumet à un noviciat, qui dure cinq ans.

Au moment de son admission, il prononce sept vœux que voici :

Le pays tiendra la première place dans ses pensées, et il lui consacrera le meilleur de lui-même ; — en servant le pays, il ne cherchera pour lui-même aucun avantage ; — il regardera tous les Indiens comme des frères, et s'emploiera au progrès de tous, sans distinction de caste ou de croyance ; — il se contentera, pour lui et pour sa

famille, s'il en a une, de l'allocation que la Société pourra lui fournir. Il ne consacrera aucune partie de ses forces à gagner de l'argent pour lui-même; — il vivra purement; — il ne s'engagera dans aucune querelle personnelle avec qui que ce soit; — il tiendra présent à son esprit les buts de la Société, veillera sur ses intérêts avec tout le zèle dont il est capable et fera tout son possible pour assurer le progrès de son œuvre. Il ne fera jamais rien qui soit en contradiction avec l'objet que la Société poursuit.

— Mais, dis-je, ce sont des vœux monastiques que vous prononcez. Les serviteurs de l'Inde formeraient-ils une communauté religieuse?

— Non, répondit le docteur Z... La Société ne relève d'aucune confession et admet chez ses membres toutes les croyances. La vie en commun n'est point imposée en permanence : elle est simplement ouverte à ceux qui en éprouvent le besoin. Les membres qui vivent ici se plient à la règle; nourriture végétale, repas pris en commun, etc. Mais c'est surtout au dehors que doit s'exercer leur activité. La Société agit moins par elle-même que par chacun de ses membres en particulier. Car voici l'originalité de cette création : chaque *Servant* choisit son domaine et son rôle, suivant sa compétence, la profession qu'il a exercée, l'expérience qu'il a acquise avant son admission. Celui-ci est spécialisé dans les questions d'éducation, celui-là dans celles de législation; cet autre s'occupe de la condition des femmes; notre président actuel, M. Srinivasa Sastri, s'est consacré tout entier aux problèmes sociaux et au sort des ouvriers. Après avoir été en 1921 l'un des délégués de l'Inde à la Société des Nations, il la représente aujourd'hui à Genève dans le Bureau international du Travail.

« Les fonctions publiques ne sont pas incompatibles avec notre profession. Plusieurs des nôtres font partie de l'assemblée législative et des conseils provinciaux; d'autres acceptent du gouvernement des missions dont l'objet, politique ou social, se rapporte aux buts poursuivis par la Société. Ils font des conférences, écrivent dans les journaux de l'Inde et de l'étranger, enfin, ne négligent aucun moyen pour parvenir aux résultats que la Société attend de leur action. Nous avons nous-mêmes un journal hebdomadaire : *The Servant of India*, qui nous permet l'échange avec les revues sociales du monde entier. Voulez-vous voir la bibliothèque?

Le docteur Z... m'introduit dans une vaste salle, réservée aux travailleurs; dans les pièces voisines sont alignés en bon ordre des ouvrages de philosophie, d'histoire, d'économie politique et de sociologie; puis tout ce qui concerne l'Inde, ses peuples, ses mœurs et ses religions; enfin, la salle des journaux, où s'entassent les collections des périodiques spécialement consacrés aux études sociales, coloniales et ouvrières. De la bibliothèque, nous descendons aux cellules des *Servants*. Le docteur Z... me montre la sienne : la pièce, fort étroite, est divisée en deux par un rideau; d'un côté, la chambre à coucher, de l'autre, le *studio*. Sur le mur blanc, entre deux images hindoues, pend un petit crucifix... Nous traversons une cour, et voici l' « hôtellerie », où les personnes étrangères à la Société peuvent recevoir une hospitalité de quelques jours. Suis-je encore aux Indes, ou dans quelque Chartreuse, dans quelque Trappe de nos pays chrétiens? Même propreté nue, même silence, même accueil affable et réservé. « La Société, quand elle le juge nécessaire, peut relever un membre de ses vœux. » C'est notre hôte qui parle, et ces mots inattendus achèvent l'illusion.

— Ce que ne vous a pas dit le docteur Z..., me confie mon guide après que nous avons pris congé, c'est l'œuvre admirable que ses confrères et lui accomplissent chaque jour dans le domaine de la charité. Le dévouement des *Servants of India*, pendant la guerre, n'a pas connu de borne. Après la guerre, on les a trouvés partout où il y avait des misères à secourir, organisant les distributions de vivres pendant les famines, les services sanitaires en temps d'épidémie. Les progrès rapides du mouvement coopératif aux Indes sont dus pour beaucoup à leur action.

— Et quelle est l'attitude politique des *Servants*?

— M. Sastri, comme autrefois M. Gokhale, appartient au parti modéré. Il réprouve, et s'efforce de prévenir les excès des extrémistes. Le gouvernement traite la Société avec égard. Les hauts fonctionnaires lui marquent de la sympathie ou de la défiance, suivant leur humeur. Mais aucun ne se permettrait de passer par Pouna, sans rendre visite aux *Servants of India*.

LE CONCERT INDIEN

Le professeur P... voulut encore me conduire à l'*Institut oriental de recherches*, dont la bibliothèque renferme quelques

milliers de manuscrits, parmi lesquels il en est de très rares et très précieux. Cinq ou six travailleurs, assis à de petites tables de bois blanc, collationnent les textes d'un poème national marathe, dont l'institut prépare une édition critique. Leurs méthodes, qu'on m'explique, sont les nôtres, et l'institut de Pouna est justement fier de la publication d'une série déjà longue d'ouvrages importants, la plupart rédigés en sanscrit ou dans l'un des dialectes pracrit.

Nous achevons cette curieuse journée au musée historique, où vient de se clore une exposition de miniatures persanes et indiennes. Déjà les feuilles précieuses ont été extraites des vitrines et réintégrées dans les écrins et les coffres. Avec une parfaite obligeance, le directeur ouvre pour moi coffres et écrins, et je puis à loisir contempler des merveilles. Voici les portraits des grands princes de Delhi, de leurs vizirs, et même celui d'un comédien italien, qui exerça sans doute à leur cour. Quelques pièces magnifiques illustrent l'histoire des Grands Mogols : le vœu de Baber, sa mort, la dispute d'Akbar et des théologiens. Ici des dames indiennes, montées sur des chevaux à col de cygne, jouent au polo entre les murs clos d'un beau jardin : l'Angleterre aurait-elle emprunté à l'Inde ce sport national ? Mes yeux s'attardent sur un paysage dont j'admire le ciel nuageux, mais où quelques détails m'embarrassent. Je demande une explication.

— C'est, dit le directeur, la traduction en peinture d'une mélodie indienne bien connue, qui s'intitule : *Chanson d'un jour de pluie.*

— Vous avez bien dit : la traduction d'une mélodie en peinture ?

— Oui. En quoi cela vous surprend-il ? Le cas n'est pas unique. Voici une autre miniature qui traduit *Chanson de bataille.*

Je croyais bien, en entrant au musée, avoir aperçu dans l'encognure d'une porte, quelque chose qui ressemblait à un instrument de musique. Une idée me traversa l'esprit. Je demandai :

— Ces mélodies, dont les miniatures sont des traductions, les connaissez-vous ?

— Tous les Indiens les connaissent.

— Sont-elles écrites ?

— Non, elles se transmettent de mémoire à mémoire, à travers les siècles.

— Pouvez-vous les chanter?

Alors je vis cet homme délicieux aller droit au coin que je savais, et revenir avec un *tar*, longue et étroite cithare à quatre cordes, l'instrument national de l'Inde. L'instant d'après, il préludait.

— Je ne joue pas mal, disait-il tout en pinçant les cordes; malheureusement, ma voix n'est pas exercée. Cela vous donnera tout de même une idée de notre musique.

Il tirait de son tar des effets admirables, et sa voix, sans être précisément agréable, possédait la justesse et l'expression.

La basse était alternativement fournie par deux accords, tonique et dominante. Sur ces accords simples et monotones, la mélodie développait, tantôt une arabesque onduleuse et finement modulée, tantôt une ligne brisée, anguleuse et âpre, dont chaque reprise semblait un sanglot douloureux. Mon oreille retrouvait peu à peu l'habitude de ces intervalles ténus, que nous ne savons pas écrire, mais qui nous charment dès que nous arrivons à les saisir. Je revoyais vaguement, sous une tente, vers Diarbékir, mes gendarmes Kurdes, s'appliquant à bien chanter, pour que je pusse les noter exactement, les belles chansons de leur pays. D'où venaient-elles? et d'où venaient celles-ci? Les rythmes étaient si différents! Bientôt enivré par les sons, le musicien jouait, chantait sans trève, une mélodie, puis deux, puis beaucoup d'autres. Apparente monotonie, riche et subtile variété de lignes et de couleurs.

Par ce chant et par cet instrument, l'âme de l'Inde exhalait tantôt sa plainte, tantôt sa langueur, jamais sa joie. A deux ou trois reprises, j'eus, brièvement, l'illusion de la deviner bien mieux à travers cette musique, que par toutes les choses vues, toutes les phrases entendues en quatre mois de voyage.

Le chanteur s'était tu, mais ses doigts continuaient à courir sur les cordes frémissantes. Les yeux fermés, il s'écoutait jouer. Un dernier accord, et comme adieu, ces mots : « L'Inde vivra! »

— Elle vit, répondis-je.

MAURICE PERNOT.

(*A suivre.*)

UN CARACTÈRE DE LA BRUYÈRE

L'AMATEUR D'OISEAUX

HERVIEUX DE CHANTELOUP

I. — UN ÉLÈVE DE SANTEUL

Je voudrais tracer un portrait de *Diphile*. Dans les *Caractères*, *Diphile* est cet amateur d'oiseaux que La Bruyère a campé, au chapitre de *la Mode*, à côté de *Démocède*, l'amateur d'estampes, l'homme « qui a tout Callot », de *Diognète* le numismate, enfin de ces maniaques singuliers dont l'un est occupé à classer des médailles, tandis que cet autre rassemble des coquilles et que celui-là voue son temps à cultiver « un jardin dans un faubourg ».

Pour ce dernier, on sait que La Bruyère le peignit d'original en écoutant parler Descôteaux, le joueur de flûte. En ce qui concerne l'amateur de fruits, l'on a dit que c'était l'avocat Merlet; le conchyologue était soi-disant Boucot, un bourgeois résidant dans la rue Hautefeuille, et qui s'ingéniait à grouper sous de belles vitrines toutes les espèces de valves que l'Océan renferme dans son riche écrin. Mais *Diphile*, le garçon qui a sa maison remplie d'oiseaux, qui a transformé son cabinet en volière et donne pension à un homme pour « siffler des serins au flageolet et faire couver des canaris »? Longtemps l'on put croire que ce fût Santeul.

La Bruyère avait eu l'occasion de rencontrer Santeul à Paris

et à Chantilly, et l'on sait que l'auteur des *Caractères* a consacré à ce poète aimé des Muses, sous le nom de *Théodas*, un portrait immortel. Tous deux, La Bruyère et Santeul, étaient familiers de la maison de Condé; tous deux étaient philosophes, inclinés vers les lettres; tous deux servaient les mêmes maîtres; il leur advint bien des fois de dîner côte à côte, à la même table, auprès de M. le Prince. Enfin La Bruyère, à plusieurs reprises, de la chambre qu'il occupait rue de Vaugirard à l'hôtel de Condé vis-à-vis le Luxembourg, dut se rendre, pour ainsi dire en voisin, à l'abbaye de Saint-Victor où logeait le religieux.

C'est là, — dans cette abbaye, — que l'observateur sagace des mérites et des travers humains, devenu précepteur de M. le Duc petit-fils de M. le Prince, fut mis à même d'admirer cet « enfant en cheveux gris » qu'était Santeul, — *Santolius Victorinus*, — d'écouter ses distiques et ses inscriptions toutes du tour le plus ingénieux, de rire à ses saillies, enfin de l'entendre avec une grande chaleur et l'éloquence la plus persuasive parler des oiseaux.

Ceux dont s'entourait Santeul à l'abbaye de Saint-Victor étaient de préférence des canaris. Le religieux victorin en avait rassemblé de toutes les sortes : des gris, des jaunes, des agates, des isabelles, mais surtout des jonquilles. Il disait, de ceux-là, qu'ils étaient des plus propres à soutenir un concert, accompagner sur la flûte ou danser au flageolet. A l'effet de les nourrir, soit de mouron, soit de plantain bien mûr, il n'y avait pas de longues courses que Santeul n'entreprît dans la campagne au delà du faubourg Saint-Marcel, ou dans la vallée de la Bièvre; pour les grains et les échaudés, il s'en trouvait d'excellents à *la Bonne-foi-du-bon-jardinier*, chez le sieur Reynier, quai de la Mégisserie. C'était là que notre victorin allait en quérir, des meilleurs et des plus propres; mais cette provende n'était pas la seule que notre latiniste réservât à ses petits amis; et il n'y avait pas de disputes que Santeul n'eût avec le cellérier au sujet des œufs durs qu'il allait à tout moment demander à ce frère pour nourrir ses oiseaux.

La vérité est que ceux-ci étaient ses compagnons. C'est à eux qu'il chantait ses *Hymnes* ou lisait ses vers; à eux qu'il confiait ses mésaventures. Il en est qui l'écoutaient bien sagement en lustrant leur plumage ou picorant leur grain ; d'autres

étaient moins patients. Témoin ce petit bonhomme de serin qui s'envola tout de bon une fois dans le jardin du couvent et que le chantre des eaux et des fontaines se mit à poursuivre, armé d'une échelle, à travers les préaux et les espaliers. M. de La Bruyère survint tout à l'impromptu dans le même moment; et comme il aperçut le chanoine, juché sur les barreaux, adjurant le transfuge de réintégrer sa cage, c'est-à-dire la cellule où logeait Santeul, il ne put conserver son sérieux; il s'en divertit même si bruyamment que notre religieux, entendant rire au bas de l'échelle, se retourna, courroucé. Mais il vit que c'était La Bruyère; alors sa colère tomba.

Sainte-Beuve écrit, de l'auteur des *Hymnes*, qu'il était difficile à former; bien des fois, il arriva même à La Bruyère, soit à Chantilly, soit à Paris à l'hôtel de Condé, d'être mis dans l'obligation, après quelque algarade entre les commensaux du duc de Bourbon et de la duchesse du Maine, de prendre Santeul à part et de le chapitrer « dans l'embrasure » d'une fenêtre, mais cela sans aigreur et toujours gaiement. Ce jour-là précisément où La Bruyère trouva Santeul sacrant et pestant, mais dans le latin le plus pur, contre un fuyard ailé, fut l'un de ceux où les deux compères parlèrent le plus volontiers des oiseaux.

Il existe un ouvrage bien curieux de Cyrano de Bergerac. C'est ce fameux *Voyage* où l'on voit un homme projeté dans la lune et qui parvient, après bien des péripéties, « dans un pays si plein d'oiseaux que leur nombre égalait presque celui des feuilles qui les couvraient ». Et là étaient une pie, des aigles, des geais et des étourneaux, des hirondelles, des perdrix, voire des corbeaux, des colombes, enfin le plus cocasse royaume qu'on pût voir. Les oiseaux, dans cette sorte de contrée aérienne, passaient le temps le plus agréablement du monde, c'est-à-dire à roucouler, picorer et surtout chanter. Le plus admirable est que, dans ce royaume de féerie, ces oiseaux organisaient entre eux de petits concerts. Ces concerts étaient toujours à la louange des arbres; et ce conte, dont La Bruyère empruntait l'essentiel à Cyrano, était tout poétique. Santeul, qui demeurait bouche bée, l'écouta longtemps; puis il y répondit; et ce fut un bel éloge de tous les volatiles, mais plus particulièrement de ceux de Canarie, qu'entreprit le poète.

Commencé entre sexte et none, l'entretien du chanoine et du moraliste dura jusqu'au soir ; la cloche de Saint-Victor sonna l'angélus qu'il n'était pas achevé. Je laisse à penser le feu qu'y mettait Santeul. Le P. Dinouard, de l'ordre de Saint-Benoit, s'appliquant à tracer le portrait du poète, a montré ce qu'était ce dernier dans ces instants-là ; avec beaucoup de relief, il l'a représenté « les joues creuses, un menton relevé, un nez épaté, des narines ouvertes, les yeux gros, les cheveux et le poil noirs », enfin toute la figure de l'un de ces tritons sculptés dans les bas-reliefs des fontaines et que l'on voit, aux pieds d'Amphitrite, barbotant parmi les roseaux.

A vrai dire, jamais ce triton ébouriffé qu'était notre chanoine ne se montrait plus plaisant qu'au moment où s'animait son visage, où son nez palpitait, où ses yeux jetaient des flammes, où sa voix, à nommer ses chers serins, prenait l'accent du plain-chant et du miserere. De la sorte, il fallait admirer Santeul, tandis, — selon le mot de l'abbé de Fénelon, — qu'il « enflait ses chalumeaux », se débattant, gesticulant, dans un monde ailé à peu près autant que le personnage du *Voyage dans la lune* montré par Cyrano.

Surpris, La Bruyère le contemple. Avec attention, il suit les mouvements du plaisant religieux, il l'observe, il le guette, et ce n'est pas pour lui un médiocre plaisir que de voir Santeul, penché à sa fenêtre de Saint-Victor, relevant la manche de sa robe et, tout en croquant des pommes à son habitude, désignant d'un geste large « la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet », enfin les jardins de ce couvent où, — selon lui, — « tout est volière ». A la faveur de cette agitation, de cette frénésie, voire de cette parade volatile où le latiniste, en vrai Scaramouche, joue tous les personnages, non seulement le sien, mais ceux des oiseaux, La Bruyère réprime un sourire narquois, arrête sa surprise et fait taire son souffle. C'est que ce n'était plus tout à fait le jovial Santeul que, par suite d'un don de peintre et de visionnaire qui était en lui, l'auteur des *Caractères* apercevait se démenant ainsi sous ses yeux, mordant une pomme aigre et sifflant des canaris, mais plus volontiers c'était *Diphile*, le curieux d'oiseaux.

De ce curieux d'oiseaux, ne se plaisant qu'au vacarme des volières, que n'a-t-on pas écrit? Qu'il était tout entier le victo-

rin. Mais, s'arrêtant à ce passage dans lequel le moraliste avance que l'argent que *Diphile* dépense d'un côté à élever des oiseaux, il « l'épargne de l'autre » en laissant ses enfants « sans maîtres et sans éducation », Édouard Fournier vient, — dans sa *Comédie de Jean de La Bruyère,* — détruire cette prétention de ne voir, dans le portrait du curieux, que le seul Santeul.

Un *curieux*, pour La Bruyère (puisque aussi bien c'est de *curieux* qu'il s'agit), ce n'était ni tout à fait un homme ni tout à fait un autre; mais, de même que le statuaire antique parvenait à la perfection en empruntant ici une main, ici un bras, ailleurs le port d'une tête ou le tour d'un torse, notre peintre de caractères allait un peu partout demandant à celui-ci le détail d'un mot, à divers le mouvement et la saillie, à presque tous enfin les éléments dont il arrivait, avec un grand art, à recomposer les figures de ses originaux. « Quand j'appelle cela des portraits, dit Sainte-Beuve, qui s'est arrêté, pour la définir, à cette manière du nouveau Théophraste, il y a toutefois à dire qu'ils ne sont jamais fondus d'un jet ni rassemblés dans l'éclair d'une physionomie. » Ces portraits représentent « une somme d'additions patientes et ingénieuses » (1); enfin, ce n'est qu'après y avoir réfléchi longuement, dans le silence du cabinet, que ce patient philosophe, cet observateur attentif des hommes parvient à ébaucher à loisir », mais avec délices », mais « avec lenteur », le portrait final où revit son *curieux*.

De la sorte, il en va pour *Diphile* autant que pour les autres maniaques du chapitre de *la Mode*; et quand M. Servois, qui connaît La Bruyère et le peignit si bien, nous dit, après avoir nommé Santeul, que, dans ce personnage, il y a « d'autres amateurs d'oiseaux », il nous fait penser à un autre religieux, ce frère Raphaël, procureur des Capucins du Marais, dont Hervieux de Chanteloup a dit, dans son *Traité des Serins de Canarie*, qu'il était un grand maître à musique de ces petits chanteurs; et pour Hervieux de Chanteloup lui-même, il a passé longtemps pour être un modèle de *Diphile*.

Dans cette « vraie pelote d'aiguilles très fines » (*Sainte-Beuve*) que sont les conjectures d'Édouard Fournier relati-

(1) Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, tome Ier.

vement aux modèles des *Caractères*, on peut dire qu'il n'y en a pas de plus ingénieuse ni de plus piquante à la fois que celle-ci. Hervieux de Chanteloup a composé un grand *Traité* à la gloire des oiseaux de Canarie; pour lui comme pour *Diphile*, le fait d'élever et de nourrir des serins, a été un « agréable amusement », une « affaire laborieuse » à laquelle il consacra un très gros livre enrichi de conseils pour l'éducation, de recettes pour les maladies, même de notations et d'airs d'opéra à l'effet d'enseigner les oiseaux. Enfin, en s'intitulant « gouverneur des serins de Mme la princesse de Condé », Hervieux ne manqua pas, par la suite, d'ajouter à tous ses mérites d'oiseleur un éclat et un lustre de plus.

Depuis le roi Louis XIII, surtout depuis l'élévation de M. de Luynes, il n'y avait pas de dignités auxquelles ne pussent prétendre ceux qui exerçaient ces sortes d'emplois. D'après le médecin Héroard, le dauphin, fils de Henri IV, avait eu pendant longtemps un *siffleur* d'oiseaux attaché à sa personne ; un grade de capitaine de la grande volière du Roi aux Tuileries avait été créé; et, c'est un fait, qu'il y eut longtemps, au palais de Fontainebleau, un gouverneur des cormorans.

Gouverneur des serins de Mme la Princesse, Hervieux de Chanteloup n'a pas démérité de cette lignée. Quand on ouvre son livre, on est tout surpris de voir avec quel à-propos lui-même parle, à bien des passages, du *curieux* d'oiseaux. « Chaque *curieux*, dit-il, disserte différemment sur les variétés de canaris » ; ou bien : « Les *curieux* qui ont beaucoup de serins doivent toujours avoir une infirmerie où leur donner des soins en cas de maladie. » C'est donc que ce mot de *curieux* était connu du gouverneur, et *Diphile*, en manière d'ironie, l'a-t-il redemandé à La Bruyère?

Hervieux, cependant, n'avait pas treize ans (né en 1683), que La Bruyère en avait déjà plus de cinquante ; il était à la veille de mourir et, sans doute Santeul, ce dernier n'ayant survécu qu'un an à La Bruyère. Mais voilà bien le tableau que j'imagine : le futur « gouverneur » n'est encore qu'un petit grimaud; par un midi d'avril, il s'est échappé du collège ; il a gagné la cellule de Santeul. Entre deux ou trois conseils sur Horace, le victorin a montré à ce jeune garçon ses jolis pensionnaires ; puis, comme il fait beau, que le ciel est pur au-

dessus du couvent, enfin que les premiers rayons d'un soleil joyeux invitent à la distraction, tous deux, le religieux et l'écolier, quittent l'antique abbaye et se dirigent vers la rue Saint-Jacques. Un instant, ils s'attardent aux vitrines des libraires, chez Mme Cramoisi ou chez Mme Chardon ; ils s'arrêtent devant la Sorbonne, gagnent les Fossés-Monsieur-le-Prince, enfin les bâtiments de l'hôtel de Condé. C'est là, comme eût dit Mme de Sévigné, que « les jardins sont propres, la vue belle » et que l'on entend un bruit d'oiseaux « qui commencent déjà d'annoncer le printemps ».

Dans ce printemps, dans ce soleil, dans ce concert des oiseaux, les deux visiteurs, le chanoine et l'enfant, passent la haute grille ; au milieu de l'allée qui contourne un parterre de tulipes, ils aperçoivent M. de La Bruyère allant de long en large, accompagné de son élève, le jeune duc de Bourbon, petit-fils de M. le Prince. Et c'est ainsi que, pour la première fois, timide et tremblant, Hervieux de Chanteloup entra dans la maison de Condé.

II. — DANS LES JARDINS DE L'HÔTEL DE CONDÉ

Comment nous représenter Hervieux de Chanteloup à dix ou douze années de là, dans le temps qu'Anne de Bavière, belle-fille du vainqueur de Rocroi, épouse d'Henry-Jules nouveau prince de Condé, venait d'attribuer à notre personnage ce titre si pompeux de gouverneur de ses canaris? Pas autrement sans doute que Saint-Simon se représentera Lanjamet, le familier de MM. de Vendôme, c'est-à-dire un « fort petit homme » d'aspect vieillot « avec un grand nez de perroquet étrangement élevé et recourbé qui lui tenait tout le visage ».

L'on connaît les toucans, ces oiseaux originaires de l'Amérique tropicale et qui montrent, eux aussi, un nez proéminent, vermillon ou orange, emmanché sur un tout petit corps. Hervieux de Chanteloup possédait un nez de cette façon, et, bien que son corps ne fût pas aussi réduit que celui de Lanjamet, il n'en portait pas moins, sur son chapeau de castor orné d'une aigrette, dans le duvet de sa cravate et jusque dans les ailes de son habit à basques, les divers attributs de sa profession. Celle de gouverneur des canaris de Son Altesse Sérénissime n'était

pas la seule qu'il exerçât avec mérite et talent; mais encore, à la plus grande satisfaction de ses goûts rustiques, Hervieux de Chanteloup était commissaire inspecteur des bois à bâtir; c'est-à-dire que rien ne se construisait, dans la ville de Paris, dont il n'eût vérifié auparavant les matériaux. Ces fonctions l'apparentaient un peu à La Fontaine qui ne se contentait pas, dans ses *Fables*, de faire parler les oiseaux, mais encore, dans sa duché de Château-Thierry, inspectait les forêts. Le Champenois a peint au reste, non sans raillerie à l'égard de Furetière, un homme de cette sorte qui se vantait de savoir, lorsqu'on le frappait à déchirer son manteau, si le bâton dont on le houspillait était de

> bois de grume
> Ou bien de bois marmenteau?

Réservé à l'embellissement des promenades, le *bois marmenteau* est celui qui n'est pas destiné à la coupe; et l'on peut dire que s'il était au monde un endroit où le bois de cette espèce se trouvât être le plus volontiers l'objet de l'attention, c'était justement dans ces jardins de l'hôtel de Condé si magnifiques, dus à l'art de Le Nôtre, et qui existaient alors, entre la rue de Condé et celle des Fossés-Monsieur-le-Prince, en bordure de la rue de Vaugirard.

Des parterres en broderie de fleurs dessinés avec agrément, des rotondes et des allées bordées de caisses d'orangers et d'ifs, un bassin central avec un jet d'eau, des cabinets de treillage disposés pour la sieste ou la collation, mais surtout un petit bois touffu, naguère arrangé par les soins de La Saussaye, le jardinier de M. le Prince, en un boudoir de verdure propre à rêver seul ou deviser avec des amis, tels étaient ces jardins où Hervieux de Chanteloup avait aimé se promener, soit avec Santeul, soit avec La Bruyère.

Mais pour la haute fenêtre à laquelle M. de La Bruyère s'était penché tant de fois pour considérer et étudier les gens qui allaient et venaient en discourant et gesticulant sous les ombrages, elle demeurait, hélas! obstinément close; et pour la cellule du couvent de Saint-Victor où le bon Santeul avait jadis avec tant d'effusion reçu le futur *Diphile*, où ç'avait été aussi la joie de *Théodas* d'enseigner, tout en croquant des pommes, le petit grimaud sur les canaris, elle n'était plus accessible au

commissaire des bois. La mort a de ces cruautés qui séparent les amis. Le gouverneur des serins de Mme la Princesse l'éprouvait désormais; et ce n'était pas sans soupirer un peu que le cher homme, soit le tantôt, soit au crépuscule, se promenait dans les belles allées où ses deux bons maîtres avaient accoutumé jadis de venir discourir en sa présence, le premier sur les caractères et les travers des hommes, le second sur ceux des oiseaux. Non pas que ces jardins fussent à présent déserts et que personne n'y vînt jamais faire appel à ses talents de musicien des oiseaux. Aucun précepteur des canaris n'avait autant que celui-là, bien au contraire, joui de la faveur; aucun non plus ne s'en montrait plus digne.

Entre autres instruments curieux, Hervieux de Chanteloup se faisait fort surtout d'avoir inventé, à l'effet de charmer ses amis ailés, un « petit flageolet organisé composé de deux octaves au moins et qui est du ton des flageolets dont on a coutume de se servir ». Cet instrument, par la diversité et l'harmonie de ses sons, rappelait la serinette de Lorraine; les airs auxquels il était propre, tant préludes que tambourins et marches, voire la marche des *Gardes du corps*, avaient quelque chose de sautillant, de dansant, qui divertissait; les personnes autant que les oiseaux y prenaient un très grand plaisir. La belle Mlle de Nantes, la même que Nattier peignit en déesse et que l'on maria à M. le Duc, Marie-Thérèse de Bourbon, sœur de ce dernier, celle qui épousa l'un des Conti, la duchesse du Maine, mais surtout la mère de ces princesses, Anne de Bavière, dite Mme la Princesse, aimaient fort à se donner entre elles le spectacle de ce petit théâtre.

A cette intention, et comme Hervieux lui-même avait dit que c'était « dans un bois bien touffu », situé à l'écart du bruit, que ce flageolet produit tout son effet, et que son harmonie peut le plus volontiers inciter les canaris au chant et à la danse, les concerts auxquels présidaient ces Muses princières se donnaient de préférence dans un bois de cette sorte, c'est-à-dire, si l'on s'en rapporte au dessin de Pérelle, dans l'un des bosquets disposés par Le Nôtre à la gauche des bâtiments.

D'abord, en présence des dames, des valets apportaient dans de belles cages formées de barreaux de buis et toutes ornées de petites boules d'argent et d'ambre, les canaris de Son Altesse. Après quoi, le « gouverneur », les ayant sifflés pour attirer leur

attention, commençait à préluder sur son instrument. Il fallait voir alors tous ces charmants oiseaux s'appliquer à tourner la tête, regarder du côté de leur maître à musique, enfin pousser de petits cris brefs, comme s'ils eussent cherché le *la* et se fussent mis en peine de s'accorder avec le flageolet. Ce prélude achevé, le « gouverneur » apportait, tantôt à jouer une gavotte, tantôt un menuet, une disposition plus vive et plus entraînante. C'est alors que les serins de toutes les variétés qui étaient dans les cages, les jaunes dorés, les panachés, les agates, les isabelles et même les jonquilles, se mettaient à faire entendre leurs vocalises. Tantôt, selon que les serviteurs éloignaient les cages et n'en laissaient qu'une en présence des dames, tantôt si celles-ci voulaient que toutes les cages fussent rassemblées, l'on entendait soit un solo, soit un véritable chœur. Rien n'était plus joli que ce ramage. Et cela était si enchanteur que tous les autres petits oiseaux d'alentour, c'est-à-dire des fauvettes, des chardonnerets, des pinsons, des tarins, au besoin de simples moineaux répandus dans les jardins de l'hôtel de Condé, et jusqu'à ceux qui venaient du Luxembourg par-dessus les clôtures, donnaient qui du bec et qui du gosier dans ce grand orchestre.

L'on voit d'ici le bruit que cela faisait et l'amusement que c'était pour les dames de considérer le « gouverneur » debout devant elles, perché sur ses jambes menues, agitant les ailes de son habit à basques et soufflant avec tant d'ardeur sur son flageolet que son grand nez de toucan ou de cacatoès ne semblait plus faire qu'un avec son instrument. Mais, surtout, ce qui causait bien du plaisir aux princières spectatrices, tant à la jolie duchesse de Bourbon qu'à la moqueuse Mme du Maine, c'était quand les canaris dansaient, non seulement la gigue ou la ferlane, ce qui eût été assez commun, mais encore ces danses et ces contredanses beaucoup plus compliquées qu'étaient les tricotets, la derviche, ou la furstenberg. Mme la Princesse disait que, depuis ce fameux ballet de la *Chasse aux merles*, auquel elle avait pris part une fois à Versailles, rien ne lui était apparu plus divertissant que ces menus quadrilles et figures d'oiseaux, ces savantes petites bêtes dansant sur leurs petites pattes, tout en s'accompagnant du bruit de leur gosier.

L'on sait que M. le Prince, alors qu'il n'était encore que

duc d'Enghien, et tandis que son père le grand Condé vivait toujours, avait écrit une fois, à sa fidèle correspondante la reine de Pologne, qu'il n'y avait rien qu'il ne fût prêt à entreprendre pour divertir sa femme, ce qui était assez facile, rien au monde n'étant plus simple que cette Princesse.

Celle-ci, de même que sa sœur, la princesse Bénédicte de Bavière, avait été élevée à la vieille mode, dans une cour allemande où tout se passait bourgeoisement; si bien que les fastes de Versailles et de Chantilly avaient de quoi l'effrayer; mais, soit qu'elle fît retraite à Maubuisson chez les religieuses, soit qu'elle se plût, en compagnie de ses filles ou de sa meilleure amie Mme de Crussol, à voir gambader ou folâtrer devant elle un couple de jolis petits nains venus de son pays d'Allemagne, elle en arrivait assez aisément à se consoler de toutes les parades et représentations à quoi l'obligeaient ses dignités et prérogatives.

Par-dessus tout cependant, il n'y avait rien qui lui convînt autant que d'assister au concert et au bal des oiseaux. Assise entre ses enfants et Mlle de Nantes (devenue duchesse de Bourbon), et telle qu'elle apparaît dans le portrait anonyme du château de Versailles, c'est-à-dire accoudée sur un beau fond d'arbres, tournée un peu de côté, de façon à montrer le collier et les pierreries si magnifiques dont sa chère reine de Pologne Marie de Gonzague lui avait fait don, elle apparaissait cette *Astrée* à laquelle tant de fois et si joliment l'avait comparée Santeul. « C'était, a écrit une fois Saint-Simon en nommant le défunt chanoine, de toute la maison de Condé à qui l'aimait le mieux. » De la sorte, il n'y avait jamais un concert de canaris, dirigé par Hervieux de Chanteloup en présence des Princesses, sans que le nom de Santeul y fût prononcé. Tantôt c'était par Anne de Bavière ou par l'une de ses filles, la duchesse du Maine ou Marie-Thérèse; mais ce que la duchesse du Maine, elle que Santeul célébra tant de fois sous le nom vif et pétulant de *Salpétria* dans ses pièces latines, aimait le plus à entendre, de la bouche même du « gouverneur » des canaris, c'était l'anecdote plaisante, connue de toute la cour, et dans laquelle on voit la pudeur le disputer galamment, chez l'auteur des *Hymnes*, à l'amour des oiseaux.

Diphile, c'est-à-dire Hervieux de Chanteloup, contait cela très bien. C'était à propos de la reine d'Angleterre, Marie

d'Este, seconde femme de Jacques II. Ces souverains, chassés de leur pays, avaient reçu de Louis XIV une hospitalité vraiment royale, et c'est durant ce séjour que la pauvre reine, qui désirait tant connaître la société française, était venue, accompagnée d'une dame de sa maison, rendre visite à Santeul au couvent de Saint-Victor. Lorsque Marie d'Este et sa suivante fidèle eurent pénétré dans la cellule du bon chanoine, elles trouvèrent celui-ci occupé précisément à lire à ses canaris sa fameuse pièce latine consacrée à Pomone et dédiée à M. Le Nôtre. L'un de ces petits oiseaux, plus curieux que les autres sans doute de belles-lettres, était venu sur la table se camper devant son maître, et se trouvait pour ainsi dire à portée de la main. C'est bien ce que vit la dame anglaise, qui était fort belle et suivait la reine. Cette dame n'eut pas plus tôt aperçu ce joli canari qu'elle le convoita, fort prestement se jeta sur lui et fut assez heureuse pour s'en emparer. A la vue de ce rapt, Santeul, qui tenait à ses oiseaux, se leva pour mettre obstacle à une telle action ; mais la dame, qui voulait à tout prix emporter ce souvenir des messieurs de Saint-Victor, opposa une résistance assez vive. Mieux même, voyant que le poète se fâchait et grondait un peu, elle ouvrit vivement son corsage et glissa l'oiseau, palpitant d'émotion, dans la cachette où l'on dit que le roi Louis XIII, armé de pincettes d'argent, vint chercher une fois un billet que lui dérobait M[lle] de Hautefort. Cependant le victorin était plus que tout au monde attaché à son canari, et rien ne put faire qu'il hésitât à glisser la main dans ce chaste asile et se saisir de la proie qu'on lui dérobait. Si bien que la reine moqueuse et la dame assez courroucée de l'aventure quittèrent non sans dépit la cellule de Santeul.

N'est-ce pas Saint-Simon qui a dit, de la duchesse de Bourbon, dans le temps où elle était encore M[lle] de Nantes, que ses traits semblaient formés par « les plus tendres amours », les amours les plus tendres et les plus rougissantes ? Il faut bien le supposer, car, dans le temps que *Diphile* achevait ce récit d'un tour assez hardi, les teintes dont était revêtu le visage de la jeune duchesse semblaient plus vives encore que celles dont Nattier se servit à l'effet de les peindre. Aussi M[me] la Princesse eut-elle l'esprit de conclure que de tous temps, — mais surtout depuis le roi Louis XIII, —

l'amour des oiseaux n'avait pas laissé, chez beaucoup de belles personnes, d'être poussé à la folie. « C'est ainsi, dit-elle, que j'ai ouï dire autrefois que Mme la duchesse Mazarin, née Hortense Mancini, ne prenait jamais le thé autrement qu'avec son perroquet, et toujours sur son lit. » Mme de Mazarin possédait également un serin, qui se nommait *Filis*. Quand *Filis* mourut, la nièce du Cardinal le pleura beaucoup. « C'est, ajouta de son côté Mme du Maine, qu'il n'y a rien de si émouvant que la mort de ces petits oiseaux. Ils se gonflent, font les frileux, refusent de manger, penchent la tête de côté et laissent la vie s'en aller d'eux sans la moindre plainte. »

Mme de Crussol, à qui toutes ces histoires d'oiseaux étaient familières et qui en eût, là-dessus, remontré à *Diphile*, rapporta que ce qu'elle connaissait de plus surprenant dans ce genre était le trépas de ces deux rossignols qui, ayant ouï jadis chanter à merveille Mlle Paulet, la belle « lionne » de l'hôtel de Rambouillet, se laissèrent mourir de jalousie au bord d'une fontaine. Aussitôt que *Diphile* eut entendu cette histoire, il en poussa bien des soupirs, car il n'était rien à quoi il fût sensible autant qu'aux malheurs des oiseaux. L'on dit même que c'est pour mieux conjurer les maux et les dangers dont ces petits animaux sont menacés, enfin pour apprendre aux *curieux* la manière la plus appropriée d'élever les serins, tant ceux de Canarie que ceux du Portugal ou du Tyrol, enfin d'indiquer les secrets de les guérir, par les onguents et par les plantes, que Chanteloup publia son fameux *Traité*.

III. — LE TRAITÉ DES SERINS DE CANARIE. LA VIEILLESSE DE *DIPHILE*

Cette maison de *Diphile* était-elle vraiment celle que La Bruyère, nommant le *curieux* d'oiseaux, avait décrite au chapitre de *la Mode*, c'est-à-dire moins une maison qu'une volière? Il faut bien le penser, puisque cette habitation était aménagée apparemment moins pour la commodité des personnes que pour celle des canaris. Là, dans cette demeure d'une destination si particulière, pas une fenêtre qui ne fût grillée, pas une allée dans le jardin qui ne fût plantée de chénevis, de seneçon, de laitue et d'argentine; pas un grenier où l'on ne mît à sécher du plantain ou conservât des échaudés. Pour la chambre de musique, elle était admirable de propreté et d'ordre. C'était là

que le « gouverneur » enseignait ses élèves; si bien que cette chambre était ornée de cagettes où *Diphile* enfermait les novices qui n'en étaient qu'à l'apprentissage; parmi les serinettes, et tout un arsenal de flûtes et de chalumeaux, il fallait voir ces petits chanteurs s'essayer à la fois dans un gazouillis confus et étourdissant. « Ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme », avait écrit La Bruyère, tout en pensant sans doute aux oiseaux de Santeul. Mais, chez Hervieux de Chanteloup, il en était de même que chez le religieux : on ne s'entendait « pas plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé ».

Au milieu de tout cela, de ce tumulte et de ce bruit, *Diphile* s'agite. Il commande, dirige, et comme il a écrit qu' « il s'en faut de beaucoup que tous les serins soient d'un même naturel », qu'il « en est de mélancoliques et de gais, de sauvages et de familiers, de rudes et de doux », enfin que certains apprennent plus facilement et retiennent mieux les airs », il va de l'un à l'autre, mettant tous ses soins à se faire comprendre de ses petits élèves; mais parmi ces oiseaux, il est un favori. C'est un canari plus éveillé que les autres; non seulement il chante à la perfection, mais, — dit encore *Diphile*, qui ne peut se passer de lui, tant il le trouve coquet et intelligent, — il accomplit, tout en voletant, « mille petites singeries, comme de baiser et becqueter son maître qui l'appelle, et de voler aussi en plein vol, même la fenêtre ouverte, en revenant toujours à la seule voix de celui qu'il connaît ».

Ainsi flanqué de ce joli serin qui tantôt se perche sur son épaule, tantôt sur son chapeau, un flageolet à la main, un autre dépassant de la poche de son habit, enfin de son nez proéminent, — tel un chef d'orchestre, — semblant commander aux uns et aux autres, apparaît *Diphile;* mais où l'on peut dire qu'il est le plus cocasse et donne à rire aux personnes, c'est au moment où il accorde audience en qualité de commissaire des bois. Là, tous ceux qui projettent quelque construction ou sont en état d'élever un édifice viennent le consulter. Et ce ne sont que conversations et propos sylvestres, d'abord sur le bois *éhoupé*, ensuite sur le bois *charmé* et le bois *chablis*. Mais de ces *curieux*-là, il faut dire que Chanteloup n'a que faire; seuls parmi ceux qu'il préfère entendre, lui importent les *curieux* d'oiseaux.

D'abord, c'est M. de Montendre, organiste, qui n'a pas son pareil pour la construction des flûtes et des flageolets; puis c'est le sieur Plegmeau, maître oiselier, demeurant quai de la Mégisserie, à *l'Image Saint-Michel*. Ce Plegmeau, homme habile en sa profession, possède la confiance de *Diphile*. On a vu le « gouverneur » lui confier plus d'une mission, non seulement en son nom propre, mais en celui de Mme la Princesse. A l'effet de trouver de nouveaux et jolis sujets, Plegmeau se transporte, au faubourg Saint-Antoine, à l'hôtellerie de la *Boule blanche*. C'est en cet endroit que se donnent rendez-vous, non seulement les marchands de serins qui viennent du royaume d'Espagne, mais aussi les colporteurs arrivés d'Insprück, ville capitale du comté de Tyrol.

Ces colporteurs ont franchi les montagnes de Suisse en portant sur leur dos, en forme de balles et dans des filets, des milliers de petits oiseaux de tous les plumages et de tous les ramages. Aussi est-ce dès leur arrivée que le sieur Plegmeau entend exercer son choix. S'il est des canaris houppés, présentant un petit panache sur la tête, il les prend d'abord, puis les serins jonquilles. Ce sont ceux que préfère Mme la Princesse; mais Hervieux de Chanteloup, en ce qui le concerne, accorde son suffrage aux gris, aux blancs, surtout aux panachés; même s'il est des *mulets*, c'est-à-dire des bâtards de serines et de chardonnerets qui soient propres et qui chantent bien, le sieur Plegmeau, sur son ordre, en fait l'acquisition.

Il faut dire que tout cela ne va pas sans criailleries, non seulement des oiseaux, mais aussi des marchands et des chalands, le moindre serin gris atteignant cinquante sols, voire quatre francs, s'il a du duvet et la queue blanche; et même l'on voit des panachés atteindre à cent sols, des serins jaunes faire une pistole, enfin des jonquilles monter à vingt-cinq livres; mais pour Son Altesse sérénissime en est-il de trop chers?

Car c'est pour elle, pour Anne de Bavière, son illustre et respectée princesse, qu'Hervieux de Chanteloup s'efforce à découvrir des serins de l'espèce la plus rare ou la plus plaisante; c'est à son intention qu'il enseigne l'harmonie à ces oiseaux; enfin, c'est en son honneur qu'il se livre « au doux et innocent plaisir » de composer ce *Traité des serins de Canarie* qui porta jusqu'à nous son renom et sa mémoire.

Tout ce qu'un homme peut rassembler d'observations ori-

ginales et de faits curieux en ce qui touche aux serins des îles d'Afrique et d'Europe, le « gouverneur » le rassembla dans ce grand ouvrage qui fait songer, tant il est vaste et aménagé dans l'ordre le plus clair, à cette grande volière de Versailles dans laquelle le Roi avait voulu que l'on réunît tout ce qui vole et pépie au monde : des pigeons, des perroquets, des cygnes, des demoiselles de Numidie, voire, — écrit La Fontaine dans sa *Psyché*, — « certains oiseaux pêcheurs qui ont un bec extrêmement long, avec une peau au-dessous qui leur sert de poche »; ce qui est furieusement là le portrait de *Diphile*.

Mais, pour ce dernier, tandis qu'il en était à composer cet ouvrage mémorable, il n'entendait pas raillerie et, tout aussi vertement que son maître Santeul, il savait répondre avec avantage aux moqueries et saillies des gens. « D'abord, disait-il, cela ne nuit pas, comme on l'insinue, à mes fonctions de commissaire des bois. J'ai composé ce *Traité* durant mes vacances; n'est-ce pas le temps où il est permis de se récréer à quelque chose de réjouissant et qui délasse l'esprit? Et puis, que me vient-on reprocher? Oublie-t-on Santeul et le P. Raphaël? M. Santeul surtout « des *Hymnes* duquel nos saints temples retentissent toujours »? M. le curé d'Hénouville n'a-t-il pas, à sa satisfaction, composé le *Traité des arbres et pépinières*? Un feuillant ne nous a-t-il pas donné un autre *Traité* sur la connaissance des bons melons? »

Diphile avait raison. Aussi mit-il toute sa science, apporta-t-il tous ses soins à rédiger cet ouvrage ailé et gazouillant dont un autre religieux, qui n'était, celui-là, ni feuillant ni victorin, mais le P. Marquer de la Compagnie de Jésus, docteur en philosophie aux collèges d'Amiens, Vannes, La Flèche, enfin l'un des collaborateurs du *Journal de Trévoux*, proclama, dès 1713, le charme tout innocent, l'érudition et la finesse. « M. Hervieux, dit le P. Marquer fort joliment, s'est proportionné à son sujet : il a écrit d'un style léger, amusant et enjoué, et, dans son livre, il fait aimer les serins. » Cet amour tout particulier, cet attachement si délicat et si fidèle du « gouverneur » pour ses petits élèves éclate, en effet, à tous les chapitres de ce livre où, non seulement ce qui touche au dressage et à l'élevage, mais aussi au mariage des serins de Canarie est étudié.

Une fort belle dédicace, adressée à l'Illustrissime Anne de Bavière, mère des deux princesses du Maine et de Conti, précède, — cela va de soi, — un *Traité* aussi important, tant par son objet que par son format. L'on sait tout le luxe typographique dont un Thierry, un Barbin, voire un Michallet, — éditeur des *Caractères,* — entouraient, au XVIIe siècle, ces hommages des auteurs. Tout ce que l'imprimeur du *Nouveau traité des serins de Canarie* possédait de papier choisi, d'ornements appropriés, de caractères irréprochables, il s'empressa de le mettre, lors d'une circonstance aussi solennelle, à la disposition de l'excellent Chanteloup.

Au cours de ses *Mélanges d'histoire et de littérature,* Vigneul-Marville raconte qu'il connut, dans la rue Saint-Antoine à Paris, « un oyselier qui prenait la qualité de *Gouverneur, précepteur et régent des oiseaux, perroquets, singes, guenons et guenuches de Sa Majesté* ». C'étaient là des titres fort pompeux et dont s'ébaudissaient à qui mieux mieux les flâneurs et les marmousets qui passaient dans cet endroit et s'amusaient à en déchiffrer l'énumération au-dessus de la porte du marchand. Il est probable que le sieur Plegmeau, en se rendant, dans le même faubourg, à l'hôtellerie de la *Boule blanche,* là où se fait le trafic des oiseaux de Canarie, eut occasion de montrer plus d'une fois cette enseigne à notre *curieux.* Aussi retrouve-t-on le beau titre, les hautes lettres peintes et la disposition vraiment rare de cet écriteau dans l'économie et dans l'arrangement de la belle dédicace dont le « gouverneur » adressa l'offrande à Son Altesse Sérénissime.

« *Madame,* écrivait Hervieux dans cette page liminaire éloquente, *je prends la liberté d'offrir à Votre Altesse ce petit ouvrage qui vous appartient déjà, puisque ce n'est qu'en faveur des serins de Votre Altesse que je l'ai entrepris.* » Un développement fantasque, quelque peu ampoulé et naïf, suivait ces considérations et laissait bien voir, par son allusion à l'un des Apôtres, que *Diphile* n'était pas en vain le disciple de Santeul. « *Le plaisir innocent que peut prendre Votre Altesse,* disait Hervieux de Chanteloup, *n'est point indigne du haut rang qu'Elle tient ni de l'élévation d'esprit qui la fait briller partout, puisque saint Jean, quoique grand saint, et tout occupé qu'il était à méditer continuellement sur les choses célestes, ne laissait pas de se récréer quelquefois avec sa verdrix.* »

Il faut dire que cette perdrix, qui arrivait bien un peu étourdiment, en battant de l'aile, au mitan de cette dédicace si magnifique, éveilla la malice tant de la duchesse du Maine et de la princesse de Conti que de la duchesse de Bourbon (Mlle de Nantes). Ces trois jolies et moqueuses personnes se trouvaient, comme à l'habitude, auprès de Mme la princesse de Condé au moment où *Diphile* vint soumettre son livre à l'agrément de cette protectrice si vénérable. A peine Mme de Crussol eut-elle annoncé le « gouverneur », qu'Hervieux de Chanteloup s'avança cérémonieusement, engoncé dans le duvet de sa collerette, son chapeau à aigrette d'une main, et, de l'autre, tenant ce *Traité* tout gazouillant et sorti des presses.

Mme la Princesse qui commençait, dans ce temps-là déjà, d'être fort impotente, entourée de sirops, d'opiats et de toute sorte de remèdes utiles à combattre les vapeurs, accueillit le mieux du monde son cocasse ami. Les princesses, curieuses et badines, faisaient cercle à ce moment autour de leur mère. Et ce fut en s'exclamant qu'elles entr'ouvrirent, du bout de leurs doigts roses, ce beau livre tout neuf et si bien imprimé. Mais Mme du Maine ne put résister à la joie que lui causa cette comparaison un peu bouffonne de saint Jean avec la Princesse. Elle qui, justement, à sa cour de Sceaux, se nommait tantôt *l'Abeille*, tantôt *la Fauvette* et se faisait gloire, avec sa grande amie, Mme d'Artagnan, d'appartenir à la *Société des Oiseaux*, éclata d'un beau rire à l'idée de cette perdrix. « Et d'abord, ma mère, s'écria-t-elle, je vous dirai, n'en déplaise à M. Hervieux, que la perdrix de même que la caille jabote, le pinson babille, le merle siffle, la pie jacasse, l'alouette grisolle, la fauvette fait entendre un petit cri allègre, vos serins gazouillent, mais la perdrix ! La perdrix est une paysanne, elle vole à terre, et l'apôtre saint Jean n'était pas bien avisé de se faire suivre partout de cette volatile ! »

Il va de soi que le trait, dans une si jolie bouche, fut trouvé plaisant. Le « gouverneur » ne fut pas le dernier à en rire, et, de même, la princesse de Conti et Mme la Duchesse. Pour Mme de Crussol, elle avait ordonné aux valets d'apporter les cages qui renfermaient les canaris de Son Altesse ; si bien que ce fut au bruit du plus assourdissant des concerts que le « gouverneur » recommença, d'une voix tout émue, à lire sa dédicace.

De la sorte, le brave Chanteloup connut l'apothéose. Sa renommée, ce jour-là, remplit non seulement l'hôtel de Condé, mais encore elle se répandit dans la cour et la ville. L'on peut dire qu'il ne fut pas, de ce moment, de personnage plus célèbre en son art ni plus recherché de ceux qui se prétendent, ainsi que dans les *Caractères*, des *curieux* d'oiseaux. Cette popularité, non moins que l'éclat des titres qui rehaussaient sa fonction, et toutes les prérogatives qui en résultaient, assuraient la fortune et la gloire à *Diphile*. Mais, hélas! celle des oiseleurs n'est ni moins passagère ni moins fragile que celle des poètes et des conquérants. Hervieux de Chanteloup l'éprouva en 1723, au moment où celle qui avait été sa protectrice bien-aimée, veuve elle-même de M. le Prince depuis 1709, vint à succomber à ses maux et à ses vapeurs. Ne vivant plus, dès lors, que sur le souvenir d'un passé tout de grandeur et de faste, rejeté dans cette obscurité d'où la faveur l'avait tiré, le « gouverneur » des serins et commissaire des bois à bâtir connut l'isolement et vieillit dans l'oubli.

Jusqu'à 1747, époque de sa mort, l'on n'entendit plus guère parler de lui. Durant ces années dernières, Hervieux de Chanteloup vécut pour ainsi dire confiné dans son jardin du faubourg, occupé de siffler ses serins à la linotte et donnant, à ceux de ses amis qui le visitaient encore, M. de Montendre et le sieur Plegmeau, toutes les apparences d'un esprit dérangé. La vérité est qu'à force de ne vivre qu'au milieu des oiseaux, de parler leur langage et de ne s'intéresser qu'à leurs habitudes et à leurs mœurs, *Diphile* se croyait devenu un oiseau lui-même. Son grand nez de toucan, le duvet huppé de sa perruque, et jusqu'à ses manières ailées et sautillantes, à chaque fois qu'il se considérait dans un miroir, l'incitaient à s'enfoncer dans cette illusion.

Celle-ci était même devenue si forte qu'à la fin de sa vie Hervieux perchait plus qu'il ne dormait, et gazouillait plus qu'il ne parlait. Enfin, il en était arrivé fermement à croire qu'il est fort possible à un homme qui meurt de ressusciter en oiseau. Il disait que feu Santeul, son maître, lui en avait donné la preuve. Il était advenu en effet que le chanoine de Saint-Victor s'était renfermé une fois dans sa cellule à l'intention de composer dans le recueillement l'épitaphe du regretté Lulli. A ce moment, l'un des serins du bon religieux, et son familier,

vint se poser sur le front du poète et se mit à chanter d'une manière si agréable « qu'il semblait, dit Santeul, que l'âme du célèbre musicien fût passée dans ce charmant oiseau ».

Quoi qu'il en fût de ces fables, toutes jolies et ingénieuses à souhait, le « gouverneur » des serins de Mme la princesse ne tarda pas à décliner au point de ressembler lui-même à ces vieux canaris à peu près déplumés, et dont il a dit, dans son grand *Traité*, qu'ils finissent par perdre la voix, les griffes, enfin à se montrer tourmentés de la goutte. La mort, qui vint le délivrer de ses maux, le surprit dans cette chambre des oiseaux dont *Diphile* avait toujours été si fier, et dans laquelle il avait, jusqu'au dernier jour, continué de donner audience aux derniers de ses amis. Enfin M. de Montendre et le sieur Plegmeau, le premier organiste, le second maître oiselier veillèrent sur ses funérailles. Par leurs soins, la tombe de *Diphile* se trouva semée de seneçon et de plantain ; un sculpteur voulut bien tailler dans la pierre les attributs et le blason du *curieux* : et c'étaient, sur un fond de plumage, parmi des tiges emmêlées de chénevis et d'œillette, une serinette et un flageolet.

EDMOND PILON.

LETTRES
SUR LA RETRAITE DU MEXIQUE
1867

I. — L'AMIRAL, SA CARRIÈRE ET SA CORRESPONDANCE

Un nom gravé sur la plaque des présidents de la Société de géographie; une niche vide dans la galerie du Louvre, promise à une statue qui ne viendra sans doute jamais : voilà tout ce qui reste du vice-amiral baron de La Roncière Le Noury. La marine française, si prodigue envers des gloires qui n'ont rien de maritime, n'a pas trouvé le tableau d'arrière d'une chaloupe pour commémorer le souvenir de celui qui a donné dans notre temps la synthèse la plus complète du marin : hardi navigateur, explorateur intrépide, organisateur savant et combattant sans reproche, portant haut l'honneur du drapeau au milieu des plus tristes défaillances. La ville de Paris, qui inscrit avec une légitime fierté dans ses annales la défense de 1870, n'a pas jugé qu'une de ses rues fût digne de porter le nom du chef des marins dont la vaillance contribua tant à cette longue résistance. Record d'ingratitude que seule pouvait battre la petite patrie d'Évreux qui n'a voulu répondre à sa constante sollicitude qu'en l'ensevelissant dans l'oubli.

Est-ce bien oubli qu'il faut dire ? Non. L'ostracisme d'outre-tombe dont est victime l'amiral de La Roncière est parfaitement volontaire. Il s'inspire d'un de ces préjugés mesquins qui grandissent ceux qui en sont victimes. N'est-ce pas un honneur que de payer un tribut, même posthume, à la fidélité au malheur?

Le défenseur de Paris n'a pas voulu oublier que la partie la plus féconde de sa carrière s'était déroulée sous un régime auquel le rattachaient, plus encore peut-être que d'illustres amitiés, les

souvenirs de son père, le général comte de La Roncière, glorieux mutilé d'Ekmuhl, et de son père adoptif, le frère de sa mère, le général baron Le Noury, autre héros de la grande épopée.

Comme ils le connaissaient mal, ceux qui ont prétendu rabaisser ces sentiments généreux au niveau de misérables passions de politicien! La Roncière était un de ces hommes tout d'une pièce, soldat et patriote, chez qui le service de la France passe avant toute autre question. Il a servi la France sous Louis-Philippe comme sous l'Empire et sous le gouvernement de la Défense nationale. Une république soucieuse des grands intérêts du pays n'avait pas à douter de son loyalisme. Il l'a écrit lui-même. Droit comme son épée, passionné seulement du mot d'ordre de « servir », ce dernier rejeton d'un Clément, chef de soldats suisses venus servir la France au XVIe siècle, incarnait dignement une race et une tradition.

Une telle figure ne méritait-elle pas d'être tirée de l'oubli? Les hommes vraiment grands laissent toujours derrière eux une semence dont la germination peut être lente, mais vient à son heure. L'amiral de La Roncière n'a pas failli à cette règle. Mêlé, selon un mot qui revient souvent sous sa plume, à de grandes choses, il aurait pu, avec les dons tout à fait remarquables qui se dégagent de tous ses écrits, laisser des mémoires d'un intérêt saisissant. Il en a été empêché par le désir de ne rien dérober à la chose publique d'une inlassable activité, interrompue seulement par une mort prématurée. A défaut de souvenirs, l'amiral de La Roncière a laissé une correspondance très abondante. Pieusement recueillies par sa veuve et sa fille, ses lettres ont été transmises à la mort de Mlle Marguerite de La Roncière à une vieille et fidèle amitié. M. Joseph l'Hopital a pensé que ce dépôt venait fort à propos pour permettre de sortir de l'ombre du passé la figure du défenseur de Paris. L'occasion n'était-elle pas particulièrement propice, au lendemain d'une guerre qui, en effaçant l'humiliation de la défaite, a purifié la mémoire de ceux dont les sacrifices ne connurent pas de lauriers, au lendemain des combats de géants, où les marins de l'Yser et de Dixmude ont vengé ceux qui leur avaient transmis le flambeau des ancêtres. Pour mener à bien cette tâche difficile, M. l'Hopital a accepté le concours de M. Louis de Saint-Victor de Saint-Blancard, cousin de l'Amiral, attaché à sa famille par l'intimité de plusieurs générations de marins.

Ainsi se prépare la publication des parties les plus intéressantes de la correspondance de l'amiral de La Roncière. On ne peut songer à la publication intégrale de documents dont on comprendra l'importance tout au moins matérielle, quand nous aurons dit que pendant plus de vingt-cinq années d'une carrière de marin, de diplomate, d'homme politique et d'homme du monde, La Roncière écrivait chaque jour à sa femme, née Clémentine Clément de Ris, petite-fille du sénateur dont la fameuse aventure a inspiré à Balzac sa *Ténébreuse affaire*. Dans cette correspondance revient comme un refrain le bilan de la besogne quotidienne : trente ou quarante lettres. Il fallait choisir entre cette masse de documents, et il n'y avait que l'embarras du choix.

* * *

La guerre de Crimée a été le tournant décisif de cette vie. Adalbert Clément de La Roncière avait alors juste quarante ans, étant né le 13 octobre 1813, sur les marches du palais royal de Turin. Son père l'avait reçu dans un manteau de cuirassier, premier lange digne d'un futur soldat. Il était le premier des deux enfants nés du second mariage du général comte de la Roncière et d'Adélaïde-Victoire, fille de Louis Le Noury, sieur de La Grignardière, et de Marie-Françoise-Henriette de Bence de Cracouville. Par cette ascendance, le dernier rejeton des routiers suisses se rattachait à une des plus anciennes familles de Normandie, et se trouvait appelé à recueillir le tortil ramassé par le frère de sa mère à la pointe de l'épée.

Poussé vers la marine par une vocation réfléchie, il débutait sur l'*Orion* dont le second était un de ses cousins, le commandant de La Rochassière. Puis, à une époque où le pavillon tricolore ne craignait pas de rivaliser avec l'Union Jack, il fut le disciple favori d'un autre de ses cousins, l'amiral baron de La Susse, qui a laissé dans la marine un juste renom de manœuvrier.

Vingt années de navigation presque continue, voilà l'apprentissage que ne connaissent plus, hélas! nos états-majors. Cette activité incessante ne paralysait d'ailleurs pas la préparation intellectuelle du chef. Un ouvrage publié en 1843 sur les marines à voile et à vapeur de l'Angleterre et de la France, désignait à l'amiral de Mackau, ministre de la Marine au début de 1845, l'officier le mieux qualifié pour une importante mission

à Portsmouth. Plus tard, un commandement de choix, celui du stationnaire de Constantinople la *Vedette* (1847-1849), fournissait à La Roncière l'occasion de deux études sur la marine ottomane et la marine russe de la Mer Noire. Un article retentissant publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1849 apportait, sous la forme d'une étude comparée des principales flottes, une éclatante justification des efforts accomplis et un tableau clairvoyant des réformes nécessaires. L'amiral Romain Desfossés ne pouvait mieux faire que d'appeler à l'action celui qui avait tracé le plan. C'est ainsi qu'un simple lieutenant de vaisseau devenait rapporteur de la commission chargée de reviser l'ordonnance de 1825 sur le service à la mer et le principal inspirateur du décret du 15 août 1851. Les galons de capitaine de frégate n'arrivaient que comme le couronnement normal d'une carrière chargée de plus de mérites que d'honneur.

Mais la guerre de Crimée arrive et la situation change du tout au tout. Commandant de l'aviso le *Roland*, La Roncière est au premier rang. Il éclaire la flotte, découvre le gué qui permet à la division Bosquet de déterminer la victoire de l'Alma, impose à force d'instances le mouillage de Kamiesh, sans lequel aurait été impossible l'hivernage qui seul permit l'achèvement laborieux du siège de Sébastopol. Un événement plus imprévu va donner à sa carrière une impulsion plus décisive qu'un grade enlevé sur le champ de bataille.

En mars 1854, le *Roland* a été chargé de conduire en Crimée le prince Napoléon. Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue* qu'il est besoin de présenter le fils du roi Jérôme dont ils viennent d'avoir le portrait le plus véridique « peint par lui-même »; étrange figure, faite d'une violente opposition de reliefs et d'ombres. Une intelligence remarquable, de graves erreurs de jugement, des tendances ultra-démocratiques, en conflit constant avec un tempérament impétueux; un esprit à la fois primesautier et indécis, la passion du paradoxe, la fidélité aux amitiés, même les plus mal placées. De cette fidélité il est difficile de trouver un exemple plus frappant que l'intimité du prince Napoléon et de La Roncière. Tout séparait ces deux hommes : le rang social, la tournure d'esprit, les conceptions politiques, les principes religieux; deux traits les ont rapprochés : l'indépendance d'esprit et la passion de la mer.

Le commandant du *Roland* fut étonné, puis charmé, d'avoir

à son bord une Altesse impériale qui s'intéressait à la marine; et l'Altesse, qui s'entendait à faire la conquête de qui lui plaisait, le séduisit par l'étendue de ses connaissances, la finesse de ses critiques, l'imprévu et parfois l'éclat lumineux de ses idées. De là naquit entre les deux hommes une amitié qui résista à tous les événements et fut plus forte que les désaccords. Elle suscita beaucoup d'envieux au futur amiral, mais ne facilita pas toujours sa carrière. Pour louvoyer entre la petite cour du Palais-Royal et la cour des Tuileries, il fallait plus d'adresse encore que pour naviguer dans les glaces de Jean Mayen, dans les chenaux de Terre-Neuve et les passes de Bretagne. Vingt fois La Roncière aurait pu payer de son avenir le prix d'une disgrâce ou la rançon d'une réconciliation, si le prince Napoléon n'avait apprécié la franchise de ses conseils, que d'ailleurs il ne suivait guère, et si Napoléon III n'avait été incapable de faire retomber sur les amis de son cousin l'irritation que lui causaient ses écarts.

En 1855, La Roncière appelé au Conseil d'amirauté retrouve le prince Napoléon qui s'est jeté dans la préparation de l'Exposition universelle pour chercher une diversion aux déboires de la Crimée. Il collabore avec lui à cette œuvre. Le prince abandonne la direction de l'Exposition et songe à organiser une campagne d'exploration polaire avec la collaboration des savants dont il aimait à s'entourer. La Roncière dirige l'expédition de la *Reine Hortense* en Islande et au Groënland. L'habitude de la manœuvre, jointe à une connaissance approfondie des milieux maritimes anglais, n'était-ce pas exactement ce qu'il fallait pour ranimer nos pêcheries de Terre-Neuve tombées dans un complet marasme et mettre fin aux empiétements des colons de Terre-Neuve qui supprimaient des droits ayant survécu aux pires désastres? En six mois de croisière La Roncière trouva le moyen de montrer son pavillon dans tous les fjords du Labrador et de Terre-Neuve où aucun grand bâtiment n'avait jamais pénétré et de préparer avec l'autorité britannique un règlement qui a assuré la continuation de notre meilleure école de marins.

Le commandant de La Roncière se trouve ensuite étroitement associé à la préparation diplomatique de la guerre d'Italie. En deux missions secrètes à Saint-Pétersbourg il négocie le projet de traité qui assure la neutralité de la Russie. Cette heureuse collaboration méritait bien un poste au premier rang quand l'heure du canon arrive. La Roncière est appelé à la tête de la

division des canonnières de l'Adriatique qui doit combiner l'attaque par mer avec des opérations de terre. Le coup de théâtre de l'armistice de Villafranca au lendemain de Solférino arrête les opérations.

L'amour-propre du marin reçoit en compensation le commandement de la division du Levant réservé d'ordinaire à un officier général. La Roncière va trouver là une nouvelle occasion de se distinguer. Des troubles graves éclatent en Syrie en 1860. Les Chrétiens sont menacés au Liban et à Damas. Tous nos établissements risquent d'être balayés. Seule l'énergie du chef peut compenser la pauvreté des moyens. Avec une poignée d'hommes et quelques bateaux il faut arrêter le déchaînement du fanatisme, encouragé par des intrigues étrangères, imposer le respect des établissements de la côte en attendant l'intervention du corps expéditionnaire. Pas une victime n'est tombée partout où notre marine pouvait agir. Voilà qui mérite bien les étoiles.

L'heure est tout à fait importante pour la marine française. Dupuy de Lôme construit les premiers cuirassés. Un ministre réformateur, le marquis de Chasseloup-Laubat, arrive à la rue Royale. Étudier le matériel nouveau, adapter les anciennes tactiques, reviser les méthodes de recrutement : c'est un grand effort de réorganisation qui s'impose au moment même où l'expédition du Mexique et la conquête de la Cochinchine sollicitent une activité incessante.

Une simple constatation dira l'efficacité de l'impulsion donnée pendant cinq ans à la marine française. Ce fut une des rares époques où la France arriva à devancer sur les mers l'Angleterre elle-même. Il n'est que juste d'attribuer une bonne part du mérite de ces résultats à celui que M. de Chasseloup avait choisi comme chef d'état-major et directeur des mouvements de la flotte armée, au véritable vice-ministre.

Celui qui a créé est mieux qualifié que quiconque pour expérimenter. Ainsi le contre-amiral de La Roncière, après cinq années laborieuses à la rue Royale, se trouve tout qualifié pour prendre le commandement de la première division de cuirassés qui ait encore manœuvré. Quel entraînement il lui donne de 1865 à 1867, la conduisant jusqu'au Mexique pour surveiller le rapatriement pénible du corps expéditionnaire et bravant les récifs des passes les plus difficiles de Bretagne jusqu'à lui mériter le surnom d'escadre des roches !

Un vice-amiral trop jeune pour prendre un commandement actif serait condamné à échouer dans une préfecture, si la rue Royale n'avait pas été près des Tuileries et du Palais-Royal. Membre du Conseil de l'amirauté, associé aux travaux du comité de perfectionnement de l'École polytechnique et du bureau des Longitudes, le marin clairvoyant assiste au déclin de l'Empire et voit venir la guerre dont il pressent toutes les catastrophes.

Cette fois, il va être au premier rang. Au lendemain de la déclaration de guerre de 1870, il est désigné pour le commandement de la flotte des transports dans la période brève des illusions où l'on rêve de prendre la Prusse à revers par la Baltique. Il doit arborer son pavillon sur la *Victoire* ; hélas ! la Victoire ne vient pas. Bientôt la réalité est là. C'est à Paris même que la marine va jouer son rôle dans le grand drame. Le 8 août, La Roncière reçoit le commandement des principaux secteurs des forts de défense. Puis le bataillon des fusiliers marins devient le noyau d'une troupe qui grossira jusqu'à l'effectif d'un corps d'armée qui se distingue au Bourget, à Drancy et surtout dans la brillante affaire d'Épinay, méritant à son chef la seule grande croix de la Légion d'honneur décernée pendant la guerre.

Durant toute la lutte, le soldat a résisté obstinément aux sollicitations politiques qui venaient au-devant de lui. Après l'armistice, une nouvelle bataille va s'engager. L'épée brisée, les navires à l'ancre pour longtemps, le devoir de l'heure est de panser les blessures de la défaite et de préparer le relèvement national. Il ne faut rien moins que l'appel pressant de ce devoir pour lancer dans l'arène parlementaire un homme qui a su toujours distinguer entre l'autorité nécessaire et l'arbitraire dangereux, mais qui est habitué à agir beaucoup plus qu'à parler. L'Assemblée nationale se réunit à Bordeaux. La Roncière, qui n'a voulu accepter de mandat que de sa petite patrie de l'Eure, doit être là encore au premier rang. Mais il n'entend pas faire le jeu des politiciens. Dès son arrivée à Bordeaux, il est désigné pour faire partie de la commission des Quinze qui a la pénible mission d'assister M. Thiers dans la discussion des préliminaires de paix. Sa clairvoyance a rapidement discerné les tendances de l'Assemblée et de ses dirigeants. Dès lors il prévoit la division et l'impuissance des éléments conservateurs. Résolument il se tient en dehors des manœuvres et des intrigues, uniquement préoccupé du salut du pays. Il soutient M. Thiers, dont nul n'a

mieux reconnu que lui les faiblesses, notamment au moment de la Commune, aussi longtemps que le libérateur du territoire ne s'est pas pris lui-même au piège de ses équivoques. Il soutient Mac Mahon, parce qu'il voit en lui la résistance contre le glissement à gauche; mais il ne croit pas à l'efficacité du frein. Il lui tarde de se dégager de la politique et de remonter sur le pont d'un navire. Le commandement de l'escadre a toujours été la suprême ambition des hommes de mer. Ce couronnement de carrière ne pouvait être refusé ni à son ancienneté, ni à ses états de service. En mai 1875 son pavillon est de nouveau hissé sur le *Magenta*. Joie impatiemment attendue qui n'est que le prélude de la plus cruelle des déceptions. Un incident futile, la publication indiscrète d'une lettre privée qui n'était d'ailleurs que l'affirmation d'une fidélité politique dont il n'avait jamais fait mystère, provoquait une sanction brutale d'un gouvernement timoré. Relevé de son commandement sans même avoir été entendu, l'amiral de La Roncière ne put même pas prendre congé des équipages qui avaient mis en lui toute leur confiance.

Il n'était pas homme à se confiner dans la retraite, malgré les premiers avertissements d'un mal qui devait bientôt l'emporter. La vice-présidence du Conseil de l'amirauté, la présidence de la Société de géographie, ne suffisaient pas à son activité. Quelle que fût sa répugnance pour la politique, il acceptait un siège au Sénat en 1877 pour servir encore la marine et la France jusqu'au jour où la mort est venue, non le surprendre, car il la voyait venir, mais devancer son attente le 14 mai 1881.

Cette brève esquisse ne peut prétendre qu'à rappeler les étapes essentielles d'une existence trop oubliée. Elle aura rempli tout son but si elle prouve l'intérêt d'une nouvelle contribution à l'histoire d'une époque encore bien près et déjà si loin de nous. La correspondance de l'amiral de La Roncière, du moins dans les éléments qui ont été conservés, a un caractère intime. La plupart des lettres sont adressées à sa femme, à sa fille, à des amis. D'où une liberté d'expression qui ne fait que souligner la netteté des jugements, la hardiesse des portraits et la causticité des traits de mœurs. On jugera de l'intérêt de cette correspondance par les quelques lettres que nous donnons ici, relatives à la fin de l'expédition du Mexique et aux dernières années de l'Empire.

J.-TH. — S. B.

II. — LETTRES

Le 21 décembre 1866, l'amiral de La Roncière reçoit l'ordre de partir d'urgence avec la division des cuirassés pour la Vera-Cruz. L'évacuation du Mexique est décidée. Liquidation pénible d'une malheureuse affaire que l'on pouvait entrevoir depuis plusieurs mois. Les Américains, libérés des soucis de la guerre de Sécession, avaient rappelé, dès la fin de 1865, la doctrine de Monroe avec une raideur frisant l'insolence. La situation militaire était intenable, la caisse vide et l'horizon européen fortement assombri. Il n'y avait plus à hésiter.

Au mois de septembre 1855, le général de Castelnau, aide de camp de l'Empereur, était envoyé auprès du maréchal Bazaine pour dresser le bilan définitif de la campagne et préparer le départ. Il restait à assurer la retraite d'un corps dépassant une trentaine de mille hommes, avec un matériel considérable. Opération toujours difficile, et particulièrement délicate avec un chef dont ni l'autorité, ni le caractère ne pouvaient inspirer confiance. Pour diriger l'opération, il fallait un homme capable d'en imposer au maréchal, de tenir les Mexicains en respect, d'organiser et diriger avec autorité et décision. Ni le capitaine de vaisseau Cloué, qui commandait la petite marine du corps expéditionnaire, ni le contre-amiral baron Didelot, chef de la division navale des Antilles, marin très distingué, n'avaient les moyens d'action nécessaires. C'est pour ces raisons que Napoléon III décida d'envoyer au Mexique la division des cuirassés et l'amiral de La Roncière qui connaissait admirablement les affaires mexicaines pour avoir dirigé, à l'amirauté, toute la préparation de l'expédition. L'événement a prouvé que le choix était bon.

La Roncière arrive à la Vera-Cruz au début de la seconde quinzaine de février, au milieu du gâchis le plus invraisemblable. En cinq semaines, tout est terminé. Pas un un coup de canon n'a été tiré. Pas un homme n'a été abandonné. Le corps expéditionnaire quittait ces tristes rivages dans des conditions au moins honorables. Les lettres de l'amiral laissent entrevoir les difficultés sans nombre qu'il a dû surmonter pour arriver à ses fins.

A la baronne de La Roncière Le Noury

Vera-Cruz, *Magenta*, 21 février 1867.

Chère enfant,

Me voici à la Vera-Cruz, au point le plus éloigné de mon voyage. J'ai trouvé les choses ici en bon train. Mais quel

spectacle ! les haines, les jalousies, le désarroi, la cupidité, etc...

> Donc vous n'avez ici pas d'autres intérêts
> Que d'emplir votre poche et vous enfuir après !
> Soyez maudits !...

Cela dépeint la situation.

Ce qui me contrarie vivement, c'est que Castelnau est parti, il y a huit jours. Il était sérieusement malade, perclus de rhumatismes, il a fallu le porter à bord. De plus, il avait le moral frappé. Il est très regretté. On savait qu'il était ici pour accélérer l'évacuation ; tandis qu'on sait que le maréchal Bazaine, ou plutôt Mme Bazaine, n'est aucunement pressée de quitter sa chère patrie. Quelle patrie, grand Dieu !... En sorte que, dans l'armée, ils craignent que l'évacuation ne soit retardée. Mon arrivée a rendu quelque confiance. Il y a déjà six mille hommes de partis.

Tu n'as pas idée comme on se plaint de toutes parts du maréchal Bazaine, et il y a du juste là dedans. Il a tout fait manquer ici, et il est la principale cause de notre échec mexicain. Tu sais que c'était toujours ma pensée. Je crains que l'Empereur ne paie bien cher sa longanimité pour lui. Comme il est servi ici, ce pauvre Empereur !

Ce qui est terrible à Vera-Cruz, ce sont les coups de vent du nord, et il y en a encore pas mal dans cette saison-ci. Il y en a un qui s'annonce actuellement ; mais ils sont déjà moins violents qu'en décembre et janvier. Un de mes transports, *la Gironde*, s'est perdu assez maladroitement sur la Jamaïque. Tout l'équipage est sauvé. Il y en a déjà quatorze sur trente d'arrivés.

On me dit que le maréchal Bazaine veut me faire venir à Orizaba, où il est. Je refuserai carrément : et je vais te donner la mesure de la confiance que j'ai dans ces gens-là. Il ne voudra pas me donner une escorte suffisante, et il pourrait me laisser prendre par les dissidents. Peut-être même, vois ma confiance, arrangerait-il les choses exprès pour jouer quelque mauvais tour à la marine. Pas si bête ! C'est que ce serait une forte affaire pour celui qui me prendrait ! Je vaux bien, au prix des choses actuellement, cent mille piastres fortes. Je ne bougerai donc pas de la Vera-Cruz, où d'ailleurs le service me retient absolument.

Maximilien vient de se mettre à la tête de son armée qui est

de six mille hommes et de marcher contre Juarez. Il est bien temps qu'il aille au feu! il aurait dû commencer par cela au lieu de faire arroser les rues de chlore, lorsqu'il est arrivé la première fois à Vera-Cruz le 28 juin 1863. Tout le monde est d'accord pour dire qu'il ne peut réussir et qu'il serait bien possible qu'il n'eût même pas la vie sauve. Quelque chef de bande peut bien le prendre et le faire fusiller séance tenante. Il ne faut pas qu'il compte sur son armée qui l'abandonnera au premier moment. Ah! Bazaine, Bazaine! tout le mal vient de lui.

J'espère partir d'ici vers le 10 mars. Je serai le 15 à La Havane. J'en partirai le 25 et serai dans les premiers jours d'avril sur les côtes des États-Unis.

A la même

Vera-Cruz, *Magenta*, 24 février 1867.

Chère enfant,

Les choses marchent ici leur train. Les embarquements ont été suspendus pendant trois jours, ce qui a fait pousser des cris de paon. Ils recommencent demain. Le maréchal m'a écrit pour m'expliquer le pourquoi de cette suspension d'envoi de troupes : je n'y ai rien compris, ce qui m'est égal. Je ne peux pas le forcer à faire avancer les soldats. Néanmoins, par ce qu'il m'écrit, je vois qu'il est lancé. J'estime que le 1er mars il ne restera guère plus que 8000 hommes à embarquer. Il est vrai que ce sera le plus difficile.

On va très peu à terre à la Vera-Cruz. On y va sur l'îlot de Sacrificios, près duquel nous sommes mouillés. Il a un peu de ressemblance avec une plage près de laquelle mouillait anciennement l'escadre dans le Levant, près des Dardanelles, et qu'on avait appelé Charognopolis. C'est là que sont toutes mes bêtes, entre autres ma brebis et son agneau. J'envoie à la pêche tous les jours. Mais je n'ai pas un seul bon pêcheur. Bahem prend beaucoup de poissons, lui, et il m'en envoie tous les jours. Il y a assez de vivres frais à la Vera-Cruz, mais à des prix impossibles. Le blanchissage coûte vingt-six sous, un pantalon et une chemise. Les habitants jouissent de leur reste, les pauvres diables.

On prétend que Maximilien, étant sorti de la capitale avec son armée, n'y pourra pas rentrer : c'est assez probable. Le

commandant de la corvette autrichienne, qui est ici à sa disposition, vient de me dire qu'il était à traiter avec Juarez pour garantir la sécurité des personnes qui s'étaient compromises pour lui.

A Mademoiselle de La Roncière Le Noury

Vera-Cruz, *Magenta*, 3 mars 1867.

Ma chère petite fille,

Je voudrais bien pouvoir t'écrire un journal intéressant; mais cela m'est bien difficile. Je pourrais te faire des discours en trois points sur les observations que je fais ici sur le moral ou plutôt la moralité d'une armée en retraite; le moral est encore assez bon, mais il ne faut pas que cela dure encore longtemps. Tu n'auras jamais occasion, je l'espère, de voir de pareilles choses. Cela rend très philosophe.

Je passe mon temps ici très rapidement. J'ai chargé Cloué, qui est sur le *Magellan*, mouillé à Saint-Jean d'Ulloa, c'est-à-dire à huit cents mètres du quai de la Vera-Cruz, de faire tous les détails de l'embarquement. Je lui envoie successivement les bâtiments, il les charge et ils partent. J'ai envoyé Vigne, il y a cinq jours, au-devant du maréchal, à Cordova, à vingt-cinq lieues d'ici. Je lui ai fait donner de fortes escortes, et il est arrivé sans encombre. Il est revenu hier matin avec le maréchal. Il a fait un voyage fatigant, mais très agréable.

Comme je voulais absolument connaître aussi moi-même l'intérieur du pays, je suis allé avec une douzaine de ces messieurs en chemin de fer jusqu'à la Soledad, à douze lieues d'ici, là où a été signé le fameux traité entre Jurien, Prim et les Mexicains, qui a valu la disgrâce momentanée de Jurien. J'ai pris un train de chemin de fer remontant pour aller chercher des troupes. J'ai emmené quatre matelots seulement et on m'a donné une escorte de vingt Égyptiens. Mais en sortant de la Vera-Cruz, on est resté stoppé quelque temps, les Égyptiens sont descendus du train et puis nous sommes repartis sans eux. Comme j'avais improvisé cette partie, les Mexicains ne pouvaient être informés à temps pour nous empoigner.

La Soledad est gardée par ce qu'on appelle la contre-guerilla. Ce sont nos bachi-bouzouks. La contre-guerilla est momentanément commandée par Galiffet, qui nous a reçus au

débarcadère avec deux de ses officiers, Clary et Saint-Sauveur. Nous avons fait un excellent déjeuner; nous nous sommes promenés dans les environs, qui sont assez pittoresques, quoique en pleine terre chaude, et nous sommes revenus à la Vera-Cruz, dans un train qui ramenait 600 zouaves. Nous étions donc bien gardés.

Sur toute la route, on ne voit que bagages, chevaux, etc. On vend les chevaux pour rien. D'Espeuilles a vendu les 225 chevaux de ses deux escadrons 3000 piastres en bloc, c'est-à-dire 15000 francs. On a autorisé les soldats de cavalerie à vendre leurs chevaux eux-mêmes comme ils l'entendaient. Ils les ont vendus en moyenne 20 francs chacun, tout sellés et bridés; et ils allaient immédiatement en manger l'argent dans les cabarets. J'ai demandé au maréchal de m'en faire réserver 200, que je veux envoyer à la Martinique et à la Guadeloupe qui en manquent. Mais j'aurai bien de la peine à arranger cela.

A la baronne de La Roncière Le Noury

Vera-Cruz, *Magenta*, 3 mars 1867.

Chère enfant,

C'est une affreuse débandade, qu'il ne faut pas songer à arrêter. Il faut seulement y mettre le plus d'ordre possible, et, en ce qui concerne la marine, cela va bien. Ce qui nous retardera, c'est le chemin de fer. Il est dans le plus piteux état, il n'y a plus que deux locomotives qui puissent marcher, et il y a encore aujourd'hui 7000 hommes à ramener de l'intérieur.

Le maréchal Bazaine est arrivé hier avec sa femme, une petite boulotte, qui a un joli haut de figure mais une vilaine bouche et un vilain son de voix. Elle s'habille négligemment. Elle est enceinte de quatre mois. Elle a un bébé de neuf mois qui est très gentil. Le pauvre maréchal est ridicule au dernier point avec sa femme, et la risée de toute l'armée. J'ai passé une partie de la journée avec eux hier. Il hésite sur le bâtiment sur lequel il partira, à cause de sa femme qui n'était jamais sortie de Mexico et qui se débat pour ne pas quitter son cher Mexique. Toute la clé des affaires du Mexique est là. Notre pauvre Empereur, comme on le sert! S'il ne s'agissait que de détails! Mais ce sont les grosses affaires politiques...

Presque tous les bâtiments sont arrivés. Il en manque encore cinq; mais quatre sont partis il y a douze ou quatorze jours de la Martinique. Ils arriveront certainement demain ou après-demain. Il n'en reste qu'un, le vaisseau *le Bayard*, qui était parti de Cherbourg une première fois le 4 janvier, qui y était rentré le 8 et qui a dû se réparer. J'estime qu'il en sera reparti le 20 au plus tard. Il est donc possible qu'il arrive ici quand tout sera fini ; mais je peux très bien me passer de lui.

Je me porte parfaitement bien. J'ai une activité qui surprend tout le monde. On n'y est pas habitué dans ces pays-ci où on dort souvent, surtout lorsqu'on y est depuis quelque temps. Peut-être que si j'y étais depuis un an, je serais aussi paresseux. J'espère que s'il n'y a pas d'incidents imprévus, je serai parti d'ici le 10.

Nous ne savons absolument rien de l'intérieur. Toutes les communications sont coupées à mesure que nous nous retirons. Nous remettons les places que nous quittons aux autorités de Maximilien. Mais comme ces autorités n'ont aucune troupe, les dissidents s'en emparent immédiatement. Il semble y avoir d'ailleurs un accord tacite entre ces derniers et nous pour nous laisser nous en aller tranquillement. On ne nous inquiète nulle part. L'armée a beaucoup de déserteurs qui s'engagent, dit-on, dans l'armée de l'empereur Maximilien.

Quant à celui-ci, on ne sait pas où il est. Il paraît qu'il a quitté Mexico à la tête de son armée. Les uns disent qu'il a remporté une victoire, les autres, qu'il a été battu. En somme, on n'en sait rien, et, en vérité, personne ne s'occupe plus ici de ces sortes d'affaires : on ne pense qu'à s'en aller avec le plus d'argent possible. Il y a ici, et partout où les troupes passent, des maisons de jeux qui sont toujours pleines et où on étrille fortement les officiers. Tout est hors de prix.

A la même

Vera Cruz, *Magenta*, 5 mars 1867.

Chère enfant,

Le maréchal Bazaine, que j'ai beaucoup vu ces deux jours-ci, voulait laisser ici quatre cents hommes à terre après son départ, parce que des officiers supérieurs devaient s'embarquer sur le

paquebot qui part le 15. Ces quatre cents hommes seraient restés sous mes ordres. J'ai refusé carrément, en lui faisant connaître que, dès qu'il serait parti, j'embarquerais ces officiers supérieurs sur un de nos bâtiments et les quatre cents hommes en même temps; que mes ordres formels me prescrivaient après son départ de tirer la planche ; tant pis s'il a laissé ces officiers supérieurs refuser les passages que je leur donnais sur les bâtiments de l'État. Ils veulent tous aller par les paquebots. Sur mes observations, il a changé d'avis hier soir.

Je compte ainsi partir le 11. Je tiens à rester ici deux ou trois jours après le maréchal. Je ne veux pas avoir l'air de fuir, quoique ce soit bien réellement en apparence une fuite, à voir la débandade. Et cependant, personne ne nous poursuit, ne nous attaque; on nous laisse paisiblement nous rembarquer. On n'a pas tiré un seul coup de fusil depuis le commencement de l'évacuation, si ce n'est il y a trois jours, à l'extrémité du chemin de fer, à Paso del Macho, au moment où on évacuait. Les dissidents nous croyaient partis depuis quelque temps; ils se sont présentés ; on a tiré sur eux ; ils ont envoyé alors un parlementaire pour demander pardon, et dire qu'ils s'étaient trompés.

Chaque ville, chaque village, dès que nous les évacuons, est officiellement remis à l'alcade, qui est théoriquement l'agent de l'empereur Maximilien. A peine sommes-nous à une lieue de la ville, qu'il y a un pronunciamiento contre l'Empereur. Je suis convaincu que, le soir même de mon départ de Vera-Cruz, les dissidents s'empareront de la ville, sans coup férir; ils seront accueillis par la population. C'est un drôle de pays que celui-ci, et il a été si singulièrement mené depuis trois ans! Hier soir, le maréchal m'a défilé tout son chapelet contre les uns et les autres. Les uns et les autres m'avaient déjà défilé le leur contre lui, et puis les uns contre les autres, et puis les autres contre les uns. Tu comprends que moi qui suis le dernier arrivé, qui suis sans précédent, en apparence, car je sais mieux le Mexique par ce que j'en ai fait au Ministère que bien des gens qui y sont, tout le monde vient à moi me raconter ses griefs. Si j'avais le temps d'écrire tout cela, quel drôle de roman on ferait!

De tout ce que j'entends, il résulte évidemment pour moi que c'est au fond le maréchal qui est le plus coupable ; et à un bien plus haut degré que tous les autres. Ce qui n'empêchera

pas que l'Empereur le recevra superbement, le traitera magnifiquement et fera pour lui toutes les avances possibles, tandis que, quand le maréchal Pélissier est revenu de Crimée, *venant de prendre Sébastopol*, l'Empereur, qui était alors à Plombières, ne l'a même pas invité à aller le voir. C'est comme cela qu'ils sont aux Tuileries : plus mal on sert, mieux on est accueilli et récompensé. J'ai vu cela à chaque instant. Je t'assure que je suis enchanté que ma carrière soit à peu près finie, quoi que tu en dises. Dans cinq mois, j'aurai mes conditions; on ne peut rien faire de moi à cette époque-là. On me fera vice-amiral dans deux ans, et tout jeune que je suis relativement, je ne peux pas ambitionner de commander l'escadre, ce qui est l'ambition de tous les amiraux et ce qui n'est pas la mienne. Après deux ans de grade, j'aurai une Préfecture. Là, on est tranquille si on veut, surtout à Lorient. Je ne verrai pas tant de choses extraordinaires que j'en vois depuis que je suis dans les grandes affaires, ou au moins je les verrai de beaucoup plus loin, et avec indifférence.

Je pense bien que les événements n'empêcheront pas le prince d'aller voyager, quand les premiers effets des fameux décrets seront passés. Dans ces décrets, j'approuve la suppression de l'adresse, j'approuve de faire juger les journaux par les tribunaux correctionnels. J'approuve le droit d'interpellation, mais je n'eusse pas voulu qu'on l'entourât de tant de difficultés. C'est donner aux questions une trop grande importance. J'aurais dit : « Le droit d'interpellation existe. On devra prévenir la veille et dix membres au moins devront signer la demande d'interpellation. » Je n'approuve pas le rétablissement d'une tribune à la Chambre. C'est encore donner trop d'importance aux harangueurs, et en retirer aux hommes d'affaires qui parleraient bien de leur place mais qui hésiteront à monter à la tribune. J'approuve aussi les ministres allant à la Chambre, si c'est nécessaire. Mais sois sûre qu'on sera entraîné à les y faire aller toujours. Quoi que l'Empereur fasse d'ailleurs, à l'heure qu'il est, on trouvera toujours mal ce qu'il fera. Le peuple français est fait comme cela, et le peuple parisien donc !

Mon cuisinier est déplorable ; ce n'est même pas un gargotier. La première fois que j'aurai un dîner à donner, je le mettrai aux fers, et je prendrai, pour me faire mon dîner, le cuisinier de Baëhm ou celui de Périgot.

Philippe de Massa est ici, officier d'ordonnance du maréchal. Il a fait une jolie carrière militaire: il a 35 ans et il est lieutenant. J'ai dîné hier à terre avec Galiffet, d'Espeuilles, un inspecteur général des Finances, nommé de Maintenant, charmant homme, et trois ou quatre autres dont Lebris et Vigne. Ils m'ont donné un superbe dîner.

Après dîner, nous avons été voir jouer à la roulette. Il y a des maisons de jeux dans tous les hôtels. Je n'avais jamais vu cela, c'est assez curieux. Nous avons ensuite été nous promener sur la *Plazza Major*, et puis le maréchal, sachant que j'étais là, m'a envoyé chercher, quoique je fusse en redingote blanche. Je suis resté avec lui jusqu'à onze heures, ce qui ne s'était jamais vu; j'étais à bord à minuit et demi. A deux heures, le coup de vent s'est déclaré. Adieu, chère enfant. Je vous embrasse. Je vais très bien.

A mademoiselle de La Roncière Le Noury

La Havane, 27 mars 1867.

Ma chère petite fille,

Nous sommes partis de la Vera-Cruz le 17, à midi, en bon ordre, quatorze bâtiments à la fois, malgré un assez fort vent contraire. Nous avons quitté ainsi avec une certaine dignité les eaux mexicaines. La ville de la Vera-Cruz était déjà assiégée par les dissidents, dont nous voyions les troupes campées à terre très près de nous. Nous les voyions arrêter tous les paysans qui portaient des vivres au marché de la ville, s'emparer de ces vivres, sans payer bien entendu, et faire rebrousser chemin à ces pauvres paysans. La ville tirait de temps en temps des coups de canon sur eux, mais ils étaient à des distances inatteignables.

J'étais d'autant plus pressé de partir que je craignais que la ville ne me demandât de la défendre, ce que j'aurais refusé, bien que cela m'eût donné l'occasion de tirer quelques coups de canon; mais je suis plus sage que cela. Le 14, j'avais fait officiellement la remise du fort de Saint-Jean d'Ulloa, notre dernière possession, aux autorités mexicaines; il m'était alors très désagréable d'être obligé de rester là. Mais le *norte* me forçait de rester.

J'aurais voulu arriver à la Havane après que le maréchal qui

devait y toucher avec le *Souverain*, et qui était parti le 12, en fût parti. Je m'arrêtai donc en route près d'un récif nommé les Alacranes, où nous mouillâmes la nuit ; et le lendemain, avec une canonnière, nous fûmes explorer les îlots, et nous entrâmes dans un petit port rempli de requins. Les jeunes se tiennent tout près de terre jusque par 4 ou 5 pouces d'eau. On les tuait à coups de fusil. Ils sont étonnamment abondants. Ces îlots sont inhabités. Il y a des cabanes de pêcheurs qui n'y viennent que dans une certaine saison, de la côte du Yucatan, qui en est à soixante lieues. J'ai permis de tuer trois ou quatre oiseaux seulement Ils y sont en grande abondance. En même temps, on envoyait les équipages pêcher sur les récifs. Les gens du *Magenta* n'ont rien pris comme d'habitude, tandis que ceux de la *Flandre*, comme d'habitude aussi, ont pris beaucoup de poissons dont nous avons eu notre part.

Nous sommes restés mouillés là quinze heures, et nous serions restés plus longtemps, si le temps n'était devenu douteux. Après une traversée monotone, nous sommes arrivés ici le 23, au matin. Les visites, les saluts, etc... ont alors commencé sans désemparer. J'enrageais. Je ne tiens pas du tout aux honneurs. Le *Souverain*, avec le maréchal, n'était arrivé que la veille. Le maréchal s'était installé à l'hôtel avec son monde. Le premier jour, le 23, visites ; le soir, étant très fatigué, ayant passé une partie de la nuit précédente, je me suis couché de bonne heure. Le 24, dimanche, revisites, à recevoir principalement. Le soir, je vais au spectacle avec le consul général et sa femme et La Tour-du-Pin. On jouait *la Traviata*, que je déteste. Je suis allé causer avec le capitaine général et un instant voir le maréchal qui était avec sa femme dans une loge grillée, ce qui a paru de fort mauvais goût ici.

Le capitaine général, dont la position est ici la plus puissante que puisse avoir un sujet après un roi, avait invité le maréchal à dîner et comptait donner un véritable banquet à l'armée et à la marine ; il a attendu vingt-quatre heures la réponse du maréchal qui a fini par dire non, sous prétexte qu'il partait, ce qui était inexact ; d'autant plus que, hier soir, c'est-à-dire deux jours après, il dînait chez un des aides de camp du capitaine général, mis à sa disposition. Tout cela a fait très mauvais effet ici. Les Espagnols sont de véritables grands seigneurs, très susceptibles, de vrais hidalgos, dans la

bonne acception du mot, surtout ici où ils sont très riches.

L'amiral commandant en chef ici nous a donné avant-hier un superbe banquet, où j'ai prononcé quelques paroles bien senties en espagnol, après avoir parlé pendant tout le dîner, anglais avec l'amiral espagnol et allemand avec mon voisin de droite, consul général de Prusse. Tout était parfaitement réussi dans ce banquet. Cet amiral espagnol demeure à terre dans un hôtel près duquel nos préfectures maritimes ne sont que des baraques.

Aussitôt pris, aussitôt pendu! hier, j'ai rendu le dîner aux Espagnols. Il y avait toutes les autorités, sauf le capitaine général auquel la loi interdit formellement de mettre le pied sur un bâtiment étranger. C'est une vieille loi qui a eu pour origine l'enlèvement d'un capitaine général aux Philippines par les Anglais sans déclaration de guerre. La petite fête n'a pas mal été, fort cordiale, et nous passant très bien du maréchal.

Celui-ci, du reste, a toujours été des moins empressés pour moi, quoique je l'aie été beaucoup pour lui, et que je me sois mis en quatre pour lui être agréable. Mais ce n'est plus un homme, c'est un enfant. Sa femme est une bonne personne, mais enfant gâtée au delà de toute expression. Philippe de Massa est un de ses aides de camp; il a été très bien. Toutes mes relations officielles avec le maréchal, et j'en ai eu beaucoup, n'ont eu lieu que par écrit, et je n'ai pas eu à m'en repentir. Je savais qu'il n'était pas franc du collier, qu'on ne pouvait pas se fier à sa parole. Étant averti, cela ne m'embarrassait pas. Et je dois dire qu'il s'est toujours rendu à la moindre de mes observations, faite par écrit. Si je n'avais pas écrit, il m'aurait bien souvent mis dans l'embarras, comme il l'a fait ici pour son ami Didelot et pour le consul général. Il part aujourd'hui, je vais aller lui présenter mes respects à bord du *Souverain*.

Après ma petite fête hier soir, une fois les Espagnols partis, nous nous sommes mis en veste blanche et j'ai emmené mes invités prendre des glaces, à un café très renommé. Le matin, j'avais eu à déjeuner le consul général de France, le marquis de Forbin-Janson et sa femme, ainsi qu'un aide de camp du capitaine général et sa femme. Mme de Forbin-Janson est une Italienne qui a dû être très jolie, mais qui a quarante ans.

Après déjeuner, je suis allé visiter les fabriques de cigares, et faire mes emplettes de cet objet dégoûtant. J'ai dû en fumer plus de douze. Quelle abomination! j'étais avec sept ou huit de mes officiers. Dans ces sortes de visites, le principal personnage n'est jamais son maître; il faut qu'il se sacrifie pour faire des politesses; c'est pour cela que je me suis vu forcé de tant m'entabaquer hier. J'ai encore les sens olfactifs tout pleins de cette affreuse odeur.

Je suis allé me faire couper les cheveux par un Figaro fort habile, mais très bavard, qui, voyant bien que j'étais Français, me tourmentait de questions sur l'escadre et sur ma situation. J'ai fini par lui faire entendre que j'étais le commis aux vivres du *Magenta*.

Je partirai cet après-midi, si rien ne survient d'ici là. J'attends que le maréchal soit parti.

*
* *

Donnons maintenant quelques lettres où se manifeste avec éclat la perspicacité avec laquelle l'amiral prévoit l'avenir du régime et celui du pays : celle-ci d'abord, qui éclaire d'un jour saisissant la figure souvent si méconnue de l'Impératrice Eugénie :

A la baronne de La Roncière Le Noury

Compiègne, le 27 novembre 1866.

Chère enfant,

Hier, grand déjeuner de maréchaux, amiraux, généraux, etc. J'ai vu le prince, qui m'a demandé mes commissions pour toi. Il a assez causé avec l'Impératrice, à la droite de laquelle il était. De son autre côté était Mme Haussmann, et moi ensuite. Sa conversation avec cette dernière n'a pas été émaillée de beaucoup de paillettes.

J'aurais voulu revoir le prince après la seconde séance du Conseil après déjeuner. Mais j'ai été désigné pour aller promener à pied avec l'Impératrice, avec une demi-douzaine d'autres personnes. Nous avons fait une lieue et demie à pied; et puis, au moment où nous allions rentrer, l'Empereur est venu au-devant de l'Impératrice et nous avons rebroussé chemin, et recommencé la même promenade. J'étais éreinté. Demain, il va y avoir à déjeuner des ministres. Ensuite, il y aura revue de la garnison, et puis une sorte de petite guerre. Le soir, on doit jouer une charade que l'on prépare à grand peine.

Je reprends ma lettre avant de me coucher. J'ai causé assez longtemps avec l'Empereur, affaires de marine. Il s'est retiré ensuite, et puis j'ai eu avec l'Impératrice une conversation qui a duré juste une heure un quart! Elle a roulé d'abord sur des choses insignifiantes relativement, puis sur son voyage de Rome, puis, enfin, sur le prince! Elle s'est entièrement ouverte, et c'est vraiment un grand cœur et un grand esprit. Nous avons analysé le prince, et elle a été conduite à prévoir la mort de l'Empereur et ce qui se passerait alors. Cette terrible éventualité la préoccupe excessivement, on le voit. Elle se rend compte du fardeau qui lui incomberait, elle ne se dissimule aucune difficulté, elle les prévoit, elle y pare. Mais le prince! c'est là qu'est l'énigme pour elle. Je voyais les larmes lui monter aux yeux. Elle était sur une simple petite chaise et, moi-même, sur un canapé, tout près d'elle. Je voulais changer la conversation; mais elle s'est levée, disant qu'il faisait trop chaud, ce qui était vrai, et elle est passée un instant dans ses appartements. Elle est revenue ensuite, a causé avec Ch. Duperré, et, un quart d'heure après, il était minuit juste, elle s'est retirée. Je n'étais pas moi-même sans émotion, que j'ai, d'ailleurs, dissimulée. Je te raconterai tous les détails de cette conversation. Adieu, chère enfant, je t'embrasse. A bientôt.

Nous sommes en 1867, en plein feu d'artifice de l'Exposition universelle. Les esprits clairvoyants entrevoient pourtant la catastrophe qui approche. Dès ce moment, l'opinion de La Roncière est faite. Il est convaincu que la chute du régime est certaine et ne tardera pas. Il est également convaincu que cette chute sera provoquée par une guerre avec la Prusse. Des pressentiments reviennent constamment sous sa plume. L'attentat avorté contre le tsar Alexandre, hôte de Napoléon III, lui inspire des prévisions saisissantes :

A la baronne de La Roncière Le Noury

Cherbourg, *Magenta*, 7 juin 1867.

Chère enfant,

J'ai reçu hier soir, à dix heures, une dépêche chiffrée du ministre, qui me prescrit de pavoiser aujourd'hui, de tirer une salve de vingt et un coups de canon et de faire une adresse de félicitations à l'Empereur. Hier, à quatre heures et demie, j'avais expédié au ministre un télégramme ainsi conçu : « La

division cuirassée est indignée de l'odieux attentat commis sur le noble hôte de la France et sur l'empereur des Français. »

C'est évidemment après avoir reçu cette dépêche que le ministre, ne voulant pas que je sois le seul à envoyer une adresse, que l'Empereur, qui lit tous les télégrammes, a lue, a prescrit à tout le monde d'en envoyer. Je lui en envoie une nouvelle. Je trouve absurde de faire des fêtes et de se féliciter. Il me semble que le 6 juin est plutôt un jour de deuil, surtout à cause des grandes conséquences que cela peut avoir. Mais ce sont toujours les courtisans. Quelle race !

Que vont dire les populations russes, les populations allemandes? et quel thème à exploiter par les ennemis ! C'est excessivement grave. Il paraît qu'à côté de cela le roi de Prusse et Bismarck sont reçus avec beaucoup d'anthousiasme : c'est au moins aussi grave, car cet enthousiasme est une démonstration contre le gouvernement français. Et puis si, avec cela, Maximilien est fusillé... En somme, la boutique ne va pas du tout.

A la même

Cherbourg, *Magenta*, 14 juin 1867.

Chère enfant,

L'insertion au *Moniteur* du *Te Deum* du *Solférino* est la réponse à mon premier télégramme sur l'attentat. Je n'ai pas fait de *Te Deum* pour trois raisons. D'abord, lorsqu'on m'a télégraphié de Paris l'ordre de faire une adresse, de pavoiser et de saluer de vingt et un coups de canon, on n'a pas parlé de *Te Deum*. Ensuite, je ne voulais me réjouir que par ordre, et non pas spontanément; je trouvais qu'il n'y avait pas à se réjouir, loin de là. Troisièmement, les autorités à terre n'ayant rien fait, je ne pouvais rien faire; c'eût été un mauvais procédé pour le préfet. Gueydon était au golfe Jouan devant Cannes, et non, comme moi, dans un port de guerre. J'ai illuminé le soir parce que la ville l'a fait, mais contre mon sentiment.

Il paraît du reste qu'il faut ne s'occuper dans les adresses que de l'empereur Alexandre, et secondairement du nôtre. J'ai fait tout le contraire. Il fallait le dire. On nous télégraphie de faire une adresse de félicitations. Je félicite mon Empereur. Mais je m'en soucie peu. Au fond, ces courtisaneries sont stupides. C'est avec cela qu'on tue les monarchies. Et elles sont diable-

ment malades aujourd'hui. L'Exposition avance leur fin de beaucoup d'années.

A la même

Cherbourg, *Magenta*, 24 juin 1867.

Chère enfant,

Toutes ces visites de souverains, princes, princesses, vice-rois, sont certainement très intéressantes pour toi, mais ce qui m'ennuie, c'est qu'elles te fatiguent. Tu ne me dis pas quand cesse ton service. Il faudrait que ce fût quand je reviendrai de Paris. Nous enverrons alors, jusqu'à la fin de mon commandement, promener messieurs les rois et compagnie! Ils s'en vont d'ailleurs, comme je te le disais hier.

Quelle drôle d'idée de faire jouer *Hernani*, pièce justement peu honorable pour le Roi! Il ne manquerait plus que l'on jouât *le Roi s'amuse*. Et puis, quelle idée de reprendre du Victor Hugo! Le public a dû applaudir à outrance, justement à cause de Victor Hugo; et, naturellement, le Prince ne pouvait manquer d'aller là.

A la même

Cherbourg, *Magenta*, 16 juillet 1867.

Chère enfant,

Voilà l'Empereur qui donne des décorations en diamant! C'est le système turc; le sultan sans doute en donne la mode. Certainement, M. Rouher mérite cette récompense. Mais qu'il prenne garde d'être le Guizot de la situation! Un rapprochement à faire est celui-ci : le 9 mai 1847, il y a eu, comme le 19 janvier 1867, une journée des dupes, quatre ministres ont été changés; et ce sont justement les titulaires des mêmes portefeuilles qui ont été changés le 9 mai et le 19 janvier. MM. Dumon, Cunin-Gridaine, Saint-Yon et de Mackau, et MM. Béhic, Fouldt, Randon et de Chasseloup. On a beau se débattre contre : nous sommes en plein parlementarisme, et, il ne faut pas s'y laisser prendre, la majorité d'aujourd'hui est la même que celle de février 48. Elle n'est pas compacte, et l'opposition est au moins aussi violente. Cette situation me donne la conviction plus profonde encore que nous aurons la guerre

l'année prochaine avec la Prusse, non pas au point de vue de la Prusse, mais au point de vue de notre intérieur.

A la même

Paris, 11 août 1868.

Chère enfant,

J'ai vu le Prince tout à l'heure ; il est cinq heures et demie. Je voulais le prendre au moment où il partait pour Meudon, pour qu'il puisse te donner de mes nouvelles ; mais il n'y va pas. Je l'ai accompagné à pied jusqu'au ministère de la Marine. Il croit à la guerre et la considère comme la perte de la dynastie. En somme, il voit très en noir, et cette fois-ci il raisonne.

Tu verras dans les journaux l'incident de la distribution des prix du concours général. Quelle sotte idée de mener là le prince impérial ! Comme de lui faire donner le prix d'un collège où il n'a jamais été! C'est puéril. Comment l'Empereur permet-il cela ? Il paraît que le petit prince, voyant tout le monde applaudir le jeune Cavaignac, a applaudi aussi. Frossard l'a arrêté. Il eût mieux valu le laisser faire et que tout le monde applaudît. Voilà une jeunesse des écoles qui promet!

Tout cela me fait croire à la guerre, et dans très peu de temps peut-être. Mais en fait, nous ne sommes pas assez forts, pas tant que les Prussiens.

* * *

La période de commandement de la division de cuirassés de la Manche touche à sa fin. Avant de passer sa succession à l'amiral de Dompierre d'Hornoy, La Roncière fait une dernière croisière sur les côtes bretonnes. Là cet homme, qui se pique de faire ce que tout le monde ne fait pas, a l'idée de traduire par un geste éclatant la dévotion que ses équipages, en grande partie bretons, éprouvent pour la grande patronne des marins, sainte Anne d'Auray.

L'initiative est tout à fait caractéristique de la mentalité d'un homme qui n'était pas particulièrement dévot, mais qui considérait que la religion est un des fondements indispensables de la société. N'est-ce pas aussi la marque d'un régime que l'autorisation accordée à un pèlerinage officiel ? C'est à sa fille que l'amiral de La Roncière adresse le récit vivant de cette journée qui a laissé en Bretagne des souvenirs durables.

A Mademoiselle de La Roncière Le Noury

Quiberon, *Magenta*, le 9 août 1867.

Ma chère petite fille,

Je meurs de fatigue, mais je ne veux pas me reposer, avant de t'avoir raconté l'émouvante cérémonie dont la division cuirassée a été aujourd'hui l'objet. Ta maman t'a sans doute mandé que j'avais l'intention d'aller, avec une partie des équipages, faire le pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray. Je désirais que cette cérémonie eût lieu dimanche 11. Mais, à cause d'arrangements antérieurs de confirmation pris par l'évêque, j'ai dû l'avancer de deux jours, afin que Sa Grandeur puisse officier; et elle a eu lieu aujourd'hui.

J'avais pu, en quarante-huit heures, régler toutes choses, et ce matin, à quatre heures et demie, cinq cents hommes armés et six canons de campagne sont partis de l'escadre dans douze canots remorqués par le *Corse* et le *Pélican*. Le temps était douteux, et il y avait un brouillard, qui, par moments, ressemblait beaucoup à de la pluie. Vers huit heures, ce brouillard avait tout à fait cessé. A sept heures, nous arrivions dans la rivière d'Auray au point, que tu te rappelles sans doute, où stationnait habituellement le *Pélican*, l'année dernière, point que les bâtiments d'un certain tirant d'eau ne peuvent dépasser. Les embarcations ont été alors prises à la remorque par les trois canots à vapeur, formant trois groupes, et suivant mon canot dans lequel j'étais avec tout l'état-major général, et vigoureusement ramé par mes canotiers. A huit heures précises, heure réglée d'avance, nous sommes arrivés au quai d'Auray qu'une population compacte encombrait. Le bruit de mon projet de pèlerinage s'était en effet répandu très rapidement dans les populations voisines, et cet événement aussi insolite qu'attrayant pour elles les avait appelées en masse à Auray et à Sainte-Anne.

Le corps de débarquement a été alors mis à terre et s'est dirigé, musique en tête, sur Sainte-Anne, escorté par la foule. J'étais parti d'avance avec tous les états-majors et nous formions un convoi de douze voitures; il y avait près de soixante officiers et aspirants en grande tenue; nous étions à neuf heures et demie à Sainte-Anne.

Après avoir pris divers arrangements, particulièrement avec

l'évêque, qui était venu coucher au séminaire, je suis allé avec tous les officiers me mettre à la tête du corps de débarquement à l'entrée du village. Là la procession, où étaient la châsse de sainte Anne et plusieurs bannières, portées par des matelots, est venue au-devant de nous. Nous nous sommes dirigés à sa suite vers l'église. Arrivés à quelques pas du premier portail appelé la *Scala santa*, que tu connais, nous nous sommes arrêtés. La procession, la châsse et les bannières sont rentrées, et une autre procession de cent prêtres environ, que suivait l'évêque, s'est dirigée vers nous.

Monseigneur étant arrivé près de moi, je me suis avancé, ayant à ma droite la princesse Bacciochi, qui avait voulu assister à la cérémonie, et je lui ai adressé une courte allocution à laquelle il a répondu. A ce moment, le temps resté nuageux s'est tout à coup éclairci et le soleil a brillé, comme pour éclairer l'apparition de l'évêque. Le spectacle était alors imposant. Cette longue file de prêtres accourus de toutes les paroisses voisines s'étendant le long des compagnies de matelots qui présentaient les armes, pendant que les tambours battaient aux champs et que les cloches sonnaient à toute volée ; une foule immense des deux côtés, à genoux ; tous mes officiers dans l'attitude d'un profond recueillement, puis un grand silence pendant que je parlais à l'évêque et qu'il me répondait, et le soleil venant tout à coup briller sur cette scène, il y avait de quoi remuer le cœur des plus sceptiques; et si je n'avais été là que simple spectateur, je ne doute pas que les larmes ne me fussent venues aux yeux. J'avais alors à me recueillir et j'ai heureusement pu dominer mon émotion.

Dès dix heures, j'avais fait interdire l'accès de l'église, au mécontentement du public. Mais j'en avais pris la responsabilité, voulant que tous les matelots pussent trouver place ; et il avait fallu mettre partout des factionnaires. Rien n'est indiscipliné comme une foule dévote. Tous les bancs, sauf ceux nécessaires au clergé et aux officiers, avaient été retirés, ce qui donnait une place suffisante. Nous sommes entrés à l'église à la suite de l'évêque ; puis, quand les matelots ont été rangés, on a laissé pénétrer le public. Les chapelles latérales, les tribunes, l'orgue, étaient réservés aux personnes invitées et à toutes les familles qui tenaient aux officiers présents. Dans le chœur extrêmement petit, il n'y avait d'un côté que le trône

épiscopal, et de l'autre, la princesse, Mme de Piré, mon aumônier en chef et moi.

L'évêque a officié pontificalement, le corps entier de débarquement rendant les honneurs militaires. La musique, placée dans la tribune au-dessus du chœur, s'est vraiment distinguée, sauf un trombone, qui, sans doute pour nous faire honneur, s'acharnait à diriger sur la princesse et sur moi le pavillon de son instrument. C'était par moments assourdissant. A l'élévation, les canons ont fait une salve de vingt et un coups.

Après la messe, Monseigneur nous a adressé une touchante allocution. Puis les matelots sont allés dans la cour du séminaire, former les faisceaux et enfin dîner. J'avais fait préparer sous les vastes galeries du cloître un repas de cinq cents couverts, auquel ils ont rudement fait honneur. Pendant le dîner, le chapelain de l'évêque a remis à chaque homme une médaille de sainte Anne de la part de Sa Grandeur.

A une heure, l'évêque nous a donné dans le réfectoire du séminaire, un déjeuner de cinquante couverts, où étaient la princesse, toutes les autorités du département, mes principaux officiers, et les principaux ecclésiastiques; déjeuner maigre, naturellement.

A trois heures, le corps de débarquement s'est remis en marche et est arrivé à Auray à quatre heures et demie. Nous l'y avions précédé. L'embarquement dans les canots et leur départ a été excessivement pittoresque. Nous avons rejoint le *Corse* et le *Pélican* à Kerantrech; vers sept heures et demie, nous avions rejoint l'escadre, le cœur plein des émotions de la journée; et moi, selon mon habitude, remerciant intérieurement le bon Dieu de ce que tout s'était bien passé et sans aucun accident.

J'ai vu bien des cérémonies; aucune par sa simplicité, par sa gravité, et surtout par l'impression que je sentais au cœur de chacun, n'a autant excité mon émotion.

La Roncière Le Noury.

APRÈS L'ENTRÉE DE L'ALLEMAGNE A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

LE PROBLÈME DE DANTZIG

En novembre 1925, le général Morgan déclarait, dans l'*English Review*, que la Ligue des nations pourrait bien trouver à Dantzig son Waterloo.

Au moment où l'ancien représentant de la Grande-Bretagne à la commission de contrôle de Berlin formulait cette opinion, le Conseil de la S.D.N. était saisi, pour la centième fois peut-être, des inextricables difficultés du régime de Dantzig. Était-ce là de quoi justifier tant de pessimisme? Nous aurons à l'examiner; quoi qu'il en soit, cette opinion situait dès ce moment-là le problème au cœur des préoccupations de ceux qui songent à l'avenir de l'œuvre de Versailles, à l'avenir même de la paix.

Mais, depuis lors, l'Allemagne a pris place, comme membre permanent, au Conseil de la S.D.N., suzerain de Dantzig et arbitre suprême de tout ce qui touche à son statut. C'est assez dire que le problème va, de ce fait, entrer dans une phase nouvelle. Or l'Allemagne ne nous a point caché ce qu'elle pense là-dessus; on en citerait mille témoignages, que nous résumerons simplement par cette conclusion récente de Paul Lensch, dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, qui est un organe fort sérieux, et, en somme, du parti de Stresemann :

« Le monde entier nous mépriserait si nous prenions notre parti de la frontière orientale que nous a tracée le traité de Versailles. »

Et le sentiment qu'exprime cette phrase, on peut le tenir pour sincère, et commun à la majeure partie des Allemands.

De cette frontière orientale, Dantzig et le Couloir marquent, nous le verrons, la zone la plus critique ; aussi peut-on désormais redouter de voir cet élément du statut actuel de l'Europe remis en cause l'un des premiers, dès que l'admission de l'Allemagne à Genève déroulera ses pleins effets.

Pour la Pologne, le problème de Dantzig, c'est surtout le problème du libre accès à la mer. Le Traité de Versailles l'a résolu de telle manière qu'il nous faut tout de suite distinguer, dans les pays de la Basse Vistule enlevés à la Prusse, deux territoires distincts, soumis à des régimes politiques différents : d'une part, le « corridor polonais » ; d'autre part, la ville libre de Dantzig. Peut-être n'est-il pas inutile de préciser qu'il y a là deux questions distinctes dans le cadre du même problème général.

Le « corridor » de Pomérélie, ou Poméranie polonaise, est une bande de territoire qui, — large au sud de 100 kilomètres, et de 40 kilomètres sur la côte, — s'étend immédiatement à l'ouest de la Vistule, du nord de la Posnanie, jusqu'à la mer Baltique. En dépit du nom de « Couloir de Dantzig », qui lui est souvent donné, il ne comprend pas la ville de Dantzig. L'étroite façade maritime à laquelle il aboutit ne présentait jusqu'à une date toute récente, aucun port digne de ce nom. Mais il est une terre incontestablement polonaise : les statistiques ethnographiques d'avant-guerre, même de source allemande, en faisaient foi : aussi a-t-il été attribué à la Pologne. Il en fait aujourd'hui partie intégrante, en sorte que poser actuellement la question du « couloir », c'est entamer tout le problème polonais.

Mais il y a d'autre part la question même de Dantzig. Elle est à la fois plus restreinte et plus complexe. Plus restreinte, car elle ne met en jeu qu'un territoire exigu : la ville, le port, et le delta de la Vistule ; — mais beaucoup plus complexe, car il se trouve que cet unique débouché des terres polonaises est une ville de population allemande. Il se trouve que, sur ce point précis, entrent en conflit les données de l'histoire et de l'ethnographie, les exigences économiques et les passions nationales. Sous ce dernier aspect, c'est un conflit-type, l'exemple le plus caractéristique, peut-être, des antinomies auxquelles s'est

heurtée la Conférence de la paix lorsque, descendant des nuées wilsoniennes, elle voulut en mettre les principes en application, à travers les réalités enchevêtrées de la géographie, de la politique, et de l'économique. C'est sur cette question même de Dantzig que portera spécialement notre étude.

I. — LE PROBLÈME

Lorsqu'on arrive à Dantzig par mer, il faut, pour atteindre la ville, remonter pendant quelque temps un bras du delta de la Vistule, qui forme le port moderne, puis s'engager entre les quais pittoresques de l'ancien port au confluent de la Mottlau. La vieille cité apparaît alors sous des aspects qui font songer à quelque Delft de Vermeer ou à quelque Canaletto transposé sous un ciel nordique : c'est qu'elle a conservé les témoignages de son ancienne splendeur, ses bâtiments hanséatiques, ses maisons de patriciens-commerçants, ses églises rouges admirablement patinées, et les multiples canaux qui l'incitent à disputer à Stockholm le titre de Venise de la Baltique. Si maintenant nous montons sur la plus haute de ses tours, nous lirons aussitôt, dans le vaste horizon qui s'offre à nous, la vocation d'un port situé en ce point.

D'un côté, le verdoyant Delta s'étale et débouche sur la mer. De l'autre côté, vers le sud, jusqu'à perte de vue remontant la Vistule lente, le regard ne trouve plus rien où s'accrocher : c'est la plaine illimitée, la vaste plaine polonaise que draine jusqu'ici le grand fleuve. Ce coup d'œil, que l'imagination prolonge jusqu'aux Karpathes, jusqu'au bassin minier de Silésie, aux terres noires de l'Ukraine et aux forêts de Lithuanie, c'est toute l'évocation du rôle et des immenses possibilités d'un port sis à l'estuaire de la Vistule.

L'arrière-pays que nous venons d'esquisser fut celui de Dantzig aux grandes époques de sa prospérité. Mais avant d'indiquer ce que furent au cours des siècles les conditions invariables de cette prospérité, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur ses origines. Un rappel sommaire de ce très lointain passé est d'ailleurs indispensable pour comprendre les données actuelles de l'ethnographie, qui sont elles-mêmes le nœud des difficultés du problème politique.

* * *

Au temps où le nom de « Gdansk » apparaît dans l'histoire, la grande nappe slave s'étend sur toute l'Allemagne centrale et la basse Vistule en marque la limite orientale, séparant les Wendes de Poméranie, des Prusses ou Borusses de l'actuelle Prusse orientale. Gdansk est alors un village de pêcheurs et de chercheurs d'ambre, au pied d'un château des ducs slaves de Pomérélie. L'un de ceux-ci, vers la fin du XIIe siècle, attire dans le pays les premiers colons allemands. Au XIIIe siècle, cet afflux germanique se développe rapidement tout le long de la Baltique. Marchands et artisans viennent s'établir à Dantzig où, sous la protection des princes slaves, se forme toute une bourgeoisie allemande, tandis qu'aux alentours l'immigration des paysans de même race vient peupler le Delta. A l'est de la Vistule, le « Drang nach Osten » prend une autre forme : le glaive à la main, les chevaliers teutoniques convertissent les Prusses, et créent un État allemand dont la capitale est Marienbourg, à 50 kilomètres de Dantzig.

A l'extinction des ducs slaves de Pomérélie, Dantzig, qui semblait devoir échoir à leurs suzerains polonais, tombe, en 1308, aux mains de l'Ordre teutonique. Sous cette nouvelle tutelle, la germanisation se poursuit ; de nouveaux immigrants affluent de l'ouest, la cité est en plein essor. En 1350, elle entre dans la puissante ligue des villes allemandes : la célèbre Hanse qui, de Bruges à Novgorod, va dominer pendant trois siècles le commerce du Nord de l'Europe. A l'exemple de Lübeck, Dantzig s'organise en République patricienne, et bientôt, prenant conscience de sa richesse et de sa force, elle s'impatiente de la tyrannie des Teutoniques. Non seulement, en effet, l'Ordre est un protecteur exigeant, mais voici qu'à son tour il s'est fait marchand et apparaît comme un concurrent commercial. Dantzig, dès lors, guette l'occasion de secouer ce joug : elle la trouve en 1410, dans la sanglante défaite que le roi de Pologne inflige alors, à Tannenberg, aux Teutoniques. Elle s'allie au vainqueur et mène campagne à ses côtés jusqu'à la Paix de Thorn, où l'Ordre capitule et se reconnaît vassal de la Pologne.

Mais sans attendre ce dénouement, Dantzig a transformé son alliance en un pacte d'incorporation à la République royale.

En 1454, son Conseil envoie à Cracovie une délégation qui prête serment au roi Casimir le Grand. En échange, le roi reconnaît à la ville, outre d'importants privilèges commerciaux, une constitution autonome, le droit de battre monnaie, de tenir garnison, de contracter des alliances, d'entretenir des ambassadeurs, etc. La domination teutonique a duré 150 ans, l'union à la Pologne va durer 340 ans. Mais, sous ce régime, Dantzig garde son caractère ethnique de ville allemande, et reste très jalouse de ses « droits ». Elle paie régulièrement son tribut, délègue des représentants aux diètes polonaises, participe à l'élection des rois ; mais elle montre une égale vigilance à se défendre contre toute ingérence politique en ses propres affaires, et à se ménager l'exclusivité du commerce polonais. Assurée d'une puissante protection sur le continent, elle peut déployer librement son activité maritime. Elle supplante bien vite ses rivales immédiates : Elbing et Königsberg, et dans l'ensemble même de la Hanse, elle joue auprès de Lübeck un rôle de premier plan.

Entre la fière cité et son suzerain, rares furent toujours les conflits. La prédication luthérienne même ne troubla que fort peu de temps leurs relations. C'est que la catholique Pologne fut alors le refuge de la tolérance, au point que Sigismond-Auguste laissa Dantzig adopter la Réforme, en quelque sorte comme une garantie nouvelle pour son germanisme. C'est aussi que Dantzig savait alors comprendre la raison de sa fortune et accepter la loi de sa destinée.

A l'aube du xviie siècle, elle est à l'apogée de sa richesse. Ses entrepôts se remplissent régulièrement de céréales, de lin et de chanvre, de goudron et de poix, achetés aux intendants juifs des nobles polonais de Masovie, de Wolhynie et même d'Ukraine. Les bois descendent le Bug et la Vistule et viennent s'entasser dans ses chantiers. Les flottes dantzikoises exportent tout cela vers l'occident; elles vont parfois jusqu'à Lisbonne ou jusqu'à l'entrée du Tibre; mais l'une de leurs spécialités, ce sont les expéditions à « la Baie » (Baienfahrt) sur les côtes de France : il s'agit de la baie de Bourgneuf, aujourd'hui bien délaissée, alors grand centre d'exportation du sel.

Déjà cependant apparaissent des menaces pour l'avenir. Des rivalités extérieures grandissantes : les Hollandais, les Anglais; puis les guerres qui vont entraîner la disparition de la Hanse :

guerre de Trente ans, fatale à Lübeck et aux autres villes occidentales; guerres suédo-polonaises fatales, à Dantzig. Solidaire de la Pologne en sa prospérité, Dantzig sut aussi lui rendre de signalés services, aux jours de l'invasion. Après le traité d'Oliva, signé sous ses murs, le roi Jean-Casimir la récompensa en élargissant son domaine. Mais il était impuissant à conjurer les causes de décadence. L'appauvrissement de la noblesse polonaise entraînait un ralentissement des importations en même temps que la perte des régions de Kiev et de Smolensk réduisait les possibilités d'exportations.

Après Sobieski et les guerres turques, dernières gloires, la Pologne, au XVIIIe siècle, devient la proie de l'anarchie et des ingérences étrangères. Dantzig pâtit alors tour à tour de Charles XII et de Pierre le Grand. Un peu plus tard, fidèle à Stanislas Leczinski, elle devient son refuge, et subit un nouveau siège; mal soutenue par Louis XV, elle ne reçoit qu'un renfort dérisoire à la tête duquel se fait tuer, pour l'honneur français, le comte de Plélo; puis elle tombe aux mains des Saxons et des Russes qui la frappent d'une nouvelle contribution.

En 1772, le premier partage porte les frontières de la Prusse jusque sous ses murs. Frédéric II compte bien ne pas en rester là: il multiplie les empiètements et les tracasseries destinés à rendre impossible à Dantzig, sans incorporation à la Prusse, la continuation de son commerce. Cependant la vieille cité ne s'y résigne pas encore; elle sait qu'elle y perdra ses franchises séculaires. Les commerçants, il est vrai, en espèrent un régime d'ordre propice aux affaires; mais l'oligarchie patricienne y voit la disparition de son pouvoir. Une dernière fois, Dantzig se tourne vers Varsovie pour y chercher protection; mais Varsovie est désormais impuissante. Bientôt survient le deuxième partage : la Prusse réalise ses ambitions; ses troupes entrent à Dantzig, en mars 1793, mais non sans avoir dû ouvrir le feu contre un soulèvement du peuple dantzikois.

C'en était fait de l'antique autonomie. La main du maître s'appesantit lourdement. Mais déjà l'ère napoléonienne était ouverte. Dantzig n'échappa point au bouleversement général de l'Europe. C'est dans ses murs que s'enfermèrent, après Iéna, les débris les plus importants de l'armée prussienne. On sait comment le maréchal Lefebvre en mena le siège, et y conquit son titre de duc.

Quelques semaines plus tard, le traité de Tilsitt érigeait Dantzig en Ville-Libre. Mais Napoléon y maintint une garnison en majeure partie polonaise, et un gouverneur français, Rapp, qui y exerça une rude tutelle. Les circonstances étaient peu favorables à une renaissance de Dantzig ; le blocus continental lui était néfaste ; en outre, le statut qui la séparait du grand-duché de Varsovie entravait l'exercice de sa fonction naturelle. A la fin de 1813, Rapp dut capituler et le tsar en personne fit son entrée à Dantzig. Une nouvelle fois se manifesta chez les Dantzikois le désir d'un retour au statut naturel et traditionnel. Le vieux parti autonomiste et le délégué du Sénat au Congrès de Vienne, se pliant aux circonstances, demandèrent l'union de Dantzig à une Pologne restaurée sous l'autorité du tsar. Mais, déjà, l'Angleterre veillait... D'autre part, une minorité de Dantzikois, ayant apprécié les avantages de l'administration prussienne, acceptait l'idée d'une réincorporation à la Prusse. Ce fut la solution qui prévalut. Dantzig, érigée en chef-lieu de province, dotée d'une importante garnison, bénéficia en effet de quelques-uns des avantages attendus. Mais une entrave décisive paralysait désormais son essor commercial : la barrière russe, dressée en amont de Thorn. Dantzig ne put redevenir un port de premier rang.

La réalisation de l'unité allemande n'y changea rien. De par la forme même de l'Empire, de par sa politique de concentration des efforts, Dantzig se trouva sacrifiée à Stettin et même à Königsberg au point de vue de l'équipement du port et des avantages commerciaux ou ferroviaires. En revanche, on fit de la vieille cité hanséatique un centre industriel, un chef-lieu de corps d'armée et l'un des trois grands arsenaux de la flotte.

Ce passé très vivant et non dépourvu de gloire comporte un enseignement qui éclaire le présent :

1° Quoique d'origine slave, et en étroit rapport avec les pays polonais, Dantzig possède depuis six siècles une population en majorité allemande qui n'a jamais cessé d'entretenir des relations actives avec les foyers de vie et de culture allemandes.

2° Par la vocation commerciale que lui impose sa situation géographique, elle a été amenée à lier son sort à celui de l'État polonais, dont la puissance fit sa prospérité, dont les déchirements et la disparition firent son déclin.

3° Pendant des siècles, elle a joui d'une autonomie qui avait enraciné chez elle des traditions particularistes ; mais, depuis lors, une prussification intense et cinquante ans de participation à l'orgueil impérial ont transformé son caractère.

* * *

En 1918, le déclin militaire des Puissances centrales jeta les Dantzikois dans l'angoisse. Le treizième point de Wilson avait en effet posé le problème des bouches de la Vistule :

... « Il faut créer un État polonais indépendant, qui contienne tous les territoires dont les habitants sont incontestablement polonais ; il faut lui donner un accès libre sur la mer ; son indépendance politique et économique, son inviolabilité territoriale, doivent être garanties par un traité international. »

Or, depuis quelque temps déjà, la propagande polonaise, chez les Alliés et aux États-Unis, s'appliquait à mettre en lumière les liens historiques entre Dantzig et la Pologne ; elle insinuait qu'un rétablissement de ces liens correspondrait aux vœux des habitants. La municipalité de Dantzig riposta par une déclaration, où elle protestait au nom du germanisme de la population, prouvé, disait-elle par les élections de 1912, qui n'avaient pas révélé plus de 2 pour 100 de voix expressément polonaises.

Cependant, la Conférence de la Paix était ouverte et les informations qu'on en recevait montraient la thèse polonaise en train de gagner du terrain. En mars 1919, elle semblait avoir cause gagnée : un territoire dont les habitants étaient reconnus comme « incontestablement polonais » dessinait le « corridor », et M. Cambon, président de la Commission compétente, proposait d'y englober Dantzig et la rive droite de la basse Vistule pour doter l'État polonais du « libre accès à la mer » et de « l'indépendance économique » promis par le 13e point.

Du côté dantzikois, on organisait d'imposantes manifestations de fidélité au Reich. Cependant, l'idée d'une solution intermédiaire se faisait jour parmi les modérés, les opportunistes, certains commerçants ; on la puisait dans le passé même de la ville : hors du Reich, s'il fallait s'y résigner, mais hors de la Pologne aussi, Dantzig formerait une ville libre. Cette formule eut bientôt un protagoniste à la Conférence de la paix.

M. Lloyd George insista sur l'impossibilité pour la Pologne de « digérer » les millions d'Allemands qui allaient se trouver inclus dans les frontières projetées.

Chacun invoquait, en sens contraire, le même droit des peuples à disposer d'eux-mêmes! En son nom, l'Europe a lavé son « péché mortel », ressuscité la Pologne. Mais pour que vive « cette nation de 28 millions d'âmes, il lui faut son débouché maritime : la basse Vistule et Dantzig; or, 400.000 ou 500.000 Allemands dressent là une mince et artificielle barrière : on ne peut sacrifier à leurs préférences l'avenir d'une grande nation. » — Les Allemands ripostent : « Qui donc prétend, et au nom de quoi, fixer un chiffre de population au-dessus duquel s'appliquent, et au-dessous duquel ne s'appliquent plus les principes proclamés et les solennelles promesses faites? Ce serait violer ces principes et trahir ces promesses que d'arracher à la patrie allemande un territoire qui fait corps avec le reste de la Prusse. » — Là-dessus intervient la thèse britannique : « La revendication polonaise est légitime dans son but; mais la protestation allemande l'est aussi dans son principe : il faut trouver moyen d'atteindre le but sans violer le principe ; et voici le compromis qui doit prévaloir :

« A l'ouest de la Vistule, on ne peut s'arrêter à la « querelle d'Allemands » qui tente de dénier aux Cachoubes la qualité de Polonais, comme on dénierait pareillement celle de Français aux Bretons ; l'ethnographie étant prise comme critérium primordial, elle dessine ici un fâcheux, mais inévitable « corridor ». Au contraire, sur la rive droite (région de Marienwerder ethnographiquement mêlée), il faut procéder à un plébiscite.

« Quant à Dantzig, l'ériger en ville libre, sous le contrôle de la Société des nations, telle est la condition nécessaire et suffisante pour sauvegarder et concilier :

« D'une part, le droit de la Pologne à jouir, sans aucune entrave sérieuse, du port indispensable à son indépendance économique ;

« D'autre part, le droit de Dantzig à conserver son germanisme à l'abri d'une frontière contre la poussée du polonisme qui l'enserre. » — Ainsi fut fait.

II. — LA SOLUTION ACTUELLE DU PROBLÈME

Le texte fondamental est celui des articles 100 à 108 du traité de Versailles. Ce sont de brèves stipulations qui définissent un territoire et posent les principes du régime à y mettre en vigueur.

Voyons d'abord le territoire. Il couvre 1 888 kilomètres carrés. Le recensement allemand d'octobre 1919 y a dénombré 356 740 habitants. Cette population n'a cessé d'augmenter depuis lors, et on peut l'estimer actuellement à 365 000 environ. Dans ce total, la commune même de Dantzig figure pour près de 200000 (195 000 en 1919). Les deux confessions dominantes se répartissent dans la proportion de 65 pour 100 pour les protestants, et 32 pour 100 pour les catholiques. La très grande majorité de la population est de langue allemande. L'élément polonais, quand il n'a pas été germanisé depuis plusieurs générations, parle les deux langues ; il n'est guère représenté qu'à Dantzig même et dans quelques villages au sud-ouest. Il est difficile d'en préciser le pourcentage ethnique ; on peut s'en faire une idée approximative d'après le nombre des voix obtenues par les candidats polonais, ce qui représentait, aux élections de 1920, une proportion de 6,07 p. 100.

Sur ce territoire, l'Allemagne renonce, en faveur des principales puissances alliées et associées, à tous droits et titres. D'autre part, les dites puissances s'engagent à le constituer en Ville libre, sous *la protection* de la Société des nations. Celle-ci sera représentée à Dantzig par un haut-commissaire ayant qualité pour statuer en première instance sur les différends entre la Pologne et la Ville-Libre. Les anciens biens d'État seront rétrocédés partie à la Pologne, partie à la Ville-Libre. Un délai d'option de deux ans est laissé aux ressortissants allemands, etc. Enfin et surtout, il est prévu qu'une convention interviendra entre la Pologne et Dantzig, en vue de réaliser les promesses faites à la première, dont voici l'essentiel :

Placer la Ville-Libre dans les limites douanières de la Pologne. Assurer à celle-ci, « sans aucune restriction, le libre usage et le service des voies d'eau, docks, bassins, quais, etc., nécessaires à ses importations et exportations ». Lui assurer également « le contrôle et l'administration de la Vistule et de

l'ensemble du réseau ferré dans les limites de la Ville-Libre ». Pourvoir à ce qu'aucune discrimination ne soit faite dans la Ville-Libre au détriment des Polonais de nationalité, de langue ou d'origine. Confier à la Pologne la conduite des affaires extérieures de la Ville-Libre.

Les contre-propositions allemandes, du 29 mai 1919, tentèrent un dernier effort, en offrant d'assurer à la Pologne l'accès à la mer : — par la création de ports francs, non seulement à Dantzig, mais à Königsberg et Memel ; — et par des garanties internationales pour les communications fluviales et ferroviaires. Bien entendu, elles formulaient aussi une ultime protestation contre le rapt de Dantzig.

La réponse des Alliés est une fin de non-recevoir, en même temps qu'une assez hautaine leçon d'histoire. La Pologne devait être, par la suite, amenée à se réclamer en particulier du passage suivant :

«... La Pologne demande, et demande à juste titre, que la direction et le développement du port, qui est son seul débouché sur la mer, soient entre ses mains, et que les communications entre ce port et la Pologne ne soient soumises à aucune autorité étrangère, de telle manière qu'à ce point de vue, l'un des plus importants pour son existence nationale, la Pologne soit placée sur un pied d'égalité avec les autres États de l'Europe. »

* * *

Le traité entra en vigueur à Dantzig le 10 janvier 1920. Tout de suite se manifesta l'intérêt que portait l'Angleterre à cet emporium d'avenir, à l'entrée du monde slave. C'est l'Angleterre qui, à la Conférence, avait soutenu la contre-partie de la thèse franco-polonaise. Ce fut un Anglais, Sir Reginald Tower, que l'on désigna comme Haut-Commissaire interallié pour présider à l'organisation de la Ville-Libre. Anglais aussi le général Hacking, commandant les troupes interalliées où dominait d'ailleurs le contingent britannique. Sir R. Tower confirma simplement dans leurs fonctions, au nom des Puissances alliées, toutes les autorités locales, et leur permit la libre continuation de leur activité selon le rythme reçu de Berlin. Son nom reste lié au souvenir de la grande crise d'août 1920.

... Les armées rouges déferlaient vers la Vistule ; les Polonais semblaient en pleine débâcle. Seule la France s'employait

à leur venir en aide; au nom de leur neutralité, les États continentaux s'opposaient au transit du matériel de guerre français. Dantzig prenait alors toute son importance, apparaissait comme la seule libre voie d'accès. Mais les Dantzikois ne l'entendaient pas ainsi. Ouvriers socialistes et autorités nationalistes s'y trouvèrent d'accord pour s'opposer à l'usage de leur port pour le ravitaillement militaire de la Pologne. Le Haut-Commissaire laissait faire : il consultait les textes et trouvait bien que la Pologne devait normalement jouir à Dantzig de la pleine liberté de ses importations, mais non point qu'elle eût le droit d'en tirer un parti militaire. La victoire, heureusement, se dessina sous Varsovie sans attendre que l'intervention des Gouvernements alliés eût modifié l'attitude de Sir R. Tower et permis l'utilisation de Dantzig. Mais la leçon ne devait pas être oubliée... (1)

Quelques mois plus tard le régime transitoire interallié prenait fin, et, le 15 novembre 1920, Dantzig était solennellement proclamée Ville-Libre. Cet événement avait été préparé, au cours de l'année, par l'élaboration d'une constitution et par la négociation entre Dantzig et la Pologne, sous le contrôle des Alliés, de la convention prévue à Versailles.

* * *

Les élections à « l'Assemblée populaire constituante » avaient eu lieu au mois de mai. En un temps où, dans le Reich, les partis de gauche disposaient encore d'une énorme prépondérance, les Dantzikois, eux, avaient nommé une majorité nationaliste. Ce « Volkstag » avait choisi comme chef du gouvernement M. Sahm. Or, M. Sahm est, certes, une personnalité de valeur, mais ce n'est point un Dantzikois; c'est un ancien fonctionnaire, né en Poméranie, et arrivé à Dantzig peu avant la « séparation », pour y prendre les fonctions de premier bourgmestre. Il avait même, auparavant, rempli à Varsovie, pendant l'occupation allemande, certaines fonctions administratives dans des conditions telles que le gouvernement

(1) C'est l'origine de Gdynia, base navale créée depuis lors de toutes pièces en terre polonaise à quelques kilomètres à l'ouest des frontières de la Ville-Libre. De vastes espoirs et des plans ambitieux ont présidé à la naissance de cette jeune rivale de Dantzig. Mais leur réalisation complète semble du domaine d'un assez incertain avenir.

polonais avait inscrit son nom sur la liste des coupables de guerre, — d'où il le raya ensuite pour donner ainsi un gage de ses dispositions conciliantes. Ce fut sous la direction de M. Sahm que s'effectua le travail constitutionnel.

Avant de donner son approbation au résultat de ce travail, le Conseil de la S. D. N. dut faire modifier, non sans peine, par le Volkstag, certaines dispositions qui reflétaient d'une manière vraiment exagérée l'esprit réactionnaire de cette assemblée. Mais il eût été sagement inspiré d'exercer une plus vigoureuse action. Le texte même du 1er article eût dû l'en avertir :

« La Ville-Libre, et le territoire qui en dépend, forment un *État libre* sous le nom de Ville-Libre de Dantzig. »

Ce libellé décèle une tactique qui depuis lors n'a cessé de se développer. Il s'agit, sans égard au cadre minuscule, de ne rien négliger ni dans les institutions, ni dans la terminologie, de ce qui peut passer pour un attribut de souveraineté, car il s'agit d'arriver à se poser, en face de la Pologne, comme un État véritable, traitant avec elle sur pied d'égalité morale et jouissant de la plénitude de ses droits, à charge d'observer certaines stipulations sous le seul contrôle de la Société des nations. En permettant aux Dantzikois d'inscrire ainsi au fronton de l'édifice ce titre d'État-Libre qu'avaient soigneusement proscrit et le traité et les conventions passées jusqu'alors, le Conseil risquait de les encourager à persévérer dans la tactique que nous venons d'esquisser. Les Dantzikois, nous le verrons, n'y ont pas manqué.

La Constitution crée deux Chambres : le Volkstag, exclusivement législatif, et le Sénat, qui constitue au contraire l'organe exécutif en même temps que la deuxième Chambre législative. Les 22 sénateurs sont élus par le Volkstag. Ils se décomposent en 14 sénateurs ordinaires et 8 sénateurs de gouvernement. Ces derniers forment une sorte de Conseil des ministres, mais doté d'un mandat de longue durée ; l'un d'eux est président du Sénat, et joue simultanément le rôle de chef du Gouvernement et de chef de l'État.

La Convention polono-dantzikoise, signée à Paris le 11 novembre 1920, devait avoir pour but de codifier, d'une manière plus complète que n'avait pu le faire le traité, les conditions dans lesquelles la Pologne exercerait ses droits dans la Ville-Libre. En fait, sous les auspices de la Conférence des

Ambassadeurs, la Convention innova, dessaisit la Pologne de l'exercice direct de certains de ces droits, qu'elle transféra à un organe mixte, le Conseil du Port.

Cet organe comprend cinq membres polonais et cinq membres dantzikois sous la présidence d'un représentant de la S. D. N. Celle-ci désigna le colonel de Reynier, Suisse romand, qui pendant toute la durée de son mandat ne cessa de faire apprécier à Dantzig son aimable impartialité et dont le successeur est actuellement un autre officier suisse. Le Conseil « exerce la direction, l'administration et l'exploitation du port, ainsi que des voies d'eau et voies ferrées » qui le desservent. En échange de ce transfert des droits de la Pologne, le Conseil a charge d'assurer à celle-ci la liberté de son trafic d'émigration, d'exportation et d'importation, ce dernier s'étendant « en tout temps et en toutes circonstances, à toutes les marchandises, de quelque nature qu'elles soient, non prohibées par les lois polonaises ». Les voies ferrées autres que les voies spéciales du port et de la ville, sont gérées directement par l'administration des chemins de fer polonais. En dépit de ces précautions, ce chapitre marque une régression nette de la cause polonaise.

Parmi les autres chapitres, notons seulement celui qui prépare la réalisation de l'union douanière en stipulant que la législation douanière polonaise sera intégralement appliquée à Dantzig, mais par l'intermédiaire de fonctionnaires de la Ville-Libre; puis celui qui prévoit l'organisation d'un service postal et télégraphique polonais ayant dans ses attributions toutes les communications empruntant le port; notons aussi le principe de l'unification ultérieure des deux systèmes monétaires.

III. — FONCTIONNEMENT DU RÉGIME

La première des forces dont dispose à Dantzig la cause allemande, c'est le rude patriotisme germanique de la majeure partie de la population. Sa forme locale caractéristique est le sentiment anti-polonais. Quoi qu'il puisse nous en coûter, nous devons le voir tel qu'il est : à la fois haine et mépris. Et précisément il importe, aujourd'hui plus que jamais, de savoir tout ce qu'il entre de passion injuste et aveugle, dans ce sentiment anti-polonais qui anime, sinon tout Allemand, du moins

tout bon Prussien. A Dantzig, ce sentiment se traduit différemment selon les milieux, mais, pour les uns comme pour les autres, il aboutit à la même résolution, parfois implicite, souvent explicite : « Ce n'est pas par des Polaks que nous nous laisserons opprimer. »

A l'exception des communistes, peu nombreux, qui se sont érigés en section autonome de la IIIe Internationale, les partis que nous trouvons dans la Ville-Libre, constituent, à peu de chose près, des filiales des grands partis du Reich. Le bloc de droite est très puissant et jusqu'à la fin de 1925 il avait prévalu sans conteste dans les assemblées. Au moment même où, au temps de Wirth, sous le coup de l'assassinat de Rathenau, le mouvement républicain dans le Reich parut prendre un peu de vigueur, le drapeau noir-blanc-rouge des monarchistes continuait à flotter à Dantzig. De même, les organisations ultra-nationalistes, antisémites, etc., dissoutes en Prusse par Severing, possédaient à Dantzig de libres sections, refuge des congrès interdits à Berlin. Les partis du milieu (centre et démocrates) se sont groupés à Dantzig en un « parti allemand pour le progrès et les intérêts économiques ».

Ce qui frappe dans l'activité de la presse et des partis, c'est la place qu'y tient, à côté des questions propres à la Ville-Libre, la participation étroite à la vie politique de Berlin. Toutes les pulsations de la vie du Reich s'y répercutent fidèlement. Dantzig suit avec passion, outre les grandes questions internationales des réparations, du Rhin, etc., toutes les fluctuations de la politique intérieure. Son « âme allemande » se donne ainsi chaque jour l'illusion d'ignorer la « brutale séparation ».

Une autre force bien allemande est l'armée des fonctionnaires. La Constitution, dans ses articles relatifs à la nationalité dantzikoise, a eu des égards tout particuliers pour les fonctionnaires recrutés hors de la Ville-Libre. Nous ne saurions nous en étonner, quand nous constatons que, sur les vingt-deux membres du premier Sénat, dix-huit étaient des Dantzikois de hasard et comptaient parmi eux la plupart des anciens conseillers de gouvernement de la province de Prusse occidentale. Nous savons, d'autre part, qui est le président Sahm ; bornons-nous à un autre exemple, celui du sénateur Volkmann, qui joue le rôle de ministre des Finances, et n'est autre qu'un fonctionnaire en congé du ministère correspondant de Berlin.

Mais le cadre d'élite est la Police. Son chef s'est signalé plusieurs fois par des initiatives agressives, et les Polonais l'accusent d'être un ancien Kappiste. Il est avéré que la Schupo de la Ville-Libre se tient en relations avec celle du Reich, dont elle ne diffère ni par le recrutement, ni par l'uniforme (sauf un discret écusson aux armes de Dantzig). Nul doute que cette liaison et cette similitude ne se retrouvent dans le rôle secrètement assigné à l'une et à l'autre, dans telles éventualités que l'on peut supposer... La minorité socialiste et polonaise au Volkstag, ne manque pas de souligner que l'importance de cette police est disproportionnée aux nécessités du maintien de l'ordre.

Ainsi retrouvons-nous à Dantzig non seulement intacte, mais plus apparente encore que dans le Reich, l'armature essentielle de tout pays allemand : le fonctionnaire, prussien ou prussianisé. Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, comme dans celle d'avant-guerre, il semble bien que, derrière les partis et les hommes qui en sont les détenteurs apparents et éphémères, la réalité du pouvoir n'ait guère cessé d'appartenir à l'oligarchie des hauts fonctionnaires du grand État-Major et des ministères de Berlin, formant eux-mêmes le couronnement de toute une caste solide, compétente, honorée, orgueilleuse de sa fonction, instrument de discipline, et garant de continuité. Encore dans le Reich peut-on s'y tromper : il faut prendre la peine de chercher à voir, derrière le décor changeant, ce qui reste en place, ce qui provoque, à la demande des circonstances, les changements de façade opportuns, — au besoin le remplacement du décor monarchique par un décor républicain, ou le maquillage d'un Hindenburg en fidèle gardien de la « démocratie weimarienne ». A Dantzig, c'est beaucoup plus net ; c'est apparent, officiel, constitutionnel : la Ville-Libre a réalisé le *Beamtenstaat* et *Polizeistaat* intégral. Ce n'est que vers la fin de 1925 que l'on peut noter une assez vive réaction des milieux commerçants et industriels, stimulés par des difficultés économiques, contre l'absolutisme excessif de la bureaucratie sénatoriale.

En face des Allemands maîtres de toutes les positions dominantes, les Polonais ont tout à conquérir. Il faut pour cela que les personnes, les entreprises, les services qui vont être à Dantzig les facteurs d'action polonaise, y possèdent un statut

bien défini et les garantissant contre toute discrimination hostile des autorités locales. Le traité, nous l'avons vu, y avait songé. Mais d'autre part, la Constitution, sanctionnée par la S. D. N., avait pris certaines précautions pour limiter l'acquisition de la nationalité dantzikoise. Le Sénat avait compris que s'abandonner au libre jeu des choses, c'était, par l'infiltration des Polonais, l'acquisition d'immeubles, l'ouverture de succursales, etc., vouer la Ville-Libre à une progressive colonisation, à une insensible annexion. A vrai dire, c'était sans doute aussi laisser Dantzig tirer le maximum de profits d'un régime favorable à son essor; mais tel n'est point le souci le plus impérieux des dirigeants de la Ville-Libre. Le *Beamtenstaat* y poursuit d'autres fins; l'intérêt germanique et l'intérêt personnel s'accordent à lui dicter, comme premier devoir, l'obstruction au plein exercice des droits polonais.

Comment les Polonais sont-ils organisés pour lutter contre cette obstruction ? En ce qui concerne l'action du gouvernement de Varsovie, elle s'exerce d'une part directement auprès du Conseil de la S. D. N., d'autre part, auprès du Haut-Commissaire et du Sénat, par l'intermédiaire de son « représentant diplomatique » à Dantzig, ou « Commissaire général ». Ce dernier a sous ses ordres divers services diplomatiques et administratifs; il exerce en outre une action indirecte sur les chemins de fer, postes, douanes, etc., qui, par ailleurs, relèvent des ministères de Varsovie ; enfin, il n'est pas sans inspirer la jeune presse dantzikoise de langue polonaise.

Nos amis dépensent à Dantzig, comme à Varsovie, beaucoup d'intelligence et d'activité. On regrette cependant de voir leur effort s'égarer parfois en dialectiques stériles, et manquer un peu de cette objectivité, de cette pondération et de cette continuité, par quoi ils ont intérêt à prouver l'inanité des calomnies de leurs adversaires, et à forcer en particulier l'estime de l'élément vieux-dantzikois et commerçant.

A l'énumération des forces qui servent à Dantzig la cause allemande, bien des Polonais voudraient qu'on ajoutât... le Haut-Commissaire de la S. D. N. ! Le premier qui fut désigné, après la proclamation de la Ville-Libre, fut le général Hacking, ancien commandant des troupes. Qui le connaît ne s'avisera pas de le soupçonner de germanophilie ; mais, d'autre part, c'est peut-être un euphémisme que de se borner à dire

qu'il n'était point polonophile. Est-ce le fait d'expériences personnelles qui l'auraient ancré dans le manque de compréhension, d'estime et de confiance, que l'Anglais témoigne trop souvent à l'égard du Polonais? Ou bien faut-il admettre qu'en outre, Londres ne dédaignait point de donner quelques directives complémentaires à ce fonctionnaire britannique de la S. D. N. ? Quoi qu'il en soit, sir Richard Hacking inclinait à laisser faire le Sénat lorsqu'il ne transgressait point formellement les prescriptions du statut, et à soupçonner les Polonais de prétentions envahissantes. Il s'acquittait d'ailleurs de sa tâche d'arbitre avec optimisme et jovialité, tenant visiblement toutes ces chicanes pour tempêtes dans un verre d'eau!

Il eut, au bout de trois ans, pour successeur, un autre Britannique, le colonel Mac Donnell. Le désaccord avec les Polonais semble avoir pris depuis lors un caractère sensiblement plus aigu. En particulier, la question de compétence du Haut-Commissaire, qui n'avait jamais été soulevée, a été portée par le Gouvernement de Varsovie devant le Conseil de la S. D. N., en vue de la faire préciser et limiter. Dans le courant de l'année 1925, par deux fois le Conseil de la S. D. N. rectifia, dans un sens moins défavorable à la Pologne, — et en dépit de l'intervention suédoise de l'inévitable M. Unden, — des décisions du Haut-Commissaire (Affaires des boîtes postales et du dépôt de munitions polonais). A la fin de l'année, M. Mac Donnell demanda qu'on lui donnât un successeur.

La désignation du nouveau titulaire fut, dans les coulisses de la S. D. N., l'occasion des petites compétitions habituelles. Mais les Britanniques, qui, à l'origine, avaient impérieusement mis la main sur ce poste maritime, las peut-être de l'avoir trouvé si épineux, se décidèrent à y renoncer. M. Mac Donnell quitta Dantzig le 22 février dernier, félicité, — un peu trop chaudement, — par le président Sahm, pour son impartialité... Son successeur est un Hollandais, M. Van Hamel, qui pour Dantzig abandonne Genève, où il exerçait les importantes fonctions de Directeur de la Section juridique de la S. D. N. Nourri dans le sérail, il en connaît les détours : on a estimé qu'il n'en fallait pas moins pour tenter d'implanter enfin dans la Ville-Libre un peu de l'esprit de Genève. Néanmoins, cette désignation a été assez vivement critiquée en Allemagne et à Danztig, surtout par les organes de droite. Quant à la presse locarniste,

elle n'a pas manqué de faire ressortir qu'après l'entrée de l'Allemagne dans la S. D. N. l'attribution du Haut-Commissariat de Dantzig à un Allemand s'imposerait évidemment!...

***

La Convention de Paris avait laissé des questions en suspens et prévu des accords complémentaires. Le premier but de ces accords était de réaliser l'union douanière. Les Polonais avaient intérêt à en hâter l'aboutissement. Trop sensibles à de menues querelles d'amour-propre, ils semblent s'être quelque temps laissé prendre à la tactique retardatrice des Dantzikois. Le Commissaire était alors M. de Biesiadecki, galicien. Au milieu de 1921, Varsovie lui donna pour successeur M. Plucinski, posnanien. Depuis lors, la presse du Sénat parla plus d'une fois avec regret de « l'aimable diplomate de l'école autrichienne ». Mais, cette fois, les négociations aboutirent. Il n'est pas sans intérêt de noter que M. Plucinski avait eu pour partenaire le sénateur Jewelowski, en qui on peut voir le représentant d'un élément dantzikois très différent par son origine, des Sahm et Volkmann, encore qu'en bonne entente avec eux jusqu'à présent : c'est un Juif, gros marchand de bois, dont les affaires ont pris un essor considérable depuis le nouveau régime, et chez qui, semble-t-il, devrait prévaloir sur tout autre sentiment, le sens des intérêts commerciaux et proprement dantzikois.

L'accord du 24 octobre 1921 reprend en détail la plupart des questions traitées par la Convention, et règle, sans d'ailleurs épuiser la matière, un bon nombre d'autres points. L'échange solennel des signatures eut lieu à Varsovie, et l'on put s'imaginer qu'enfin l'ère de la bonne entente venait de s'ouvrir. Hélas! même pendant le cours éphémère de cette lune de miel, on pouvait percevoir le dissentiment fondamental. Dans l'accueil qu'ils faisaient au président Sahm, les Varsoviens entendaient renouer simplement à l'égard du premier magistrat de leur port national, la tradition des rois Jean-Casimir ou Sigismond, lorsqu'ils recevaient le bourgmestre au nom germanique de leur bonne ville de Gdansk. Les Dantzikois, de leur côté, entendaient bien interpréter ces hommages au chef de leur gouvernement, comme un traitement d'égal à égal, une

reconnaissance de leur souveraineté. Et voilà bien, précisément, le thème de l'inépuisable controverse !

Du côté des Dantzikois, on ne réclame plus, immédiatement, la réintégration dans le Reich ; mais on dénonce les ambitions polonaises qui rêvent d'une solution de coup de force, à la manière de Vilna ou de Memel. Puis on tâche de regagner peu à peu du terrain, en exploitant tout détail prêtant à contestation dans les textes en vigueur, pour tenter d'obtenir d'un nouveau texte quelque nouvelle limitation des droits polonais. Surtout on chicane sur les moindres détails des prérogatives de souveraineté, dans tous les domaines, avec âpreté, — fût-ce au prix d'un préjudice économique.

Du côté polonais, inversement, on entend revendiquer à l'égard de la Ville-Libre, non seulement la réalité des droits, mais jusqu'aux moindres apparences de la souveraineté, dans tous les domaines, et plus encore sur le terrain politique que dans le domaine économique ; — dût d'ailleurs la Pologne n'en faire nul usage, simplement pour affirmer sa situation prépondérante, sa tutelle.

Aux yeux des Dantzikois, les Polonais sont dans la Ville-Libre des étrangers. Aux yeux des Polonais, la Ville-Libre n'a été distraite de l'Allemagne que pour leur permettre d'user librement de ce territoire, où ils entendent donc se sentir chez eux.

Dans ces conditions, qu'il s'agisse de décisions du Haut-Commissaire, ou de ce qu'on nomme, sans doute par antiphrase, des « accords » polono-dantzikois, la complexité croissante des textes n'aboutit guère qu'à multiplier les occasions de conflit. M. Mac Donnell a bien tenté d'enrayer cette marée montante ; les textes antérieurs, dit-il, devraient suffire : « le nouvel accord ne modifiera en aucune manière les conventions existantes... il ne constituera qu'une nouvelle interprétation ». Hélas ! cette nouvelle interprétation, il faudra sans doute dans quelque temps l'interpréter à son tour sur quelque point. Et ainsi de suite... Certains de ces conflits, après avoir mis le feu aux poudres, s'éteignent assez facilement, lorsqu'il s'agit par exemple de quelque citerne à pétrole dont l'attribution ne permet qu'un pour et un contre bien nets à prononcer sur place. La plupart traînent en longueur. Lorsqu'ils relèvent du conseil du Port, après de vaines tentatives d'accord, le président se voit contraint de trancher d'autorité. En ce cas,

l'affaire a chance d'être transmise au Haut-Commissaire ; en d'autres matières, celui-ci est saisi directement. Parfois, il obtient un règlement amiable ; en général, il lui faut prendre une décision officielle. Immédiatement : appel de l'une ou l'autre des parties, souvent des deux, ce qui prouve, disait le général Hacking, combien la décision était mauvaise ! (A titre d'exemple, sur ses douze premières décisions, neuf ont ainsi été portées à Genève.)

L'affaire attend donc la prochaine session du Conseil de la S. D. N., qui la fait étudier par une commission. Une décision en sort parfois, et dans ce cas l'affaire est close. Plus volontiers l'affaire est renvoyée aux parties, accompagnée de judicieuses recommandations, pour entente directe sous les auspices du Haut-Commissaire. Et le cycle peut alors recommencer. A la session suivante, le Haut-Commissaire, accompagné de M. Sahm et du représentant polonais, revient à Genève : l'affaire n'a pas fait un pas, — si toutefois nulle décision nouvelle n'est venue l'envenimer ! Avant d'en saisir de nouveau le Conseil, le secrétariat général tente encore d'arranger les choses et, — rendons cet hommage à l'atmosphère de Genève, — assez souvent il y parvient sur les bases mêmes qui, à Dantzig, avaient été repoussées. Parfois, il faut qu'enfin le Conseil tranche : alors, sur place, le perdant s'abstient de montrer trop d'acrimonie ; mais il garde la ressource d'épancher à son retour, dans les colonnes de la *Gazeta Gdanska* ou des *D. Neueste Nachrichten*, son dépit agressif, — à moins que son imagination processive n'aperçoive déjà le détour qui permettra dans quelques mois de faire rebondir le conflit !

Nul ne s'étonnera donc, en feuilletant les documents de la S. D. N., de voir se reproduire presque invariablement les mêmes chefs de litige depuis 1921 jusqu'en 1925 :

Fonctionnement du Conseil du Port ou de l'Union douanière. Questions relatives à la situation de droit et de fait des ressortissants polonais (expulsions arbitraires, tracasseries policières, mesures édictées pour empêcher l'achat d'immeubles, etc.). Difficultés relatives à la conduite des affaires extérieures de la Ville-Libre par la Pologne (manœuvres plus ou moins ingénieuses tentées par le Sénat pour éluder l'obligation de passer par Varsovie ; ou interventions polonaises, plus ou moins discutables, autour desquelles le Sénat mène grand

tapage, comme atteintes à sa fameuse *Souveränität!*). Difficultés financières : l'unification monétaire n'a pas été réalisée; pendant la grande crise du mark allemand, et avant la création du zloty polonais, un florin dantzikois a été adopté, solidaire de la livre sterling dont il est la vingt-cinquième partie.

Parfois, certaines matières à obstruction dantzikoise finissent par s'épuiser : telle la répartition des anciens biens d'État, ou l'attribution à la Pologne d'un dépôt de munitions en transit dans le port. Mais d'autres incidents surgissent, tel celui des boites aux lettres polonaises qui fit tant de bruit au début de 1925. Ce dernier incident nous valut de voir le Conseil de la S. D. N., suprême autorité cependant à l'égard de la Ville-Libre, transmettre la question à une juridiction nouvelle en la matière, à la cour internationale de la Haye, qui rendit un avis consultatif favorable à la Pologne.

Si d'aventure, au terme de cet exposé, on est tenté de juger précaire le fonctionnement du régime dantzikois, nous répondrons que, par bonheur, il vient d'entrer au Conseil un membre nouveau, réputé pour sa discrétion et son désintéressement : on compte grandement sur lui pour faciliter à l'avenir le règlement des difficultés de la Ville-Libre!

IV. — LE BILAN ACTUEL ET L'AVENIR

Parler de l'avenir lorsque, précisément, on étudie une partie du statut de ces frontières orientales de l'Allemagne, « les plus vulnérables et les plus névralgiques de l'Europe », — voilà qui paraît bien téméraire. Mais supposons d'abord résolu le problème de la paix ; et dans cette hypothèse, envisageons ce que pourrait être l'avenir de Dantzig dans les cadres tracés en 1919 et 1920.

A notre avis, c'est dans l'ordre économique qu'il faut chercher quelque espoir d'une lente atténuation des difficultés actuelles.

Limitons d'abord la portée de nos prévisions : si, quelque jour, Dantzig doit cesser de se sentir et de se dire allemande, ce ne sera qu'au prix d'une transformation profonde que personne, à Varsovie, ne rêve pour l'instant de voir se réaliser à bref délai. Que souhaiter dès lors pour la Pologne, et pour nous-mêmes, solidaires de tous ses intérêts essentiels ? — Que Dantzig, sans abdiquer sa culture germanique, renonce à sa

politique d'obstruction. — Comment l'y amener ? — Par l'intérêt.

Tenir compte le moins possible des chicanes d'amour-propre que suscite le Sénat, — et faire des affaires le plus possible avec ses administrés. Développer avec persévérance, et avec quelque hauteur de vues, des relations économiques où les Dantzikois et la Pologne trouveront à la fois avantage. Déjà l'élan est donné. Depuis plusieurs années, s'inscrit dans les statistiques le profit que tire du régime actuel le Dantzig commercial. Malgré toute la combativité du Sénat, on a pu, à certains moments, noter un commencement de régression des forces pangermanistes. Dans certains postes en vue, comme la présidence de la Chambre de commerce, des intransigeants ont cédé la place à de plus modérés, du jour où l'union douanière fut réalisée. D'autres symptômes dénotent un certain réveil des traditions hanséatiques : orientation de plus en plus marquée de la presse sérieuse vers les questions commerciales ; constante aspiration au rôle de « Porte de l'Est », grand entrepôt et centre de distribution pour tout l'ancien hinterland ; extrême attention accordée aux foires plus ou moins rivales de Königsberg, Riga, Reval, et aux foires de l'arrière-pays, Poznan, Kowno, Lwow (Lemberg), etc..;

L'aveu de l'emprise économique fatale de la Pologne s'inscrit dans les faits. L'évolution de la population dantzikoise est en sa faveur. Le droit d'option, prévu par le traité, a été exercé par un total de 4 500 Allemands qui, pour une part (personnel des chemins de fer, de l'arsenal, etc.), ont cédé leurs places à des Polonais. Dans certains services, un personnel mixte a été imposé à la Ville-Libre ; des administrations exclusivement polonaises s'y sont en outre installées. Il s'y est créé des banques, des maisons de commerce, des restaurants, des hôtels, des établissements scolaires polonais. Bref, on peut augurer avec optimisme du changement de physionomie qu'aura subi Dantzig si cette pénétration peut s'y poursuivre pendant dix ou quinze ans. Ce serait d'ailleurs, croyons-nous, un mauvais calcul que de prétendre « dégermaniser » de propos délibéré et agressivement. Il s'agit surtout d'exploiter pratiquement, avec patience et pondération, la part, — trop restreinte, mais encore belle, — qui est faite à la Pologne dans la Ville-Libre.

Mettre fin aux turbulences et à la guerre de coups d'épingle

qui ont sévi jusqu'à présent : telle paraît être la seule voie raisonnable, pour qui regarde comme définitif le statut actuel, et veut réellement en tirer parti. Depuis plusieurs années les plus sages s'en aperçoivent; néanmoins, on ne constate pas que la sagesse fasse beaucoup d'adeptes.

C'est qu'il se joue, dans le cadre artificiel de la Ville-Libre, un drame latent, dont l'intérêt politique et humain déborde largement Dantzig. Il s'agit d'une lutte entre l'intérêt économique et la passion nationale, entre l'attrait des plus probables profits matériels et la somme des mobiles, instinctifs ou raisonnés, qui militent pour la défense intransigeante d'un patrimoine racial et traditionnel. Tout se passe comme si on avait créé à dessein ce champ clos pour y observer scientifiquement, sur une collectivité choisie dans des conditions particulièrement favorables pour cette expérimentation, les péripéties d'une telle lutte !

Les faits ratifiant les prévisions logiques, plusieurs années de prospérité ont fait apparaître le bénéfice matériel qui, pour Dantzig, résulte de l'union douanière. En mars 1925, enquêtant sur place, M. Ludovic Naudeau le résumait ainsi : « Dantzig est le seul port du monde qui ait déjà presque doublé son trafic d'avant-guerre. » Qu'est-ce donc qui lui vaut ce privilège ? « C'est qu'une proportion de 25 à 26 pour 100 de tout le mouvement commercial de la Pologne passe par Dantzig, et que les marchandises importées ou exportées par ce port sont à destination ou en provenance de Pologne dans une proportion de 95 pour 100. » Eh ! bien, l'impératif du nationalisme est si fort que les Dantzikois, en dépit de cette extension de leur champ d'activité, répugnent encore à considérer ces résultats comme une suffisante compensation à l'étroite solidarité qui les lie désormais à la Pologne.

Les vicissitudes de la politique monétaire et douanière de celle-ci leur fournissent toujours quelque argument. Stabilise-t-on le zloty ? Dantzig se plaint du ralentissement des exportations et se pose en victime, injustement frappée, de la crise classique qui suit toute stabilisation. Voit-on au contraire le zloty se déprécier de nouveau ? Dantzig détourne aussitôt son attention de l'activité nouvelle des exportations : charbon, blé, bois et autres produits polonais. Dantzig se plaint cette fois d'être lésée de mainte autre manière, mais en particulier dans

son industrie dont les prix de revient, au cours du florin, deviennent prohibitifs pour l'acheteur polonais.

Il est exact qu'une gêne a pesé depuis un an sur bon nombre d'industries dantzikoises ; en particulier sur les industries de transformation qui se sont créées autour de ce port au moment de son réveil, plein de promesses. Les nationalistes ajoutent que la crise est aggravée par une persistante guerre de tarifs que mènent contre l'Allemagne les gens de Varsovie.

Mais le monde du commerce et de l'industrie s'en prend, de son côté, à un autre responsable : le Sénat, par sa politique dédaigneuse des vrais intérêts de Dantzig, par sa gestion financière qui écrase d'impôts les vrais Dantzikois au profit d'une bureaucratie trop fastueuse. Ces dernières plaintes ont fini par trouver écho, cet hiver, dans la masse de la population.

Jusqu'alors, celle-ci avait constamment ratifié la politique des Sahm et des Volkmann. En 1924, les élections pour le nouveau Volkstag avaient été, non seulement un échec pour les Polonais (5 sièges contre 7, au précédent Volkstag, par suite de voix ouvrières qui se sont reportées sur des candidats socialistes), mais aussi un échec pour le parti allemand modéré nuance Jewelowski. Aussi M. L. Naudeau pouvait-il se demander si les Dantzikois n'en sont pas à préférer la pauvreté sans les Polonais à une opulence dont ils devraient convenir qu'ils sont redevables à la Pologne.

A la fin de 1925, un revirement s'est néanmoins produit. Les mécontentements coalisés de la Chambre de commerce et des partis de gauche ont provoqué une modification partielle dans la composition du Sénat.

Ses membres politiques, presque tous nationalistes jusqu'alors, ont fait place à un personnel correspondant à ce qu'on nomme, dans le Reich, la grande coalition. Un socialiste a été adjoint comme vice-président au docteur Sahm. On a marqué l'intention de faire moins de haute politique, de prendre mieux conscience de la véritable et modeste situation de la Ville-Libre, d'associer davantage à la gestion de ses destinées les représentants de l'économie Dantzikoise, d'arriver enfin à un véritable accord avec la Pologne. Ce sont là, il est vrai, des résolutions verbales que nous avons déjà eu l'occasion d'entendre au cours des années précédentes... Il faut pourtant noter encore qu'en janvier le parti socialiste a provoqué la

réunion à Dantzig d'un meeting d'apaisement où l'Allemagne était représentée par Breitscheid, la Pologne par le député Diamand, et la Ville-libre par Gehl, vice-président du Sénat. Dans le parti des intérêts économiques on a même réclamé une modification constitutionnelle qui placerait les sénateurs de gouvernement dans la dépendance du Volkstag, exigerait de la part des fonctionnaires la renonciation au droit de réintégration dans les cadres administratifs du Reich, en cas d'infidélité à la Ville-Libre, etc...

Cependant, le président Sahm garde toute son autorité, et les chefs des principaux départements ministériels sont toujours là, assurés de stabilité par une constitution qui semble bien à l'abri des velléités de modification. Sans doute, l'habileté du Haut-Commissaire Van Hamel aidant, le nouveau Sénat adoptera-t-il des formes plus conciliantes dans ses rapports avec la Pologne. Il n'en a pas moins affirmé qu'il était aussi résolu que par le passé à défendre intégralement le germanisme de la Ville-Libre. Et d'ailleurs, il peut désormais se reposer un peu sur les succès obtenus par sa tactique des années dernières. Il les a qualifiés lui-même en se laissant parfois aller jusqu'à démasquer le fond de sa pensée : c'est ainsi que, dès le 31 mars 1923, il écrivait, dans un document officiel : « L'article 104 (du traité de Versailles) a été écarté, remplacé... est devenu sans objet », du fait des textes obtenus depuis lors.

La Pologne, de son côté, se rendant de plus en plus compte du terrain initialement perdu, a essayé de remonter la pente, en se réclamant des buts poursuivis par les créateurs de la Ville-Libre, et mieux attestés, malheureusement, par le treizième point de Wilson et la Réponse de M. Clemenceau aux remarques allemandes, que par le traité même qui devait en être l'instrument de réalisation. Mais les Hauts-Commissaires montrent grand souci d'empêcher la Pologne de réduire la souveraineté tant disputée de Dantzig à une simple autonomie municipale ; en tout cas, ils ont toujours paru strictement asservis à la lettre des textes diplomatiques et juridiques dont ils arbitrent la mise à exécution.

Ainsi acculée à constater que ses droits « n'ont été jusqu'à présent nullement réalisés, mais qu'au contraire l'application s'en est complètement écartée, au point que ces droits sont actuellement plus éloignés de leur réalisation qu'ils ne l'étaient

en 1919 », et désespérant de « défendre ces droits en suivant une voie qui n'a pas amené le résultat espéré », la Pologne s'était décidée, dès la session de juillet 1923, à demander à la Société des nations « une revision fondamentale de l'état de choses actuel ».

Bien entendu, le Conseil a éludé cette redoutable requête et s'est efforcé d'aplanir encore une fois les détails du conflit. Et l'on s'est, en effet, mis d'accord, — du bout des lèvres, — sur la plupart des points. Puis on s'est séparé, après congratulations réciproques et félicitations de M. Quinonès de Léon aux deux parties. Mais depuis... on nous fit bien voir ce que valait l'aune de ces rituelles homélies.

Ce statut a été conçu comme s'il devait être interposé entre deux nationalismes bien sages et, si j'ose dire, émasculés. Or, depuis six ans, son fonctionnement rend un hommage assez effrayant à la vigueur passionnée des nationalismes d'Europe centrale. Admettons que les Puissances du Conseil se convainquent de la nécessité de le remanier : mais, y porter la main, ne serait-ce point donner dans un instable édifice la chiquenaude aux répercussions illimitées? C'était déjà le danger d'hier : combien ne sera-t-il pas aggravé demain? Toute modification, en effet, se fera nécessairement au profit de l'une ou de l'autre partie : or, pense-t-on qu'au point où nous en sommes, ce soit la Pologne qui ait le plus de chances de voir sa revendication prévaloir? Tel ne semble pas être son propre avis, si l'on en juge par son attitude de ces derniers mois, si étonnamment modeste. — Ne sommes-nous pas beaucoup plus près d'un remaniement dont le bénéficiaire serait l'Allemagne, et qui s'inspirerait cette fois des *légitimes* droits de la force? Car si on affecte, dans les prêches de Genève, de se scandaliser à l'idée de force, c'est bien à elle cependant que l'on rend implicitement hommage, lorsqu'on pousse l'Allemagne au Conseil sur les talons du Brésil et de l'Espagne. Mais cette fois, il ne s'agit plus de la force aux quatre têtes, qui, maîtresse du monde en 1918 et 1919, feignait alors de se répudier elle-même; — cette fois, c'est la force de l'autre camp, ressuscitée comme on l'a voulu, et chaque jour grandissante, avec des exigences que ne paralysent ni les dissensions internes, ni les idéologies sincères, ni les scrupules hypocrites, qui ont sévi par ailleurs. Et dès lors, ce qui est en cause, ce n'est plus

seulement la Ville-Libre, c'est aussi (et peut-être : surtout) le couloir de Dantzig. Et voici qui nous ramène à nos prémisses, — non plus à l'avenir de Dantzig dans la paix, mais à l'avenir de cette paix elle-même.

Pour n'avoir pas été fondé sur une force ayant jusqu'au bout le courage d'elle-même, voici remis en cause le régime institué au nom du droit. N'est-ce pas un ambassadeur d'Angleterre qui, dès les pourparlers relatifs au pacte de garantie, laissait espérer à l'Allemagne une revision de ses frontières polonaises ? N'est-ce pas un Premier ministre du Royaume-Uni, M. MacDonald, qui en 1924, à Genève, en séance plénière de l'Assemblée de la S. D. N., portait sur les frontières de Silésie une appréciation non équivoque ? Aujourd'hui, c'est l'existence même du Couloir que l'on s'habitue à voir remise en cause non plus seulement en Allemagne, mais en Angleterre et en France même. M. Lloyd George l'a expressément visée dans le discours qu'il a prononcé aux Communes en novembre dernier, à l'occasion des débats sur Locarno, — discours où il demandait que la S. D. N. complétée par l'Allemagne assumât l'une des tâches pour lesquelles elle a été créée, celle de reviser les traités dans leurs clauses inviables...

En Silésie, quelque compliqué qu'il soit, le problème territorial n'est point, *a priori*, par nature, insoluble : on peut concevoir que le tracé de la frontière se prête à déplacements, ajustements, dosages. En Poméranie polonaise, rien de tel. L'antagonisme est irréductible, irrémédiable. Les deux trajectoires nationales se coupent à angle droit. Ou bien la Pologne pourra respirer sur la mer, et le Reich sera coupé en deux tronçons ; — ou bien le Reich sera ressoudé, mais alors la Pologne perdra et sa façade maritime, et la bande de terres de peuplement polonais qui s'étend jusqu'à la côte, — et, du même coup, une bonne part de ses chances dans le monde et pour l'avenir... C'est un dilemme avec lequel il est impossible de ruser.

Le traité de Versailles a opté pour la première alternative et, sauf reniement des principes proclamés, il ne pouvait faire autrement. Mais, cette solution de droit, les Allemands ne cessent de nous prouver qu'elle était aussi, et au premier chef, une solution de force. De toutes les cessions territoriales qu'elle a dû consentir, celle que l'Allemagne regrette le plus cruellement est celle qui a fait de la vieille Prusse un tronçon entiè-

rement séparé du grand corps allemand. De quelques raisons que l'on justifie cette clause du « Diktat », l'Allemagne, elle, la considère comme la pire des « violences » qu'elle estime avoir subies. Et il était à prévoir qu'elle n'en prendrait jamais son parti, si ce n'est devant raison majeure, — du moins tant qu'il s'agirait de l'Allemagne bismarckienne, du Reich, amputé, mais consolidé dans son unité.

Mais, précisément, dès lors que, par la création du couloir de Dantzig, on se résolvait à imposer à l'Allemagne, non plus un refoulement local de ses frontières, mais une rupture de son unité territoriale, n'eût-il pas été dans la logique d'une telle paix de rompre aussi son unité politique ?

La restitution du Couloir à la Pologne donnait à cette partie de l'Europe une configuration qui, dans le passé, n'a vécu qu'en face des Allemagnes divisées, et dont la destruction fut le premier objectif des maîtres de Berlin et de Königsberg : n'était-il pas nécessaire, pour assurer vie au statut territorial ainsi restauré, de désolidariser à nouveau, et le plus possible, les Allemands de l'Ouest et du Sud, de cette Prusse, décidée à ne tolérer que devant la force la résurrection d'une Pologne, et surtout d'une Pologne ethniquement complète qui la coupe en deux ?

Certes, les Allemands eussent considéré la dislocation politique du Reich comme une autre violence, mais non point pire, ni plus difficilement réalisable, au contraire, que sa dislocation territoriale. Peut-être même, dans ces conditions, eussent-ils ressenti celle-ci moins vivement dans leur ensemble, moins unanimement. Et puisque celle-ci paraissait inévitable, n'eût-on pas travaillé à la paix du monde en consolidant l'une par l'autre?

Quoi qu'il en soit, l'édifice actuel existe : nous constatons qu'on aurait pu le mieux équilibrer et le cours des affaires dantzikoises jette une lumière particulière sur le système bâtard de 1919; mais nous sommes vitalement intéressés à assurer la sauvegarde de l'imparfait édifice. Nous connaissons les forces qui le menacent. La Pologne est la plus immédiatement visée. Les avertissements ne lui ont pas manqué : avant qu'il fût question de le convier à Bierville, M. Nitti en 1922, se chargeait dans le *Berliner Tageblatt*, de les résumer en invitant la Pologne à se décider, « sous peine de subir le sort de l'Arménie... à d'équitables restitutions à l'Allemagne et à la Russie »,

à commencer par l'abandon du « corridor insensé et immoral, » comme aussi, bien entendu, de toutes prétentions sur Dantzig.

Mais à cette revendication première d'autres s'enchaînent qui atteindront tour à tour la France, la Petite-Entente, et l'Italie elle aussi, — puis cet Empire Britannique qui s'est approprié la belle part de l'ancien domaine colonial allemand. Car tous les Allemands nationaux sont bien, ici, d'accord sur le but qui doit être celui de la présente génération, savoir : la revision de tous les injustes comptes de 1918 et 1919. Ils ont longuement supputé la méthode à adopter pour atteindre ce but : ce fut le fond de l'interminable crise ministérielle de l'hiver dernier, et de la vaste délibération à laquelle se livrèrent alors tous les partis. Après que Hindenburg se fut prononcé en ce sens, une majorité se forma pour suivre Stresemann sur la route de Locarno et de Genève. Ces réalistes ont considéré qu'un recours à la méthode brutale ne pouvait actuellement se discuter avec sérieux. Mais ils réservent l'avenir ; ils attendent les résultats. Si Genève est bien l'instrument que l'on dit, fructueusement utilisable par un aussi habile homme que le ministre des Affaires étrangères du Reich, alors ils pourront bien lui rester définitivement fidèles. Si au contraire on espère, à Genève, berner indéfiniment la patience de l'Allemagne, celle-ci pourrait bien ne pas s'interdire de revenir, selon les circonstances, à une autre méthode, du jour surtout que la politique du désarmement aura porté tous ses fruits.

En mars 1925, le ministre de la guerre du premier cabinet Skrzynski déclarait : « Pour la Pologne, le seul élément de sécurité, c'est encore son armée. » Il est douteux que les accords de Locarno aient entièrement modifié sa conviction. Le nouveau traité entre la France et la Pologne n'a rien ajouté de substantiel au traité antérieur de garantie mutuelle. Quant au pacte d'arbitrage entre l'Allemagne et la Pologne, on sait combien laborieuse en fut l'élaboration : il s'agissait de trouver une formule qui n'eût point trop l'air d'être vide de substance, et que MM. Luther et Stresemann consentissent néanmoins à signer. On ne put même spécifier, comme dans le pacte rhénan, le maintien du *statu quo ;* on se contenta de l'accord des signataires « pour reconnaître que tous les droits d'un État ne sauraient être modifiés que de son consentement ».

On serait presque tenté de sourire de ce texte de subtilité, si

l'on pouvait se soustraire à l'angoisse de tout ce qu'il masque, — de tout ce qui se mêle d'amer à la bruyante joie manifestée par les grands intéressés dans l'affaire de l'admission de l'Allemagne au Conseil de la S. D. N. Chez les uns : parti-pris de confiance, fût-ce au prix d'illusions ; répudiation systématique de la force, fût-ce au dépens de la prudence ; désir impatient d'un accord, ou des apparences d'un accord qui donnât prétexte à relâcher encore certains efforts que les démocraties ne consentent qu'à contre-cœur. Chez les autres : inquiétantes arrière-pensées qui nous ramènent à ce facteur essentiel du présent et de l'avenir, l'état d'esprit réel des Allemands, tel que cette étude des affaires dantzikoises nous l'a fait apparaître à chaque pas, — état d'esprit qui se révèle à peu près inchangé, et dont on voudrait n'avoir pas à se demander s'il n'est à jamais inchangeable, dans ses fatalités héréditaires.

Devant ces dispositions profondes du nationalisme allemand et ses impossibles renoncements, il serait bien téméraire de prendre tout à fait au sérieux les récentes imprécations de M. Briand, si applaudies à Genève : « Arrière les fusils, les mitrailleuses, les canons! » Il ne faudrait tout de même pas se priver prématurément de cette *ultima ratio*, pour laquelle les derniers budgets de Gessler montrent assez effrontément la sollicitude de la « Démocratie weimarienne »! (Voir, par exemple, les séances des 5 et 6 mars dernier, au Reichstag.)

A Genève, à La Haye, à Locarno, les Puissances pacifiques s'efforcent de multiplier les obstacles sur la route du Belliqueux de l'avenir, — du Belliqueux anonyme, dont on veut paralyser d'avance les velléités de violence : puissent-elles ne pas se démunir des moyens de l'abattre, s'il parvenait malgré tout à renverser un jour ces obstacles ; — ne pas s'en démunir, car ce serait précisément hâter le jour de la tentation pour le Belliqueux supputant ses chances nouvelles.

LOUIS CLAUDON.

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre des Nouveautés : *La Famille Lavolette*, comédie en trois actes de M. Brieux.

Un des traits qui caractérisent la manière de M. Brieux, c'est la franchise. Avec lui, on a cette joie de savoir toujours où l'on va : c'est toujours en ligne droite et par le grand chemin. L'auteur de *Blanchette* et de *la Robe rouge* n'est pas l'homme des détours et des voies tortueuses. Dans sa pièce nouvelle, il est resté fidèle à cette manière, excellente en soi et qui est bien à lui : aussi, ai-je eu de la peine à reconnaître, à travers les analyses des journaux, l'œuvre, pourtant si claire, que vient de représenter le théâtre des Nouveautés. Que de secrets desseins n'a-t-on pas prêtés à M. Brieux! Que d'intentions auxquelles, je crois bien, il n'a jamais songé! Il aurait voulu nous peindre la jeune fille d'aujourd'hui ; il aurait brossé un tableau de la société française d'après guerre : quoi encore? C'est compliquer à plaisir ce qui nous est donné en toute simplicité de cœur. Et peut-être eût-il suffi de regarder au titre : une pièce qui s'intitule *la Famille Lavolette* a grandes chances d'être quelque chose comme un chapitre dans l'histoire d'une famille.

Quelle est cette famille et comment se présente-t-elle à notre réflexion? Le premier acte nous l'apprend avec une netteté qui ne laisse rien à désirer. M. Lavolette est un musicien qui ne manque ni de talent ni d'une certaine réputation. Il vient d'accompagner au piano une cantatrice mondaine, M[me] Barol, qui doit chanter dans un concert une de ses compositions. Ravi, enthousiasmé, il accable de compliments emphatiques la jeune femme, qui, grisée par tout ce lyrisme, se laisse serrer un peu fort et embrasser sur les lèvres... A cet instant précis, entre M[me] Lavolette. Elle ne témoigne d'aucune

surprise ; elle n'exprime aucune indignation : elle est habituée. Seulement elle avertit la naïve et bourgeoise interprète du « cher maître » : elle l'avertit notamment du parti qu'elle a pris de mettre au courant M. Barol, quand cet honnête homme va venir la rechercher. Elle n'en fera rien, parce qu'elle est bonne et d'ailleurs désabusée. Mais elle aura avec son mari à elle une conversation qui jette, sur leur intérieur et sur la misère de cet intérieur, d'aveuglantes clartés.

M. Lavolette n'est pas un méchant homme : il aime sa femme, à sa manière; il aime de la même manière son fils et sa fille. Seulement il lui arrive de les négliger et même de les oublier complètement, étant sujet à des éclipses aussi totales que soudaines. Sa dernière fugue a duré sept ans : c'est un chiffre. Chaque fois qu'il vole à de nouvelles amours, il quitte le foyer conjugal, sans plus s'inquiéter de ce que deviennent maison, femme et enfants. Il y revient, l'aventure finie, et y reprend sa place, comme s'il était parti de la veille. C'est un inconscient. Cette fois, Mme Lavolette, qui flaire une nouvelle idylle, a résolu de se mettre en travers. Elle élève la voix, comme elle a si bien droit de le faire. Elle essaie d'ouvrir les yeux à son fantoche de mari sur la vilenie d'une inconduite qui, avec l'âge, devient plus scandaleuse. S'est-il jamais soucié d'en mesurer les conséquences ? Il a une fille, qui est aujourd'hui une jeune fille, il a un grand fils : s'est-il jamais occupé de les guider dans la vie ? M. Lavolette écoute, avec une candide et comique stupeur, ces trop justes reproches qui sont pour lui autant de révélations. Il promet d'être sage à l'avenir. Il est, en le promettant, de bonne foi. Et plus énergiques sont ses promesses, plus solennels sont ses serments, plus nous sommes sûrs qu'il va les trahir.

Ce premier acte est de tous points excellent : il a obtenu le plus vif succès. Le dialogue en est rapide et savoureux. Les deux personnages principaux s'y peignent au naturel. J'ai goûté surtout l'espèce d'ironie résignée qui perce à travers chaque parole de Mme Lavolette : c'est celle de tant de mères et de tant d'épouses grondant un grand enfant qu'elles savent incorrigible. Le sujet, au surplus, est posé de façon qu'il faille de la bonne volonté pour s'y méprendre. M. Brieux est persuadé, comme l'était Dumas fils, qu'une pièce de théâtre doit avoir une portée sociale. Or le romantisme a exalté l'amour et proclamé les droits de la passion. Il a créé, spécialement à l'usage de l'artiste, une morale qui le dispense de tous les devoirs. Passe encore pour celui qui est seul dans la vie ; mais celui qui a la responsabilité d'une famille ! Pendant qu'il est

tout à l'Amour, que deviendra cette famille? Comment s'assurera-t-elle le pain quotidien? Quelle figure fera-t-elle dans le monde? Et surtout dans quelle voie s'engageront les enfants, sur la jeunesse de qui n'a pas veillé un père vivant et absent?

Car il va sans dire que M. Lavolette a manqué, une fois de plus, à toutes ses promesses. Une petite absence, d'une année à peine, moins que rien. Le père prodigue rentre au bercail, et c'est son fils, c'est sa fille qui intercèdent pour lui auprès de leur mère. Ces jeunes gens vont être maintenant au premier plan. Du fils nous saurons peu de chose, et il n'y a rien de bon à en savoir. C'est sur la fille, Cécile, que portera tout l'intérêt. Jolie et pauvre, elle est aux prises avec le grand problème, que les conditions actuelles ne contribuent pas à rendre moins ardu pour les filles sans dot. Aimée d'un jeune homme qu'elle a connu dans le monde artiste, leur monde, elle s'est presque fiancée à lui. Oui, mais avec ce gentil Georges Guibal, sentimental et talentueux, quel avenir l'attend? C'est ici qu'intervient la leçon de l'intérieur familial. Elle a trop souffert de l'affreuse existence que son père a faite à tous les siens. La misère matérielle et morale, dont chaque jour lui apporte le dur et humiliant contact, lui fait horreur. Par contraste, elle aspire à l'union solide, cossue et de tout repos, des familles d'impeccable bourgeoisie. Elle impose silence à son cœur. Et elle part à la chasse du mari confortable. Un jeune Colombet (Adrien) se rencontre, fils d'une des premières maisons de soieries de Lyon, et qui remplit toutes les conditions. Pour s'en faire épouser, Cécile fera « ce qu'il faudra ». A nous d'interpréter comme nous voudrons cette expression dont le vague ne laisse pas d'être inquiétant. Le plus difficile ne sera d'ailleurs pas la conquête d'Adrien. Et pas davantage la résistance, un peu imprévue, de M. Lavolette, dont ce mariage choque l'âme scrupuleuse. L'obstacle, c'est l'opposition de M. Colombet père. Ce grand bourgeois, orgueilleux et à cheval sur les principes, jure qu'il ne laissera pas son fils faire ce sot mariage. Toute la famille, tout son passé, toute son honorabilité se dresse pour barrer la route à l'intrigante.

Mais Cécile est la plus forte. Au troisième acte, nous voyons que le mariage a eu lieu : les jeunes gens, retour du voyage de noces, — au cours duquel ils ont envoyé des cartes postales d'Italie et n'ont pas dépassé Fontainebleau, — se sont installés dans une horreur de petite bonbonnière décorée art moderne. Ils semblent fort contents l'un de l'autre. Mais on sait de reste que le mariage n'est pas seulement

l'union de deux individus; c'est celle de deux familles. Entre la bohème des Lavolette et la respectabilité provinciale des Colombet, le conflit est inévitable. M. Colombet, le père, ne s'est pas résigné à la mésalliance. Une scène violente éclate où, non content d'accabler de son mépris les Lavolette, mari et femme, il étale devant son fils ce qu'a jusqu'ici ignoré ce bon jeune homme : les ruses déployées par Cécile pour en venir à ses fins, certaine assurance prise pour l'éventualité d'un divorce, enfin l'idylle avec Georges Guibal. Voilà tout le bonheur du pauvre Adrien à jamais gâté. Car le père Colombet finit bien par proposer à Cécile de devenir sa fille et lui ouvrir ses bras, où elle se jette; mais c'est que nous sommes au théâtre. Dans la réalité, certains souvenirs ne s'effacent pas, les paroles restent.

La peinture de deux milieux si différents, de deux familles si bien faites pour ne pas s'entendre, est d'une réelle justesse d'observation comme d'une impartialité scrupuleuse. M. Brieux a présenté la bohème des uns facile, accueillante, engageante; de l'autre côté une sévérité moins plaisante, rançon de vertus qui forcent l'estime. Je crains toutefois qu'il n'ait légèrement poussé à la caricature le type du bourgeois. Colombet père a tout l'air d'un croquemitaine, qui serait d'ailleurs une girouette. C'est curieux comme, au théâtre, les honnêtes gens prennent tout de suite un air antipathique.

J'ai omis de vous dire que le jeune Guibal, désespéré, a tenté de se suicider sous les yeux de l'oublieuse Cécile. Et il est clair que cette jeune personne est terriblement égoïste et cruellement arriviste. Elle a mené avec un cynisme un peu effrayant, et comme une affaire, l'affaire de son mariage. Mais la faute en remonte à un autre. Et c'est justement ce que M. Brieux s'était proposé de montrer dans sa pièce : la démoralisation d'une famille par la défaillance du chef. Ainsi il est resté fidèle à cette formule du drame social, du théâtre élevé, à laquelle il a consacré toute son œuvre, et qui en fait la noblesse.

La pièce est montée avec goût et bien mise en scène. M. Mauloy joue avec rondeur le rôle de M. Lavolette. Mme Grumbach est parfaite de résignation désabusée dans le rôle de Mme Lavolette. Mlle Régina Camier a la grâce un peu sèche qui convient au rôle de Cécile. M. André Dubosc a trop accentué le côté rogue qui nous choque chez Colombet père.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. Stresemann, ministre des Affaires étrangères, apparait dès maintenant aux Allemands comme un candidat à la succession de Bismarck dont il se pique de pratiquer les méthodes. Il est le chef du *Volkspartei* (parti du peuple, parti populiste), dont la nouvelle appellation démocratique recouvre l'ancien parti national-libéral, qui fut toujours le fidèle soutien du chancelier de fer. L'œuvre que Bismarck accomplit avec l'appui des propriétaires terriens et des industriels qui constituaient sa majorité au Reichstag, M. Stresemann, après la formidable chute de 1918 et la débâcle des dynasties, entreprend, avec les mêmes concours, de la restaurer. Tel apparaît son dessein à ses compatriotes allemands, et tel nous devons, nous aussi, nous le représenter. Les accords de Londres, la conférence de Locarno, Genève et l'entrée dans la Société des nations, l'entretien de Thoiry, marquent, sur cette route historique, les étapes de nos abdications. Si le point d'arrivée paraît encore éloigné, du moins se rapproche-t-il chaque jour : c'est l'abolition du traité de Versailles et des résultats de la guerre.

A Genève, M. Stresemann a manœuvré avec le tact et l'habileté d'un homme d'État. Il a évité aussi bien la grimace d'une fausse humilité que l'insolence d'une attitude triomphante et provocatrice. Il est resté dans la tradition bismarckienne : ténacité, dissimulation, sentiment très vif de l'opportunité et des possibilités. A la séance historique du 10 septembre, où l'Allemagne, après une attente de sept ans, fut admise dans la Société des nations et introduite au Conseil avec un siège permanent, M. Stresemann sut ne rien abandonner des revendications que les plus intransigeants des nationalistes allemands espèrent faire aboutir à Genève et ne choquer cependant aucune des susceptibilités très éveillées qui épiaient

son langage. Il a compris que, parmi des juristes et dans une institution destinée à la sauvegarde des traités, il eût été très maladroit de se poser, de prime abord, comme un destructeur des traités. Il s'agissait, pour le moment, d'entrer dans la place; à chaque jour suffit sa peine. M. Briand, qui lui répondit, obtint un succès d'éloquence et d'émotion; il sut donner à cette réunion de diplomates, de légistes, de politiques, qui, comme toutes les assemblées, s'est fait une âme collective et se laisse séduire aux prestiges de la parole, l'impression d'une sincérité, d'une générosité dont l'écho se retrouve jusque dans les dépêches des correspondants de journaux allemands. La *Germania*, le grand organe des catholiques, admire « le beau geste par lequel la nation victorieuse a tendu la main de façon chevaleresque à son adversaire vaincu, en vue de la réconciliation ». M. Briand a certainement répondu à l'attente générale; il l'a même dépassée. Autant, sans doute, en emporte le vent! Il ne convient pas, cependant, de dédaigner les succès d'opinion; les échos de Genève retentissent aux quatre coins du monde et il n'est pas indifférent, pour dissiper les calomnies que nos ennemis et nos envieux ne cessent d'entasser contre nous, que la France, pourvu que ce ne soit pas aux dépens de ses intérêts, se montre la plus noble après s'être révélée la plus forte.

Il n'en reste pas moins que le succès politique fut, à Genève, pour l'Allemagne, qui seule obtint un avantage réel. M. Stresemann eut l'habileté, tant au Conseil qu'à l'Assemblée, de ne prendre que le rôle effacé d'un nouveau venu et d'éviter tout échec en s'abstenant de contrecarrer, notamment pour les élections au Conseil, les desseins concertés de l'Angleterre et de la France : c'est ainsi qu'il donna à la Pologne la voix de l'Allemagne pour le siège triennal renouvelable que l'on était convenu de lui attribuer et qu'ayant exigé que l'Espagne ne fût pas admise à un siège permanent en même temps que le Reich, il joignit congrûment sa note aux regrets sincères des autres puissances déplorant sa démission. Les élections au Conseil ont ainsi paru constituer un succès pour la délégation française; on s'est félicité de la rentrée de M. Benès pour un an, ainsi que de la Roumanie pour trois ans; on s'est étonné de l'élection, pour deux ans, de la Chine, dont le gouvernement n'est qu'une fiction et que déchire la guerre civile. Mais l'intérêt de ces détails, si réel qu'il puisse être, s'efface en présence de la question nettement posée de l'avenir des relations de la France avec l'Allemagne.

La comédie habilement jouée à Genève par M. Stresemann lui a

servi d'abord à une manœuvre de politique intérieure qu'il est nécessaire d'expliquer. L'opposition du parti allemand-national, — qui n'est autre que le vieux parti conservateur prussien, — à la politique de Locarno et de Genève a été très utile à M. Marx et à M. Stresemann; elle leur a permis de faire, au dedans, figure de démocrates et, au dehors, figure de pacifistes. Mais la force des partis de droite est trop considérable pour qu'il soit possible de gouverner longtemps sans eux l'Allemagne. Les populistes leur ont donc demandé, notamment par l'organe de la *Gazette de Cologne* du 8 septembre, d'ajourner leurs espoirs monarchistes et de mettre une sourdine à leurs revendications nationalistes, afin de ne pas troubler l'entrée de l'Allemagne à Genève et la mise en vigueur des accords de Locarno. Le maréchal Hindenbourg, monarchiste, n'a-t-il pas donné l'exemple de l'abnégation patriotique en devenant président d'un Reich républicain?

A l'heure même où M. Stresemann lui faisait adresser cet appel, le parti allemand-national tenait, du 8 au 11 septembre, son Congrès annuel à Cologne et le comte Westarp y prononçait un discours-programme qui peut se résumer ainsi: il faut cesser l'opposition de principe à la politique de Locarno, qui trouve à Genève son couronnement, afin d'en tirer pour le bien de l'Allemagne tout ce qui sera possible, c'est-à-dire libérer la Rhénanie et la Sarre, mettre les frontières à l'abri de la pression ennemie, recouvrer Eupen et Malmédy, supprimer le contrôle militaire et toute immixtion étrangère, obtenir le désarmement de toutes les puissances, permettre aux Autrichiens de se réunir à l'Allemagne, reviser le plan Dawes, etc. Il ne s'agit plus d'une politique de principes, « mais d'accord pratique pour des tâches pratiques ». Le comte Westarp conclut à une alliance parlementaire avec les populistes, le Centre et les autres partis modérés en vue de libérer le pays de la domination étrangère. Ainsi, en fait, le parti allemand-national reconnait le succès de M. Stresemann, cesse de le combattre et se prépare à une entente avec lui. Cette entente, la *Germania*, au nom du Centre, ne la repousse pas, pourvu que les nationalistes ne prétendent pas exclure la social-démocratie, qu'ils reconnaissent les fondements constitutionnels et spirituels du Reich actuel et renoncent à leurs méthodes d'agitation. Ainsi se prépare, sur le terrain commun du patriotisme et de l'exploitation des succès de Locarno et de Genève, une coalition des partis.

L'Allemagne est divisée en deux parties à peu près égales, comme l'a montré l'élection de Hindenbourg, quand il s'agit de l'avenir de sa politique intérieure; mais, pour la destruction de « l'injustice de

Versailles, » elle est unanime. Cette unanimité éclate jusque dans la joie que suscite, dans tous les partis, la journée de Genève du 10 septembre : Versailles est annulé. « La paix est faite entre la France et l'Allemagne, écrit la *Germania*... C'est pour cela que le 10 septembre est pour nous un jour d'espérance. La paix entre la France et l'Allemagne a été conclue à Genève aujourd'hui, après les négociations d'armistice de Locarno. Souhaitons qu'elle soit durable. » L'organe du Centre ne parle pas ici de cette paix morale que toute l'Europe souhaite, mais bien d'un nouveau traité qui détruit l'instrument de Versailles. Aucun journal ne le dit plus nettement que l'organe de la démocratie socialiste, le *Vorwærts* : « Notre pays entre dans la Société des nations avec beaucoup de revendications justifiées. Le traité de Versailles n'est pas encore mort; des troupes étrangères stationnent encore sur notre sol; une commission militaire surveille encore nos armements d'une façon plus étroite que la Société des nations ne veut surveiller les armements des autres États... Ce sont là les effets militaristes du traité de Versailles, effets insupportables, effets totalement incompatibles avec l'esprit dans lequel la Société des nations veut sauvegarder et assurer la paix. Il faut que tout cela tombe. » Que M. Stresemann ait dit ou, puisqu'il le conteste, qu'il ait seulement pensé, « l'occupation doit être balayée, » toute l'Allemagne le pense avec lui, et elle est convaincue qu'elle trouvera dans l'institution de Genève l'instrument nécessaire à cette opération. Voilà ce que disait l'Allemagne au moment où M. Stresemann et M. Briand s'entretenaient, le 17 septembre, à l'auberge champêtre du charmant village de Thoiry, au pays de Gex, des destinées des deux nations.

L'entrevue de Thoiry est-elle un grand événement historique? Est-elle un premier pas vers une paix morale définitive entre la France et l'Allemagne, voire même vers cette entente politique dont s'empressent de parler la presse allemande et même quelques journaux français? Il ne faut ni en rabaisser l'importance, ni l'exagérer. Aucun accord n'a été conclu; il s'agit, entre M. Stresemann et M. Briand, d'un entretien très général dont le résumé, tel que l'a présenté M. Briand au Conseil des ministres, a été approuvé à l'unanimité. Mais quand il s'agit d'un pareil problème, qui engage l'avenir de deux grandes nations, une parole imprudente peut entraîner des conséquences incalculables. Après Locarno, M. Stresemann a parlé des « promesses » de M. Briand; n'en parlera-t-il pas après Thoiry? Tel est l'inconvénient majeur de ces rencontres, sans témoins, de ministres qui croient parler le même langage et qui ne s'accordent

que dans l'équivoque. Pour les Allemands, paix et entente signifient abolition des traités; pour les Français, ils signifient exécution des traités dans un esprit de conciliation. Nous n'avons rien à demander aux Allemands que nous n'ayons le droit strict d'exiger en vertu des traités. Ils nous demandent, eux, de renoncer à la plupart des maigres avantages qui nous restent. Peut-on trouver, entre ces deux positions, un terrain d'entente? Si c'était possible, quel Français, se souvenant de la grande tuerie, ne serait disposé à en prendre les moyens, pourvu qu'il fût assuré que ces moyens sont infaillibles et n'impliquent l'abandon d'aucun intérêt essentiel, matériel ou moral? Mais justement, quand on se remémore ce qu'a été, depuis 1914, depuis 1870, depuis toujours, la mentalité allemande, on trouve les plus fortes raisons de douter qu'un rapprochement soit possible entre les deux peuples, autrement que sur le terrain nettement délimité des intérêts et de l'exécution des traités. Même à Genève, on n'abolit pas l'histoire d'un trait de plume. On a tout de suite, surtout en Allemagne, abusé, avec une hâte inquiétante, de mots tels que : « accord, entente » qui, après l'agression de 1914 et l'invasion conduite avec les procédés les plus atroces, résonnent douloureusement dans les cœurs français. Au vrai, il n'est pas question de cela; de tels abus de langage ne peuvent que compromettre les modestes résultats positifs auxquels il serait possible d'arriver, si, d'abord, les Allemands admettaient qu'il s'agit d'appliquer et non de détruire les traités.

Dans quel esprit M. Briand abordait l'entretien de Thoiry, il l'a dit, la veille, aux représentants de la presse et il est bon de souligner ses paroles : « Les accords de Locarno ne sont-ils pas basés sur les traités? Or, l'exécution fidèle d'un traité devient difficile si un État signataire se dresse toujours contre un autre, si les relations sont empoisonnées par des malentendus ou des polémiques injustes. Que ferons-nous? M. Stresemann m'expliquera comment l'Allemagne considère la situation, comment on pourrait améliorer les relations actuelles et, de mon côté, croyez-le bien, je me charge de faire comprendre au ministre allemand le point de vue de la France sur les mêmes questions. Nous sommes animés tous deux d'un excellent esprit de collaboration. Aussi trouverons-nous peut-être le moyen d'assurer une exécution plus agréable des traités. »

Après l'entrevue, M. Briand a rapporté à Paris l'impression qu'un travail d'études en vue d'ententes pratiques pourrait être entrepris; il n'a pas eu l'intention de tromper ses collègues; mais n'a-t-il pas

été trompé lui-même? Que M. Stresemann ait deux visages et qu'il tienne deux langages différents, selon qu'il parle à des étrangers ou à ses compatriotes, l'heureuse indiscrétion d'un journal suisse nous en a donné la preuve éclatante. Dans l'intimité d'une « soirée de bière » avec la colonie allemande de Genève, M. Stresemann, le 21 septembre, a tenu le langage de son cœur, celui d'un nationaliste allemand, et il a révélé ses desseins conformes aux vœux de tous les partis allemands. Il ne s'agit que de détruire les traités et, pour y parvenir, il faut d'abord ruiner ce que les Allemands s'obstinent à appeler « le mensonge des responsabilités ». Ah! ces responsabilités, évidentes, écrasantes, elles collent, comme une tunique de Nessus, à la conscience allemande! M. Stresemann a compris que ses compatriotes ne lui pardonneraient pas son silence, sur ce point capital, devant la Société des nations, car, s'il n'y a pas de responsabilité allemande, tout le traité s'effondre et les réparations ne sont plus que l'effet spontané de la bonne volonté allemande. « La façon solennelle dont l'Allemagne a été admise, a dit le ministre, est la preuve certaine que les accusations morales portées contre elle ont été de cette façon retirées par les nations représentées à la Société des nations. » Ainsi la courtoisie internationale, le geste généreux de la France, voilà l'interprétation qu'en donne le gouvernement allemand; M. Stresemann prétend en tirer le désaveu de la culpabilité allemande et l'annulation du traité. Le reste s'en suit, et le ministre a pris soin de préciser: l'égalité que réclame l'Allemagne, c'est l'abolition du traité; l'occupation de la Rhénanie doit donc cesser immédiatement, totalement, et M. Stresemann se flatte de l'avoir demandé à M. Briand; il s'agit non de réduire les effectifs, mais de retirer toutes les troupes; on doit encore assurer aux Allemands la libre disposition d'eux-mêmes, allusion transparente à la Sarre et à l'Autriche; le droit du Reich à obtenir des colonies a été reconnu. Voilà tout le programme de M. Stresemann et, en vérité, dans son désir de satisfaire tout le monde, il a été, cette fois, mal inspiré; il a détruit en un instant le fruit de manœuvres savamment conduites. Il reste à savoir comment va réagir M. Briand. Il est probable que le Conseil des ministres, s'il avait délibéré après l'incartade de M. Stresemann, aurait apporté des réserves à son approbation. Le ministre des Affaires étrangères a la parole.

Comment, à Thoiry, M. Stresemann a-t-il engagé la conversation qui, dans son esprit, doit aboutir à la suppression de l'occupation prévue pour quinze ans par le traité et susceptible d'être prolongée

si les autres clauses, notamment celles des réparations, n'étaient pas entièrement exécutées? Il a fait luire aux yeux de M. Briand la perspective de la mobilisation d'une partie des obligations industrielles et de chemins de fer qui sont déposées à Berlin entre les mains du *trustee* institué par le plan Dawes et qui représentent une valeur de 11 milliards de marks-or, propriété des créanciers de l'Allemagne au titre des réparations. Il est évident qu'une rentrée de deux milliards de marks-or, par exemple, faciliterait la stabilisation du franc et le rétablissement de la trésorerie. Nous touchons ici à un problème sur lequel la forte étude de M. Lewandowski, parue ici même, a jeté beaucoup de lumière. Mais la mobilisation des obligations industrielles ne dépend que dans une faible mesure du gouvernement allemand; il pourrait toujours se retrancher derrière l'opposition de l'agent général des paiements, M. Parker Gilbert, qui, sous couleur d'empêcher la dépréciation de la monnaie allemande, n'a pas jusqu'ici apporté beaucoup de bonne volonté à assurer aux créanciers du Reich des paiements en espèces. Tout récemment, l'Allemagne a obtenu de sa bienveillance une forte réduction de ses paiements pour 1926-27 et 1927-28; les cinq cents millions de contribution supplémentaire, prévus pour la troisième et la quatrième année, seront réduits à trois cents et ne seront pas transférés en espèces. La revision du plan Dawes est amorcée, par entente entre l'agent général des paiements américain et le ministre démocrate des finances du Reich. Toute la presse allemande de gauche exulte et accuse les anciens gouvernements conservateurs d'avoir établi des impôts d'où résultait la dangereuse possibilité de payer les annuités de réparations. Comment, avec un tel précédent sous les yeux, le gouvernement français pourrait-il se flatter d'obtenir quelque bonne volonté, voire quelque loyauté, pour la mobilisation des obligations? D'ailleurs, avec quel or le Reich pourrait-il mettre en circulation les obligations si ce n'est avec l'or américain, puisque seule l'Amérique a de l'or? Cercle vicieux dont il n'est pas au pouvoir de l'Allemagne de s'évader.

Elle n'en a d'ailleurs pas l'intention, si l'on s'en rapporte à un important article de la *Gazette de Francfort* du 3 septembre, qui écarte aussi bien une mobilisation partielle « parce qu'elle détruirait le bloc homogène des obligations » et une mobilisation totale « parce que le placement sur le marché de ce montant gigantesque de 11 milliards n'est pas réalisable ». Le dilemme est admirable, mais il est sans fondement. C'est, en réalité, aux termes du plan Dawes, non du Reich, mais du *trustee*, avec l'autorisation de la Commission des

réparations, que dépend la mobilisation partielle ou totale des obligations. Or, dans un rapport de juin dernier, le *trustee*, M. Delacroix, considère la mobilisation d'un ou deux milliards de marks-or d'obligations comme réalisable et comme constituant un placement international de premier ordre, destiné à concourir « à l'œuvre si nécessaire de la stabilisation des monnaies européennes ». Ce serait pure duperie de payer d'une réduction des délais d'occupation militaire quelques milliards que nous avons le droit d'obtenir par d'autres voies et que l'Allemagne n'a ni le moyen de nous refuser, ni la possibilité de nous fournir. Les Allemands entendent réserver les marchés étrangers, et en particulier le marché américain, pour les emprunts des États allemands, des villes, des grandes firmes industrielles. Ainsi l'État prussien vient de conclure à New-York un emprunt de vingt millions de dollars à 6 et demi pour 100. Depuis l'établissement du plan Dawes, plus de neuf cents millions de dollars ont été prêtés par les États-Unis à des collectivités allemandes. « Or, écrivent les auteurs de *la Diplomatie du dollar*, le pavillon suit les capitaux placés à l'étranger. » L'Allemagne, avec le concours américain, complète son outillage économique, exécute des travaux d'utilité publique, confirme la stabilité et la valeur internationale de sa monnaie; elle vient d'abolir le cours forcé du dollar pour rétablir la liberté des changes et elle parle de remettre en circulation la monnaie d'or. Il n'est pas possible d'être plus dupés que nous le sommes. Et nous ajouterions à cette mystification germano-américaine une évacuation prématurée des territoires occupés, une cessation du contrôle des armements, un rachat par l'Allemagne des mines de la Sarre et bien d'autres avantages encore ! Il est naturel que l'Allemagne cherche à délivrer ses provinces de l'occupation ; et c'est pourquoi l'occupation est le seul moyen dont nous disposions pour nous faire payer.

L'état d'esprit des Allemands est tel qu'il est impossible d'attendre de l'opinion publique une juste appréciation des réalités. On a leurré le peuple allemand de ce mensonge que serait « le mensonge des responsabilités » ; on lui a fait croire que ses malheurs étaient une injustice ; il reste persuadé que la résurrection des États slaves de l'Europe centrale et orientale est un attentat à la supériorité allemande ; l'enseignement, à tous les degrés, apprend aux enfants, aux jeunes gens, aux jeunes filles, que l'Allemagne est au-dessus de tout, qu'elle doit vaincre la France par les armes. Nous savons fort bien, malheureusement, où va l'Allemagne ; elle va où la poussent ses

écoles, ses gymnases, ses universités, vers le nationalisme le plus intransigeant et l'esprit de revanche le plus exalté. Si nous avions pu l'ignorer, l'enquête récente de la « dotation Carnegie » nous l'aurait appris. Tant que se prolongera cette situation scandaleuse et périlleuse, les avenues qui pourraient conduire à une paix morale resteront fermées. Comment, dès lors, ne prendrions-nous pas toutes les précautions nécessaires, comme si l'âme allemande était aussi immuable qu'une force de la nature? Une politique de faiblesse et d'abdication irait directement à l'encontre de son objet. Nous avons confiance que le gouvernement d'entente nationale, que préside M. Poincaré, pratiquera la politique pacifique mais forte qui est digne de la France et seule capable de sauvegarder ses intérêts vitaux. Deux années de cartel ont si fâcheusement laissé croire que le gouvernement de la République est disposé à toutes les abdications que nos voisins, l'Italie par exemple, et l'Espagne elle-même, ne résistent pas à la tentation d'en abuser.

Depuis le triomphe du fascisme, et surtout depuis la démission de M. Farinacci comme secrétaire général du parti fasciste au cours de l'hiver dernier, l'élément nationaliste est devenu prédominant dans les conseils de M. Mussolini ; il s'est développé en Italie un état d'esprit belliqueux, agressif et expansionniste qui crée, pour la paix de l'Europe, un danger permanent. Toute la presse qui, on le sait, n'est pas libre, obéissant au signal du chef d'orchestre, exalte le passé et l'avenir de l'Italie et lui promet l'héritage des Césars. Toute occasion est bonne pour rehausser le patriotisme et la fierté nationale des Italiens : Dante et saint François, le vieil Empire romain et la Papauté du moyen-âge deviennent des provinces de l'italianité. Pas un article de journal, pas une harangue officielle qui ne souffle le nationalisme le plus intransigeant. Le Duce qui reste, en général, prudent et conscient de ses responsabilités, a pris soin de répéter que « l'Empire italien » ne menace personne, qu'il est une idée-force; mais il indique aussi que c'est dans la Méditerranée qu'il doit trouver sa réalisation. Les organisations fascistes, à l'étranger, ne manquent pas de surchauffer les sentiments patriotiques des Italiens qui vont chercher hors de chez eux travail et salaires ; on les prépare à une tâche mystérieuse de collaboration avec la Providence. La revue du fascisme à l'étranger, que dirige M. Bastianini, reproduisait en français un article paru dans le *Legionario* du 26 juin : « Dans cette Europe pourrie, l'Italie se dresse fière de son droit, de sa saine jeunesse. On tâche de la prendre à la gorge en lui refusant l'air, la terre et le soleil. Mais

c'est une vertu de la race de grandir en face du péril... Une grande lumière s'est faite et elle vient de Rome. La vérité est ici et l'erreur est là. Dieu veut le triomphe de la vérité; nous sommes ses soldats. Les temps sont révolus, notre heure va sonner. » Quand on répète chaque jour à un peuple des homélies d'un lyrisme enflammé dans le genre de celle-ci, il ne faut pas s'étonner qu'il devienne nerveux et trépidant. Du mouvement fasciste est née une forme nouvelle du mysticisme politique et patriotique. Les Italiens s'enorgueillissent d'avoir créé, grâce à M. Mussolini, une forme nouvelle de l'État et de l'autorité qui s'oppose au vieux libéralisme parlementaire, un système dictatorial et corporatif qui rejette les anciens errements du système électif et du syndicalisme révolutionnaire. Les Italiens se réjouissent d'avoir détruit chez eux les deux forteresses du parlementarisme giolittien et du communisme moscoutaire, et ils n'ont que mépris pour les peuples qui restent attachés à la démocratie parlementaire dont ils redoutent la contagion. Dans ces conditions, un incident peut provoquer une dangereuse effervescence.

Le 11 septembre, un jeune Italien libertaire, nommé Lucetti, lança sur la voiture de M. Mussolini une bombe qui, heureusement, manqua son but. On apprit que l'assassin venait de Marseille, où il vivait de son travail, et qu'il avait franchi la frontière, sans passeport, à Vintimille. Il est naturel qu'en présence d'un crime aussi odieux, le peuple Italien ait eu un réflexe de colère; ce qui l'est moins, c'est qu'il s'en soit pris à la France et que le chef du gouvernement lui-même, qui est tenu par ses fonctions à plus de réserve et de sang-froid, ait désigné la France à l'irritation populaire. Quelques instants après l'attentat, haranguant la foule du haut du balcon du palais Chigi, il disait: « Je tiens à prononcer quelques paroles sérieuses qui doivent être interprétées exactement par ceux auxquels elles sont adressées. Il faut en finir avec certaines tolérances coupables et inouïes d'au delà des frontières, si vraiment on tient à l'amitié du peuple italien, amitié que des épisodes de ce genre pourraient fatalement compromettre. » Et la presse italienne de renchérir à un diapason incroyable de violence, et de souligner que le Duce n'a pas parlé sous le coup de l'émotion, mais après réflexion, et de propos délibéré. Naturellement, provoquée de haut, la foule, en plusieurs endroits, notamment à Trieste et à Livourne, se livra contre la France et le drapeau français à d'inconvenantes manifestations, pour lesquelles le gouvernement dut exprimer ses regrets. Nous sommes habitués, de la part de la presse et du public italien, à des crises périodiques de

misogallisme, mais nous espérions que le gouvernement de M. Mussolini se montrerait plus juste que celui de M. Crispi. Quelques journaux fascistes insinuèrent que la France, jalouse de la puissance italienne, aurait armé le bras de l'assassin.

Il nous plaît de dédaigner de telles injures. Il reste que, de bonne foi, certains Italiens accusent la France d'entretenir une sorte de conjuration permanente contre le régime fasciste. Ils choisissent mal l'occasion pour nous adresser de tels reproches ; l'attentat de Lucetti est le fait d'un isolé qui rappelle les tristes exploits des Caserio et des Luccheni ; quand on a longtemps exporté chez les autres l'assassinat politique, on ne saurait s'étonner de le retrouver chez soi. Toutes les polices du monde savent que, s'il est possible de dépister un complot, le crime individuel d'un fanatique est impossible à prévoir et à prévenir. Depuis les temps les plus lointains, la France a été une terre d'asile pour les *fuorusciti* de toutes les révolutions d'Italie. Depuis le gibelin Dante fuyant les violences guelfes et les papes cherchant à Avignon un asile contre les brutalités des barons romains, jusqu'aux carbonari et aux patriotes du XIXe siècle fuyant la police autrichienne, tous les partis ont tour à tour éprouvé l'hospitalité française. Le régime dictatorial de M. Mussolini ne laisse guère à ses adversaires que le choix entre l'exil et les pires traitements ; ses victimes sont nombreuses et elles ont, comme celles de tous les régimes de violence, des frères, des amis chez qui peut naître la passion de la vengeance. Allons-nous chasser ces Italiens qui viennent si nombreux travailler chez nous et qui enrichissent leur patrie de notre argent, ou bien faudra-t-il demander à chacun d'eux je ne sais quel certificat de civisme fasciste ? L'inadmissible prétention du fascisme serait d'obtenir pour ses délégués à l'étranger une sorte de contrôle sur leurs compatriotes. La France doit à l'Italie d'empêcher toute conspiration qui se formerait sur son territoire contre le gouvernement, quel qu'il soit, qu'il lui plaît de se donner ; elle peut même exercer une surveillance sur les individus qui lui seraient signalés comme dangereux ; elle l'a toujours fait et elle le fera encore ; mais c'est tout.

Nous sommes au courant des menées que l'Italie fasciste, « guerrière et expansionniste », conduit ou prépare contre la France et qui constituent pour l'Europe, pour la Société des nations et pour la paix, un grand danger. Les manifestations anti-françaises ont commencé bien avant l'attentat d'un anarchiste italien ou de l'Anglaise, folle, qui tira sur M. Mussolini ; elles font partie d'un plan concerté, encouragé

par le gouvernement. La politique française ne peut se reprocher que sa faiblesse et sa patience : soldats français massacrés à Fiume ; maréchal de France malmené à Venise ; ministre italien, venant en avion en Tunisie sous prétexte d'inspecter les écoles italiennes, nous avons tout laissé passer. La méthode est déplorable et incite nos voisins à tout se permettre. M. Mussolini fera bien de méditer le mot de Bismarck : « A force de peindre le diable sur le mur, on finit par le voir apparaître. » Que la presse italienne, qui enfle si volontiers la voix, soit persuadée que, s'il y a, chez nous, des admirateurs et des détracteurs du fascisme, elle ne trouvera, pour répondre à ses provocations, que des Français. Mais aussi que ces incidents déplorables apportent aux gouvernants de notre pays cet utile enseignement : depuis la révolution bolchéviste et la révolution fasciste, deux conceptions toutes nouvelles de la politique et de la diplomatie se sont acclimatées en Europe; elles s'opposent l'une à l'autre tout en se ressemblant par certains côtés de leurs méthodes et de leur propagande, mais elles s'opposent encore davantage, l'une et l'autre, aux vieilles formules sur lesquelles la France et l'Angleterre, entre autres, continuent à vivre.

A ces conceptions nouvelles se rattache le gouvernement établi en Espagne par le général Primo de Rivera, mais il en diffère par plus d'un trait: *cosas de España.* L'Espagne garde toujours son originalité. Le peuple espagnol n'est, depuis un siècle, qu'un figurant dans les luttes politiques qui se passent entre les militaires organisés en associations ou *juntes* et certains clans de politiciens professionnels. Le général Primo de Rivera a entrepris l'œuvre méritoire de chasser l'armée de la politique et la politique de l'armée. Il s'est heurté, ces temps derniers, à l'opposition de la *junte* de l'artillerie et du génie qui, à certains desseins politiques, joignait quelques revendications professionnelles; ces artilleurs et sapeurs se révoltent contre le décret royal du 6 juin qui institue l'avancement au choix; ils n'admettent pas que les officiers qui se distinguent sur le champ de bataille avancent plus vite que ceux qui restent dans leurs garnisons : étrange scrupule qui révèle dans l'armée un singulier état moral. A l'appel des chefs de l'artillerie, quelques garnisons ont pris les armes. La *junte* de l'artillerie passe pour spécialement dévouée à la monarchie, ce qui fit croire que le Roi, impatient de l'autorité dictatoriale du général Primo de Rivera, n'aurait pas vu d'un mauvais œil la tentative des artilleurs. Ce qui semblait confirmer ces bruits, c'est que Alphonse XIII a dernièrement choisi, comme chef de sa maison militaire, le général Berenguer, officier de haut mérite,

naguère disgracié et emprisonné, et qui passe pour l'ennemi personnel du général Primo de Rivera. Quoi qu'il en soit, le Roi a loyalement appuyé le gouvernement contre les officiers rebelles qui ont été assez facilement réduits à l'obéissance; la clémence royale ne s'est exercée que pour atténuer les condamnations et les punitions.

Le marquis de Estella l'emporte donc et il a demandé au peuple espagnol de lui marquer sa confiance en signant une formule d'approbation présentée par l'Union patriotique; ce plébiscite original a obtenu environ cinq millions de signatures et il a paru que c'était un grand succès dans un pays où la masse se désintéresse de la politique; la manifestation de l'opinion contraire n'était pas admise. Le chef du gouvernement a décidé de réunir prochainement une sorte d'assemblée nationale, élue par les corps de métiers et les grands organismes corporatifs, qui sera la représentation de l'Espagne laborieuse et active. Ainsi s'instaurerait une nouvelle combinaison de l'autorité gouvernementale et du pouvoir législatif; les abus du parlementarisme seraient éliminés et les excès de l'absolutisme militaire, jugé temporairement nécessaire, atténués. L'Espagne aurait trouvé une forme de gouvernement adaptée à son tempérament national.

Nous nous en réjouirons volontiers, d'autant plus que l'affaire, mal engagée, de Tanger, pourra être reprise sur de nouvelles bases. Les conseils de l'Italie avaient conduit le gouvernement espagnol dans une impasse dont nous ne demandons qu'à l'aider à sortir. L'Espagne n'insiste plus pour l'inclusion de Tanger dans sa zone de protectorat, mais elle demande que des conversations préliminaires aient lieu entre elle, la France et l'Angleterre, pour aboutir à une conférence de tous les signataires de l'acte d'Algésiras. C'est retomber dans l'erreur de l'internationalisation qui est inadmissible pour la France. Le *Times* est mieux inspiré en conseillant d'abord « des conversations officieuses entre la France et l'Espagne qui sont les deux puissances les plus directement intéressées à la question ». C'est la note juste. Nous espérons que l'Espagne s'y tiendra et nous sommes disposés à la rejoindre sur ce terrain.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

on·
le-
été
'est

ple
ule
igi-
que
de
pas
nent
les
agne
n de
par-
aire,
ouvé

faire,
ases.
agnol
ortir.
ne de
naires
à une
elom-
pour
« des
deux
C'est la
ommes